

HAPITRE PREMIER.

ipales Puissances, leurs Ministres, leurs nbassadeurs auprès du Gouvernement ançois, et les Ambassadeurs de France près des diverses Puissances.

ECTION PREMIERE.

Puissances et leurs Ministres.

ÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

NAPARTE, (Napoléon) *premier Consul, Président de République Italienne.*

BACÉRÈS, *second Consul.*

RUN, *troisième Consul.*

ANGLETERRE.

ges III, Électeur d'Hanovre, *né* 4 Juin 1738, proclamé i d'Angleterre 25 Octobre 1760.

ges Frédéric Auguste, Prince de Galles, & Électoral Hanovre, *né* 2 Août 1762.

MINISTRES DU GOUVERNEMENT.

dington, premier Lord de la trésorerie, et Chancelier de l'échiquier.

Hawkesbury, Secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires étères.

Pelham, Secrétaire d'État, ayant le département de l'Intérieur.

Saint-Vincent, premier Lord de l'amirauté, ayant le département la marine.

Hobart, Secrétaire d'Etat, ayant le département de la guerre.

AUTRICHE.

ois II, Archiduc d'Autriche, *né* 12 Février 1768, Roi Hongrie et de Bohême, élu et proclamé Empereur le Juillet 1792.

and Charles Léopold François Joseph Crescentius, hiduc d'Autriche, Prince Royal de Hongrie & de Bohe, *né* 19 Avril 1793.

MINISTRES DU GOUVERNEMENT.

Comte de Colloredo, grand Chambellan, Ministre du cabinet,

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

DEPUIS CONSTANTIN,

JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE,

EN 1453;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ l'Auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 37, au coin de celle de l'Éperon.

Se trouve aussi chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

AN XII. — 1803.

PRÉFACE.

La plupart des histoires écrites en notre langue demandent à être refaites ou remaniées. Je n'en connois pas dont la *refonte*, si l'on peut parler ainsi, soit plus nécessaire que celle du Bas-Empire. M. le Beau et son continuateur l'ont délayée en vingt-cinq volumes (1), et laissent encore un siècle en arrière. J'ignore si l'on aura le courage de compléter cette nombreuse collection, où les gens de lettres peuvent trouver des choses utiles, mais qui ne sauroit jamais

(1) Le dernier vient de paroitre après une interruption de dix-sept ans; il y en a près de cinquante que l'ouvrage est commencé.

être classée dans le nombre des livres usuels. Quoiqu'il en soit (je le dirai avec franchise), malgré les éloges qu'on lui a prodigués, cet ouvrage est à peine lisible.

Ce qui néanmoins justifie un peu ses premiers panégyristes, c'est qu'il renferme véritablement quelques beautés de détail; le style de M. le Beau, en général, est correct, ferme et noble; sa morale excellente; il faut ajouter que son histoire n'ayant été donnée au public que successivement, et à de longs intervalles, des défauts intolérables dans une série de volumes, ont pu paroître moins frappans dans un seul; mais il est impossible de soutenir long-temps la monotonie des déclamations si fréquentes dans cette volumineuse bibliothèque, ces éternelles descriptions de ba-

tailles, « ces guerriers dont les armes étin-
» celantes lançoient des éclairs et mena-
» çoient de la foudre; ces bouches d'airain
» prêtes à vomir le feu grégeois, qui sem-
» bloient défier les ennemis, et leur pré-
» parer des tempêtes plus horribles que
» celles de la mer. » Toute cette bouffissure collégiale n'est nulle part plus déplacée que dans le genre historique.

M. le Beau a oublié aussi que l'histoire doit être, non le récit de tout ce qui s'est passé dans le monde, mais de tout ce qui s'y est passé d'intéressant; ce qui ne présente ni instruction, ni agrément doit être sacrifié sans hésiter. Cet auteur est plein de petits événemens dénués de tout intérêt; encore n'a-t-il pas eu l'attention de rapprocher les objets analogues, et c'est une

des causes qui contribuent à rendre sa lecture fatigante. En un mot, ici l'on trouve une enflure poétique; là, toute la sécheresse des plus froides annales; et quoique l'écrivain, j'aime à le répéter, soit loin de manquer de mérite et de talent, le livre tombe des mains à chaque minute.

L'extrême prolixité de l'ouvrage est un autre principe de mort. Les historiens ne doivent jamais perdre de vue que le temps entassant chaque jour des matériaux pour l'histoire, le laconisme devient chaque jour pour eux d'une plus impérieuse nécessité.

Il existe quelques abrégés historiques dont les fastes du Bas-Empire sont censés faire partie; mais à peine en aperçoit-on des vestiges dans ces épitomes; les uns ne

sont, pour ainsi dire, que des tables de chapitres, et les autres semblent destinés à gourmander les maîtres de la terre. J'ai pensé que l'histoire vouloit être traitée avec un peu plus d'étendue, et j'ai cru aussi que ceux qui gouvernent le monde avoient droit à quelque indulgence; je l'ai cru surtout depuis que j'ai vu leurs inexorables censeurs ne pouvoir réussir à conduire passablement une municipalité.

Les progrès d'un Empire sont, pour le commun des lecteurs, plus intéressans que les détails de sa décadence; ce sentiment est dans le cœur de l'homme: on s'arrêtera vingt fois, avec un plaisir toujours nouveau, pour jouir du spectacle de la mer couvrant progressivement ses rivages; lorsqu'elle les découvre, en se retirant, à peine

y jette-t-on les yeux; le flux, cette image de la force et de la vie, nous attache toujours; le reflux, qui semble nous retracer des idées de langueur et de mort, nous laisse froids et inanimés, ou n'inspire que de la tristesse et de la mélancolie.

Cependant, pour l'homme qui aime à réfléchir et qui veut s'instruire, il n'est pas moins nécessaire d'observer les gradations de la ruine, que celles de l'accroissement des empires. L'art de conserver est plus précieux encore et plus difficile que celui de conquérir; les conquérans sont nombreux, les législateurs très-rares, et les grands monarques se comptent. C'est en observant les causes de la chute des Etats, qu'on peut apprendre les moyens de la prévenir, ou du moins de la retarder, puisqu'il

est dans la nature des choses que tout périsse, et se reproduise sous des formes nouvelles.

On croit communément que l'histoire de Constantinople n'offre que des scènes d'intrigue, des souverains nonchalamment endormis sous le dais, enfin la monotone inertie de la foiblesse : on en juge ainsi par quelques règnes qu'on reconnoît véritablement à ces traits ; mais on aperçoit, dans plusieurs autres, des étincelles de ce génie vigoureux qui brilloit aux plus beaux jours de la République romaine ; le dernier Empereur de Byzance s'ensevelit avec gloire sous les débris du trône, et mourut en Romain.

Renfermée dans de justes bornes, l'histoire du Bas-Empire offre la plus piquante

variété ; elle résulte des invasions, des conquêtes, des mœurs d'une foule de ces peuples nommés Barbares, qui se sont partagé les dépouilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome, dont quelques-uns ont fondé les états de la moderne Europe, et transmis à leur postérité des coutumes, des usages, des signes caractéristiques, des empreintes ineffaçables. Cette variété est encore entretenue par le choc des hérésies ou des schismes innombrables (1) à travers

(1) Légers en tout, les Grecs l'étoient principalement en matière de religion. Leurs variations sur cet article sont sans nombre. On vit, comme l'a dit un historien, les Empereurs protéger et persécuter tour-à-tour leurs sujets orthodoxes. La plupart des Grecs et même de leurs prélats, effrayés par les menaces, ou séduits par la faveur, suivirent les sentimens du monarque, et passèrent alternativement d'une opinion à une autre. Catholiques sous Constantin, Ariens sous son fils,

lesquels l'Eglise catholique, tantôt vaincue et tantôt victorieuse, a passé et a obtenu un pénible triomphe dans la majeure partie de l'Occident, tandis qu'un seul mot du symbole de Nicée éloigne toujours l'Orient de la catholicité; par l'épisode de l'irruption des croisés sur des contrées dont les séparoit une énorme distance, événe-

idolâtres sous Julien, réunis à l'Eglise par Jovien et Valentinien, eutychiens sous Théodose II, indécis sous Justinien dans la querelle *des trois Chapitres*, monothélistes sous Héraclius, iconoclastes sous Constantin Copronyme et son fils, orthodoxes sous Théodora, schismatiques sous Michel-le-Bègue, sans parler d'une quantité de réunions simulées avec l'Eglise de Rome; tant la religion du prince, observe l'écrivain, influe sur celle des sujets! Il eût pu ajouter: tant il est vrai qu'aucune religion ne peut se maintenir sans un centre d'unité, sans une autorité reconnue qui décide souverainement de toutes les difficultés que l'inquiétude de l'esprit humain se plaît à créer!

ment presque sans exemple; par le spectacle instructif des révolutions sans cesse renaissantes qui bouleversoient surtout la capitale; inévitable suite d'un gouvernement militaire et d'un ordre de succession à la couronne, lequel, au lieu d'être fixé par une loi invariable, étoit tantôt héréditaire, tantôt subordonné à la volonté du monarque, et quelquefois livré au danger des élections, ou au hasard d'une acclamation équivoque. Enfin on se plaît à suivre dans Constantinople l'ombre en quelque sorte de l'Empire romain : ce spectacle attache jusqu'au dernier moment. C'est ainsi que le colosse de Rhodes, couché dans la poussière, excitoit encore l'attention et la curiosité.

AVERTISSEMENT.

GÉOGRAPHIE.

A la fin du quatrième volume, on trouvera une petite table géographique des lieux principaux dont il est parlé dans cette Histoire, et les noms nouveaux, quand les noms ont changé.

Lorsque l'endroit dont on fait mention est moins important, ou n'est cité qu'une fois, on a mis communément dans le corps de l'ouvrage le nom moderne entre deux parenthèses.

On a consulté et suivi les meilleurs géographes, MM. Danville, Mentelle, Guthrie; et puisé quelquefois dans les sources originales.

MONNOIES.

Livre d'or; évaluée mille francs.	1000 fr.
Pièce ou sou d'or; équivaloit au cinquième d'une livre d'argent; on l'évalue à quinze fr.	15

Le sou d'or, dans l'Empire d'Occident, étoit évalué quarante boisseaux de froment, ou deux cent soixante-dix livres de viande, ou deux cents setiers de vin.

(Cette notion sur la proportion des denrées avec les monnoies manque à l'histoire ancienne; elle jette un grand jour sur celle du Bas-Empire.)

Ducat ou écu d'or ; il pesoit (dit M. Gibbon) environ le tiers d'une guinée.

Le besant d'or étoit un double ducat.

Nota. On trouvera dans le cours de cet ouvrage, deux expressions dont il convient de fixer le sens et la valeur.

Diptiques. C'étoient des registres. Il y en avoit de deux sortes ; dans les uns étoient inscrits les noms des magistrats ; dans les autres, ceux des personnes considérables pour lesquelles on devoit prier pendant l'office.

Relégation. Peine plus douce que l'exil ; elle n'enlevoit ni la qualité, ni le droit de citoyen que l'exil faisoit perdre.

INTRODUCTION

A l'Histoire du Bas-Empire.

Le règne de Constantin qui ouvre l'histoire du Bas-Empire, est une époque mémorable. La religion chrétienne, jusqu'alors obscure, brilla sur le trône. Elle étoit persécutée, elle fut dominante. L'Univers changea de capitale; le siége de ses souverains, transféré de l'Italie aux confins de la Thrace, donna une face nouvelle au monde connu. Mais avant de raconter ces événemens, je dois dire quelle étoit alors la situation de l'Empire romain.

Depuis Auguste jusqu'à Dioclétien, dans un espace de trois cent quatorze ans, Rome avoit eu trente-neuf Empereurs; plusieurs à peine élevés au faîte de la puissance, en furent précipités. L'hérédité n'avoit été réglée par aucune loi fondamentale; l'autorité de ceux qui mouroient paisiblement, passoit aux enfans que leur avoit donnés la nature, ou l'adoption: mais dans les révolutions, le sénat et les armées prétendoient au droit d'élire, droit qui restoit tou-

jours à la force; et le suffrage du sénat ne manquoit jamais à celui qui savoit la mettre de son côté ; c'est par la volonté des soldats que Dioclétien étoit devenu le successeur de CARUS.

284.

L'Empire avoit alors à-peu-près les mêmes limites que du temps d'Auguste ; à l'Occident, l'Océan atlantique ; le Rhin et le Danube au Nord ; l'Euphrate à l'Orient ; et au Midi, les sables de l'Arabie et de l'Afrique.

DIOCLÉTIEN, né en Dalmatie dans l'obscurité, soldat parvenu, doué d'un courage tranquille, d'une âme forte et d'un grand sens, reconnut l'impossibilité de soutenir seul une si vaste domination, que ses voisins menaçoient de toute part ; il s'associa MAXIMIEN, qui avoit pris naissance dans la Pannonie, au sein de la pauvreté, possédant pour tout mérite la bravoure et la science militaire. Dioclétien comptoit bien conserver sur son collègue la supériorité que donne le génie, et ne fut point trompé ; Maximien se rendit l'instrument des cruautés que Dioclétien jugeoit nécessaires, et en eut tout l'odieux.

Cependant deux Empereurs ne suffisoient pas encore au commandement des armées ; et Dioclétien ayant observé que plus d'un de ses prédécesseurs avoit été détruit par ses propres gé-

néraux, ne vouloit confier le pouvoir qu'à des chefs spécialement intéressés à la défense de l'Etat, et qui fussent attachés à ses maîtres par un intérêt plus vif que le devoir. Il créa en conséquence deux Césars, qui furent les lieutenans des deux Empereurs, auxquels ils devoient succéder. Le premier fut CONSTANCE CHLORE, noble dardanien (petit-neveu de l'Empereur Claude II), guerrier d'un caractère aimable et doux. Le second choix tomba sur GALÈRE, pâtre de la Dacie, qui s'étoit élevé dans le service par ses talens pour la guerre. Dioclétien adopta Galère, et Maximien, Constance; les Augustes contraignirent les Césars de répudier leurs femmes. Constance qui avoit un fils (Constantin), âgé de dix-huit ans, épousa la fille de la femme de Maximien, qu'elle avoit eue d'un premier mari. Valérie, fille de Dioclétien, fut donnée à Galère. Ces quatre princes se distribuèrent l'Empire, sans néanmoins diviser la souveraineté. L'unité ne dura guère, et ce partage écrasa l'Etat; chaque souverain voulant faire d'aussi fortes dépenses, et entretenir autant de troupes que s'il avoit été seul. Les charges devinrent si fortes que les terres abandonnées par les laboureurs se changèrent en forêts. La vingtième année de son règne, Dioclétien abdiqua le pouvoir suprême, et choisit sa retraite à

Salone. Il engagea, et, par l'ascendant de son caractère, força en quelque sorte Maximien à suivre son exemple. Ces abdications nécessitoient le choix de deux Césars. Il eût été naturel de revêtir de la pourpre le fils de Constance, et celui de Maximien (Maxence), tous deux parvenus à l'âge viril. Mais Galère, quoique le dernier fût son gendre, leur préféra deux hommes qui convenoient mieux à ses vues, et dont le principal mérite à ses yeux étoit de n'en avoir aucun. L'un étoit son neveu MAXIMIN ; l'autre se nommoit SÉVÈRE. Il se regarda dès-lors comme le seul maître de l'Empire ; les Césars étoient ses créatures, et la santé de Constance Chlore annonçoit sa fin prochaine ; effectivement, ce prince mourut bientôt en Angleterre. Cette histoire va commencer par celle de son fils.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

CONSTANTIN Ier.

La mère de Constantin se nommoit Hélène. On ne sait pas avec certitude où elle prit naissance, ni où elle donna le jour à son fils. Quelques-uns prétendent qu'elle étoit fille d'un aubergiste de Drépanum. Constantin naquit, suivant toute apparence, à Naissus. L'opinion qui place son berceau en Angleterre est tout-à-fait décriée. Entr'autres noms, il portoit celui de *Flavien* que ses successeurs se firent un honneur de prendre, et qui devint, comme ceux de César et d'Auguste, un titre de souveraineté.

274.

Son père, Constance, avoit eu dans son département les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne, etc. Lorsqu'il partit pour l'aller défendre et surveiller, Dioclétien retint comme en otage Constantin, qui le suivit dans une expédition qu'il fit en Egypte. Ce jeune homme, d'une taille et d'un air majestueux, adroit à tous

les exercices du corps, intrépide, affable, généreux, se fit estimer de l'empereur, et adorer du soldat. Occupé de grandes pensées, il se montra dans sa jeunesse insensible à l'attrait du plaisir, et connut de bonne heure l'art de cacher ses passions. Vers le temps de son voyage d'Egypte, il épousa Minervine, dont la naissance et la condition ne sont pas bien connues. Il en eut un fils nommé Crispe. Après la réduction de l'Egypte, Constantin servit sous Galère. La faveur du peuple et de l'armée qui se déclaroit pour lui ne servit qu'à enflammer l'inquiète jalousie de ce prince. Il l'exposa aux plus grands périls, lui commandant tantôt de se mesurer dans un combat singulier avec un Sarmate redoutable par sa taille gigantesque, tantôt de combattre un lion monstrueux, une autre fois de se jeter à cheval dans un marais derrière lequel étoit l'ennemi. Constantin sortit victorieux de toutes ces épreuves. Son père le demandoit depuis longtemps avec instance sans pouvoir l'arracher des mains de Galère. Cependant tous les délais, tous les prétextes étant épuisés, Galère céda aux vœux du père et du fils. Celui-ci ayant enfin obtenu la permission de partir, quitta de nuit le palais de Nicomédie, et par la rapidité de sa course, déconcerta les mesures qu'on pouvoit avoir prises pour empêcher un voyage dont Ga-

lère appréhendoit les suites. Il arriva au port de Boulogne au moment où son père alloit faire voile pour la Grande-Bretagne, et ils s'embarquèrent ensemble. Constance, après une victoire sur les Calédoniens, y mourut de maladie. Il avoit désigné son fils aîné pour lui succéder.

306.

Les partisans de Constantin firent entendre aux soldats que c'étoit à eux de prononcer sur ce choix, et de décider qui succéderoit à Constance; que l'Espagne, la Gaule, la Bretagne approuveroient leur élection; que la reconnoissance et la générosité tenoient un rang éminent parmi les vertus de Constantin. Le camp retentissoit de ses louanges. Quoique le trône fût le seul asile où il pût être en sûreté, il résista long-temps, du moins en apparence, à l'ardeur de ses soldats qui le proclamoient Auguste, et ne céda enfin qu'après avoir justifié sa conduite par une lettre qu'il écrivit à l'empereur d'Orient, dans laquelle il déploroit artificieusement la violence de ses troupes, qui ne lui avoit pas permis de solliciter la pourpre d'une manière légale. Galère, qui avoit le projet de s'emparer de toute la monarchie, reçut ce message avec fureur. Quand on lui présenta l'image de Constantin couronnée de lauriers, que le nouvel empereur, pour notifier son avènement, lui envoyoit suivant l'usage, son premier mouvement

fut de la jeter au feu avec celui qui l'apportoit. La réflexion calma ces transports. Il pesa le caractère et les forces de son compétiteur, et profita de l'accommodement que lui offroit la prudence de Constantin. Galère le reconnut pour souverain des provinces situées au-delà des Alpes; mais il ne lui accorda que le rang de César après Maximin, c'est-à-dire la quatrième place; et il éleva Sévère à la dignité d'Auguste. Constantin, qui du second rang se voyoit relégué au quatrième, se contenta de la réalité du pouvoir, en attendant l'occasion d'y joindre le titre.

MAXENCE. Mais l'ambition d'un concurrent, jusqu'alors méprisé, vint troubler l'ordre établi par Galère. Maxence, fils d'un empereur et gendre de l'autre s'étoit vu refuser le rang de César. Ses vices, et son incapacité trop marquée, lui avoient fait donner l'exclusion que Constantin avoit méritée par ses talens et ses vertus; car la médiocrité seule plaît et convient aux tyrans, qui doivent craindre à un égal degré l'homme inepte ou transcendant. Maxence, oublié de son père, méprisé de son beau-père, vivoit retiré a quelques lieues de Rome.

Cette capitale de l'empire étoit alors livrée à une sourde agitation; elle étoit mécontente de la longue absence de ses empereurs, et de la préférence donnée par eux aux villes de Milan et

de Nicomédie, Vers la même époque, les besoins de l'état, ou la cupidité de Galère, faisoient faire une perquisition rigoureuse de toutes les propriétés, pour établir une taxe générale sur les biens et sur les personnes; et dans la vue d'obtenir des déclarations sincères, on appliquoit à la question tous ceux qu'on soupçonnoit de vouloir frauder le fisc. Les mendians ne pouvant payer d'impôts, parurent à Galère un fardeau inutile. Il les fit rassembler dans des barques qui furent coulées à fond. Notre âge a vu des horreurs à-peu-près semblables. Les privilèges de Rome, exempte de tributs depuis la conquête de la Macédoine, ne furent pas respectés. Déjà on y établissoit les nouvelles taxes. Galère qui redoutôit les gardes prétoriennes, en avoit cassé une partie, et l'autre craignoit une entière dissolution. Le bruit de l'élévation de Constantin avoit réveillé Maxence, plongé dans la débauche. Les dispositions de Rome flattoient son espérance. Le peuple se déclara pour lui avec enthousiasme. Les gardes massacrèrent le préfet de la ville, et quelques magistrats restés fidèles à Sévère, qui commandoit en Italie. Maxence, qui s'étoit arrêté à quelques milles de Rome, fut proclamé Auguste. Maximien, retiré en Italie, se montra sur la scène dès qu'il apprit le soulèvement de Rome, dont il étoit peut-être complice, et se

fit prier par son fils, et par le sénat, de reprendre la pourpre.

Sévère résidoit à Milan : conformément aux avis, ou plutôt aux ordres de son collègue, il marcha vers Rome. Un détachement de Maures qui suivoient ses drapeaux, et qui avoient servi autrefois sous Maximien, passa du côté de l'ennemi; la plupart des soldats romains le suivirent. Sévère se sauva précipitamment à Ravenne avec ceux qui lui restèrent. Cette place forte, peuplée, environnée de marais, pourvue de vivres, pouvoit lui donner les moyens d'attendre des secours de Galère ; mais l'expérience d'une première trahison lui en faisoit craindre une seconde. Les émissaires de Maximien, qui vint l'assiéger, redoublèrent cette terreur, et le déterminèrent à se rendre, sur l'assurance qu'on lui donna que ses jours seroient en sûreté. Il se dépouilla des marques de la souveraineté, et se rendoit à Rome, où on lui avoit juré qu'il seroit traité avec honneur; Maxence le fit enlever sur la route, et le contraignit de s'ouvrir les veines.

L'intérêt de Maximien et de Constantin devoit naturellement les réunir contre un ennemi commun. Le premier passe les Alpes, et va offrir sa fille Fausta au souverain des Gaules, dont la première femme n'existoit plus. Ce mariage fut conclu. Le beau-père donna le titre

307.

d'Auguste à son gendre, sans s'inquiéter de l'approbation de Galère.

Celui-ci, loin de le confirmer, brûlant de colère et de vengeance, entre en Italie à la tête d'une armée formidable, annonçant le projet d'écraser le sénat et le peuple de Rome; mais il trouva tout le pays en si bon état de défense, que son orgueil fut réduit à parler de conciliation. Maxence rejeta ses propositions avec mépris, et à force d'argent, corrompit la fidélité de ses troupes. Des corps entiers vinrent se jeter dans Rome; le reste de l'armée fut ébranlé par cet exemple; et lorsque Galère donna le signal de la retraite, il fut forcé de recourir aux supplications pour engager ses vétérans à ne pas le livrer à l'ennemi. Afin de lui ôter les moyens de le poursuivre, et pour récompenser la fidélité de ses soldats, il leur ordonna de ravager les campagnes et de détruire les subsistances. Il ne fut que trop obéi. Ses troupes outre-passant ses ordres ajoutèrent à ses mesures, le meurtre, le pillage et l'incendie. Maxence se contenta de harceler leur arrière-garde. Son père engagea Constantin à compléter la victoire en poursuivant Galère. Constantin s'y refusa, soit que sa présence fût nécessaire dans son département, ou qu'il voulût maintenir l'équilibre entre les différens souverains de l'empire. Maximien re-

vint à Rome. Cependant l'harmonie ne pouvoit guère subsister entre deux caractères tels que ceux de ce prince et de son fils, tant qu'ils partageroient le pouvoir suprême. Maxence, élu par le sénat et le peuple, se regardant comme le légitime souverain de l'Italie, ne pouvoit supporter la prééminence qu'affectoit son père. Maximien, soutenoit que son nom et sa capacité avoient seuls établi sur le trône un jeune homme sans expérience. Ces prétentions rivales furent discutées devant les gardes prétoriennes, qui, redoutant la sévérité du vieil empereur, se déclarèrent pour son fils.

Maximien, contraint de quitter Rome, osa se réfugier vers Galère, l'ennemi mortel de son fils, et en fut d'abord assez bien reçu. Galère songeoit alors à se procurer un appui dans la personne de *Licinius*, son compagnon d'armes et son ami. Il lui donna la place de Sévère, et pour département la Pannonie et la Rhétie. Afin de rendre plus éclatante la cérémonie de son élection, il y invita Dioclétien, qui voulut bien quitter un moment sa retraite. Maximien, toujours dévoré du désir de régner, exhorta son ancien collègue à reprendre les rênes de l'empire conjointement avec lui.

LICINIUS.

Dioclétien lui répondit : « Ah ! si vous pouviez » voir ces légumes et ces fruits que mes mains

» cultivent à Salone, jamais vous ne me par-
» leriez de régner. »

Maximin, qui commandoit à l'Egypte et à la Syrie, fit éclater son mécontentement, de ce qu'on élevoit un autre à un rang qui devoit lui appartenir. Ses plaintes furent mêlées de menaces. Galère pria vainement son neveu de déférer aux cheveux blancs de Licinius; Maximin prit de lui-même le titre d'Auguste, et son oncle, qui se crut obligé d'y consentir, ordonna que les Césars changeassent leurs noms en celui d'Auguste.

308.

Constantin signala les commencemens de son règne par la protection, qu'à l'exemple de son père, il accorda au christianisme, et par des victoires. Il marcha contre les plus belliqueux d'entre les barbares, contre les Francs, qui, violant les traités de paix, avoient, pendant l'absence de son père, passé le Rhin et commis de grands ravages. Constantin, vainqueur, déshonora son triomphe, en faisant dévorer, dans l'amphithéâtre de Trèves, deux de leurs princes, tombés en son pouvoir. Il passa le fleuve à son tour, et surprit les Francs avant qu'ils eussent pu, suivant leur usage, se sauver dans leurs bois et leurs marais. On en massacra un nombre prodigieux; tous leurs villages furent brûlés, et les captifs pubères livrés aux bêtes féroces. On vit ces hommes intrépides conserver tout leur sang-

froid sous les ongles qui les déchiroient sans leur arracher un soupir. Les Francs demandèrent la paix, et donnèrent pour otages les plus nobles de leur nation.

Maximien, que Galère n'avoit pas voulu souffrir long-temps dans ses états, vint à la cour de son gendre. Il y fut traité avec les plus grands égards; et, pour écarter tout soupçon, il se dévêtit, une seconde fois, de la pourpre. Constantin cependant lui en conserva les honneurs, et lui donna par-tout la droite. Mais l'ambitieux vieillard ne pouvoit plus vivre sans régner. Quelques mouvemens des Francs obligèrent Constantin de marcher contre eux. Il n'amenoit avec lui qu'une partie de son armée: tout-à-coup le bruit se répand qu'il a perdu la vie dans son expédition. Son beau-père, qui avoit inventé ou cru trop légèrement cette fausse nouvelle, s'empare du trône, et du trésor qu'il répand à pleines mains parmi les légions. Constantin, bientôt informé du danger qui le menace, vole, avec une incroyable diligence, des bords du Rhin à ceux de la Saône. Il s'embarque à Châlons, s'abandonne, à Lyon, au cours du Rhône, et paroît aux portes d'Arles, d'où son beau-père venoit de sortir pour se réfugier à Marseille. Constantin y court, et fait donner l'assaut. Les échelles se trouvent trop courtes; mais la gar-

309.

nison elle-même, pour acheter son pardon, livre la ville et Maximien. On accorde à ce prince l'option du genre de sa mort; il s'étrangle de sa propre main. Si l'on ne veut pas reprocher à son gendre d'avoir manqué de justice, on ne peut pas du moins nier qu'il n'ait manqué de générosité en ne laissant pas la vie à un vieillard qu'il eût pu, par une voie moins cruelle, mettre hors d'état de lui nuire.

310.

Les Barbares d'au-delà du Rhin formèrent une ligue redoutable contre le souverain des Gaules. Il se met à la tête de son armée, et, s'approchant du camp ennemi avec deux officiers déguisés comme lui (conduite bien imprudente dans un chef), il fait accroire aux Barbares que Constantin est absent; et profitant de la sécurité qu'il leur inspire, tombe sur eux à l'improviste, et les oblige de gagner leurs retraites. De là il va dans la Grande-Bretagne, où il rétablit la tranquillité altérée par quelques mouvemens des Pictes et des Calédoniens.

Galère, à cette époque, étoit près de succomber à une maladie cruelle, suite des excès auxquels il s'étoit livré. Son corps, couvert d'ulcères, et prodigieusement enflé, n'offroit plus qu'une masse informe, dont il sortoit une quantité innombrable de ces insectes qui ont donné leur nom à une maladie horrible, la maladie pédicu-

laire. Il mourut à Nicomédie, après dix-huit mois des plus cruelles souffrances. Ce prince féroce avoit gouverné avec un scèptre d'airain. Il aimoit à repaître ses yeux du spectacle des supplices infligés aux criminels. Comme Dioclétien, Maximien et Maximin, il persécuta le christianisme, et fit subir à plusieurs de ceux qui le professoient, les tortures les plus barbares et la mort la plus affreuse. Ce ne fut que peu de jours avant d'expirer, qu'il donna, en leur faveur, un édit de tolérance.

311.

Il n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir, que Maximin et Licinius accoururent pour se disputer sa succession. Mais ils se contentèrent de la partager. Le premier eut les provinces d'Asie, et l'autre celles d'Europe. Le détroit de l'Hellespont fut la limite des deux empires. Il restoit encore quatre empereurs : Constantin, Licinius, Maximin et Maxence.

Quoique sorti, ainsi que Galère et Licinius, des forêts de l'Illyrie, Maximin n'avoit pas l'esprit grossier de ces deux empereurs. Il aimoit les lettres : une meilleure éducation et d'autres modèles auroient peut-être adouci l'humeur sauvage et barbare qu'il tenoit de son origine; mais la séduction du pouvoir, pour lequel il n'étoit pas né, et l'exemple de ses collègues, le perdirent. Aucun déréglement ne lui fut étranger. Ayant

observé que, dans l'ivresse, il avoit donné des ordres dont il s'étoit repenti, il voulut que ce qu'il commanderoit après ses repas ne fût exécuté que le lendemain. Dans ses voyages, il semoit la corruption, et sa cour flétrissoit tout sur son passage. Des femmes furent noyées pour avoir résisté à son intempérance; des époux désespérés se donnèrent la mort; des filles de condition qu'il avoit déshonorées, étoient abandonnées à ses esclaves, et les plus distinguées se voyoient souvent contraintes de donner la main aux derniers de ses gardes. Après avoir fait exécuter, pendant six mois, l'édit de Galère qui laissoit respirer les chrétiens, il en livra un grand nombre à la mort, ou aux plus douloureuses mutilations; et, par un raffinement d'intolérance, il ne faisoit servir sur sa table que la chair des animaux sacrifiés aux dieux, pour faire participer tous les convives à son idolâtrie.

A Rome aussi, Maxence se déclara contre le christianisme, qui avoit recommencé à y fleurir. N'ayant pu contraindre le pape Marcel à sacrifier aux idoles, il l'enferma dans ses écuries, pour y panser les chevaux, et le pontife y mourut de misère. Tandis que ce prince faisoit ainsi la guerre aux chrétiens, il envoya ses lieutenans la porter en Afrique, contre le gouverneur de cette contrée, Alexandre, qui, depuis trois ans,

avoit pris le titre d'empereur. C'étoit un vieillard cassé par l'âge et sans capacité, qui fut pris presque sans résistance, et aussi-tôt étranglé. La province entière porta la peine du crime d'Alexandre. Il n'avoit eu qu'un petit nombre de partisans; mais ce titre fut donné à tous les riches qu'on voulut perdre ou dépouiller. Le fer et la flamme dévastèrent les villes florissantes de Cirtha et de Carthage; toute l'Afrique fut ravagée. Ces exploits donnèrent lieu dans Rome à un triomphe où l'on étala les dépouilles et les captifs d'une province romaine. La capitale elle-même ne fut pas mieux traitée que l'Afrique. On exigea un don gratuit des sénateurs, et cet impôt devint permanent (1). La vie même d'un grand nombre de membres du sénat, fut sacrifiée aux soupçons ou à la cupidité du tyran. L'Italie se remplit de délateurs largement récompensés, et de soldats dont Maxence favorisoit secrètement les pillages et les assassinats. Cette démence furieuse fit déserter le pays, et abandonner la culture. Il en résulta la plus cruelle famine dont Rome eût été affligée. L'auteur de la publique misère n'en consumoit pas moins ses jours dans les délices.

(1) Dans la suite on multiplia les prétextes de le lever, tels qu'une victoire, le consulat du prince, une naissance ou un mariage dans la famille impériale.

Ses passions effrénées portoient l'opprobre au sein des plus illustres familles, et la violence suppléoit quelquefois à la persuasion. Une plainte, un soupir de la part d'un père ou d'un époux étoient punis de mort. La femme du préfet, Sophronie, qui étoit chrétienne, ne put conserver sa chasteté qu'en se poignardant. Tandis que Maxence ne s'occupoit que de ses infâmes plaisirs, on l'entendoit se vanter d'être seul empereur. Les autres princes étoient, disoit-il, ses lieutenans, et gardoient ses frontières.

Heureusement pour les Romains, il eut la mal-adresse de provoquer un adversaire dont la prudence l'auroit peut-être toujours épargné. A la mort de Maximien, ses statues furent renversées, suivant la coutume assez communément pratiquée envers les princes dont la mémoire étoit en horreur. Son fils, qui l'avoit très-peu respecté pendant sa vie, voulut venger sa mémoire, et fit faire le même traitement aux statues de Constantin, en Afrique et en Italie. Ce sage prince dissimula d'abord l'injure, puis employa les voies de négociation. Mais enfin, convaincu des projets hostiles de Maxence, dont l'armée se disposoit à envahir la Gaule, il se rendit à l'invitation du sénat et du peuple romain, qui lui avoient envoyé des ambassadeurs pour le conjurer de les délivrer de leur tyran, et résolut de

porter la guerre au cœur de l'Italie. Maxence assembla quatre-vingt mille hommes italiens, carthaginois, maures, siciliens. Il avoit des chefs expérimentés, de l'argent et des vivres. Son adversaire ne put mener en Italie qu'environ quarante mille hommes. Mais ses légions s'étoient aguerries et disciplinées en défendant les frontières de l'empire contre les peuples du Nord, tandis que les soldats de Maxence s'étoient amollis dans les bains et les théâtres de Rome.

Ce fut dans cette marche qu'on prétend que Constantin vit dans les airs le signe lumineux de la croix avec cette légende : *Par ce signe tu vaincras*. Cette apparition étonna l'armée, et l'empereur lui-même, encore incertain du choix d'une religion. La nuit suivante, ajoute-t-on, le Christ lui apparut en songe, déployant la même figure qu'il avoit vue dans les cieux, et lui ordonna de le représenter sur un étendard, et de marcher avec confiance à la victoire, contre ses ennemis. L'empereur s'empressa d'obéir à ce qui lui étoit commandé. Plusieurs étendards furent faits en conséquence. On leur donna le nom de *Labarum* ou *Laborum*, dont l'étimologie est inconnue. Cinquante d'entre les plus vigoureux, et les plus attachés au christianisme, de la garde du prince, furent chargés de porter ce précieux garant de la victoire. On n'est pas d'accord sur le lieu où

Constantin

Constantin eut cette vision prétendue, qu'on regarde aujourd'hui comme une fable pieuse, ou comme un stratagême politique, quoiqu'on lui ait unanimement attribué la conversion du premier empereur chrétien. On ne peut guère dater cette conversion que de l'année 311; car dans la précédente, il avoit fait des offrandes à Apollon, qu'il honoroit d'un culte particulier.

Ce prince, continuant sa marche, passa les Alpes Cotiennes et parut devant Suse, avant que Maxence eût la certitude qu'il avoit quitté les bords du Rhin. La garnison étoit nombreuse, et la ville défendue par de bonnes murailles, ce qui n'empêcha pas que le jour même de leur arrivée les troupes de Constantin mettant le feu aux portes, et appliquant des échelles aux remparts, ne l'emportassent d'assaut. L'empereur épargna les habitans, et concourut à éteindre de ses mains l'incendie qui menaçoit de dévorer la ville entière. Un plus grand obstacle l'attendoit dans la plaine de Turin. Un gros corps de troupes y étoit posté, dont la principale force consistoit en une cavalerie pesante, qui toute couverte de fer, hommes et chevaux, sembloit devoir tout écraser; mais par d'habiles évolutions Constantin sut diviser et harasser cette lourde masse. Ce corps d'armée s'enfuit vers Turin, dont il trouva les portes fermées, et fut presqu'entière-

ment détruit aux pieds de ses remparts. La ville se rendit au vainqueur, qui fut ensuite reçu dans le palais impérial de Milan, comme le libérateur de l'Italie. Des Alpes, aux rives du Pô, la plupart des places embrassèrent son parti avec ardeur. Le meilleur des généraux de Maxence, Ruricius Pompeïanus étoit à Véronne, avec une armée considérable. Constantin après avoir défait à peu de distance de Bresse un détachement de cavalerie, passa l'Adige, non sans difficulté; investit la ville, et repoussa une sortie vigoureuse de Pompeïanus. Ce général s'échappa secrètement, et rassembla de nombreuses troupes: l'empereur laisse une partie des siennes continuer le siège, et avec le reste s'avance au devant de Pompeïanus. Voyant que l'ennemi a l'avantage du nombre, il diminue sa seconde ligne, pour augmenter le front de la première, afin de n'être pas enveloppé. Ces sortes de manœuvres ne peuvent être exécutées, sur un champ de bataille, que par des soldats expérimentés. Le combat n'ayant commencé que sur la fin du jour, dura toute la nuit. L'empereur exposa courageusement sa personne. Le jour éclaira sa victoire, et fit voir Pompeïanus au nombre des morts. Vérone se rendit. On crut devoir enchaîner la garnison; et comme on manquoit de chaînes pour tant de captifs, Constantin imagina d'en faire fabriquer avec les épées des vaincus.

Soit lâcheté ou superstition, Maxence ne quittoit son palais que pour aller dans les jardins délicieux de Salluste; on lui avoit prédit qu'il périroit s'il passoit les portes de la ville. Ni les périls ni les calamités de la guerre civile, n'avoient pu l'arracher à ses plaisirs. Il cachoit ses défaites au peuple, et supposoit même des victoires. Cependant le danger croissoit chaque jour. Le vainqueur s'avançoit rapidement vers la capitale. Toute sa crainte étoit que Maxence ne s'y tînt renfermé. La conquête en eût pu être fort difficile, et tout au moins l'obliger de dévaster lui-même une ville qui devoit être le fruit de ses travaux. Ce fut donc avec une bien vive satisfaction qu'il trouva, en arrivant à un lieu appelé les *Roches rouges*, à neuf milles de Rome, l'ennemi disposé à combattre. Maxence avoit posté son armée au-delà du Tibre, et sur ses bords, pour l'obliger à de plus grands efforts, en rendant sa retraite plus difficile. Pour lui il étoit encore à Rome interrogeant les aruspices, et immolant des victimes: enfin les dépositaires des livres sibyllins, qu'il consulta aussi, lui ayant déclaré que dans le jour même périroit l'ennemi des Romains, il ne douta pas que ce ne fût son rival, et alla joindre son armée.

Constantin, distingué par l'éclat de ses armes, chargea en personne la cavalerie de Maxence;

et sa vigoureuse attaque décida du sort de cette journée mémorable. La troupe légère des Maures, des Numides, et les pesans cuirassiers de Maxence ne purent résister à l'impétuosité gauloise. Les Italiens, fatigués d'un joug tyrannique, abandonnèrent promptement le champ de bataille. Les prétoriens se battirent en désespérés, et couvrirent, en mourant, de leurs corps le poste qu'ils avoient occupé. Maxence essaya de se sauver par le pont Milvius; mais la multitude des fuyards qui se pressoient dans cet étroit passage, le fit tomber dans le fleuve, où il fut aussi-tôt englouti. Le lendemain il fut trouvé dans le Tibre. On éleva sa tête au haut d'une pique. A ce spectacle, les Romains s'abandonnant à la joie, ouvrent toutes leurs portes à l'heureux Constantin, et le reçoivent avec acclamation. On voyoit derrière son char la tête du vaincu. Il l'envoya en Afrique. Cette province la reçut comme le gage de sa délivrance, et se soumit avec empressement à un prince qu'elle regardoit comme son libérateur. Les deux fils de Maxence furent mis à mort, et toute sa race exterminée. Un petit nombre de ses partisans subirent le même sort. L'adulation romaine demandoit à haute voix d'autres victimes. L'empereur sut résister à ces clameurs serviles, et une amnistie générale pour l'Italie et l'Afrique ras-

sura tout le monde. Les délateurs furent punis; les confiscations prononcées injustement furent révoquées; les innocens exilés rendus à leur patrie. Le prince promit de rétablir le sénat dans ses anciennes prérogatives, et le sénat, en reconnoissance, lui assigna le premier rang entre les trois Augustes. On institua des fêtes et des jeux pour perpétuer le souvenir de sa victoire. Une statue d'or lui fut élevée; un bouclier et une couronne d'or consacrés. On construisit en son honneur un arc de triomphe qui porte encore son nom, et qui fut orné des débris de celui de Trajan, parce qu'il ne se trouvoit pas dans la capitale de l'empire un sculpteur capable de décorer convenablement ce monument public. Ce qui fut ajouté aux anciennes sculptures fait voir à quel point les arts avoient dégénéré. L'Afrique poussa la flatterie jusqu'à établir des prêtres pour le culte de la famille Flavienne.

Les prétoriens établis par Auguste pour être la garde des empereurs, et réunis par Séjan dans un camp près des murs de Rome étoient devenus un objet de terreur même pour leurs maîtres. Ils avoient plus d'une fois ôté, donné ou plutôt vendu l'empire. Maxence avoit rétabli, même accru le nombre et les privilèges de cette milice séditieuse. Constantin la cassa pour jamais; et ceux qui avoient échappé au fer du vain-

queur furent dispersés dans différentes légions. Mais si d'un côté Rome étoit délivrée d'une troupe dangereuse, de l'autre aussi n'ayant plus de soldats dans son enceinte, elle demeura sans force et sans dignité. Après la défaite de Maxence, Constantin ne resta que deux ou trois mois à Rome. Mais ce peu de temps lui suffit pour réparer une grande partie des maux qu'avoient causés six années d'une épouvantable tyrannie. Il fit construire plusieurs églises à Rome et dans l'Italie, et les dota en fonds de terre.

Avant son expédition, Constantin, pour s'assurer de l'amitié ou du moins de la neutralité de Licinius, lui avoit promis en mariage sa sœur Constantia; il remplit sa promesse après sa conquête. Les deux empereurs se trouvèrent à Milan, où les noces furent célébrées. Dioclétien y fut invité; il s'excusa sur son grand âge, et reçut une lettre de reproches sur sa prétendue partialité pour Maxence et Maximin. Cette fausse inculpation l'accabla, et lui fit, dit-on, accélérer sa mort, que la douleur, la vieillesse et la maladie dont il étoit atteint, devoient bientôt amener.

313. C'est dans cette occasion que fut dressé le fameux édit de Milan qui rendit la paix à l'église catholique. L'ascendant de Constantin entraîna l'approbation de Licinius. Les chrétiens obtinrent la restitution des droits civils et religieux dont

on les avoit privés, celle des églises et des terres qu'on avoit confisquées : la liberté de conscience fut accordée aux sectateurs de toutes les religions. On publia cet édit dans les états des deux empereurs.

Ils furent contraints de se séparer brusquement. Le premier alla réprimer une incursion des francs qui s'étoient lassés de la paix, et ternit encore la gloire de ses nouveaux succès par la barbarie dont il usa envers les prisonniers.

Licinius courut défendre ses états contre Maximin qui s'avançoit pour les envahir. Déjà celui-ci s'étoit emparé de Bysance et de Périnthe. Licinius avec 30 mille Illyriens, va camper près de l'ennemi qui avoit 70 mille Asiatiques, et qui employoit la double séduction de l'or et des promesses, pour lui débaucher ses soldats. Maximin fut vaincu ; abandonné même de ses gardes, il se défait de ses habits impériaux, prend celui d'un esclave, et se mêlant aux fuyards repasse le détroit, et arrive la nuit du lendemain à Nicomédie, à plus de 48 lieues du champ de bataille. Ne s'y trouvant pas en sûreté, il gagna la Cappadoce, y reprit les marques de sa dignité, et rallia le reste de ses troupes. Après avoir massacré les prêtres qui avoient fait parler les oracles en sa faveur, et promis du succès à ses armes, il s'alla renfermer dans la ville de Tarse. Il y mourut

peu après ; on ne sait si c'est naturellement, ou s'il s'empoisonna. L'Orient reconnut avec joie l'autorité de Licinius qui le délivroit des terreurs d'une guerre civile. Ce vainqueur inhumain extermina la famille du vaincu. Sa femme, son fils, sa fille, l'un âgé de huit ans, l'autre de sept, le fils même de Sévère, qui ne devoit causer aucun ombrage, furent sacrifiés.

A ces victimes Licinius en ajouta d'autres non-moins innocentes. Valérie, fille de Dioclétien, étoit veuve de Galère. N'ayant point d'enfans, elle avoit, par complaisance pour son mari, adopté son fils naturel Candidien. Galère, en mourant avoit remis ce fils et sa femme entre les mains et sous la protection de Licinius. Prisca, femme de Dioclétien, ne se sépara point de sa fille. Valérie étoit belle, et eût donné à un second mari des droits apparens sur l'héritage du premier. Licinius lui avoit proposé de l'épouser, dès qu'il l'avoit eue en quelque sorte en sa puissance; mais l'usage ne permettoit pas aux impératrices de passer à de secondes noces. Elle se déroba donc avec sa mère et Candidien de la cour de Licinius, et se rendit à celle de Maximin qui vivoit alors. Celui-ci avoit une femme et des enfans; d'ailleurs, il étoit fils adoptif du premier époux de Valérie, qu'il avoit, en conséquence, regardée jusqu'alors comme sa mère. Mais n'é-

coutant que sa passion, il offre à cette princesse de répudier sa femme, si elle veut consentir à prendre sa place. Elle répond que Maximin devroit songer que les cendres de son père adoptif ne sont pas encore refroidies, que la bienséance s'opposoit à ce qu'elle donnât un successeur à son époux, et que si elle étoit capable de la violer, elle ne pourroit jamais se fier à un homme qui auroit chassé de son lit une épouse dont il étoit aimé. Maximin furieux, qui avoit toujours à sa disposition des témoins et des juges, fait attaquer dans une procédure légale l'honneur et la réputation de Valérie, confisquer tous ses biens, et mourir ses eunuques et ses domestiques dans les tourmens. Trois femmes vertueuses, qu'elle honoroit de son amitié, furent livrées à la mort sur une accusation calomnieuse d'adultère. Valérie et Prisca furent traînées ignominieusement dans un village, au milieu des déserts de la Syrie, où on les exiloit. Dioclétien qui vivoit encore à cette époque, sollicita instamment Maximin de permettre que sa fille vînt à Salone lui fermer les yeux. C'étoit la seule reconnoissance, disoit-il à ce prince, qu'il demandoit pour lui avoir conféré la pourpre impériale. Il ne put rien obtenir, et le chagrin qu'il en ressentit fut un de ceux qui le poussèrent au suicide. Candidien s'étoit séparé des deux

princesses, on ignore pour quel motif. Elles surent qu'il étoit à Nicomédie, près de Licinius, et le vinrent trouver sous un déguisement. Mais ce jeune homme (il n'avoit que 16 ans) excita la défiance de Licinius qui le fit assassiner. Valérie et sa mère ne voyant aucune sûreté à la cour d'un prince si barbare, la cherchèrent dans la fuite. Après avoir erré quinze mois sous les habits les plus communs, elle furent découvertes à Thessalonique; on leur coupa la tête, et on jeta leurs corps à la mer. Le peuple versa sur leur sort des larmes inutiles.

L'empire romain se trouvoit alors partagé entre Constantin, qui gouvernoit l'Occident, et Licinius, qui donnoit des loix aux provinces orientales. Le premier, avec le consentement de l'autre, avoit donné le titre de César à Bassian, qui avoit épousé sa sœur Anastasie; il devoit lui céder la souveraineté de l'Italie. L'accomplissement de cette promesse éprouvant quelques délais ou quelques difficultés, la fidélité de Bassian en fut ébranlée. Un émissaire de Licinius, Sénécion, frère de Bassian, le pousse à la révolte. La vigilance de Constantin évente le complot, que son beau-frère paie de sa tête. Il demande Sénécion, qui étoit réfugié à la cour de Licinius, et regarde comme une déclaration de guerre le refus qu'on fait de le livrer. Il est à présumer que

Constantin souhaitoit une rupture, et ne trouvoit pas bon de voir la dépouille entière de Maximin entre les mains de Licinius. La première bataille fut livrée près de Cibalis, dans la Pannonie. Le souverain de l'Occident n'avoit que vingt mille hommes, et celui de l'Orient trente-cinq mille. Le combat duroit depuis le commencement du jour jusqu'aux approches de la nuit, et la fortune n'avoit pas encore déclaré le vainqueur, lorsque l'aile droite, commandée par Constantin, enfonça la gauche de l'ennemi, qui laissa vingt mille hommes sur la place. Licinius gagna la Dacie, où il conféra le titre de César à Valens (qui commandoit sur la frontière d'Illyrie) et leva promptement une nouvelle armée. Constantin le trouva campé dans la plaine de Mardie, en Thrace; et la nuit même de son arrivée, donna l'ordre de la bataille pour le lendemain; elle fut encore sanglante, et la victoire favorisa une seconde fois les drapeaux de Constantin; cependant son ennemi conserva le terrain jusqu'à ce que la nuit, mettant fin au combat, vint aider sa retraite. Dès le lendemain, Licinius envoya demander la paix pour lui et pour Valens. Au nom de ce dernier, Constantin répondit avec un air courroucé: « Je » ne suis pas venu des bords de l'Océan occi- » dental jusqu'ici, les armes à la main, et tou- » jours victorieux, pour partager la puissance

314.

» des Césars avec un vil esclave, après avoir
» puni un parent ingrat. La destitution de Va-
» lens sera le premier article du traité. » Il fallut bien souscrire à cette condition, et à celle d'un partage de l'empire. Constantin qui, suivant toute apparence, auroit pu écraser Licinius, mais qui craignoit les miracles du désespoir, préféra la paix. Il lui laissa la Thrace, l'Asie mineure, la Syrie et l'Egypte, et se fit céder la Pannonie, la Dalmatie, la Dacie, et la Grèce; en sorte que ses états s'étendirent de la Calédonie à l'extrémité du Péloponèse.

La Paix ainsi établie, Constantin donna la plus grande attention au gouvernement civil de ses états. Une querelle religieuse s'étoit élevée, en Afrique. Pendant la persécution de Dioclétien contre le christianisme, il fut fait une rigoureuse perquisition des livres saints. Un grand nombre de prélats les livrèrent. On les nomma *traditeurs.* Cécilien fut élu évêque de Carthage, par le suffrage du clergé et du peuple. On contesta la validité de son ordination, parce qu'on la disoit faite par des *traditeurs.* Soixante-dix prélats de Numidie assemblés la déclarèrent nulle et nommèrent Majorin à sa place. Les églises d'Afrique se divisèrent entre les deux contendans. L'élection de Cécilien fut déclarée valable par deux conciles de Rome et d'Arles. Ses adversaires en

appellent à Constantin, qui refuse de statuer sur une contestation qu'il ne croit pas de son ressort et que l'église a déjà décidée ; et fait amener à sa cour quelques-uns des réfractaires. Majorin étant mort, eut pour successeur Donat, d'où sa secte prit le nom de *Donatistes*. Constantin changea d'avis sur sa compétence, examina l'affaire, et prononça comme les conciles en faveur de Cécilien. Les Donatistes, loin de souscrire à sa décision l'accusèrent de partialité. Les plus obstinés furent punis par l'exil, et la confiscation de leurs biens; mais au bout de six mois ils furent rappelés, et les Donatistes obtinrent la liberté de conscience. Ils devinrent eux-mêmes intolérans, et prétendirent que l'église ne pouvoit subsister que dans leur communion. Hors de l'Afrique, leur secte ne fit des prosélytes qu'à Rome, où elle n'en obtint même qu'un petit nombre. Mais, dans le cours du règne de Constantin, elle engendra une espèce de forcenés nommés *Circoncellions*, parce qu'ils rôdoient sans cesse autour des maisons, dans les campagnes : c'étoient des paysans féroces, enflammés d'un zèle aveugle et d'un enthousiasme violent pour la cause de leurs prédicateurs Donatistes. Ils renoncèrent à l'agriculture pour se livrer à l'oisiveté et au brigandage, au nom de la religion, prenant le titre de vengeurs de la justice, et de protecteurs des oppri-

més. Leurs chefs se donnoient celui de capitaines des saints. D'abord ils ne se servirent pas d'épée, parce que J. C. en avoit défendu l'usage à Saint-Pierre ; mais d'une massue qu'ils appeloient une *israélite*. Leur cri de guerre, *loué soit Dieu!* répandoit la consternation dans toute l'Afrique. Comme ils prétendoient rétablir l'égalité primitive du genre humain, ils offroient un asile aux esclaves et aux débiteurs, qui accouroient en foule sous leurs drapeaux. Lorsqu'on ne leur résistoit pas, ils se contentoient communément de piller. Ils faisoient vœu de chasteté, et abandonnés au vin, couroient çà et là avec de jeunes femmes et de jeunes filles, ivres comme eux, qu'ils appeloient des vierges sacrées, et qui souvent offroient aux yeux le démenti le plus formel de leur virginité. On attribue à une partie de ces fanatiques des extravagances qui n'ont guère d'exemple. On prétend que plusieurs dégoûtés de la vie, se précipitoient du haut des rochers, se jetoient dans les flâmmes, ou s'ensevelissoient dans la mer ; d'autres dans la vue de mériter le ciel, alloient insulter les Payens au milieu de leurs fêtes, braver les juges sur leur tribunal, se dénoncer eux-mêmes, arrêter les voyageurs sur les chemins, pour les forcer à leur infliger ce qu'ils appeloient le martyre, en les menaçant de la mort s'il s'y refusoient. Ces furieux étoient

blâmés en apparence par leurs évêques, qui se servoient d'eux pour intimider leurs ennemis. Constantin ne put détruire cette terrible secte.

315. Une tentative faite par les Juifs pour rétablir le temple de Jérusalem, et rentrer dans cette ville, dont les loix anciennes leur défendoient l'entrée, fut plus facile à réprimer. L'empereur fit couper les oreilles aux chefs de l'entreprise, et les traîna en cet état à sa suite. Les juifs, de leur côté, maltraitoient et alloient quelquefois jusqu'à lapider ceux de leur religion qui la quittoient pour le christianisme. L'empereur rendit une loi qui condamnoit au feu les fanatiques qui se porteroient à ces violences, et menaça de punitions sévères, et ceux qui embrasseroient le judaïsme, et ceux qui les y auroient initiés. Il déclara libres tous les esclaves des Juifs que leurs maîtres auroient fait circoncire.

Ce prince passa six ans dans l'Illyrie occupé à défendre contre les Goths et les Sarmates la frontière qu'ils insultoient continuellement. Il les battit plusieurs fois sur les bords du Danube et au cœur même de leur pays. Ce fut à cette

317. époque qu'il jeta les fondemens de la grandeur de sa famille. Il avoit deux fils : de sa première femme, Crispe, âgé de 18 ans, et de sa seconde, Constantin, né depuis un an. Licinius, de son côté, avoit un fils encore au berceau ; du

même nom que lui. Les empereurs convinrent de leur donner à tous trois le nom de César. L'avantage de Constantin dans cet arrangement est une nouvelle preuve de la supériorité qu'il avoit prise sur son collègue. Un troisième fils, qui lui naquit dans la suite, eut aussi de bonne heure le même titre. Il leur donna une maison, des troupes, et, ce qui vaut mieux, une éducation mâle et soignée. Crispe, malgré sa jeunesse, avoit été préposé à la défense des Gaules par son père, qui lui envoya pour le guider et l'instruire le plus habile maître, et un des hommes les plus vertueux de l'empire. C'étoit Lactance, né en Afrique, et qui avoit embrassé le christianisme. Crispe, qui commandoit de vastes provinces et de grandes armées, écoutoit ses leçons avec docilité. Ce jeune prince signala son courage et sa conduite dans plusieurs actions où il défit les Allemands et les Francs.

Son père profita du loisir que lui donnoit la paix intérieure pour s'occuper des travaux de la législation; il crut devoir abolir les peines prononcées contre le célibat, en laissant subsister les encouragemens à la population. Divers réglemens établirent la tolérance religieuse. L'usage si commun dans l'antiquité d'exposer ou de faire mourir les nouveaux-nés devenoit tous les jours plus fréquent en Italie et en Afrique. Plusieurs vendoient

vendoient leurs enfans. Ces barbaries étoient l'effet de la misère produite par la tyrannie de Maxence et l'excès des impôts. Constantin fit donner des secours aux pères de famille indigens ; mais un tel bienfait étoit trop onéreux au trésor public pour être durable. Toute punition meurtrière à l'égard des esclaves fut assimilée à l'homicide. Le crime de rapt fut un de ceux auxquels ce prince infligea les peines les plus rigoureuses. Avant lui, le ravisseur demeuroit impuni si la fille ravie le demandoit pour époux, ou ne se plaignoit pas. Constantin établit que le consentement de la fille n'auroit d'autre effet que de la rendre complice. Elle étoit condamnée à mort comme le ravisseur. La séduction qui la déterminoit à quitter la maison paternelle n'étoit pas distinguée du rapt fait avec violence. Les parens qui eussent réparé par un mariage le scandale de l'enlèvement, devoient subir l'exil et la confiscation. Les esclaves complices étoient brûlés vifs. Cette loi parut si dure qu'on la modifia sous les règnes suivans. Constantin en rendit beaucoup d'autres qu'il seroit inutile d'analyser. Quelques-unes renferment de belles maximes de morale. « Nous pensons, dit-il » quelque part, qu'on doit avoir plus d'égard à » l'équité et à la justice naturelle qu'au droit » positif et rigoureux. » Il porta l'ordre et la

réforme dans toutes les branches de l'administration civile et militaire.

La conduite de Licinius fut bien différente. Il fit voir qu'il avoit souscrit à regret l'édit pacificateur de Milan en faveur du christianisme. Comme son rival avoit toujours protégé cette religion, il s'imagina, non sans quelque raison, que les vœux des chrétiens de ses Etats étoient tous pour Constantin. Il commença par une guerre sourde contr'eux, n'osant d'abord élever une persécution générale. Pour empêcher la propagation de leur culte, il interdit aux évêques tout commerce avec les payens. Les synodes furent défendus. Sous prétexte de décence publique, les hommes ne purent se trouver dans les églises avec les femmes. Les assemblées des chrétiens durent se tenir en pleine campagne, parce que l'air, disoit le prince, y étoit plus pur que dans les églises. Des calomnies suscitées contre de vertueux évêques, en firent périr un grand nombre. Enfin, levant le masque, Licinius renvoya ignominieusement de son palais tous les officiers qui professoient la religion chrétienne, et cassa tous les juges qui refusoient de sacrifier aux idoles. Il défendit de porter des alimens et de procurer aucune assistance à ceux qui étoient détenus pour cause de religion, sous peine de partager leur sort.

Les chrétiens ne furent pas les seuls de ses sujets qui éprouvèrent ses injustices. Tous eurent à souffrir de ses exactions, de son insatiable avarice, de ses cruautés, et plus d'un père et d'un époux à se plaindre de son incontinence que n'éteignirent point les glaces même de la vieillesse. Ce prince ignorant étoit ennemi des lettres qu'il appeloit le poison de l'Etat, et détestoit également la science du barreau. Il eut pourtant le bon esprit de favoriser la classe des laboureurs, et de contenir l'avidité des eunuques et des officiers du palais, qu'il comparoit aux insectes qui rongent toutes les choses auxquelles ils s'attachent.

Tout sembloit promettre à Constantin la monarchie universelle, dès qu'il voudroit s'en saisir: l'âge avancé, les vices odieux, l'infériorité de la puissance et du génie de Licinius; il ne put résister à une tentation si séduisante, et se détermina, sans aucun motif de plainte, à détruire son collègue. Ce vieillard, dès qu'il sut son dessein, rassemblant ce qui lui restoit de vigueur, arma en diligence, réunit les forces de l'Orient, couvrit de ses troupes les plaines d'Andrinople, et l'Hellespont de ses vaisseaux. Son armée fut de 165,000 hommes, et sa flotte de 350 galères à trois rangs de rames. Constantin réunit plus de 120,000 soldats levés dans les provinces belliqueuses de l'Europe. Ses forces maritimes étoient

de beaucoup inférieures à celles de son rival. Licinius, ayant passé le détroit, vint camper près d'Andrinople. Constantin, parti de Thessalonique, s'avança jusqu'aux bords de l'Hèbre, fleuve large et rapide, et apperçut l'empereur de l'Orient, qui, posté sur la pente d'une montagne, occupoit tout l'espace qui sépare ce fleuve de la ville. Il assemble des matériaux, comme s'il eût voulu construire un pont, et tandis qu'il tient les ennemis occupés de ces préparatifs, fait passer de l'autre bord, par un endroit guéable qu'il avoit découvert loin de leur vue, 5,000 archers, qui s'emparent d'un bois épais auquel étoit adossée leur arrière-garde; quant à lui, par un prodige de valeur à peine croyable, et qui tient de la témérité, à la tête de douze cavaliers seulement, il traverse le gué, fond sur le premier poste qu'il rencontre, et l'extermine. Il reçoit une légère blessure à la cuisse. Licinius, voyant son arrière-garde tournée, quitte à regret sa position, et descend dans la plaine. Les vétérans de Constantin n'eurent pas de peine à y renverser cette multitude confuse de nouvelles levées. Il en périt, dit-on, 34,000 hommes, et le lendemain, la plus grande partie du reste, qui avoit gagné les montagnes, déposa les armes. Licinius, qui avoit été des derniers à quitter le champ de bataille, ramassant ce qu'il put des

débris de son armée, alla s'enfermer dans Bysance. Constantin vint l'y assiéger.

La flotte de Licinius fermoit l'Hellespont. Celle de Constantin étoit partie du Pirée. Elle reçut ordre de venir joindre l'empereur devant Bysance. Son fils, Crispe, qui la commandoit, entreprit de forcer le passage, quoiqu'infiniment plus foible que son adversaire. Le premier jour de l'attaque, les deux armées navales, après une perte considérable et réciproque, se retirèrent à l'approche de la nuit, l'une en Europe, l'autre sur la rive Asiatique. Le lendemain, un vent du sud soufflant avec violence, poussa les vaisseaux de Crispe contre ceux de l'ennemi. L'intrépide habileté de ce prince mit ce hasard à profit, et il remporta une victoire complète. Cent trente navires furent coulés à fond, et l'amiral de Licinius eut peine à regagner le rivage de Chalcédoine. Constantin ayant élevé à la hauteur des murs de Bysance, une terrasse garnie de tours, tiroit avec avantage sur les assiégés. Ses béliers avoient déjà ébranlé la muraille de plusieurs côtés. Licinius, désespérant du salut de la ville, avant d'être entièrement bloqué par mer, s'alla réfugier à Chalcédoine, avec ses meilleures troupes. Il donna le titre de César à Martinien, l'un de ses principaux officiers, qui ne craignit pas de l'accepter.

Pendant que son rival poursuivoit le siége de Bysance, Licinius rassembla en Bithynie une nouvelle armée de cinquante ou soixante mille hommes. Constantin, avec une partie de la sienne, passe le Bosphore, laissant la ville bloquée. Il attaque Licinius qui tenoit les hauteurs de Chrysopolis, et défait du premier choc ses soldats, courageux il est vrai, mais mal armés et mal disciplinés. Vingt-cinq mille y furent tués, le reste se sauva ou se rendit. L'empereur d'Orient s'enfuit à Nicomédie. Sa femme, sœur de Constantin, obtint du vainqueur la promesse, confirmée par serment, de la vie de son époux, après qu'il se seroit dépouillé de sa dignité, et qu'il auroit sacrifié Martinien. Licinius eut la foiblesse de demander pardon de ses fautes, de se prosterner devant son beau-frère, et de mettre à ses pieds la pourpre dont il étoit vêtu. Il fut envoyé à Thessalonique, où bientôt accusé, sans preuves, d'avoir conspiré et entretenu avec les Barbares une correspondance coupable, il fut mis à mort. Ses statues furent renversées. On laissa vivre son fils, dépouillé du titre de César. La victoire de Chrysopolis réunit de nouveau sous un seul souverain l'empire, que, trente-sept ans auparavant, Dioclétien avoit partagé avec Maximien.

Le premier usage que Constantin fit de sa toute-puissance, fut de travailler à l'affermisse-

ment et à la propagation du christianisme. Il cassa tous les décrets de Licinius qui l'opprimoient dans l'Orient; comme il avoit fait en Italie, à l'égard de ceux de Maxence. Il invita, par des lettres circulaires, tous les sujets de l'empire à embrasser la religion chrétienne, et détruisit le paganisme peu-à-peu et sans violence. Il commença par exiger des gouverneurs des provinces et de tous les officiers supérieurs qu'ils s'abstinssent de tout sacrifice, et en fit ensuite une loi expresse et générale pour le peuple, à qui il fut défendu d'ériger de nouvelles statues en l'honneur de ses divinités. Des temples furent fermés, quelques-uns même abattus; mais on en laissa subsister d'autres, et les délateurs de l'idolâtrie ne furent point écoutés. Constantin accepta même le titre de souverain pontife, que les prêtres payens lui offrirent suivant l'usage, et ses successeurs, jusqu'à Gratien, eurent la même condescendance. Quelques personnes ont attribué à des motifs d'intérêt, l'union de Constantin avec l'église, parce qu'elle a contribué à ses succès. Il est certain que la faveur dont son père et lui la firent jouir, attacha les chrétiens à sa cause; ils étoient très-nombreux, sur-tout dans la Gaule. Il eut en eux des sujets zélés dans ses Etats, et un parti puissant dans ceux de ses collègues: parti que dut grossir beaucoup la conduite de

Maxence et de Licinius. Quelle qu'ait été la cause de ce grand événement, Constantin montra pour la religion qu'il avoit adoptée, une ardeur de Néophyte. Occupé tout le jour du soin de son empire, il donnoit une partie de la nuit à la lecture des livres saints, et à la composition de discours pieux et théologiques, qu'il prononçoit devant des assemblées nombreuses. Ses successeurs héritèrent de son goût pour la prédication. Il s'introduisit dans leur cour un mélange bizarre de fonctions ecclésiastiques et impériales. Il étoit du cérémonial usité, que les empereurs prêchassent leurs courtisans, à certaines fêtes de l'année; et lorsqu'il survint des dissentions religieuses, ils devinrent de très-redoutables prédicateurs.

Constantin en vit naître une qui agita longtemps l'église. A peine la religion chrétienne étoit-elle sur le trône, qu'elle fut violemment troublée par une controverse sur la nature du Christ: Arius, ecclésiastique fameux d'Alexandrie, homme d'un grand savoir et de mœurs très-pures, soutint que le Christ avoit été engendré avant la création du monde; qu'il n'étoit qu'une créature d'une prééminence infinie. Alexandre, dont Arius avoit été le compétiteur, et le compétiteur malheureux au trône pontifical d'Alexandrie, l'interdit des fonctions du sacerdoce, et

l'excommunia ; ce qui n'empêcha pas qu'Arius ne se fit un grand nombre de partisans. On n'entendit plus dans l'Egypte, la Syrie et la Palestine, que disputes sur les questions les plus délicates. Les écoles, les places, les rues en retentirent. Le peuple, spectateur des combats, jugeoit et prenoit parti. Toutes les familles étoient divisées par ces querelles. Un concile tenu à Alexandrie, composé d'environ cent évêques, anathématisa avec Arius les prêtres et les diacres de son parti. Celui-ci essaya de soulever contre cette décision tous les évêques de l'Orient. Ceux de Nicomédie et de Césarée, tous deux portant le nom d'Eusèbe, se déclarèrent en sa faveur. Pour se faire des partisans parmi le menu peuple, il fit entrer sa doctrine dans des cantiques accommodés au génie et à l'intelligence de la multitude. Un concile des prélats de Bithynie, décréta qu'il seroit écrit à tous les évêques du monde, pour les exhorter à ne pas abandonner Arius, dont l'opinion, disoit-il, n'avoit rien que d'orthodoxe.

Constantin gémit de cette division dans le christianisme. Il voulut l'étouffer par la voie de la douceur. L'évêque de Nicomédie lui persuada que ce n'étoit qu'une dispute de mots. L'empereur écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie et à son adversaire Arius, pour tâcher de

rapprocher les esprits. Il les blâmoit tous deux d'avoir mis en question des objets impénétrables à l'entendement, et leur disoit que les points contestés n'étant pas essentiels, la contrariété d'opinion ne devoit pas rompre l'union chrétienne; que pour l'amour de la paix, il falloit cesser d'en discourir. Il comparoit ces disputes à celles des philosophes d'une même secte qui ne laissent pas de faire corps, quoiqu'ils ne s'accordent pas sur plusieurs questions. Malgré cette modération du prince, l'esprit de parti alla jusqu'à insulter ses statues. Les courtisans ne trouvoient pas de supplice assez rigoureux pour une telle offense. Constantin, portant la main au visage, dit en souriant : *Pour moi, je ne me sens pas blessé;* parole mémorable qui ferma la bouche à la flatterie, et qui sera entendue de la dernière postérité.

Concile de Nicée.

Pour terminer la guerre intestine qui déchiroit l'église, Constantin assembla un concile universel à Nicée : tous les évêques de l'empire y furent invités, et l'on défraya leur voyage aux dépens du public. Le concile fut composé de 318 évêques, parmi lesquels Arius ne comptoit que 17 partisans. Le pape Sylvestre, retenu à Rome par sa vieillesse, envoya deux prêtres en qualité de légats. Plusieurs de ces évêques avoient entr'eux des querelles particulières. Ils saisirent cette oc-

casion pour demander justice au prince qui s'étoit rendu à Nicée. Il reçut toutes les requêtes, les rassembla, les cacheta de son anneau, et assigna un jour pour y répondre. Quand ce jour fut arrivé, tenant en main tous les papiers : « Ces procès, » dit-il, ont un juge naturel : c'est Dieu. Il ne » m'appartient pas de décider entre des per- » sonnes qui lui sont consacrées. C'est à eux de » vivre sans mériter de reproches et sans en » faire. Effacez jusqu'à la mémoire de vos » plaintes par une conciliation sincère. Il faut » se garder de révéler les fautes des ministres » des autels de peur d'autoriser le peuple dans » ses désordres, en le scandalisant. Quant à » moi, si je trouvois un évêque en adultère, » je le couvrirois de mon manteau pour déro- » ber son crime aux yeux des fidèles. » Et il jeta au feu tous ces libelles, dont il assura n'avoir pas lu une ligne.

Le concile dura plus de deux mois. Constantin y assista, et se mêla de toutes les discussions. Les Ariens présentèrent une profession de foi qui fut rejetée avec mépris. On lut une lettre d'Eusèbe de Nicomédie, remplie de propositions contre le Christ qui parurent si outrageantes, que les pères du concile, après en avoir entendu quelques mots, se bouchèrent les oreilles. Elle fut déchirée avec indignation. Le concile déclara la consubstan-

tialité de Dieu le père et de son fils. L'anathème fut prononcé contre Arius et sa doctrine. La dernière séance, d'après le vœu du prince, fut tenue dans son palais. Les dix-sept partisans d'Arius refusèrent d'abord de souscrire les actes du concile. La crainte de l'exil, dont l'empereur menaça les réfractaires, arracha la signature de la plupart contre leur conscience. Arius fut exilé, et l'on défendit sous peine de mort de conserver ses ouvrages; ce qui semble inconséquent, puisque la plus grande peine est décernée contre le moindre délit. Dans ce concile fut aussi réglé le temps des fêtes de pâques, et proscrit le schisme des *novatiens* qui retranchoient de leur communion quiconque avoit péché après le baptême, soutenant que Dieu seul avoit droit de l'absoudre, et condamnoient les secondes nôces comme des adultères. Ces sectaires se donnoient le nom de *purs*.

L'année suivante fut marquée par une tragédie sanglante dans la famille impériale. Crispe, l'aîné des enfans de Constantin, avoit excité par ses brillantes qualités l'enthousiasme des peuples en sa faveur, l'attention et peut-être la jalousie de son père; disposition bien propre à recevoir avidement le poison de la calomnie. La belle-mère de Crispe, Fausta, l'accusa d'avoir voulu attenter à sa pudicité. On ne sait si cette imputation fut l'ouvrage de sa haine ou d'un amour

dédaigné. Quoi qu'il en soit, elle obtint aisément de son époux la proscription d'un jeune prince qu'elle regardoit avec raison comme le plus redoutable rival de ses enfans. Sans aucune forme judiciaire, et sans examen approfondi, l'infortuné Crispe fut condamné à mort par son père et mené à Pole, en Istrie, où la vie lui fut arrachée par le fer d'un bourreau ou par le poison. Il étoit âgé d'environ trente ans. Le jeune César Licinius, qui n'en avoit pas encore douze, et en qui l'on voyoit déjà briller le plus aimable naturel, fut immolé en même-temps. Constantin ne put être ému ni des prières ni des larmes de celle de ses sœurs qu'il aimoit le plus, et qui demandoit la vie d'un fils, dont tout le crime étoit d'avoir reçu le jour d'un empereur.

On découvrit bientôt, ou du moins on prétendit que Fausta se livroit à un esclave des écuries impériales, ce qui ajouta une nouvelle et violente présomption à celles qui existoient déjà de son horrible imposture. Constantin n'éclaircit pas plus l'accusation dirigée contre sa femme, que celle qui avoit été la cause ou le prétexte de la mort de son fils. Fausta, dit-on, fut étouffée au bain: quelques-uns cependant la font survivre à son époux. Quoi qu'il en soit, le meurtre d'un fils, d'un neveu, et celui d'un grand nombre de leurs amis enveloppés dans leur désastre, ex-

citèrent la haine de Rome, où Constantin célébroit alors la fête de la vingtième année de son règne, les vicennales. Un distique, affiché à la porte du palais, comparoit son gouvernement à celui de Néron ; il fut même insulté par le peuple. On prétend que ce furent ces dégoûts qui lui firent naître la pensée de transporter ailleurs le siége de l'empire : il est à présumer qu'il y fut déterminé par des motifs d'une plus haute considération ; et cependant il est vrai que Rome alors devoit avoir peu d'attraits pour un prince de la gravité de Constantin. On n'y récompensoit que les services honteux, on n'y prisoit que les talens frivoles. Le musicien et le maître de danse tenoient dans l'éducation une place plus distinguée que le philosophe et l'orateur ; les bibliothèques publiques étoient désertes, et les théâtres toujours remplis. Dans une disette où l'on fut obligé de faire sortir les étrangers, on renvoya tous les professeurs des arts libéraux, et l'on garda les bateleurs, les comédiennes, trois mille danseuses et autant de pantomimes. Mais un prince ferme et en même temps éclairé eût pu remédier à ces abus et à cette corruption.

La mère de Constantin, Hélène, âgée de soixante-dix-neuf ans, pénétrée de douleur de la mort de son petit-fils, qu'elle avoit amèrement reprochée à l'empereur, alla chercher des con-

solations dans des occupations religieuses. Elle se rendit à Jérusalem, où elle trouva un temple bâti à Vénus, sur l'emplacement du Calvaire. Les chrétiens n'approchant plus de ce lieu, avoient perdu la trace et la mémoire du sépulcre de J. C. Sur les indices d'un Hébreu, plus instruit que les autres, Hélène le découvrit, et trouva, ou crut trouver, en faisant fouiller dans les environs, la croix où Jésus fut attaché. L'empereur ordonna de bâtir une église en cet endroit, et voulut qu'on n'épargnât rien pour en faire le plus bel édifice de l'univers. Il fut réellement magnifique, à en juger par la description qui nous en est restée; car les vestiges même du temple ont disparu. A l'entour il se forma une Jérusalem nouvelle, qui renfermoit le Saint-Sépulcre et le Calvaire. L'ancienne fut abandonnée. Dès ce temps commencèrent les pélerinages et les offrandes des chrétiens, qui affluèrent de toutes parts dans la Judée. Hélène bâtit deux autres églises, l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Olives. Dans le cours de son voyage, elle versa, d'une main libérale, en faveur de la religion et de l'humanité, les trésors de l'empereur, qui fournissoit sans mesure à ses pieuses profusions. Et comme il dépouilloit à cet effet les temples des payens, ceux-ci lui reprochèrent de ravir d'une main ce qu'il prodiguoit de l'autre.

La croix renfermée dans une chasse d'argent fut mise entre les mains de l'évêque de Jérusalem, qui ne la montroit au peuple que le vendredi saint. Hélène en emporta cependant une portion qu'elle remit à Constantin, qui la partagea avec Rome. Il fit dans la suite enfermer ce qui lui en resta dans sa statue, posée sur une colonne de porphyre à Constantinople, et fit entrer dans la composition de son casque et du mors de son cheval, les clous qui avoient attaché le Christ; espérant, dit-on, qu'ils lui serviroient de sauve-garde dans les batailles. Hélène mourut au retour de son voyage. Son fils pour honorer sa mémoire lui érigea une statue, et donna son nom à différentes villes et contrées. Il l'avoit également comblée d'honneurs, et de déférences pendant sa vie. Il lui avoit conféré le titre d'Auguste, laissé la disposition de ses finances, et avoit fait graver son nom sur la monnaie.

Une expédition dont on ignore le détail donna lieu à une inscription, où pour la vingt-deuxième fois Constantin reçut le titre d'*imperator*, monument d'une victoire. On présume qu'il eut à combattre les Goths et une peuplade de Scythes, qui habitoient ce qu'on nomme aujourd'hui la Moldavie et la Valachie. Au milieu de ses travaux guerriers il suivoit le plan qu'il avoit formé pour la destruction de l'idolâtrie. Ses commis-

saires

saires faisoient disparoître sans éclat les monumens du paganisme et les objets de l'adoration publique. La crainte et le respect qu'inspiroit l'empereur tenoient lieu à ses préposés d'armes et d'escorte. Le peuple d'abord saisi de frayeur crut que la foudre alloit écraser les destructeurs de ses dieux. Quand il vit qu'on outrageoit impunément leurs images, sa vénération cessa ou s'affoiblit. Plusieurs embrassoient la religion chrétienne; d'autres n'en professèrent plus aucune. On abattit principalement les temples souillés par la débauche. Vénus en avoit un sur les sommets du Liban près du fleuve Adonis, dans une retraite écartée, au milieu d'un bois épais. C'est ce lieu nommé *Aphaque*, qui, suivant la tradition, fut le théâtre des amours de cette déesse de la fable avec Adonis. Tout y respiroit la volupté. Des femmes sans pudeur venoient dans ce temple avec leurs amans célébrer des orgies dissolues. L'empereur en fit détruire jusqu'aux fondemens. Ce désordre étoit l'effet, non d'une coutume religieuse, mais de la loi. Dans la ville voisine d'Héliopolis, les femmes étoient communes, et les enfans n'y pouvoient reconnoître leurs pères; les filles, avant leur mariage, étoient prostituées à des étrangers. Constantin proscrivit ces mœurs désordonnées par une loi sévère. Il fit construire une basilique à Héliopolis, et lui

donna un évêque et un clergé; mais ce peuple débauché ne voulut pas se prêter au joug de l'évangile. En Cilicie, Esculape avoit un temple, et il apparoissoit toutes les nuits, guérissoit les malades pendant leur sommeil, ou révéloit les remèdes qui les devoient guérir. Cette jonglerie disparut avec le temple et le dieu. L'Egypte adoroit le Nil comme l'auteur de sa fertilité, et lui avoit consacré un collège de prêtres. La mesure dont on se servoit pour marquer la hauteur de l'inondation, étoit en dépôt à Alexandrie dans le temple de Sérapis. Le peuple, ou plutôt la populace, regardoit cette mesure comme un dieu, dont dépendoit l'accroissement du fleuve; le prince la fit transporter dans l'église d'Alexandrie. L'Egypte alarmée craignit que le dieu Sérapis n'arrêtât l'inondation; l'événement dissipa cette terreur panique. Il est difficile de dire pourquoi, contre son usage et sa tolérance accoutumée, l'empereur fit massacrer les prêtres du Nil.

C'est sous son règne que les monastères commencèrent à s'établir. Les persécutions avoient souvent fait fuir les chrétiens dans les montagnes et les déserts. Ce fut là le principe de la vie solitaire. La prudence les tint éloignés les uns des autres tant que l'église fut opprimée. La paix lui étant rendue, ils se réunirent. Saint-Antoine

rassembla les premières communautés. Bientôt il s'éleva des maisons religieuses dans toutes les parties de l'Empire.

Constantin ne négligea rien pour répandre par-tout le christianisme ; il distingua par des faveurs ceux qui le professoient, honora les évêques, en établit dans beaucoup de lieux, donna de la magnificence au culte extérieur, flétrit autant qu'il put le paganisme, en déshonorant, en démolissant ses temples, en les dépouillant de leurs possessions. Dans son dernier voyage à Rome, il avoit déclamé avec véhémence contre le culte des faux dieux ; et renoncé publiquement aux superstitions de ses pères, en refusant d'offrir des vœux à Jupiter Capitolin. Il annonça solennellement à l'univers, qu'il n'entreroit jamais dans un temple idolâtre, et défendit même d'y placer son portrait. Il se fit représenter sur ses monnoies dans l'humble posture de la dévotion chrétienne, les yeux élevés vers le ciel, et les mains étendues, en signe de supplication. Cependant il ne voulut rien risquer, rien compromettre, ni rien précipiter. Rome, Alexandrie, Antioche, Gaza, etc. conservèrent leurs temples, dont la destruction eût pu entraîner des suites funestes ; il confirma même les privilèges des prêtres payens de Carthage.

Une des actions les plus mémorables de Cons-

tantin, fut la translation du siége de l'Empire dans l'Orient. Les uns l'en ont blâmé, les autres l'ont approuvé. Mais on peut dire que le projet ne lui en appartient pas. Dioclétien s'étoit le premier éloigné de la capitale, et depuis quarante ans ses successeurs l'avoient imité. Ainsi Constantin ne fit que donner de la stabilité à un plan précédemment conçu et exécuté. Il eût pu, comme ses prédécesseurs, se fixer à Nicomédie; mais il eut sans doute l'ambition de fonder une ville qui pût perpétuer sa mémoire. Il préféra les confins de l'Asie, pour imposer aux barbares qui habitoient entre le Danube et le Tanaïs, et pour éclairer de plus près la conduite du roi de Perse, le voisin le plus redoutable alors de l'Empire.

Le bruit avoit couru autrefois que Jules-César vouloit transporter à Troie le siége de sa puissance; Constantin eut d'abord le même projet. Le souvenir de cette contrée où les Romains plaçoient leur douteuse origine, leur étoit toujours cher, et les Dardaniens d'Europe, chez lesquels l'empereur avoit reçu le jour, regardoient la ville de Troie comme la patrie de leurs ancêtres. Il traça donc l'enceinte de sa nouvelle capitale dans la vaste plaine qui s'étend au-dessous de l'ancienne Troie, entre les promontoires de Rhète et de Sigée, où est le tombeau d'Ajax. Les mu-

railles sortoient déjà de terre, lorsque de nouvelles réflexions lui firent donner à Bysance la préférence qu'elle méritoit.

La situation de cette ville est unique dans l'univers : placée sur un isthme, à la pointe de l'Europe et à la vue de l'Asie, dont elle n'est séparée que par un détroit de sept stades, elle joignoit les avantages du commerce et de la sûreté à toutes les faveurs de la nature et à l'enchantement du site. C'étoit la clef de l'Europe et de l'Asie, du Pont-Euxin et de la mer Egée. Les vaisseaux ne pouvoient sans sa permission passer d'une mer à l'autre. Le nord de la ville est borné par le port, qui passe pour le plus beau et le plus commode qui existe : on peut le considérer comme un bras du Bosphore. On le nommoit autrefois la Corne-d'Or, à cause de sa figure, et par allusion aux richesses que tous les vents y amenoient des pays les plus éloignés. Baignée encore à l'orient par le Bosphore, et au midi par la Propontide, Bysance ne tenoit au continent que par le côté occidental, qui étoit d'une facile défense. La nature sembloit l'avoir formée pour être le centre d'une vaste domination. Le climat étoit sain et tempéré, le sol fertile, la Propontide remplie d'une quantité inépuisable de poissons délicieux, sur-tout de thons qui viennent en affluence du Pont-Euxin. L'é-

tendue de Bysance, du temps du dernier des Théodoses, un des successeurs de Constantin, étoit de trois milles romains dans sa plus grande longueur, et de dix à onze de circonférence. Dans l'état actuel, en y comprenant les faubourgs de Péra et de Galata, elle a environ un quart moins de surface que Paris.

Bysance fut fondée 656 ans avant l'ère chrétienne, par Bysas, dont les compagnons étoient originaires de Mégare et d'Argos. On prétend que l'oracle d'Apollon avoit ordonné à son fondateur de la construire vis-à-vis des aveugles; il vouloit désigner les Chalcédoniens, fondateurs d'une autre colonie grecque, qui ayant bâti leur ville dix-sept ans auparavant, avoient été assez mal avisés pour négliger la position de la rive opposée. Le bonheur de cette situation donna pour un temps à Bysance l'indépendance, l'empire de la mer, et pendant plusieurs siècles le commerce du monde connu. Elle avoit éprouvé diverses fortunes, et subi différentes dominations, lorsqu'avec le reste de la Grèce elle tomba au pouvoir des Romains. Sous leurs empereurs elle eut à souffrir plus d'un désastre.

Le terrain, semblable à celui de Rome, se partageoit en sept collines. L'empereur voulut que la nouvelle métropole pût rivaliser avec l'ancienne. On aura une idée des sommes qu'elle lui

coûta, lorsqu'on saura que les frais de la construction des murs, des portiques et des aqueducs s'élevèrent à 60 millions. Tout ce qui peut contribuer à la majesté d'une vaste capitale et aux jouissances de ses habitans, se trouva dans celle-ci. On voit par une description qui en fut faite un siècle après sa fondation, qu'elle renfermoit un capitole, une école pour les sciences, un cirque, deux théâtres, huit bains publics, cinquante-deux portiques, huit aqueducs ou réservoirs d'eau, cinq greniers publics, quatre grandes salles où s'assembloit le sénat, quatorze églises, quatorze palais, quatre mille trois cent quatre-vingt-huit maisons distinguées par leur grandeur et leur richesse, des modestes habitations du peuple. Constantin voulut aussi égaler la magnificence des égouts de Rome, qui étoient un des plus beaux ouvrages de cette ville.

Deux grandes places faisoient une des principales beautés de Bysance. L'une, entourée de portiques à deux rangs de colonnes, s'appeloit l'Augustéon, parce qu'on y posa la statue de l'impératrice Hélène, honorée, comme nous l'avons dit, du titre d'Auguste. Au milieu, on voyoit le milliaire d'or, où devoient aboutir tous les chemins de l'Empire, et qui étoit le point d'où l'on partoit pour compter les distances. L'autre place portoit le nom de Constantin. Son plus bel orne-

ment étoit une colonne de porphyre venue de Rome, de 100 pieds de hauteur et de 33 de circonférence. Le piédestal, de marbre blanc, avoit 20 pieds d'élévation. Au sommet de la colonne étoit une statue colossale d'Apollon, en bronze, apportée d'Athènes ou d'une ville de Phrygie, et qu'on prétendoit être un ouvrage de Phidias. Le dieu étoit représenté avec un sceptre dans la main droite, le globe du monde dans la gauche, et une couronne de rayons étincelans sur la tête. On donna le nom de l'empereur à cette statue, et c'est dans l'effigie d'Apollon que Constantin renferma ce qu'il croyoit posséder de la croix de Jésus-Christ. Le cirque ou hippodrome étoit un bâtiment magnifique. Le palais construit dans le voisinage, le cédoit à peine à celui de Rome. Les thermes ou bains de Zeuxippe, qui appartenoient à l'ancienne Bysance, devinrent les plus beaux du monde entier, par la multitude de colonnes de marbre de toute espèce, et de superbes statues dont le prince les enrichit. Les villes de la Grèce, de l'Asie, l'ancienne capitale de l'univers furent dépouillées de leurs plus beaux ornemens pour embellir la ville nouvelle. Une quantité innombrable de statues des Dieux du paganisme vinrent la décorer. Elle dut, suivant l'expression d'un ancien historien, ses superbes vêtemens à la nudité du globe.

Un nombre prodigieux d'ouvriers secondant l'impatience de l'empereur, l'ouvrage fut achevé en peu de temps. Ce prince se montra peu jaloux de l'honneur des inscriptions, et n'en accepta qu'un très-petit nombre. Il plaisantoit Trajan, qu'il appeloit *la pariétaire*, parce que son nom se trouvoit sur toutes les murailles de Rome; mais Trajan avoit fait des ouvrages durables, et l'empressement de Constantin nuisit à la solidité des siens.[1]

Une foule de personnages distingués abandonnèrent Rome pour lui plaire, et firent construire à Bysânce des maisons conformes à leur fortune. L'empereur fit présent à ses favoris des palais qu'il avoit fait bâtir en différens quartiers de la ville. Il leur donna des terres et des pensions pour soutenir leur rang, sans autre condition que de fixer leur principal domicile dans sa capitale. Ces encouragemens devinrent bientôt superflus, et furent peu à peu supprimés. L'intérêt et l'agrément attirent toujours bientôt les plus riches habitans des provinces, dans les lieux où il plaît au gouvernement de fixer sa résidence, et à leur suite vient nécessairement la classe plus nombreuse des marchands, des ouvriers, etc. En moins d'un siècle, la nouvelle ville le disputoit à Rome pour les richesses et la population. La vaste enceinte tracée par Constantin devint trop

petite. Les maisons, trop multipliées, ne formèrent plus que des rues étroites, et l'on avança les édifices jusque dans la mer, par le moyen des môles qu'on y éleva.

L'empereur donna le nom de Constantinople à l'ancienne Bysance, et la décora de celui de *colonie* et de *fille* aînée de Rôme. Celle-ci conserva la prééminence légale. L'une fut comme l'autre, partagée en quatorze quartiers, division adoptée déjà pour Alexandrie et Carthage. On voit, par les anciennes médailles, que le croissant étoit de toute antiquité un symbole attaché à cette ville. Sa dédicace fut une fête pompeuse qui dura quarante jours. On en fit une fête annuelle dans laquelle, comme cette première fois, on faisoit des largesses au peuple et à l'armée. A chaque anniversaire, sous les empereurs suivans, la statue de Constantin, tenant dans sa main droite une petite image du génie de Constantinople, étoit promenée sur un char de triomphe, que suivoient les gardes dans leur plus riche appareil, portant des flambeaux et chantant des hymnes. Quand elle arrivoit dans l'hippodrome, vis-à-vis du trône, l'empereur régnant se levoit et la saluoit avec respect. La ville fut dédiée sous l'invocation de la vierge.

11 mai 330.

Constantin voulut la traiter avec la magnificence dont le sénat et les Césars avoient usé envers le

peuple de Rome. Il fit faire des distributions régulières de blé, d'huile, de chair de porc et de vin. Le blé tiré de l'Egypte fut envoyé à Constantinople, et Rome qui le recevoit auparavant, eut celui du reste de l'Afrique. Les plus grands privilèges furent accordés à la nouvelle ville; entr'autres celui qu'on appeloit le droit italique; l'exemption de tout impôt personnel, c'étoit et la faculté de suivre, dans les actes et les contrats, les mêmes loix que l'Italie.

La fondation de Constantinople fut, à proprement parler, le commencement d'un nouvel empire. Un grand nombre d'hommes de mérite et de talens suivirent la cour et portèrent leurs services dans la sphère des faveurs et des récompenses. La seconde Rome éclipsa la première. Il ne faut pas croire cependant, comme on l'a écrit, que tout ce qu'il y avoit dans celle-ci de gens riches, puissans ou distingués alla s'établir sur les bords de la Propontide, et que l'Italie fut entièrement désertée. Mais il est certain que cette Colonie, dont tant d'habitans furent tirés de son sein, dut lui apporter un immense préjudice. Cet établissement produisit la nouvelle division d'empire d'Orient et d'empire d'Occident, et il en résulta une nouvelle forme d'administration, un nouvel ordre politique. Contens du solide de la puissance, les Romains jusque-là s'étoient peu sou-

ciés des titres. Vers ce temps, on vit se multiplier les fastueuses épithètes qui s'attachèrent aux divers rangs, aux différens emplois civils ou militaires. Les noms d'illustres, de considérables (*spectabiles*), d'honorables (*clarissimi*), de distingués (*egregii*), et d'autres encore eurent entr'eux une gradation marquée, et c'étoit un crime de les confondre. Chaque dignité étoit asservie à une quantité de vaines cérémonies, dont il falloit faire une étude très-sérieuse, et qu'on ne pouvoit négliger sans sacrilège. La bassesse d'un côté, la vanité de l'autre, enfantèrent les qualités d'éminence, de sublimité, d'excellence, de grandeur, de magnificence, dont le rapport avec ceux qui les portoient, étoit souvent ridicule.

Sénat. Consuls. Patriciens.

Constantinople eut un sénat, c'est-à-dire que ce nom fut donné au conseil de la ville : ce ne fut qu'un sénat du second ordre, dont l'autorité n'égala jamais celle du sénat romain, toute bornée qu'elle étoit. Ce dernier conserva toujours sa prééminence dans l'opinion publique, malgré les efforts des empereurs pour la faire disparoître. L'autre, n'ayant aucune part au gouvernement, ne pouvoit acquérir de considération; car, pour les corps politiques, la considération ne sauroit s'attacher qu'à la puissance. Les consuls en avoient davantage (quoiqu'ils n'eussent pas plus d'autorité), soit qu'elle fût le résultat des grands souve-

nirs qu'offroit cette dignité, ou des immenses richesses qu'elle supposoit. Les jeux que donnoient les nouveaux consuls dans les deux capitales, où l'usage vouloit qu'ils résidassent séparément, leur coûtoient près de quatre millions : il est vrai que le trésor public suppléoit quelquefois au défaut de leurs facultés ou de leur libéralité. Les empereurs eux-mêmes en se faisant nommer consuls, croyoient ajouter à la vénération du peuple et à leur majesté. Constantin fit revivre le titre de patricien, mais seulement comme une distinction personnelle : ce n'étoit qu'un honneur sans fonction, accordé à vie. Les patriciens ou patrices, dans l'ordre des dignités, venoient immédiatement après les consuls, précédoient tous les grands officiers de l'état, et jouissoient en tout temps de leurs entrées libres chez le prince.

Préfets du prétoire

Les préfets du prétoire n'étoient dans l'origine que des capitaines de la garde du prince; ils s'élevèrent par degrés à la plus haute puissance : ils faisoient recueillir les impôts, avoient le maniement de la caisse militaire, et l'inspection de la discipline des troupes; ce qui les rendoit, en quelque sorte, maîtres de l'armée. Leur ambition fut souvent fatale aux empereurs. Ils survécurent à la destruction de la garde prétorienne; mais Constantin en fit des officiers purement civils; ils continuèrent seulement de payer la troupe.

Préfets de l'Empire.

Les préfectures embrassèrent la totalité de l'empire. Celle de l'Asie renfermoit tout ce qui obéissoit aux Romains dans les trois parties du globe, depuis l'extrémité de l'Egypte jusqu'aux bords du Phase, et depuis les montagnes de la Thrace, jusqu'aux frontières de la Perse. Celle d'Illyrie contenoit la Pannonie, la Dacie et la Grèce. La préfecture d'Italie n'étoit pas bornée à cette province; elle s'étendoit sur toute la Rhétie, jusqu'au Danube, sur les îles de la Méditerranée et la partie d'Afrique située entre les confins de la Cyrénaïque et ceux de la Mauritanie-Tingitane. Le préfet des Gaules commandoit dans la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne à laquelle étoit jointe la Mauritanie-Tingitane. A la préfecture étoit attachée la suprême administration de la justice et des finances, et, pour tout dire en un mot, tout ce qui pouvoit intéresser la sûreté ou la prospérité publique, étoit de la compétence des préfets : ils avoient une sorte de puissance législative, puisqu'ils étoient autorisés à expliquer, augmenter ou modifier les règlemens généraux par leur interprétation. Ils pouvoient déplacer, même punir les gouverneurs des provinces. On appeloit à leur tribunal de toutes les juridictions inférieures dans les affaires de quelque importance, civiles ou criminelles, et leur jugement étoit définitif. Les empereurs refusoient de

recevoir aucune plainte contre des hommes qui les représentoient, et auxquels ils accordoient une confiance si absolue. Quoiqu'ils n'eussent plus rien à craindre de ces officiers, ils crurent devoir faire un contrepoids à leur grande puissance, de la brièveté et de l'incertitude de sa durée. Les quatre préfectures furent divisées en treize diocèses, dont chacun contenoit l'étendue d'un grand royaume; savoir : l'Orient, l'Egypte, l'Asie, le Pont, la Thrace, la Macédoine, sous le nom de laquelle toute la Grèce étoit comprise; la Dace, la Pannonie ou Illyrie occidentale; l'Italie, l'Afrique, la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, avec, en outre, la Mauritanie-Tingitane. Chacun de ces diocèses fut régi par un vicaire ou vice-préfet, auxquels les gouverneurs immédiats des provinces étoient subordonnés.

Préfets particuliers.

Rome et Constantinople, à raison de leur importance, furent les seules villes sur lesquelles les préfets du prétoire n'eurent aucune autorité; on créa pour elles des préfets particuliers; les fonctions de ces magistrats étoient immenses: outre la police, ils étoient chargés de l'administration de la justice, qu'avoient auparavant les préteurs; ils prirent aussi la place des consuls dans le sénat, dont ils furent regardés comme les présidens, et devinrent les chefs de toute autorité municipale.

Gouverneurs.

Il y eut bien plus de gouverneurs que de vice-préfets. On voulut diviser le pouvoir, afin de n'avoir pas à le redouter; il fut si morcelé qu'à la fin l'Empire compta 116 provinces qui furent cruellement rançonnées pour les frais de leur gouvernement particulier. Le rang des gouverneurs varioit ainsi que leurs noms. Ceux qui régissoient les provinces les plus considérables avoient le titre de consulaires; à la tête de celles du second rang étoient les correcteurs; les présidens gouvernoient les dernières. Tous administroient les finances et la justice sous l'autorité des préfets et sous-préfets. Pour prévenir le danger de la partialité, on ne pouvoit gouverner sa province natale, à moins d'une dispense de l'empereur; les gouverneurs et leurs fils ne pouvoient s'unir par le mariage à des familles de leur arrondissement, ni même y acheter des esclaves, des terres ou des maisons. Ces précautions rigoureuses furent encore insuffisantes contre l'avarice et la vénalité.

Maîtres de la milice, ducs et comtes.

Pour remplir les fonctions militaires enlevées aux préfets du prétoire, Constantin créa deux maîtres-généraux, l'un pour la cavalerie, l'autre pour l'infanterie. Ces deux emplois se réunirent dans la même personne sous ses enfans: ensuite le nombre de ces maîtres de la milice fut augmenté et porté jusqu'à huit. On a blâmé Constantin

tantin d'avoir séparé l'emploi de payer les troupes du droit de les punir. Les maitres de la milice eurent sous leurs ordres trente-cinq commandans militaires attachés aux différentes parties de l'empire ; ils étoient connus sous le nom de ducs (chefs, *duces*), dix seulement obtinrent le titre de comtes (*comites*); titre d'honneur et de faveur. Chacun de ces commandans veilloit à la défense d'une frontière, et afin de les attacher à leurs départemens, on leur y donnoit, ainsi qu'à leurs soldats, des terres avec des esclaves et des bestiaux pour les mettre en valeur ; elles étoient franches, et passoient à leurs héritiers, pourvu qu'ils portassent les armes. Ces domaines, appelés *bénéfices*, sont le plus ancien modèle des fiefs. Les garnisons placées sur les frontières montoient à 583, et sous les successeurs de Constantin, l'armée comptoit 645 mille soldats, charge excessive pour les finances de l'Etat.

La balance de l'autorité civile et militaire, introduite par Constantin, produisit des effets salutaires et nuisibles; l'émulation et quelquefois la discorde qui régnoient entre ces deux professions séparées, en assurant la tranquillité du monarque, relâchèrent le ressort et le nerf de l'état. Une autre innovation qui ne produisit que du mal, ce fut la distinction entre les troupes Palatines (troupes de la cour), et celles qui gar-

doient les frontières. Les premières, plus honorées et mieux payées, passoient mollement leur vie au centre de l'empire, à moins d'une guerre extraordinaire; elles étoient, par leur orgueil et leur indiscipline, la terreur de leurs concitoyens; et par leur lâcheté, le mépris des barbares. On reproche aussi à Constantin d'avoir diminué les corps de troupes postés sur les bords des grandes rivières, ce qui devint la source de plusieurs calamités; l'entrée fut ouverte aux ennemis; les soldats vexèrent les villes et s'y énervèrent.

Recrutement.

Les empereurs, pour recruter leurs troupes, furent obligés d'user de contrainte; ils firent dans les provinces de fréquentes levées; chaque propriétaire fut obligé de s'enrôler, ou de payer un substitut, ou enfin de se racheter par une amende considérable. Les Romains dégénérés avoient tant d'aversion pour le service, que, pour en être dispensés, plusieurs se coupoient les doigts de la main droite, dans l'Italie et dans d'autres provinces. Cette désertion fut punie dans la Gaule par le supplice du feu. La difficulté des recrutemens contraignit à l'admission des barbares dans l'armée. Ceux qui firent preuve de talens militaires parvinrent à tous les grades sans exception. Ils y apprirent le secret de la foiblesse des Romains que cachoit le colosse de leur empire.

Ministres du Palais.

L'empereur confioit la sûreté de son palais à sept de ses plus intimes serviteurs ; un d'eux, l'eunuque favori, gouvernoit l'intérieur sous le titre de *préfet de la chambre;* ce qui s'entend de celle où le prince reposoit. Le grand-maître de la chambre des offices avoit la principale administration des affaires publiques. Le questeur étoit le représentant du pouvoir législatif, l'oracle du conseil et la source de toute jurisprudence. Les juges inférieurs s'adressoient à lui pour les questions douteuses. Son office peut être comparé, à plusieurs égards, à la charge moderne de chancelier. Outre un trésorier public, qui étoit décoré du titre de comte des largesses, le prince avoit un trésorier particulier qui administroit ses domaines propres et patrimoniaux. Le chambellan étoit le chef des officiers chargés des emplois de la table et de la garde-robe. Enfin, les comtes des domestiques étoient les commandans de la garde à pied et à cheval, qui consistoit en 3500 hommes. Dans l'Orient, ce service honorable étoit presqu'uniquement confié aux Arméniens ; leur haute stature, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leur belle discipline, présentoient un spectacle imposant : on en faisoit quelquefois partir pour les provinces, chargés des ordres dont l'exécution demandoit du courage et de la célérité.

Espions. Deux ou trois cents agens furent employés aux messages ordinaires de la cour dans toutes les parties de l'empire; messages facilités par la construction des routes et l'institution des postes. Ils servirent d'espions au prince; la timidité soupçonneuse les multiplia jusqu'au nombre de dix mille. Ils firent trembler tous les citoyens.

Tortures. Les Romains, jusqu'au règne de Domitien, n'infligèrent qu'aux esclaves le supplice de la torture. Après lui, on commença par y soumettre les plébéïens, et bientôt on eut peu d'égard à la différence des conditions. Les sujets effrayés réclamèrent des exceptions; elles furent accordées à un grand nombre de classes de la société, mais on n'en accorda point pour le crime de lèse-majesté qu'on induisoit d'une *intention hostile* envers le prince ou l'état.

Tributs. Toutes les terres, sans excepter le patrimoine du prince, étoient sujettes à l'impôt; et chaque nouveau propriétaire répondoit des arrérages dus par l'ancien. Tous les terreins étoient arpentés, et leur revenu apprécié; on comptoit les esclaves, le bétail, les chevaux, etc.; les propriétaires devoient déclarer tout ce qu'ils possédoient, et affirmer par serment la vérité de leurs déclarations. Ils étoient exposés aux recherches les plus minutieuses, et la moindre dissimulation étoit punie comme un crime capital. Une

forte partie du tribut étoit payée en espèces, et l'or seul étoit reçu ; le surplus étoit acquitté en nature, sans qu'on pût en accepter la valeur en numéraire, et transporté dans les magasins du prince, aux frais des contribuables. L'excès du tribut ruina l'agriculture. Une taxe particulière fut mise sur le commerce, que l'impôt territorial ne pouvoit atteindre. A la réserve des propriétaires qui vendoient le produit de leurs domaines, et des citoyens qui professoient les arts libéraux, tous ceux qui exerçoient quelque genre d'industrie furent rigoureusement taxés ; tous furent obligés de donner une exacte connoissance de leurs recettes et de leurs profits. Ce tribut se nommoit *chrysargire* (en grec *or* et *argent*), parce qu'il se pouvoit payer en l'un ou l'autre métal ; il ne se levoit que tous les quatre ans. L'approche de sa perception étoit marquée par la terreur et les larmes des contribuables, qui se trouvoient réduits aux expédiens les plus tristes pour payer les collecteurs, et se soustraire aux châtimens prononcés contre l'insolvabilité. La débauche même étoit imposée. C'est Caligula qui avoit imaginé ce tribut infâme, digne de l'inventeur. Outre les impositions ordinaires, on demandoit des couronnes d'or aux différentes provinces et aux villes de l'empire toutes les fois que le souverain annon-

çoit quelque grand événement. Elles furent d'abord un don volontaire; on finit par les exiger.

Le gouvernement de l'empire romain fut un despotisme militaire jusqu'à Constantin, qui en fit, dit Montesquieu, un despotisme militaire et civil. Les empereurs, plus assurés de leur vie, ne versèrent plus le sang avec tant de férocité; mais leur pouvoir devint réellement plus absolu; leur séjour perpétuel dans le voisinage de l'Asie, dut naturellement contribuer à cette innovation. Les bons princes à Rome avoient conservé des égards pour le sénat, et lui avoient laissé quelque ombre d'autorité; les meilleurs à Constantinople ne connurent de loix que leurs volontés ou leurs fantaisies.

332. Depuis la défaite de Licinius, le repos de Constantin ne fut troublé que par une guerre extérieure contre les Goths, et ensuite contre les Sarmates. Ces derniers, attaqués par les autres, implorèrent l'assistance des Romains. L'empereur s'avança lui-même dans la basse Mésie, et fit passer le Danube à son fils Constantin. Le jeune César remporta une victoire complète; on fait monter à près de cent mille le nombre des Goths qui périrent par le fer, la faim et le froid dans une seule campagne. La paix fut accordée à leurs supplications. Le tribut honteux que leur payoit annuellement l'empire fut aboli; ils furent

contraints de donner en ôtage le fils de leur roi, et de promettre un corps de quarante mille auxiliaires aux Romains. La nation gothique étoit divisée en un grand nombre de peuples; Constantin gagna par ses bienfaits ceux qu'il n'avoit pas réduits par les armes, et alla peut-être trop loin en leur faveur, en élevant plusieurs d'entr'eux aux dignités, ce qui étoit en quelque sorte ouvrir l'empire aux barbares. Les Sarmates outrés de ne pas participer aux mêmes avantages, firent des incursions sur le territoire de leurs libérateurs; ils furent défaits.

Tout l'univers connu retentissoit du nom de Constantin, et lui envoyoit des ambassadeurs. Il lui en vint de Sapor, roi de Perse, pour lui demander du fer, que ce prince promettoit d'employer uniquement contre les barbares voisins de ses états. Quoique l'empereur se doutât qu'il avoit le projet de s'en servir contre lui-même, il lui en donna, soit pour ne pas rompre avec lui, soit pour l'engager plus efficacement à laisser en paix les chrétiens qu'il persécutoit: et ce fer fut effectivement tourné contre l'empire.

C'est à cette époque qu'on peut rapporter la mort du philosophe Sopater, laquelle est une tache à la gloire de Constantin. Les uns prétendent qu'il périt pour avoir voulu réformer les mœurs de la cour; d'autres, que l'empereur le

fit mourir à cause de l'attachement qu'il avoit pour le paganisme. Dans l'un et l'autre cas, ce meurtre est inexcusable.

334. Une nouvelle guerre élevée entre les Goths et une peuplade de Sarmatie, valut à l'empereur un grand nombre de nouveaux sujets. Les Sarmates, ayant encore succombé, osèrent dans leur désespoir armer tous leurs esclaves, qu'ils appeloient Limigantes. Ces esclaves vainquirent; mais ils n'eurent pas plutôt senti leur force qu'ils la tournèrent contre leurs maîtres, et les chassèrent du pays. Trois cent mille Sarmates, de tout âge et de tout sexe, se jetèrent dans les bras de Constantin qui les reçut. Il incorpora dans ses légions ceux qui étoient propres aux armes, et ce mélange nuisit à la discipline. On assigna des terres aux autres en différentes contrées.

336. Constantin, qui avoit proscrit l'arianisme, se laissa gagner, à la sollicitation de sa sœur Constantia, par un prêtre arien: il rappelle Arius et ses partisans de leur exil. Saint-Athanase, évêque d'Alexandrie, refuse de recevoir l'hérésiarque, malgré la recommandation de l'empereur. Les ariens l'accusent d'avoir tué Arsène, évêque de la Thébaïde; il prouve la calomnie en produisant Arsène. Les conciliabules de Tyr et de Jérusalem le rejettent du sein de l'église, et l'empereur l'exile à Trèves. L'évêque de Cons-

tantinople, Alexandre, exclut aussi Arius de sa communion. L'empereur fait venir ce dernier, lui demande s'il adhère au concile de Nicée, et sur sa déclaration affirmative enjoint à l'évêque de le recevoir; Alexandre persiste dans son refus. Arius mourut subitement le jour et à l'instant même où il alloit à l'église. Les Orthodoxes attribuèrent cet événement à un miracle, et les Ariens probablement au poison.

Vers la fin de son règne, Constantin jusqu'alors assez tolérant à l'égard des hérétiques, usa envers eux de quelque rigueur. Il défendit leurs assemblées, leur ôta leurs temples, leurs oratoires, qu'il donna aux catholiques; fit rechercher leurs livres, arrêter et punir les personnes qui gardoient ceux où ils prétendoient enseigner l'art de la magie et des maléfices. Il ne fut pas question des ariens qui ne faisoient pas encore de secte séparée, et que l'empereur, depuis l'espèce de rétractation de leur chef, ne regardoit pas comme exclus de l'Eglise.

A la suite du code Théodosien se trouve une loi qu'on attribue à Constantin, laquelle rend les évêques juges sans appel de toutes les causes qu'une des parties voudroit porter à leur tribunal. On est généralement d'accord qu'elle est supposée, quoique ce prince ait poussé le respect pour l'épiscopat, jusqu'à ordonner que le seul

témoignage d'un évêque seroit réputé une preuve suffisante en justice.

Attentif à la pureté des mœurs, il mit toujours dans ses ordonnances l'adultère à côté de l'homicide, et restreignit les causes de divorce aux crimes capitaux. Du moins, si les époux se séparoient pour d'autres motifs, le mari devoit rendre la dot entière, et au cas qu'il se remariât, sa première femme étoit en droit de s'emparer de tout son bien, et de la dot de la seconde épouse. Si c'étoit la femme qui quittoit son mari, elle ne pouvoit rien emporter de sa maison, et elle étoit bannie à perpétuité. Les hommes revêtus de quelque charge, ou dignité honorable, ne pouvoient légitimer leurs enfans provenus d'un mariage avec une femme abjecte et indigne de leur alliance, et tout don en leur faveur et celle de leur mère fut interdit. On défendit sous peine de mort de priver qui que ce fût de la virilité. L'esclave qui eût éprouvé cette violence devoit être adjugé au fisc (1), aussi bien que la maison où elle auroit été commise, dans le cas où le propriétaire en eût été instruit. Quelques-uns des réglemens de Constantin sur l'administration de la justice, supposent que certains magistrats la faisoient payer chèrement à ceux

(1) Il eût été plus juste de l'affranchir.

qui la réclamoient, qu'il falloit acheter non-seulement les audiences; mais les approches et même la vue du président. L'humanité tient compte à ce prince de n'avoir pas oublié d'adoucir le sort des esclaves. Il ordonna qu'en affermant les terres de son domaine, on réunît ceux qui composoient une même famille. « C'est, dit-il, une barbarie de séparer les enfans de leurs pères, les frères de leurs sœurs, les maris de leurs femmes.

337.

Tandis que Constantin s'occupoit de soins législatifs, le monarque persan bouillant de courage et de jeunesse, se disposoit à tirer parti des grands préparatifs que son royaume faisoit depuis quarante ans, et à tourner contre l'empereur le fer qu'il en avoit reçu. Après avoir redemandé envain cinq provinces que la Perse vaincue avoit cédées à Galère, à l'occident du Tigre, il ravageoit la Mésopotamie. Constantin, âgé de 63 ans, part pour se mettre à la tête de son armée, et passe dans l'Asie. Sapor envoie demander la paix, et en même temps évacue les terres de l'empire.

Constantin, frappé d'une maladie dangereuse, reçoit le baptême. Dans la persuasion où l'on étoit que ce sacrement effaçoit toutes les fautes commises, on ne se le faisoit communément administrer qu'aux approches de la mort. Au moyen de ce retard, on s'abandonnoit sans inquiétude

à ses penchans et à ses passions. Constantin mourut à Nicomédie après un règne d'environ 31 ans, le plus long depuis celui d'Auguste. Il remit son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit sa confiance, et néanmoins rappela Saint-Athanase au siège d'Alexandrie. Son corps fut porté à Constantinople. On le déposa orné de la pourpre et du diadême sur un lit d'or dans un des appartemens du palais, somptueusement meublé et illuminé à cette occasion. Chaque jour les principaux de l'état venoient s'agenouiller devant ses restes, et après eux on laissoit entrer le peuple. Les officiers de sa maison se rendoient près de lui pour leur service ordinaire, comme s'il eût encore vécu. Cette représentation théâtrale dura jusqu'à l'arrivée de son fils Constance. Tout l'empire pleura ce grand prince. Rome se reprocha de lui avoir causé d'amers déplaisirs, et de l'avoir forcé à lui préférer Bysance. L'idolâtrie le plaça au nombre de ses divinités qu'il avoit détrônées; et tandis qu'elle en faisoit un Dieu, les chrétiens en firent un saint. On célébroit sa fête en Orient avec celle d'Hélène. Leur culte a passé jusqu'en Moscovie.

Malgré les honneurs rendus à la mémoire de Constantin par le paganisme, les auteurs payens l'ont impitoyablement déchirée. D'un autre côté, ce prince a été trop exalté par les chrétiens.

Après avoir rabattu les exagérations opposées des deux partis, on reconnoît que Constantin, à tous les avantages extérieurs, joignit la régularité des mœurs, la frugalité, l'urbanité, une douce familiarité, laquelle, malgré un penchant trop marqué pour la raillerie, lui gagnoit les cœurs de tous ceux qui l'approchoient; une infatigable activité, de la fermeté, de la hardiesse dans ses desseins et dans leur exécution. Il fut à-la-fois un soldat intrépide et un général expérimenté, l'ami et le protecteur des arts. Sa vie entière fut consacrée au travail; il composoit lui-même ses lois et ses dépêches. A tant de grandes qualités se mêlèrent quelques vices et quelques défauts, et ce fut la prospérité qui les développa ou les fit naître. Ses cruautés envers une foule de captifs et sa propre famille prouvent trop que le sang des barbares couloit encore dans ses veines. Il dissipa follement les trésors trouvés dans les palais de Maxence et de Licinius. La magnificence de sa cour, la pompe de ses fêtes et de ses bâtimens l'entraînèrent dans des dépenses trop considérables. Cependant il est juste d'observer qu'il diminua d'un quart la taxe territoriale, et en bonifia la répartition qui excitoit des plaintes. Il tonnoit dans ses lois contre l'injustice et la rapacité; mais sa foiblesse dans leur exécution laissoit en quelque sorte un libre cours à la licence

et aux concussions des hommes puissans. Ses favoris, quoiqu'enrichis par son excessive libéralité, usurpoient encore avec impunité le privilège de piller et de vexer les citoyens. Les préposés au gouvernement des provinces, imitant sa funeste indulgence, le peuple fut par-tout opprimé. Le faste de sa parure et de ses ornemens sur la fin de sa vie fut poussé jusqu'à l'excès et même au ridicule. Son exemple et ses largesses indiscrètes propagèrent le luxe en excitant une émulation de richesses et de magnificence. Il finit par affliger l'Église qui lui avoit dû sa liberté, sa propagation et sa splendeur. Il est vrai qu'il entendoit peu de chose aux questions théologiques, puisque tandis qu'il regardoit le concile de Nicée comme le rempart de la foi et la gloire de son règne, il protégeoit Arius et persécutoit Saint-Athanase; puisqu'en couvrant Arius de sa protection, il exigea qu'il se soumît aux décrets de Nicée, diamétralement opposés à la doctrine de cet hérésiarque, qui la déguisa par des déclarations artificieuses. L'utilité dont lui fut le christianisme, la vision de la croix, l'inspiration divine qu'il prétendit lui avoir commandé la fondation de Constantinople, ont fait douter si sa conversion fut inspirée par un sentiment religieux ou par une spéculation politique. Il faut cependant convenir que l'ensemble de

sa conduite paroît prouver la conviction. La translation du centre de l'empire nuisit sans doute aux provinces occidentales, mais sauva celles de l'orient. Les inconvéniens de cette grande mesure furent donc balancés par ses avantages, et c'est à quoi ses détracteurs ne veulent pas faire attention.

Une faute impardonnable en politique, c'est le partage qu'il fit de l'empire, deux ans avant sa mort, entre ses trois fils, Constantin, Constance, Constant, et deux de ses neveux, Delmace, le plus aimable des princes de la famille impériale, et Hannibalien; lui qui avoit éprouvé combien cette division étoit funeste à l'état, et qui auroit dû pressentir qu'elle le seroit aussi à sa famille. Les ministres et les généraux gagnèrent l'armée, qui déclara unanimement qu'elle ne souffriroit pour successeurs de Constantin que ses enfans. Tous trois étoient absens. Constance étant le plus à proximité de Constantinople, y arriva le premier. Bientôt ses deux cousins copartageans de l'empire, cinq autres cousins, ses deux oncles paternels, les principaux courtisans de son père furent massacrés; il fut seul chargé de l'horreur de cette boucherie, exécutée en l'absence de ses frères, soit qu'il en fût coupable ou non. Gallus et Julien, deux enfans de son oncle Julius Constantin, devoient mêler leur sang à celui de leur

père et de leur frère aîné. On les sauva de la rage des assassins.

CONSTANTIN II, CONSTANCE, CONSTANT.

338. Constantin avoit partagé l'empire entre les cinq souverains. L'assassinat de ses deux neveux donna lieu à un nouveau partage. L'aîné de ses enfans, Constantin, eut la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, dont la Mauritanie-Tingitane, comme nous l'avons dit, étoit alors regardée comme une dépendance. Constance régna sur la Thrace, l'Asie et l'Egypte. Constant, son cadet, fut souverain de l'Italie, de l'Illyrie, de l'Afrique et de la Grèce. Le plus âgé n'avoit que vingt-un ans, le second vingt, le troisième dix-huit.

Constance, que la mort de son père avoit rappelé de l'Orient, y retourna en diligence pour s'opposer à Sapor, ennemi redoutable, qui depuis la mort de Constantin Ier étoit rentré en Mésopotamie et assiégeoit Nisibe, le boulevart de l'empire du côté de la Perse. Cette ville, défendue par une triple enceinte qu'entouroit un fossé profond, par une forte garnison et de nombreux habitans, qu'animoient les exhortations de Saint-Jacques, leur évêque, résista aux efforts du roi de Perse; il fut forcé de se retirer après soixante-trois jours de siége, avec une armée

mée harassée, que la famine et la peste achevèrent de détruire. Constance, après une légère incursion sur la frontière de la Perse, au lieu de profiter de la circonstance, vint à Constantinople brouiller les affaires de l'Eglise.

340.

L'aîné des trois frères, mécontent de son partage, prétendit que Constant l'en dédommageât. Une négociation ouverte à cet égard n'ayant eu aucun succès, Constantin passa les Alpes. Constant, qui étoit alors dans la Dacie, envoya pour l'arrêter un corps d'élite qu'il se proposoit de suivre avec de plus grandes forces; mais il n'en eut pas besoin. Constantin fut attiré, près d'Aquilée, dans une embuscade où il laissa la vie. Constant profita seul de sa dépouille, et régna sur tout l'Occident.

CONSTANCE et CONSTANT.
En Orient, *en Occident.*

La mort de Constantin II privoit Athanase de son plus zélé protecteur. Ce prince avoit rétabli l'évêque d'Alexandrie sur son siége, conformément à la volonté de son père. Constant lui étoit aussi attaché; mais Constance protégeoit les Ariens. Il assembla un concile à Antioche; on y déposa encore Athanase. Le Cappadocien Grégoire, nommé à sa place, fut installé par la force. On dépouilla et l'on outragea indignement les vierges dans les églises d'Alexandrie. Plusieurs

des partisans de l'ancien évêque subirent des châtimens ignominieux. Des femmes, des filles furent fouettées publiquement. Le pain fut retranché à des ministres de l'église, et on les laissa mourir d'inanition. De pareilles violences furent exercées dans le reste de l'Egypte et hors de cette province. En même temps le sang couloit à Constantinople à l'occasion du siége épiscopal de cette ville. Paul y avoit été nommé sous le règne de Constantin, exilé par ce prince, rappelé sous ses successeurs, déposé dans un concile de Constantinople par les intrigues d'Eusèbe de Nicomédie qui l'avoit remplacé et qui venoit de mourir. Les catholiques prétendoient rétablir Paul; les Ariens installèrent Macédonius. Les deux partis en vinrent aux armes. Le général de la cavalerie ayant reçu ordre de chasser Paul de la ville, veut l'arracher de l'église où il s'est retiré. Le peuple égorge le général, traîne son corps dans les rues et le jette à la mer. Constance enflammé de colère, accourt d'Antioche. Mais la vue du peuple et du sénat baignés de larmes et prosternés à ses pieds l'attendrit, et pour tout châtiment il retranche à la ville la moitié des quatre-vingt mille mesures de blé qu'on lui distribuoit tous les jours. Paul fut exilé.

Concile de Sardique. 346.

Athanase va trouver Constant, qui l'accueille avec bonté. Un synode tenu à Rome par cin-

quante évêques, l'absout des accusations de ses ennemis. Mais les Ariens ne se rendant pas à cette autorité, les empereurs convinrent d'assembler un concile général sur les confins des deux empires, à Sardique (dans les états de Constant), où se trouveroient les deux partis. Il y vint quatre-vingt-quatorze évêques de l'Occident, et soixante-seize de l'Orient. Ce fut en cette occasion qu'on vit naître les premières étincelles de division entre les Eglises de ces deux parties du monde romain. Le pape avoit envoyé trois légats au concile. Les Orientaux se voyant les moins nombreux, se retirèrent à Philippopolis, qui appartenoit à Constance. Les évêques de l'Occident, restés à Sardique, confirmèrent le jugement du synode de Rome en faveur d'Athanase, déposèrent les chefs de l'arianisme, et rétablirent les prélats catholiques qui avoient été dépossédés. Ceux de l'Orient donnèrent aussi à leur assemblée le nom de concile de Sardique, et anathématisèrent les principaux évêques catholiques, et même le pape Jule. Constant, résolu de soutenir la validité de la décision rendue à Sardique, en exigea l'exécution par une lettre menaçante qu'il écrivit à son frère. Cette lettre arrêta les violences qui avoient redoublé en Orient depuis le concile : on venoit de trancher la tête à dix des plus considérables

habitans d'Andrinople, parce qu'ils rejetoient la communion des Ariens; des évêques furent proscrits, d'autres exilés; on fermoit les portes des villes à ceux dont le concile avoit ordonné le rétablissement. Constance craignant que son frère ne tombât sur lui avec toutes les forces de l'Europe et de l'Afrique, permet à Paul de retourner à Constantinople; et par trois lettres consécutives, invite Athanase à retourner à son siége d'Alexandrie. L'entrée de ce prélat dans la capitale de l'Egypte fut une procession triomphale. Une révolution complète se fit dans l'Eglise : les Ariens quittoient en tumulte les siéges dont ils s'étoient emparés; mais le triomphe des catholiques ne fut pas de longue durée.

348. Constant, leur protecteur, avoit en tête un ennemi d'une humeur inquiète et guerrière. Sapor ayant employé l'intervalle d'une trève qu'on lui avoit accordée à de nouveaux efforts pour recommencer les hostilités, enrôle tout ce qui est d'âge à porter les armes : les villes demeurent presque désertes; car les femmes mêmes sont obligées de suivre l'armée, dont elles portent le bagage. Le roi entraîne à sa suite, de force ou de gré, les soldats des nations voisines, et marche vers le Tigre. Constance s'avance de son côté pour arrêter ce torrent, et va camper à six lieues des bords du fleuve. Les deux armées res-

tèrent long-temps en présence, près de la ville de Singare. Il étoit déjà midi ; on se trouvoit alors dans la canicule, et les Romains n'étoient pas accoutumés, comme les Perses, au soleil brûlant de ces climats. Après une légère résistance, ces derniers prirent la fuite, soit qu'ils ne pussent soutenir le choc des Romains, soit qu'ils eussent l'intention de les fatiguer. Les soldats de Constance se mettent à leur poursuite : l'empereur veut les arrêter ; n'estimant ni sa valeur ni sa capacité, ils ne l'écoutent point, battent un corps de cavalerie qui défendoit l'entrée du camp ennemi, s'y précipitent, pillent les tentes, égorgent tout ce qui ne peut fuir, prennent le fils et l'héritier présomptif du roi, qu'ils ont l'indignité de fustiger, et de mettre à la torture avant de le massacrer. La nuit étant venue, ils allument des feux ; et croyant le combat terminé, ils ne songent qu'à chercher de l'eau pour appaiser leur soif dévorante, et à se reposer de leurs fatigues. Sapor guettoit le moment de la victoire. La plus grande partie de son armée, qu'il avoit postée sur les hauteurs, et qui n'avoit pas combattu, accabla sans peine une troupe errante et dispersée, et la chassa du camp qu'elle avoit pris. Le lendemain, Sapor ne sentant que la perte qu'il avoit faite, repasse le fleuve, s'arrachant les cheveux, se frappant la

F 3

tête et versant des larmes amères sur le sort de son fils.

549. L'empire romain, gouverné par des princes bien inférieurs à Constantin, perdoit son éclat et ses forces, sans rien perdre encore de son étendue. Constance réglé dans ses mœurs, mais sombre et bizarre, s'égaroit dans des labyrinthes théologiques, toujours occupé de conciles, tandis que les Perses infestoient sa frontière. Ses flatteurs le gouvernoient, entr'autres l'eunuque Eusèbe, son grand chambellan, auprès duquel on disoit par ironie que le prince avoit beaucoup de crédit : c'est de son règne que date l'énorme puissance de ces ministres des voluptés qui parvinrent à devenir ceux de l'empire ; Eusèbe en remplit la cour. Constant qui, soit par ses armes, ses négociations, ou peut-être son argent, avoit écarté les Francs de ses frontières, se livroit aux plaisirs, et même à d'infâmes plaisirs. Incapable et inappliqué, il n'eut ni l'estime, ni l'affection de ses sujets ; aussi fut-il généralement abandonné au premier signal de la révolte qui éclata contre lui.

350. MAGNENCE. Magnence, germain d'origine, esclave affranchi, soldat robuste et ambitieux, osa prétendre à l'empire. De grade en grade, il étoit parvenu jusqu'à celui de commandant d'une partie de la garde du prince. Comme ses subordonnés trou-

voient sa discipline trop sévère, ils alloient un jour lui arracher la vie, si Constant ne leur eût imposé en le couvrant de sa pourpre. Malgré la bassesse de son extraction, il trouva les moyens de s'instruire; il avoit de la lecture, et une sorte d'éloquence militaire. Capable des plus noirs forfaits, insolent dans la prospérité, timide dans la mauvaise fortune, tel étoit l'homme qui conspira contre l'empereur d'Occident. L'âme du complot fut Marcellin, trésorier public, qui fournit les instrumens de la séduction. Quand on eut gagné une partie de l'armée et des officiers du palais, ce trésorier, sous prétexte de célébrer, suivant l'usage, l'anniversaire de la naissance de son fils, donna une fête aux personnages les plus distingués de la cour des Gaules, qui résidoit alors à Autun. Plusieurs des convives étoient de la conjuration. Le banquet fut prolongé bien avant dans la nuit. Magnence étant sorti de la salle sans qu'on y eût fait attention, rentre escorté de gardes et avec tout l'appareil de la dignité impériale. Les conspirateurs le saluent du nom d'Auguste. La surprise, la frayeur, l'ambition, contribuèrent à rendre l'acclamation unanime. Avec ce cortège il marche au palais où Constant n'étoit pas, s'empare du trésor, et le prodigue à ses complices. On ferma les portes de la ville, et avant la fin de la

nuit, Magnence se trouva maître d'Autun et des troupes. Malgré ses précautions, la renommée porta le bruit de sa révolte jusqu'à l'empereur, qui s'amusoit à la chasse dans quelque forêt voisine. Il prit la fuite (c'étoit sa seule ressource), et se sauvoit vers l'Espagne ; mais un parti de cavalerie légère l'atteignit et l'égorgea dans une église aux pieds des Pyrénées.

L'usurpateur commença par se défaire des principaux serviteurs de Constant et même de ceux de ses propres complices qui lui faisoient quelque ombrage. Les deux grandes préfectures des Gaules et de l'Italie reconnurent son autorité ; celle d'Illyrie lui échappa. Vétranion y commandoit ; c'étoit un vieux général, considéré par son expérience et ses services militaires, aimé des soldats pour sa douceur et sa simplicité, si grossière qu'il ne savoit pas lire. Ses légions le proclamèrent empereur. Sa position le força de s'allier à Magnence contre le souverain de l'empire d'Orient.

VÉTRANION.

Un troisième parti s'éleva. Népotien, dont la mère étoit fille de Constantin, avoit aussi échappé à la destruction de sa famille; il voyoit avec indignation un soldat de fortune usurper le sceptre d'Occident. Il rassembla une multitude d'esclaves, de gladiateurs, et vint se présenter aux portes de Rome avec le diadème. Cette ville

NÉPOTIEN.

n'avoit qu'une foible garde qui faisoit la police; il s'en rendit aisément le maître, laissa ses soldats se rassasier de butin et de carnage, et prit le titre d'Auguste. Marcellin, à la tête de quelques troupes régulières, le battit, mit fin à ce règne qui n'avoit duré que vingt-huit jours, et à sa vie. Magnence vint jouir de sa conquête qu'il signala par le massacre des plus illustres citoyens de Rome; la mère de Népotien, et tout ce qui avoit contracté la moindre alliance avec Constantin, fut enveloppé dans cette sanglante proscription. La crainte et la flatterie lui prodiguèrent les titres de libérateur, de sauveur de l'empire. Magnence, pour paroître les mériter, sacrifie à la vengeance publique plusieurs des officiers qui s'étoient le plus distingués dans le carnage, et n'avoient fait qu'obéir à ses ordres. Mais en même temps la nécessité de ses affaires le pousse aux procédés les plus tyranniques; il oblige tous les Romains, sous peine de la vie, à porter au trésor la moitié de la valeur de leurs biens; et au mépris de toutes les loix existantes, permet aux esclaves de dénoncer leurs maîtres; les particuliers sont contraints d'acheter les terres du domaine; le tyran avoit besoin de fonds immenses pour solder les soldats romains répandus dans la Gaule et l'Espagne; les Francs, les Saxons et les autres Barbares d'au-delà du Rhin, qui, attirés par

l'espoir du pillage, venoient se ranger sous ses enseignes et inonder l'Italie.

Pendant ces mouvemens et ces révolutions, Constance étoit aux prises avec Sapor. Il essuya cette année plusieurs échecs, dont les détails sont ignorés; il paroît que l'issue de la bataille de Singare, et peut-être l'incapacité de leur chef, avoient découragé les Romains. Ce prince ne parut plus sur la frontière persane que pour y recevoir des affronts. Renfermé dans son camp, il étoit toujours prêt à fuir; ses soldats apprirent à trembler, s'accoutumèrent à se tenir cachés sous leurs tentes, et à ne plus craindre la honte; ils ne pouvoient soutenir la vue d'un Perse, et ce nom même étoit pour eux un épouvantail. L'empereur instruit des désordres de l'Occident, abandonne la Mésopotamie. Aussitôt Sapor vient de nouveau se présenter devant Nisibe pour la troisième fois (1), avec les forces réunies de la Perse et de l'Inde. Pendant soixante-dix jours il fit des efforts extraordinaires pour la réduire. Lucillien, qui commandoit la place, les rendit impuissans par sa bravoure et son habileté; il fut secondé par le zèle de l'évêque, qui, dans le cours des trois siéges, ne cessa d'animer les

(1) Un second siége, essuyé par cette ville, avoit duré 80 jours, et n'avoit pas mieux réussi que le premier.

habitans contre Sapor, lequel maltraitoit les chrétiens dans ses états, depuis que leur religion avoit prévalu; car auparavant ils y trouvoient un asile. Enfin le roi Persan imagina d'arrêter le cours de la rivière de Migdonius, qui traversoit la ville, et d'en retenir les eaux de tout côté par de fortes digues, ou plutôt par de solides montagnes, au-dessus et au-dessous de Nisibe. Il couvre ce lac artificiel de barques armées et de machines, les fait avancer vers la ville, et combat presque de plain-pied ceux qui garnissent les remparts. La force des eaux renversa le mur et y fit une brèche de vingt-cinq toises. Sapor ne doute plus que Nisibe ne soit à lui; et, suivant l'usage de son pays, fait prendre à ses troupes leurs plus belles armes et leurs plus beaux habits. Le grand roi, semblable à Xerxès, commandoit de son trône, élevé sur une hauteur. Il fait détruire les digues, l'eau s'écoule, la cavalerie pesamment armée, conduisant la colonne qui va donner l'assaut, s'embourbe dans les terres délayées, et les assiégés font pleuvoir sur elle une grêle de traits; les éléphans blessés augmentent le désordre. Des milliers de fantassins sont écrasés sous leurs pieds; ceux qui défendoient la brèche, achèvent, par une sortie, de repousser les assiégeans.

Quoique Sapor eût déjà perdu vingt mille hommes devant cette place, il s'obstinoit à y

rester, lorsqu'une invasion des Massagètes l'obligea de lever ce siége qui avoit duré cent jours, pour aller défendre ses états. La guerre finit ainsi d'elle-même, ou du moins fut pendant plusieurs années suspendue entre les deux souverains.

Celui de Constantinople reçut à Héraclée, dans la Thrace, des ambassadeurs de Magnence et de Vétranion. Marcellin osa se mettre à leur tête. Ils demandèrent que Constance légitimât les deux usurpations, et se contentât du premier rang entre les trois Augustes. Ils lui représentèrent le danger de combattre deux capitaines expérimentés, et les vétérans auxquels son père avoit dû ses triomphes. Ces considérations étoient sérieuses. L'empereur remit sa réponse au lendemain. La nuit, il crut voir en songe Constantin qui l'excitoit à venger son frère, et lui promettoit la victoire. Cet incident le détermina. La négociation fut rompue. Mais Constance en noua une autre avec Vétranion, et en promettant de le reconnoître pour son collègue, parvint à détacher de Magnence cet homme simple et crédule. Ils convinrent de réunir leurs armées, et de tenir conseil en présence de leurs troupes pour régler les opérations de la guerre civile. Constance débaucha sourdement une partie des soldats de Vétranion. Les armées s'assemblèrent dans une vaste plaine. Constance eut le premier

la parole, en considération de sa naissance. Le commencement de son discours ne sembloit inculper que Magnence; mais après avoir déploré le meurtre de Constant, il rappela que son frère seul avoit droit de lui succéder. « Soldats,
» s'écria-t-il, souvenez-vous des bienfaits de mon
» père, du serment que vous avez fait de ne
» souffrir le diadème que sur la tête de ses en-
» fans. Qui oseroit comparer le fils de votre
» empereur à des hommes nés pour obéir? Lais-
» serez-vous déchirer l'empire? Les troubles qui
» environnèrent votre berceau ne vous ont-ils
» point appris que son repos exige qu'il n'ait qu'un
» maître? » A ces mots, les deux armées, entraînées par l'exemple des officiers gagnés au parti de Constance, le proclament seul Auguste, et alloient exterminer Vétranion, demeuré muet d'étonnement, si celui-ci ne se fût hâté de se prosterner aux pieds de son vainqueur, et de se dépouiller de la pourpre. Constance lui sauva la vie et la lui laissa terminer à Pruse, dans l'abondance et la tranquillité. On prétend que ce prince détrôné fit écrire en son nom à l'empereur qu'il avoit tort de ne pas prendre sa part du bonheur qu'il savoit procurer aux autres.

551. Magnence, ennemi plus redoutable que Vétranion, traverse les Alpes Juliennes à la tête de son armée, tandis que Constance s'occupoit d'un

concile à Sirmium. Après quelques succès balancés entre l'usurpateur et les généraux de Constance, le premier résolut d'aller chercher son rival à Sirmium, et se disposoit à passer la Save, lorsqu'il vit arriver un envoyé de l'empereur qui lui proposoit la paix et la souveraineté des provinces au-delà des Alpes. Le conseil et l'armée de Magnence étoient d'avis d'accepter ces propositions. L'usurpateur les refusa, et tenta le passage du fleuve auprès de Siscia, où Constance s'étoit rendu. Il fut d'abord repoussé avec perte; mais Constance laissa le passage libre, persuadé que le champ de bataille le plus favorable pour lui étoit la vaste plaine située entre la Save et la Drave. Il y étoit campé, lorsqu'un officier vint de la part de Magnence lui reprocher sa mauvaise administration, et lui proposer la vie, s'il vouloit sur-le-champ déposer la pourpre. Constance répondit avec modération et fermeté qu'il mettoit sa confiance dans la justice de sa cause, et dans un Dieu vengeur. Après divers mouvemens, on en vint à une action décisive. Elle fut engagée près de Murse sur la Drave, où est aujourd'hui un pont de bois de plus d'une lieue et demie, tant sur le fleuve que sur les marais adjacens. Constance, après avoir harangué ses soldats, se retira dans une église à quelque distance du champ de ba-

Bataille de Murse.

taille, laissant à ses généraux le soin d'une affaire où il s'agissoit de conserver ou de perdre sa vie et l'empire de l'univers. Elle se soutint avec des chances variées, et finit à peine avec le jour. La cavalerie de Constance eut le principal honneur de cette journée. Elle rompit les cohortes romaines avec des lances d'une énorme pesanteur. Le camp de Magnence fut pris, et il ne put, lui, se sauver qu'à la faveur d'un déguisement. Les vainqueurs perdirent trente mille hommes et les vaincus six mille de moins. Cette déplorable bataille fit une plaie mortelle à l'empire, dont elle extermina la meilleure milice. Les Gaulois de Magnence, après des prodiges de valeur, périrent presque tous les armes à la main. Sa plus grande perte peut-être fut celle de Marcellin qu'on appeloit son précepteur, et qui avoit combattu avec intrépidité.

Valens, évêque arien de Murse, qui ne quitta point l'empereur pendant la durée de l'action, avoit pris des mesures pour être instruit de l'événement. Tandis que Constance en attend la nouvelle dans les angoisses de la terreur, le prélat lui annonce qu'il vient d'apprendre par un messager du ciel que ses armes triomphent. Le crédule empereur, persuadé du miracle, l'honora comme un saint et lui attribua la victoire de ses généraux.

Magnence se retira dans Aquilée, après avoir fermé le passage des Alpes par des retranchemens qu'il y construisit; et dès que le printemps fut venu, Constance força cette barrière. L'usurpateur, qui se livroit aux amusemens dans Aquilée où il se croyoit en sûreté, apprit cette nouvelle au milieu d'une course de chevaux. N'osant retourner à Rome, où il avoit laissé un souvenir odieux, il se retira dans les Gaules au-delà des Alpes. Un détachement de cavalerie le poursuivit : il lui fit face et le battit. Mais tandis qu'il s'éloignoit il perdoit Rome et l'Italie, et Constance y obtint à son tour le nom de restaurateur de l'empire et de destructeur de la tyrannie, que les peuples donnent presque toujours au plus fort et au plus heureux. L'Afrique et l'Espagne se soumirent également au vainqueur. Magnence ne trouva pas même de sûreté dans les Gaules. Abandonné de toute part, il essaya de fléchir l'empereur, en se bornant à demander la vie et quelque emploi dans les troupes. Constance ne voulut point pardonner à l'assassin de son frère. Magnence passa l'hiver dans les Alpes Cottiennes, rassemblant ce qu'il pouvoit de troupes, et employant tous les genres d'oppression pour se faire des ressources. Mais la patience des peuples étoit épuisée. Trêves, le siége de la préfecture, donna le signal de l'insurrection

352.

rection, en fermant ses portes à un de ses frères, Décence, auquel il avoit donné le titre d'Auguste. Constance envoya ses généraux pour achever d'accabler l'usurpateur, qui fut entièrement défait dans un lieu nommé Mont-Séleucus, près de Gap, dans le Dauphiné, et s'enfuit à Lyon. Ses gardes paroissoient prêts à l'abandonner ou à le livrer, et crioient à ses oreilles : *vive Constance!* Furieux et désespéré, Magnence égorgea, dit-on, tout ce qu'il avoit de parens et d'amis auprès de lui et jusqu'à sa mère, avant de se percer de son épée. Décence, qui accouroit à son secours, ayant appris sa mort tragique à Sens, et se voyant lui-même entouré de troupes ennemies, s'étrangla de ses propres mains.

353.

CONSTANCE.

Constance, seul maître de l'empire, trembloit devant un évêque arien. Il avoit épousé en secondes noces Eusébie de Thessalonique, qui avoit de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté. Les ariens, assemblés en concile, s'empressèrent de rendre à la nouvelle impératrice des hommages qu'elle recevoit avec hauteur. Léonce, un d'eux, s'abstint seul de se présenter devant elle. La princesse lui en fit faire des reproches. Il répondit : « Si l'impératrice veut une visite de » ma part, qu'elle la reçoive avec les égards

» qu'elle doit aux évêques. Quand j'entrerai,
» qu'elle vienne au devant de moi, et s'incline
» profondément, pour recevoir ma bénédiction.
» Je prendrai un siége; elle se tiendra debout,
» dans une modeste contenance, jusqu'à ce que je
» lui fasse signe de s'asseoir. » Eusébie, indignée,
courut demander justice à l'empereur, et ne
put l'obtenir, quoiqu'elle eût sur son esprit un
ascendant absolu. Il fit de grands éloges de
Léonce, et traita son insolence de liberté apostolique.
Lui-même essuya dans la suite un trait
assez vif de cette liberté. Dans une assemblée
d'évêques, il proposoit quelques réglemens
ecclésiastiques. Tous applaudissoient, excepté
Léonce qui gardoit le silence. L'empereur lui
en demanda la cause. « Je m'étonne, répondit-
» il, que vous vous ingériez de régler la con-
» duite des prélats sur des objets qui sont uni-
» quement de leur compétence. » Dès ce moment
l'empereur intimidé n'osa plus faire de
leçons aux évêques ariens.

Cette âme foible se laissa infecter du poison
de la prospérité. Sa timidité même le rendit
sanguinaire et inaccessible à la pitié. Sans égard
pour l'amnistie qu'il avoit proclamée, il fit rechercher
avec sévérité tous ceux qui avoient pris
part à la révolte, ou volontairement ou par contrainte.
Les délateurs furent écoutés avec com-

plaisance. C'étoit être convaincu que d'être accusé, sous un prince qui, tremblant pour sa vie, ne rêvoit que conspiration contre sa personne, et dont les défiances étoient nourries par les flatteurs. L'innocent fut confondu avec le coupable, et quelquefois sacrifié sans accusation et sur des bruits vagues. C'étoit l'usage de présenter à l'empereur toutes les sentences de condamnation. Les princes les plus inexorables les avoient quelquefois révoquées. Constance les confirma toutes, sans que l'impératrice même osât demander grâce pour personne. L'eunuque Paul, secrétaire du prince, et surnommé *la Chaîne* pour son adresse à lier ensemble les accusations et à les faire naître l'une de l'autre, courut les provinces, semant par-tout l'injustice et la terreur. Souvent les accusés, avant d'être jugés, expiroient dans la question sous les coups de lanières armées de balles de plomb. Ce Paul alla jusque dans la Grande Bretagne chercher quelques partisans de Magnence, et y porta dans toutes les familles la désolation ou la mort. Martin, vice-préfet de cette province, après l'avoir vainement supplié d'épargner au moins ceux qui étoient irréprochables, le menaça d'aller se plaindre de sa conduite à l'empereur. Paul veut le faire charger lui même de chaînes. Martin, voyant sa perte assurée, s'il ne se délivre de ce monstre féroce, se jette sur lui

l'épée nue, veut l'en frapper, le manque, et se la plonge dans le sein.

Les maux qui n'atteignent pas directement le peuple, font ordinairement peu d'impression sur lui. On se contenta de murmurer secrètement des barbaries de Constance et de ses ministres, tandis qu'une disette de vin dans l'Italie excita parmi la populace de Rome de vives émeutes.

Un incendie plus sérieux s'alluma dans la Palestine. Les juifs de Diocésarée massacrèrent leur garnison pendant la nuit, se donnèrent un roi, firent des courses dans les contrées voisines, égorgèrent un grand nombre de Samaritains et d'autres habitans du pays. On envoya des troupes contre ces furieux, qui furent passés au fil de l'épée; on n'épargna pas même l'âge le plus tendre. Diocésarée et quelques autres villes complices furent livrées aux flammes.

Isaures.

D'autres provinces de l'Asie éprouvèrent de grands ravages, sur-tout de la part des Isaures et des Sarrasins. Les premiers étoient un peuple de brigands aux confins de la Cilicie; défendus par les rochers du mont Taurus, ils sortoient de tems à autre de leurs forts, comme des bêtes fauves, pilloient les plaines voisines, et même les vaisseaux qui mouilloient aux rivages, et remportoient leur butin avant qu'on pût les poursuivre. Lorsqu'on leur donnoit la chasse, ils

échappoient en gravissant leurs rochers avec autant de facilité qu'on parcourt un terrain uni. Si les Romains s'obstinoient à les suivre, ils étoient accablés de traits et de pierres; et parvenus enfin au sommet, ils ne pouvoient s'y former, ni résister par conséquent aux attaques des barbares. On fut obligé de les laisser tranquilles sur les hauteurs, et de se borner à les surveiller et à leur tendre des embûches dans les plaines.

Maures, Sarrasins ou Arabes: dénominations sinonymes.

Du côté de l'Arabie, les Maures, Arabes ou Sarrasins, comme des oiseaux de proie, fondoient sur toutes les contrées environnantes. Leur promptitude à se montrer et à disparoître, rendoit comme impossibles et la défense et la poursuite. Cette nation, devenue très-puissante, qui avoit d'abord habité un canton de l'Arabie heureuse, donna ensuite son nom à tous les Arabes errans, qu'on appeloit pour cette raison Nomades. Ils s'étendoient, au temps dont nous parlons, le long et des deux côtés du golfe arabique, jusqu'auprès de l'ancienne Babylone : tous guerriers courans sans cesse, nus jusqu'à la ceinture, sans lois, comme sans demeure fixe, ils ne vivoient que de leur chasse, d'herbages et du lait de leurs troupeaux. Ils montoient des chevaux fort agiles ou des dromadaires. Leur coutume étoit de prélever un cinquième du butin pour le trésor public. Le reste étoit distribué aux soldats. Les cavaliers

avoient le triple des fantassins : un tiers pour eux, les deux tiers pour leurs chevaux. Ils ont toujours fait une estime singulière de ces animaux, jusqu'à en conserver la généalogie, avec autant de soin que la leur propre. Leurs mariages n'étoient que des engagemens passagers pour un temps convenu. La femme apportoit en dot une tente et une lance.

Les maux que causoient ces barbares à l'Orient, n'étoient pas comparables à ceux que lui faisoit souffrir le prince qui gouvernoit cette partie de l'empire : c'étoit Gallus.

Constance n'ayant point d'enfans, Julien et lui étoient les seuls rejetons de la famille impériale, et cette considération fit qu'on les laissa vivre. Dès que leur âge fut susceptible d'exciter l'inquiétude de l'empereur, ils furent envoyés au château de Macelle, près de Césarée, où on les gardoit à vue comme des prisonniers, et où ils n'eurent de société que celle de leurs esclaves ; mais leur éducation y fut confiée aux maîtres les plus célèbres. Au bout de six ans de retraite, les embarras de l'état obligèrent cependant l'empereur de revêtir Gallus, qui avoit alors vingt-cinq ans, du titre de César, et il lui donna pour épouse sa sœur Constantine, veuve d'Hannibalien. On l'envoya en Orient avec le général Lucillien, pour résister aux Perses, pendant que l'empereur com-

battoit Magnence. Ce jeune prince n'avoit aucune capacité. La solitude et l'adversité, au lieu d'adoucir son caractère sombre et violent, n'avoient fait que l'aigrir davantage. Il étoit si stupidement passionné pour les louanges, qu'il obligeoit quelquefois les sophistes à prononcer son panégyrique en sa présence. Son penchant à la cruauté se décela d'abord aux spectacles de l'amphithéâtre, qui l'amusoient d'autant mieux qu'ils étoient plus sanglans. Sa femme, qu'on dépeint comme une furie altérée de sang humain, irritoit encore la férocité de ses passions. Elle vendit pour un collier le sang de l'innocence à une belle-mère, qui n'ayant pu entraîner son beau-fils à un inceste, acheta sa mort. Ce crime fut comme le signal des plus horribles injustices. Les maisons particulières et les lieux publics étoient infestés d'une troupe d'espions, et le César lui-même, sous un vil déguisement, ne rougit pas de faire cet indigne métier. Tous les appartemens de son palais étoient ornés d'instrumens de mort et de torture. Il poussa bientôt le mépris de toute justice au point que, sans jugement et même sans accusation, un ordre du prince tenoit lieu d'une condamnation légale. Il n'épargnoit ni les officiers les plus distingués, ni les grands, ni le peuple. N'osant probablement user d'une violence directe contre le gouverneur de Syrie, Théophile, il employa,

pour le perdre, une noirceur réfléchie. Un jour qu'il partoit d'Antioche, le peuple, se jetant à ses pieds, le supplia de ne pas quitter la ville, sans avoir pris des mesures pour écarter une famine dont on étoit menacé. Il répondit : « Je » vous laisse Théophile, il ne tiendra qu'à lui » de dissiper vos alarmes. » Ce fut l'arrêt de mort de ce gouverneur. Quelques jours après, la disette s'étant fait sentir, la populace, persuadée que c'étoit sa faute, le mit en pièces.

L'empereur, instruit de ces désordres, ayant invité Gallus à se rendre près de lui, et ne le voyant pas disposé à quitter l'Orient, sut lui enlever adroitement les troupes qui eussent pu appuyer sa désobéissance; il feignit de craindre pour lui les complots d'une soldatesque oisive, et lui conseilla de ne conserver que sa garde. Domitien, préfet de l'Orient, et Montius, questeur du palais, furent chargés d'engager, par la persuasion, Gallus à se conformer aux désirs de l'empereur. Domitien, fils d'un artisan, avec des qualités estimables, étoit d'un caractère dur et emporté. En arrivant à Antioche, il affecte de passer devant le palais avec un brillant cortége, et, sous prétexte d'une indisposition, reste plusieurs jours enfermé, pour composer contre le César un sanglant mémoire, qu'il envoie à la cour. Cédant enfin aux pressantes invitations de Gallus, il se

rend au palais, et dès qu'il aperçoit le prince, il lui ordonne avec arrogance de partir sur-le-champ, et menace de retrancher le paiement de sa maison, s'il diffère. Gallus, enflammé de colère, le fait arrêter. Montius, aussi fougueux que Domitien, au lieu de calmer le prince, lui dit, dans les termes les plus offensans, qu'étant à peine en droit de déposer un magistrat municipal, il étoit étonnant qu'il osât faire arrêter un préfet du prétoire; et ayant convoqué tous les officiers civils et militaires, il leur ordonna de défendre les représentans de l'empereur. Gallus, outré, assemble le peuple d'Antioche, réunit toute sa garde, et leur remet le soin de sa sûreté et de sa vengeance. Aussi-tôt la foule se pré[illegible]te chez le préfet et le questeur, leur lie les jambes, les traîne dans les rues, et jette leurs corps morts et défigurés dans l'Oronte. Entre ceux qui périrent comme leurs complices, nous ne citerons qu'Epigone et Eusèbe, dont l'infortune fut l'effet d'une méprise. Montius les avoit nommés plusieurs fois, comme les appelant à son secours, tandis qu'on le traînoit indignement. C'étoient deux gardes de l'arsenal, qui lui avoient promis des armes au besoin. Ils étoient peu connus, on ne songea pas à eux. Mais un philosophe et un orateur qui, pour leur malheur, portoient les mêmes noms, se trouvèrent à Antioche. Ils furent

saisis et appliqués à la torture : le philosophe, succombant à la douleur, s'avoua coupable d'un crime imaginaire; l'orateur Eusèbe lassa la patience des bourreaux, sans imiter la foiblesse d'Epigone. Tous deux furent mis à mort. L'orateur la souffrit sans effroi, sans murmure, plaignant le malheur de ceux qui lui survivoient.

Constance, à qui l'on avoit persuadé que Gallus songeoit à se rendre indépendant, quoique ce projet n'eût aucune vraisemblance, résolut sa perte; mais il crut devoir user de dissimulation, et le pressa par des expressions pleines de douceur et d'amitié de le venir trouver à Milan, pour conférer d'affaires de la plus haute importance. Gallus n'osa résister, et fit partir avant lui sa femme, espérant qu'elle pourroit adoucir le mécontentement de l'empereur, dont les feintes caresses ne l'abusoient pas. Elle mourut en chemin. Alors son mari hésita. On lui envoya un tribun militaire, qui, sous l'apparence d'une grossière franchise, cachoit un esprit délié. Ce soldat courtisan gagna sa confiance, le trompa, le détermina; il partit; le cours de son voyage dut lui faire connoître le danger qui le menaçoit; les chefs du gouvernement dans les provinces le saluoient avec froideur, quelquefois avec l'air du dédain, et l'on éloignoit les troupes de son passage, de peur qu'elles ne lui

offrissent leurs services. On le contraignit de laisser à Andrinople toute sa maison, à l'exception des domestiques les plus nécessaires. Alors, pressé sans respect par les muletiers mêmes, il se repentit de sa crédulité. Il fut arrêté à Pettau, dans le Norique, et mené à Pole en Istrie, dans la prison où avoit péri le fils aîné de Constantin. L'eunuque Eusèbe y vint l'interroger sur son administration de l'Orient. Gallus interdit, accablé, allégua pour toute excuse les mauvais conseils de sa femme. Constance fut indigné de ce genre de justification qui flétrissoit sa sœur; et ne croyant pas sa sûreté compatible avec la vie de son beau-frère, signa son arrêt de mort. Gallus eut la tête tranchée dans sa prison, les mains liées derrière le dos comme le dernier des malfaiteurs.

354. La nouvelle de cette exécution fut reçue à la cour comme celle de la plus brillante victoire; l'adulation s'épuisa sur la toute-puissance de l'empereur: enivré de ces éloges et de son bonheur, il prit le titre de Maître du monde et celui d'Eternel. A cet orgueil, digne de pitié, se mêloit l'abus de la tyrannie, poussé jusqu'à la fureur et souvent à la démence: les délateurs accoururent de toute part; des paroles échappées dans l'ivresse, des songes mêmes devinrent des crimes; c'étoit alors une manie de raconter ceux

qu'on avoit eus ; les espions attentifs aux récits imprudens des rêveurs, les interprétant avec malignité, en faisoient la matière d'une accusation : un misérable, digne émule de Paul la Chaîne, avoit le département de cette branche de délation, et on l'appeloit le comte des songes. On ne se vanta plus de rêver, et à peine osoit-on avouer qu'on eût dormi. Dans la recherche qui fut faite des ministres de l'injustice et de la cruauté de Gallus, l'argent décida du sort des accusés ; plusieurs innocens furent punis, parce qu'ils étoient dans l'impuissance de payer leur absolution, et des coupables dûrent leur salut à la protection des eunuques. Les vrais auteurs du massacre de Domitien, en délaissant leur patrimoine au préfet de l'Orient, se firent acquitter, et on condamna en leur place de pauvres citoyens, dont plusieurs étoient absens à l'époque de la sédition. La faveur de Gallus servit long-temps de prétexte contre ceux qu'on vouloit perdre.

355. L'empire tourmenté par une mauvaise administration, étoit d'un autre côté désolé sur plus d'une frontière. L'année précédente, les Allemands ayant fait une irruption alloient être accablés, lorsqu'avertis probablement par quelques-uns des principaux officiers de l'armée impériale qui étoient leurs compatriotes, ils demandèrent

la paix. L'empereur, esclave de ses troupes, dont il ne savoit pas être le maître, n'osoit l'accorder sans leur permission, parce qu'il avoit récemment éprouvé leur mutinerie. Il eut la lâcheté de les en rendre les arbitres, et ne la fit qu'avec leur approbation. Les Allemands ne l'observèrent que fort peu de temps, et furent encore vaincus par les troupes de l'heureux Constance, dans une action qui mit fin à la guerre. Mais sous un gouvernement mal ordonné, la paix n'est pas un temps de repos. Il restoit deux excellens capitaines à l'empereur ; ses courtisans travaillèrent à les perdre : déjà l'un d'eux, Ursicin, qui avoit servi avec honneur dans l'Orient, étoit disgracié ; on avoit trouvé, pour le rendre suspect, un moyen plus sûr que la calomnie, c'étoit la louange : on ne le nommoit jamais que le grand capitaine.

L'autre étoit Sylvain, franc d'origine ; il défendoit la Gaule contre les barbares. Un émissaire de ses envieux, qui se trouvoit sous ses ordres, supposa une affaire qui le rappeloit à la cour, et lui demanda des lettres de recommandation adressées à ses amis. Il les obtint, et les remit entre les mains de ses ennemis. Ils firent disparoître tout ce qui se trouvoit écrit, hors la signature, et y substituèrent des invitations de se joindre à une conspiration qu'il avoit formée.

Ces lettres furent portées à l'empereur. On découvrit la supercherie; mais, ce qui est inconcevable, son principal agent fut récompensé comme un homme utile pour ce qu'on appeloit les coups d'état, tandis qu'on punit quelques-uns de ses complices, à la vérité trop légèrement pour un crime si noir. Un si foible échec n'ayant pas été capable de décourager la calomnie, elle ne cessa de poursuivre sa proie. Sylvain craignant que Constance, suivant son usage, ne le condamnât sans l'entendre, songea d'abord à se réfugier chez les francs. On lui fait craindre d'être traité par eux comme un infidèle compatriote : n'envisageant alors d'autre moyen d'éviter la peine du crime qu'on lui imputoit faussement que de le commettre, il gagne ses soldats, qui le proclament empereur. La cour ne vit qu'Ursicin qui pût arrêter cette rebellion; les courtisans même parlèrent pour lui, afin que deux grands généraux étant aux prises, ils pussent être débarrassés de l'un d'eux tout au moins. Constance, pour faire croire à Sylvain qu'il ignoroit sa révolte, lui manda qu'il étoit satisfait de ses services, et qu'il lui adressoit son successeur pour l'installer dans le commandement. Arrivé à Cologne, Ursicin trouva le nouvel empereur trop affermi pour être abattu par la force : les mécontens accourant en foule vers ce

dernier, il avoit déjà une nombreuse armée. Ursicin employa la trahison; il gagna la confiance de l'usurpateur, et feignant de partager ses ressentimens, et de s'associer à son sort, débaucha ses soldats, et le fit tuer par eux. Comme il s'étoit chargé à regret de ce rôle odieux et peu conforme à son caractère, il pleura lui-même avec tout l'Empire celui qu'il venoit d'immoler.

On le laissa dans la Gaule avec le titre de commandant, mais sans armée. Celle de Sylvain s'étoit dissipée à sa mort; et la cour aimoit mieux abandonner ses provinces aux barbares, que de confier des forces à un général qui lui faisoit ombrage. Aussi les Francs, les Allemands, les Saxons ruinèrent sans obstacle le long du Rhin quarante-cinq villes, dont ils amenèrent les habitans en esclavage, et se rendirent tellement maîtres de la campagne, qu'on ne fit plus de moissons que dans l'enceinte des villes. La Pannonie et la Haute-Mésie étoient dévastées par d'autres peuples, et l'Orient dévasté par les Perses. Constance ne savoit quel parti prendre. Il ne pouvoit être par-tout à-la-fois. Il craignoit ses généraux, et le danger de partager sa puissance. Cependant l'impératrice parvint à le rassurer, et le détermina même à créer un César. Ce fut le célèbre Julien.

Ce jeune prince avoit mieux profité que Gal-

lus de l'éducation brillante qu'ils avoient reçue l'un et l'autre. Né avec les plus heureuses dispositions, il se montra dès ses plus tendres années avide de connoissances. On le mena dans les écoles publiques, où il n'étoit distingué que par son goût pour le travail, son aptitude aux sciences, sa modestie et son affabilité. En sortant du château de Macelle, il obtint la permission d'achever ses études à Constantinople. Ses grandes qualités gagnèrent tous les cœurs. Constance, jaloux, lui ordonna de se retirer dans l'Asie. Là, il eut le malheur de s'abandonner à une troupe de graves charlatans, qui mêloient la doctrine de Platon aux rêveries superstitieuses de la magie. Ils en firent un fanatique. Maxime, d'Ephèse, qui étoit l'oracle de cette bande philosophique, subjugua l'esprit du nouveau prosélyte; il renonça, entre ses mains, à la religion chrétienne, dont il étoit depuis long-temps dégoûté, parce qu'il la confondoit avec ses abus, et lui préféra les absurdités du paganisme. Gallus, étant César, fut instruit et alarmé de ces dispositions de son frère; il lui envoya le fameux arien Aëtius, comme un guide et un surveillant. Julien le trompa par une grande affectation d'arianisme. On prétend que pour dissiper aussi les soupçons de Constance, il prit l'habit de moine, et fit des fonctions ecclésiastiques à Nicomédie.

comédie. Après la fin tragique de son frère, on s'assura de sa personne, et on le conduisit à la cour de Milan. L'eunuque Eusèbe vouloit qu'on lui fit subir le sort de Gallus; il lui paroissoit trop dangereux de le laisser vivre. Pendant sept mois, ce jeune prince fut exposé à un danger toujours imminent : concentrant sa douleur avec la plus scrupuleuse attention, il trompa la malignité de ceux qui épioient ses moindres mouvemens, sans jamais s'avilir à flatter la cruauté de l'empereur. Eusébie le sauva de la fureur politique des eunuques, et fit consentir son époux à le voir. La ville d'Athènes lui fut assignée comme un exil honorable. C'étoit encore la plus florissante école de l'univers. On y alloit achever les études qu'on avoit commencées à Alexandrie, à Césarée de Palestine, à Constantinople. Julien y passa quelques mois, et y fit admirer ses talens et sa conduite. Rappelé à Milan, il parut regretter Athènes. La légèreté de la cour impériale s'amusa du changement de son extérieur, quand on lui eut coupé sa longue barbe, et que son manteau de philosophe eut été remplacé par un habit militaire. L'empereur lui donna sa sœur Hélène en mariage; mais bientôt la défiance qu'Eusébie avoit écartée un moment revint assiéger son âme craintive. Le César fut prisonnier à la cour; sa porte étoit

gardée : on fouilloit ceux qui entroient chez lui. Il fut réduit à détourner ses amis de le venir voir, pour écarter d'eux les soupçons. On ne lui laissa que quatre de ses anciens domestiques. La cour l'envoya gouverner et défendre la Gaule ; mais une aveugle jalousie fit qu'on lui refusa les moyens de défense : il ne restoit dans cette province que peu de troupes accoutumées à fuir devant l'ennemi. Le César ne put emmener avec lui qu'une escorte de 360 soldats. Les généraux avoient ordre d'observer toutes ses démarches. On mit à son autorité les bornes les plus étroites.

Tandis que Julien avoit à combattre dans les Gaules ses ennemis et ceux de l'état, Constance faisoit la guerre aux catholiques en faveur des Ariens. Depuis la mort de Constant, ces sectaires étoient tout-puissans dans l'Empire. Le premier usage de leur crédit avoit été de faire chasser Paul du siége de Constantinople. On le traîna, chargé de chaînes, dans les déserts du mont Taurus, où il fut étranglé. Les ariens dirigèrent ensuite tous leurs efforts contre Athanase. Constance, qui résidoit alors dans la ville d'Arles, y fit tenir un concile. Les Ariens s'y trouvèrent les plus forts et déposèrent leur ennemi. Le pape Libère demanda un nouveau concile, et obtint qu'il seroit convoqué à Milan. Constance

y proposa un formulaire favorable à l'Arianisme : les catholiques s'échappent jusqu'à le traiter de précurseur de l'Antechrist. L'empereur s'écrie que ce sont des insolens, et que si c'est sa volonté d'être Arien, ce n'est pas à eux de l'en empêcher. Il exige la condamnation d'Athanase. On lui représente qu'il est absent, on objecte les canons. « Ce que je veux, dit-il, ce sont là » les canons. Les évêques de Syrie m'obéissent » quand je leur parle ; obéissez aussi, ou vous » serez exilés. » On lui fait quelque remontrance ; il s'emporte jusqu'à tirer l'épée, ordonne de mener au supplice les évêques qui lui résistent, puis révoque son ordre ; l'un des légats du Saint-Siège est battu de verges. Quelques évêques intimidés souscrivirent, contre leur conscience, à la condamnation d'Athanase dont la déposition fut confirmée. Tous les prélats, qui refusèrent d'y adhérer, furent bannis. L'empereur employa les menaces et les présens pour ébranler ou intimider Libère, qui méprisa les menaces et rejeta l'or qui lui étoit offert, en disant que l'empereur pourroit en avoir besoin pour acheter des soldats ou des prélats. Constance échoua également près d'Osius, évêque de Cordoue, vieillard centenaire, qui avoit été l'âme du concile de Nicée, comme Athanase en avoit été le bras, et qui avoit dressé cette cé-

lèbre profession de foi qu'on appelle, aujourd'hui, le symbole de Nicée. Libère, malgré la vigilance du peuple et des soldats fut enlevé par surprise, et transporté à Milan, où l'empereur essaya encore inutilement de vaincre sa fermeté; mais au bout de deux ans, Osius et lui cédèrent à l'ennui et aux incommodités de l'exil; c'est une des plus douloureuses humiliations que l'Eglise ait reçues. La persécution devint générale; ceux qui la subissoient formoient le plus grand nombre opprimé par la minorité. La cause d'Athanase fut unie à celle de la consubstantialité. On exigeoit à-la-fois des fidèles qu'ils souscrivissent à la condamnation d'Athanase, et qu'ils entrassent dans la communion des ariens. On s'efforçoit, par tous les moyens, de grossir le nombre des signatures, pour donner plus de consistance au parti. On recevoit même les soumissions des idolâtres.

356. Il étoit naturel que le fort de l'orage tombât sur l'Eglise d'Alexandrie. Les distributions de blé furent supprimées aux catholiques; tout fut donné aux ariens, autorisés par l'empereur à maltraiter ceux de la communion d'Athanase. Des troupes entrent de nuit dans l'église où ce prélat étoit en prière avec tout le peuple. Les portes sont enfoncées, le sang coule, les soldats se permettent toutes les violences. Les prêtres

supplient Athanase de se sauver. Il refuse de quitter son siége avant qu'ils se soient tous mis en sûreté, et attend la mort d'un visage intrépide; sa tête étoit mise à prix par les ariens; enfin les ténèbres favorisant sa fuite, on le soustrait tout froissé et à demi mort au glaive des assassins. Il se tint caché quelques jours dans la ville, après quoi il se réfugia parmi les sables de l'Egypte, d'où il lança des écrits semés de violentes invectives contre le protecteur de l'arianisme. Il vécut d'abord avec les moines qui habitoient ces retraites, et les étonna par la patience et l'humilité avec lesquelles il s'asservit à leurs règles : la force armée l'y poursuivit. Mais les solitaires bravoient les tortures sans découvrir sa retraite. Quand les perquisitions devenoient trop fréquentes, on le conduisoit dans les déserts les plus inaccessibles.

Un cappadocien, nommé George, se met à main armée en possession du siége d'Athanase. Durant quatre mois, les églises de la ville sont des théâtres d'horreur; on pille les maisons, on brûle les monastères; les femmes catholiques sont outragées; la licence, la débauche, la fureur des soldats n'ont plus de frein; une multitude de catholiques perdent la vie. Les payens d'Alexandrie, qui étoient encore assez nombreux, se laissèrent aisément engager à soutenir

le parti de George. Ils crurent que l'empereur et les Ariens revenoient à leur religion. Plus de trente villes épiscopales de l'Egypte, éprouvèrent le même sort que sa capitale; on envoyoit les évêques aux mines ou dans les solitudes inhabitables de cette contrée. George vendoit leurs places, pour satisfaire sa cupidité et celle des eunuques favoris; il se ravala jusqu'au métier de traitant, prit la ferme de différens revenus publics, et secondé par les magistrats qui lui étoient dévoués, mit en quelque sorte un tribut sur la mort. Il fit fabriquer des cercueils dont il obligeoit de se servir pour les sépultures, et dont il tiroit un droit. On prétend qu'il voulut persuader à Constance qu'il étoit propriétaire de toutes les maisons d'Alexandrie, comme successeur d'Alexandre qui les avoit fait construire à ses dépens. Le peuple furieux l'attaqua dans l'église, et l'auroit mis en pièces s'il n'eût fui promptement: les évêques intrus furent chassés aussi-tôt; mais la force les rétablit aussi-bien que George; et les auteurs de ces mouvemens furent punis. La persécution s'étendit sur les novatiens, qui tenoient comme les catholiques pour la consubstantialité. Macédonius, qui avoit succédé à Paul, obtint de l'empereur l'envoi de quatre cohortes à Mantinium, dans la Paphlagonie, où il y avoit un grand nombre de ces novatiens, pour

les contraindre d'embrasser l'Arianisme; ils se défendirent en désespérés, et taillèrent les troupes en pièces. Macédonius fut la cause involontaire d'un autre massacre à Constantinople. Il fit transférer le corps de Constantin, d'une église qui menaçoit ruine, dans une autre. Delà naquirent deux factions: les uns prétendirent que c'étoit un sacrilège, les autres prirent parti pour l'évêque. Ils se battirent dans l'église où la translation s'étoit faite, et le parvis fut inondé de sang. L'empereur blâma l'évêque d'avoir déplacé le corps de son père sans sa permission. Ce prélat voulut aussi être chef de secte; il nia la divinité du Saint-Esprit.

Julien prit peu de part à ces querelles religieuses, quoique les Ariens eussent réussi à le faire pencher en leur faveur. Il mit tous ses soins à délivrer la Gaule des barbares. L'entreprise paroissoit au-dessus de ses forces. Agé de 23 ans, il sortoit des écoles, n'ayant aucune teinture ni de l'art de la guerre, ni de celui du gouvernement. Il se vit obligé d'apprendre les exercices militaires au moment où il falloit combattre; et encore plein des idées du portique, on l'entendoit s'écrier : « Platon, Platon, quelle tâche » pour un philosophe! » Cet écolier entouré de tous les obstacles, et dénué de moyens, surmonta les obstacles et créa des moyens. Pendant

l'hiver qu'il passe à Vienne, il s'applique à connoître ses soldats, sa province, ses ennemis. Son génie et la réflexion lui révèlent les secrets de la science militaire. Il se nourrit comme les soldats, donne peu d'heures au repos sur un tapis étendu à terre, se lève souvent au milieu de la nuit, toujours occupé, ne connoissant d'autre amusement que l'étude, ne se chauffant point dans un climat plus froid que ceux qu'il avoit connus jusqu'alors. Il se débarrasse de ses surveillans en faisant tout par lui-même. Attentif aux plaintes, clément dans les punitions, souvent il adoucit la rigueur des sentences prononcées dans les tribunaux. Les impôts de la Gaule sont diminués de plus des deux tiers, les peuples le chérissent, les soldats l'admirent et s'attachent à lui. Son goût pour les lettres attire des Athéniens instruits à sa cour qui ressemble tout à-la-fois à un camp, à une école, à une académie (1). Les plaisirs frivoles en étoient bannis. On ne le voyoit presque jamais au cirque, et il n'y restoit que peu d'instans. Cette humeur grave et sévère le rapprochoit des Gaulois qui ne connoissoient point les théâtres, et prenoient la danse pour un accès de folie. Ce

(1) Comme le grand Frédéric, il donnoit des batailles et faisoit des vers.

prince habile savoit se contraindre et se déguiser; il composa dans cet hiver deux panégyriques de Constance; et S.-Hilaire, évêque de Poitiers, le crut un prince religieux.

Il étoit encore à Vienne lorsqu'il apprit le siége et la délivrance d'Autun. Cette ville ancienne et vaste n'avoit pour défense qu'une muraille près de tomber en ruine, et des soldats sans énergie. Elle dut son salut à un petit nombre de vétérans qui prirent les armes pour défendre leurs foyers, tandis que la garnison étoit saisie de frayeur. A cette nouvelle Julien se met en campagne, et se dirige, avec un petit corps de troupes, vers Reims, où il avoit assigné le rendez-vous de l'armée: tantôt évitant, tantôt repoussant les barbares, il y arriva sans accident; sa présence ranima un peu le courage expirant des soldats. Il se mit à la poursuite des Allemands, qui, à la faveur de la parfaite connoissance qu'ils avoient du pays, et d'une nuit obscure et pluvieuse, attaquèrent son arrière-garde avec impétuosité. Deux légions furent taillées en pièces avant qu'il pût réparer le désordre causé par cette surprise; ce fut pour lui une leçon de vigilance et de circonspection. Une seconde action plus glorieuse, sans être décisive, rétablit l'honneur de ses armes. Julien, assez mécontent de sa première campagne, après avoir

séparé ses troupes, vint prendre ses quartiers d'hiver à Sens. Il y fut assiégé par une multitude de barbares. Sa prudence, sa valeur et son activité suppléèrent à la foiblesse de la ville et de la garnison. Les ennemis se retirèrent après trente jours d'efforts inutiles.

557. Constance, déjà éclipsé par le César qui ne faisoit que de paroître dans la carrière de la gloire, voulut se distinguer par l'ostentation d'un triomphe à Rome, pour la victoire qu'il avoit remportée sur Magnence. Cette vanité n'avoit point d'exemple chez les anciens Romains, qui ne voyoient dans les guerres civiles qu'un sujet de deuil. Il fit son entrée sur un char rayonnant d'or et de pierreries. Les édifices de Rome, où il n'étoit jamais venu, furent pour lui un objet d'étonnement et d'admiration; il fut si satisfait de son voyage et de l'accueil des Romains, qu'il résolut de leur faire un présent qui perpétuât le souvenir de sa reconnaissance et de sa générosité. Sa première idée fut de faire élever une statue équestre et colossale, semblable à celle qu'il avoit vue dans le forum de Trajan. Hormisdas, prince fugitif de la Perse, lui observa que s'il faisoit construire un pareil cheval, il falloit lui bâtir aussi une semblable écurie, faisant allusion à ce superbe forum; en conséquence, il préféra d'embellir la ville par un obélisque d'Hé-

liopolis en Egypte, de 115, quelques-uns disent de 132 pieds de haut. C'est celui qui fut rétabli par Charles-Quint, et le plus beau de ceux qui sont à Rome. Constance, qui persécutoit les catholiques, se montra tolérant à l'égard des payens. Avant son entrée, il avoit, à la vérité, fait enlever l'autel de la victoire, replacé par Magnence dans le sénat; mais il visita les temples des dieux, en conféra les sacerdoces, et maintint les privilèges des vestales. On place dans ce voyage un crime détestable d'Eusébie, qu'on ne peut guère concilier avec l'affection dont elle donna des preuves si éclatantes à Julien, ni avec les grandes qualités de cette princesse. On dit qu'étant stérile, et jalouse jusqu'à la frénésie de l'épouse du César, elle avoit dès l'année précédente, corrompu la sage-femme de cette princesse, pour faire périr, au moment de sa naissance, l'enfant mâle dont elle étoit accouchée, et qu'à Rome elle lui fit avaler un breuvage propre à tarir dans ses flancs les sources de la fécondité. Il faudroit d'abord savoir s'il existe un tel poison, et s'il est possible de le faire prendre sans que la personne intéressée s'en aperçoive. Cette horrible anecdote doit paroître au moins très-suspecte.

Elle l'est d'autant plus que cette année même Eusébie, engagea son mari à laisser à Julien le

commandement absolu de son département, et la pleine disposition des opérations militaires. Il en avoit besoin pour repousser les Allemands qui étoient déjà en campagne. Il pénétra hardiment dans leurs retraites. D'un autre côté, Barbation, général d'infanterie, s'avançoit de Milan vers Bâle, avec 30 mille hommes. Le projet de l'empereur étoit d'enfermer les ennemis entre les deux armées; mais sa méfiance ordinaire lui avoit fait défendre à Barbation de se joindre à Julien. Ce général d'infanterie se conduisit comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis. Une troupe de lètes, nation originaire des Gaules, passèrent entre les deux camps, et allèrent jusqu'à Lyon qu'ils ne purent enlever. Julien se saisit des passages qu'ils devoient traverser au retour, et tous furent taillés en pièces, excepté ceux qui prirent leur route par le voisinage du camp de Barbation, lequel fit évacuer les postes qui pouvoient les incommoder. Le César ayant besoin de bateaux pour attaquer quelques pelotons d'Allemands réfugiés dans les îles du Rhin, en fit demander à Barbation, qui aima mieux brûler ceux qu'il avoit que de les lui envoyer; il en usa de même à l'égard du superflu de ses vivres, dont l'armée de Julien avoit le plus grand besoin. Celui-ci trouva le fleuve guéable en plusieurs endroits, et y fit

entrer des troupes légères qui détruisirent tout ce qui étoit dans les îles, sans distinction d'âge ni de sexe. Quant à Barbation, s'étant laissé battre, il mit ses soldats en quartier d'hiver au milieu de l'été. Cette défaite et cette lâcheté augmentèrent l'audace des barbares; Julien n'avoit que treize mille hommes, et leur armée croissoit tous les jours. Ils y avoient appelé tous leurs compatriotes. Un de leurs princes à qui Constance venoit d'accorder la paix, voulant retenir ses sujets, fut massacré par eux, et ils se rendirent au camp d'un autre chef de leur nation. Julien, malgré l'infériorité du nombre, les alla chercher dans les plaines de Strasbourg. Étant arrivé à leur vue vers midi, après une marche de sept lieues, il voulut faire reposer son armée jusqu'au lendemain. Ses soldats remplis de confiance en leur chef, demandèrent à grands cris de combattre sur-le-champ. Julien ne fit point de harangue. C'étoit un privilège que les empereurs se croyoient réservé, et il n'avoit garde de choquer la jalousie de Constance. Il dit seulement quelques mots à ses soldats, en parcourant le front de l'armée à travers les traits qui siffloient à ses oreilles. Il leur recommanda de se défendre d'une ardeur précipitée. « Suivez-moi, ajouta-t-il, vous me ver-
» rez au chemin de la gloire, sans que j'aban-

» donne celui de la prudence ». L'infanterie Allemande exigea que les princes qui la commandoient missent pied à terre, afin que le danger fût égal pour tous. Sept rois, dix princes d'extraction royale, et une troupe nombreuse de vaillante noblesse étoient à la tête de trente-cinq milles des plus braves soldats de la Germanie. Julien qui combattoit à la droite, voyant fuir six cents de ses meilleurs cuirassiers, se jette au-devant d'eux, et en leur présentant tour-à-tour la perspective de la gloire et celle de l'infamie, parvient à les rallier et les ramène à la charge. Les Germains avoient l'avantage de la taille et de la force; les Romains celui de la discipline et du sang-froid, qui, dirigés par l'habileté de leur chef, triomphèrent enfin. Les barbares qui combattoient sous les drapeaux de l'Empire, décidèrent du sort de cette journée. Un des rois Germains fut pris, et demanda la vie avec bassesse en se prosternant aux pieds du vainqueur. On la lui accorda; mais il survécut peu à sa défaite. Ce combat mémorable fut le salut de la Gaule, et rendit à l'Empire son ancienne frontière. Les Romains n'y perdirent que deux cent quarante-sept hommes, six mille Allemands restèrent sur le champ de bataille, sans compter un plus grand nombre qui périrent dans le Rhin. Julien condamna les six cents cuirassiers qui

avoient lâché le pied, à traverser le camp en habits de femmes. Ils réparèrent leur faute et leur honneur à la campagne suivante. La jalousie de Constance s'aigrit des succès de Julien, que la cour appeloit par dérision le *Victorin :* allusion maligne au tyran de ce nom, qui, après avoir dompté les Germains et les Francs, avoit usurpé le titre d'Auguste. L'empereur, par une vanité stupide, s'approprioit tout l'honneur des succès de ses généraux. Si une victoire étoit remportée en Perse tandis qu'il étoit en Italie, de pompeuses relations entretenoient l'Empire de la gloire de Constance, sans nommer même le général victorieux. A l'occasion de l'affaire de Strasbourg, dont il étoit à quarante marches de distance, il publia des proclamations où il se représentoit à la tête de son armée mettant les Germains en fuite, prenant un de leurs rois, et où il ne faisoit aucune mention du César.

Celui-ci ayant chassé les Allemands au-delà du Rhin, les alla chercher dans leur pays. Il passa le fleuve à Mayence, sur un pont qu'il y jeta. Les ennemis n'osèrent l'attendre, et lui envoyèrent demander la paix. Il ne leur accorda qu'une trève de dix mois, après avoir rétabli, sur leur frontière, une forteresse qu'ils avoient ruinée. Cette glorieuse campagne se termina par un avantage sur les Francs qui habitoient les con-

fins de la Gaule et de la Germanie ; l'intrépidité, plus encore que le nombre, faisoit considérer ces peuples comme les plus formidables des barbares. Un orateur du temps les peint ainsi : « Ils » bravent la mer et ses orages ; les neiges de » l'hiver ont pour eux autant de charmes que les » fleurs du printems. Ils regardent la paix comme » une calamité, et la guerre comme l'honneur » et la félicité suprême du genre humain ; vain- » queurs, ils ne cessent de poursuivre ; vaincus » ils cessent bientôt de fuir, et reviennent à la » charge. Ils ne laissent pas à leurs voisins le » temps de quitter leur casque. » Julien attaqua six cents guerriers de cette nation, qui ayant fait du dégât aux environs de Juliers s'étoient, à l'approche des Romains, jetés dans deux forts sur la Meuse. Ils soutinrent avec une constance inébranlable un siége de cinquante-quatre jours. Epuisés par la faim, ils dérogèrent pour la première fois à leur ancienne loi, qui leur ordonnoit de vaincre ou de mourir. Ils se rendirent : Julien les envoya sur-le-champ à Constance, qui les reçut comme un don précieux, et les incorpora dans l'élite de sa garde.

Le César vint passer l'hiver à Paris. Il avoit une affection particulière pour cette ville, dont il a fait une description agréable. Renfermée dans l'île qu'on nomme encore la cité, on

y

y entroit de deux côtés par deux ponts de bois. Julien loue la pureté de ses eaux, la température de son climat, la culture de son territoire. Une épaisse forêt couvroit le nord de la rivière. Ce fut pendant cet hiver que le préfet de la Gaule, Florence, ayant voulu augmenter les taxes, sous prétexte que la guerre l'exigeoit, Julien lui démontra, par un calcul exact, qu'elles étoient plus que suffisantes pour toutes les dépenses. Ce préfet fut dans la suite envoyé en Illyrie, où il exerça les droits du fisc avec tant de cruauté que plusieurs de ses habitans se pendirent de désespoir.

358.

Les bords du Danube étoient, comme ceux du Rhin, le théâtre de la guerre. Les Sarmates et les Quades, unis pour le pillage, dévastoient la Pannonie et la Haute-Mésie. Toutes leurs troupes ne consistoient qu'en cavalerie. Ils menoient toujours à la main un ou deux chevaux, et dans les longues traites sautoient légèrement de l'un sur l'autre. L'Empereur passa le Danube sur un pont de bateaux, tailla en pièces tout ce qui se présenta devant lui, mit tout à feu et à sang dans la Sarmatie. Les Barbares désespérés sortent de leurs retraites, et s'avancent comme pour demander la paix : rendus à la portée du javelot, ils s'élancent en fureur sur les Romains, qui, malgré la surprise, les reçoivent avec cou-

SARMATES ET QUADES.

rage et les mettent en fuite. Aussi-tôt Constance marche vers le pays des Quades. Ces peuples, effrayés du sort de leurs voisins, sollicitent sa clémence. Comme il les accueillit avec faveur, le chef des Sarmates, voulant profiter de cette disposition pacifique, vint se prosterner à ses pieds, à la tête de ses troupes rangées en bataille devant le camp des Romains, et demanda pardon à genoux de ses attentats contre l'Empire. Sur un signal qu'il donne à ses soldats, ils posent à terre leurs armes, et les mains jointes implorent la miséricorde de l'Empereur. Il accorda la paix et aux Quades et aux Sarmates, se contentant d'exiger des otages et la restitution des prisonniers. Il restoit à subjuguer les Limigantes. Ces esclaves, usurpateurs d'un vaste pays, avoient osé insulter les frontières de l'Empire. L'Empereur conçut le dessein de les transplanter. Les premiers qu'on attaqua se crurent perdus au premier aspect de l'armée romaine, et demandèrent quartier, consentant à tout excepté à leur translation. Constance les fait envelopper sans qu'ils s'en aperçoivent, et leur accorde une conférence qu'ils avoient demandée, et dans laquelle il leur signifie qu'ils doivent se préparer à vider le pays, pour s'établir dans celui qui leur seroit assigné. En signe de soumission, ils jettent leurs boucliers loin

d'eux, et les jettent du côté de l'Empereur, afin de gagner du terrein en les allant reprendre, sans qu'on puisse soupçonner leur projet. A peine les ont-ils ramassés, qu'ils s'élancent vers le prince pour l'exterminer; la garde arrête leur première fougue, et l'armée accourant les écrase de tout côté. Pas un ne demande quartier; tous périssent les armes à la main; aucun de ceux qui sont mutilés ne pousse un soupir. On les entendoit dire en expirant : « c'est le nombre qui » triomphe et non pas la valeur. » Cette boucherie ne dura qu'une demi-heure. L'armée romaine, secondée par les Sarmates autrefois expulsés, s'avance dans le pays, brûlant et exterminant tout devant elle, les femmes mêmes, les enfans et les vieillards. La nation se soumit; mais ces esclaves refusèrent de rendre leurs armes à des maîtres dont ils avoient brisé le joug, et ne les livrèrent qu'aux Romains; on les éloigna du Danube, et le pays fut rendu aux Sarmates qui en avoient été chassés vingt-quatre ans auparavant. Constance reçut de son armée victorieuse le surnom de Sarmatique.

Julien maintenoit la tranquillité de la Gaule par de nouveaux exploits, et sa félicité par la sagesse de son administration. La Grande-Bretagne lui fournissoit auparavant des blés qui, par le Rhin, se distribuoient dans les contrées

septentrionales. Ce transport devint impraticable depuis que les Barbares s'étoient rendus maîtres des bords et de l'embouchure du fleuve. Le préfet du prétoire crut devoir acheter d'eux la liberté du passage, et Constance avoit consenti à ce marché. Ces Barbares étoient les Saliens, peuplade de Francs fixés dans la Toxandrie, et les Chamaves qui habitoient plus bas vers l'embouchure du Rhin. Julien, qui n'avoit pas été consulté, trouva le marché honteux, et résolut de chasser ces peuples des bords du fleuve. Il réduisit les uns et les autres, leur donna la paix, et la navigation demeura libre.

La stricte équité ne sauroit approuver l'artifice dont il usa envers les premiers. Leurs ambassadeurs étoient venus pour traiter de la paix avec lui, et le rencontrèrent à Tongres. Il les renvoya demander de nouvelles instructions sur des difficultés qu'il fit naître, leur laissant croire qu'ils le retrouveroient dans cette ville. A peine furent-ils en chemin qu'il marcha sur leurs pas, et prit les Saliens au dépourvu. On raconte, à l'occasion de la paix qu'il accorda aux Chamaves, une anecdote intéressante. Leur ayant demandé des otages, on le pria de nommer ceux qu'il désiroit: « le fils du roi, répondit-il. » A ce mot, les Barbares poussent des cris lamentables, et leur chef, leur ayant imposé silence, répond à César,

d'une voix entrecoupée de sanglots, que son fils est tombé sous les coups des Romains. A l'instant le jeune prince, dont les Chamaves pleuroient la mort, paroît devant eux; il avoit été pris dans un combat. Julien dit aux Barbares: « La guerre vous l'avoit ravi; Dieu et les Romains » vous le rendent. Je le garderai près de moi, » non comme un otage, mais comme un enfant » que je veux élever. Si vous manquez au traité, » votre infidélité sera punie, mais son inno- » cence sera respectée. » Les Barbares, pénétrés de reconnoissance et d'admiration, se prosternèrent devant lui, et le comblèrent de louanges.

Après cette expédition qui assuroit, pour l'avenir, les subsistances de la Gaule, il arriva que l'armée du César en manqua un moment; elle s'abandonna aux murmures, et Julien ne fut plus alors qu'un sophiste, un imposteur, un faux philosophe. C'étoit trop, disoient les soldats, d'être privé à-la-fois et de pain et d'argent. Leurs plaintes, sur ce dernier article, n'étoient que trop fondées. Depuis que Julien les commandoit, Constance, loin de les encourager par quelques gratifications après leurs succès, négligeoit même le paiement de leur solde, ce qui étoit de sa part plutôt une combinaison de malignité que d'avarice. Julien, plus touché du malheur de

ses troupes, qu'offensé de leurs murmures, ne s'occupe que de les soulager, loin de vouloir les punir. L'abondance ayant ramené bientôt le respect et l'obéissance, et la trève de dix mois étant expirée, il entreprit une seconde expédition au-delà du Rhin, pour combattre deux rois allemands ; Julien les contraignit de rendre tous leurs prisonniers, et obligea l'un d'eux de fournir, à ses dépens, les matériaux pour rétablir les villes romaines qu'il avoit ruinées. Près de vingt mille captifs, qui avoient souffert au-delà du Rhin le plus dur esclavage, furent rendus à leurs foyers : la Gaule reprit une face nouvelle. Les villes se relevoient; les campagnes, naguère désertes et incultes, se repeuploient et se couvroient de moissons. Les arts refleurissoient, les revenus publics augmentoient, quoique le peuple fût moins grevé d'impôts. Une telle conduite, et des succès si brillans, ne purent imposer silence à l'envie. Le compte que Julien en rendoit à l'empereur, tout modeste qu'il étoit, sembloit toujours exagéré; tandis que la Gaule retentissoit de ses éloges, il n'étoit à la cour qu'un homme vain et timide qui s'enorgueillissoit de faire fuir des sauvages encore plus lâches que lui.

359. Constance instruit que les Limigantes, quittant le pays qu'il leur avoit assigné, se rapprochoient du Danube, et commençoient à faire des in-

cursions, marche promptement à eux, et leur envoye demander pourquoi ils franchissent les limites convenues. Ils répondent en déplorant leur situation actuelle, et en conjurant l'Empereur de leur accorder une habitation quelconque dans ses états : à ce prix ils lui promettent une inviolable fidélité. Constance oubliant leur récente perfidie, écouta ses flatteurs qui firent valoir l'utilité d'une colonie de soldats, en un temps où les provinces aimoient mieux fournir de l'argent au fisc que des hommes à l'armée. L'Empereur donna audience aux Limigantes près d'Aquincum ; mais au moment où il leur parloit de dessus son tribunal, un de ces Barbares lançant vers lui une de ses sandales, cria d'une voix terrible, *marha! marha!* C'étoit le cri de guerre de la nation ; tous s'élancèrent avec violence pour enlever l'Empereur. La courageuse fidélité de ses gardes qui se firent tuer à ses pieds, lui donna le temps de se sauver à cheval, après avoir quitté les habits impériaux, pour n'être pas reconnu. Son trône et son lit d'or furent mis en pièces et pillés. Cette horrible trahison reçut son châtiment à l'heure même. Les soldats Romains exterminèrent jusqu'au dernier des Limigantes ; en sorte que leur nation disparut de la terre.

Heureux par-tout alors à la guerre, l'empereur n'en étoit pas moins tourmenté de la crainte des

conspirations, et sa foiblesse étoit pour les délateurs une source d'opulence : un d'eux, ce Barbation qui après avoir trahi Julien, étoit revenu faire sa cour à ses dépens, fut lui-même la victime des défiances qu'il avoit si souvent inspirées contre les autres. On coupa la tête à sa femme et à lui, sous le prétexte chimérique d'un dessein d'usurpation qu'on lui supposa. Une superstition des habitans de la Thébaïde fut encore pour Paul *La Chaîne* une mine féconde ; ils consultoient fréquemment un oracle du pays. Constance à qui l'on transmit quelques-unes des questions qui étoient faites au Dieu, crut y voir du danger pour sa sûreté. Paul fut chargé des informations et des procédures à cet égard. Un grand nombre de victimes furent immolées, et la confiscation étoit toujours la suite du supplice. Les choses les plus indifférentes étoient travesties en crimes capitaux. Porter au cou un préservatif superstitieux, passer le soir près d'une sépulture étoit réputé un sortilège, ou un commerce avec les morts dans l'intention de perdre l'Empereur.

Sapor donna bientôt à Constance des occupations plus sérieuses que la recherche de ces conjurations imaginaires. Après une négociation et une correspondance inutile, dans laquelle, outre le titre de roi des rois, le monarque Persan se donnoit celui de frère du soleil et de la lune, et

se disoit habitant des astres, ce prince se préparoit à la guerre. Ursicin commandoit alors dans les contrées Orientales; personne n'étoit plus capable de les défendre contre les Perses. Mais, seul entre tous les guerriers de l'Empire, il avoit dédaigné la faveur de l'eunuque Eusèbe, et il avoit de plus refusé de lui céder une belle maison qu'il possédoit à Antioche; il fut rappelé. Tout l'Orient en poussa un cri de douleur et de consternation. Les eunuques changèrent d'avis, et l'y renvoyèrent sans autorité, pour lui imputer ensuite les fautes de Sabinien nommé son successeur, homme peu digne du commandement, qui, pendant que la Perse entière venoit fondre sur lui, s'amusoit tranquillement dans Edesse à faire exécuter, par ses soldats, des danses militaires au son des clairons et des trompettes. Ursicin, quoique sans titre, prit sur lui la défense de la province. Sa réputation et la nécessité lui rendirent le pouvoir que la cabale lui avoit enlevé. L'historien Ammien-Marcellin servoit sous lui. On peut remarquer comme une singularité la rencontre qu'ils firent d'un Parisien qui, ayant déserté de l'armée des Gaules, et s'étant réfugié chez les Perses, leur servoit d'espion. Sapor, à la tête de plus de cent mille combattans choisis parmi les plus braves nations de ses états, entra dans la Mésopotamie. Ils trouvèrent la

campagne évacuée, les habitans retirés dans des forts avec leurs troupeaux, et tous les fourrages verts brûlés sur pied. L'Euphrate débordé opposant un obstacle à leur passage, ils remontèrent par un long détour vers sa source où il étoit guéable, et traversèrent des pays qui n'avoient pas été ruinés. Ursicin en accourant pour rompre les ponts, pensa périr par la lâcheté de quelques Illyriens, qui, chargés de couvrir la marche, abandonnèrent leur poste pendant la nuit. Sa troupe fut défaite, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Sapor résolu de pousser ses conquêtes au cœur de l'Empire, ne s'arrêta point devant Nisibe. Mais en passant sous les murs d'Amide, il voulut voir si la garnison intimidée par sa présence ne se rendroit pas; et à cet effet, il s'approcha si près qu'il fut reconnu. Un trait lancé des remparts déchira ses habits. Outré de fureur, et traitant cette action de sacrilège, il vouloit détruire la ville de fond en comble. On eut beaucoup de peine à l'engager de lui offrir sa grâce, à la condition qu'elle se rendroit. Le lendemain, Grumbate, roi des Chionites, qui accompagnoit Sapor, en fait la proposition au pied des murs; on lui répond par une grêle de javelots, et son fils unique, remarquable par sa valeur et sa bonne mine, tombe mort à ses pieds. Les cérémonies de ses funé-

railles durèrent sept jours, pendant lesquels on suspendit les opérations du siége. Son corps, revêtu de ses armes, fut placé sur un lit élevé, et à l'entour on dressa dix autres lits, sur chacun desquels étoit une figure de cadavre. Les soldats buvoient et mangeoient en dansant, et en chantant des airs lugubres. Les femmes, qui suivoient toujours en grand nombre les armées persanes, pleuroient et poussoient de grands cris. Le corps fut brûlé et les os recueillis dans une urne d'argent. Pour appaiser la douleur du roi on lui promit la destruction d'Amide. Les assiégés, se voyant sans espoir de salut, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Les nations auxiliaires de la Perse tirèrent leurs postes au sort, et Grumbate donna le signal de l'attaque. C'étoit une flèche ensanglantée qu'il lança contre la place. Ursicin, qui s'étoit sauvé à Edesse ne put jamais déterminer Sabinien à secourir la malheureuse Amide qu'il étoit hors d'état de protéger lui-même. Un petit corps de Gaulois qui s'y trouvoit, se signala par une entreprise de la plus extrême audace. Ces braves gens s'ennuyant d'un siége où ils ne pouvoient à leur gré montrer leur courage, las d'un genre de guerre qu'ils entendoient peu, sortoient sans précaution pour faire un coup de main, et revenoient toujours avec perte. On les retint de force dans l'enceinte des murs. Un jour

ils aperçurent des captifs faits au-dehors, que les Perses traînoient dans leur camp. Il se trouvoit parmi eux des femmes et des vieillards qui ne pouvoient suivre, et que ces barbares vainqueurs abandonnoient dans les chemins après leur avoir coupé les jarrets. Les Gaulois, frémissant de rage, demandent à grands cris l'ouverture des portes, et menacent d'égorger leurs officiers s'ils s'y refusent. Il fallut céder à leur impatience, et dès que la nuit est venue, ils vont au camp de Sapor, dans le dessein de le tuer au milieu de cent mille hommes : accablés par le nombre ils reculent à petit pas sans tourner le dos. Après avoir fait un ravage incroyable dans l'armée des Perses, et perdu quatre cents des leurs, ils rentrèrent, presque tous blessés. Constance, pour conserver la mémoire de cette action étonnante, fit dresser dans Edesse les statues de leurs capitaines. Sapor, désespéré de la longue résistance qu'il éprouvoit, se battoit comme un jeune officier, contre la coutume des rois de sa nation, qui ne s'exposoient jamais dans les combats. Soixante-dix Perses des plus agiles firent un trait aussi hardi peut-être que celui des Gaulois. Un traître leur découvrit un escalier souterrain pratiqué dans le roc, et menant à une tour qui étoit dégarnie, parce qu'on la croyoit suffisamment défendue par sa position. Ils s'en emparent,

et à un signal convenu les Perses donnent l'assaut. Si cette petite troupe eût pu se maintenir quelques instans de plus, peut-être eût-elle assuré la réduction de la place par le sacrifice de sa vie, qu'elle perdit sans fruit, mais non pas sans gloire. Les Perses firent enfin une large brêche ; la garnison épuisée et réduite ne put résister à leur nombre et à leur impétuosité. Tout ce qui ne put fuir fut égorgé sans égard à l'âge ni au sexe. La ruine d'Amide, qui fit perdre au vainqueur trente mille hommes et la saison la plus favorable pour la conquête, sauva la Syrie.

Constance en ce moment s'occupoit de théologie. Il assembloit à Rimini les évêques d'Occident, et ceux d'Orient à Séleucie. Au premier de ces conciles, il se trouva plus de quatre cents évêques : quatre-vingt seulement étoient Ariens, et néanmoins à force de ruses, d'intrigues, de menaces, de sollicitations, ils obtinrent une profession de foi conforme à leur doctrine. Ce fut alors, dit Saint-Jérôme, que *l'univers s'étonna d'être devenu arien*. Les évêques catholiques, de retour dans leurs diocèses, reconnurent la surprise, et désavouèrent les décrets de Rimini. Ce fut la source d'une nouvelle persécution, pendant laquelle l'évêque de cette ville fut assommé par les soldats à coups de pierres et de bâtons. A Séleucie le triomphe de l'arianisme

ne souffrit pas d'obstacle; sur cent soixante évêques à peine s'y trouva-t-il 14 ou 15 adversaires.

Le gouvernement de Julien formoit un contraste marqué avec celui de l'Empereur. Après avoir pendant l'été dispersé les ennemis de l'état, il employoit l'hiver à consolider le bonheur de ses sujets. En entrant en campagne, il avoit remis aux gouverneurs des provinces les causes portées à son tribunal. A son retour il examina leurs jugemens, adoucit la rigueur de la loi, et prononça sur la conduite des juges; sa haine contre les concussions ne l'entraînoit jamais au-delà des bornes de l'équité. Un Romain accusé de ce crime nioit tout, et l'on manquoit de preuves. L'accusateur s'écrioit avec véhémence: « Qui sera » jamais coupable s'il ne faut que nier? Et s'il » suffit d'affirmer, répondit César, qui jamais » sera déclaré innocent? »

Julien fit une quatrième campagne, et passa une troisième fois le Rhin, pour achever de subjuguer ceux des princes allemands qui étoient ennemis de l'Empire. La terreur de son nom suffit presque seule pour en venir à bout. Cependant quand il eut repassé le fleuve pour retourner sur ses pas, un des princes qui lui avoit donné son fils en otage l'envoya redemander avec menaces, sans avoir rendu les prisonniers, comme on lui en avoit prescrit la loi. Julien dit

aux députés : « Ramenez cet enfant ; ce n'est
» pas une caution suffisante pour tant de braves
» gens qui valent mieux que lui. » Et il écrivit
au père : « Je vous envoie à mon tour des dé-
» putés, remettez leur tous les prisonniers que
» vous retenez, ou n'imputez qu'à vous les
» suites funestes de votre perfidie. » En même
temps il retourne vers le fleuve. Le roi allemand
n'attendit pas l'orage, il obéit promptement à la
sommation.

360.

Les flatteurs de la cour n'osant plus essayer
de tourner en ridicule le César, dont la gloire
enfin leur avoit imposé, changèrent leur plan
d'attaque ; ils exagérèrent, sa réputation, ses
talens, ses services, afin d'enflammer la jalousie
et d'accroître les appréhensions de l'empereur.
Ils y réussirent si bien qu'il résolut de désarmer
le César. Le repos dont jouissoit la Gaule en ce
moment, et le danger des provinces orientales
en fournissoient un prétexte spécieux. On ordonna
donc à Julien de faire partir l'élite de ses troupes
pour Constantinople. On lui envoya à Paris un
secrétaire d'état pour les amener. Le jeune prince
déclara être absolument soumis aux volontés
de l'Empereur ; mais il observa qu'on ne pouvoit,
sans injustice et sans risque, entreprendre de
faire partir les auxiliaires, qui ne s'étoient donnés
à lui qu'à la condition qu'on ne leur feroit jamais

passer les Alpes. Julien vouloit consulter le préfet du prétoire et le général de la cavalerie qui étoient absens. Il étoit désespéré de voir la Gaule abandonnée en quelque sorte aux Barbares. Tandis qu'il délibéroit, une main inconnue fit courir dans le quartier des soldats de la Gaule, un libelle injurieux pour Constance, et dans lequel on déploroit le sort des soldats qu'on exiloit, disoit-on, aux extrémités de la terre. Les officiers attachés à l'Empereur n'en pressoient que plus vivement le départ. Après quelques objections encore, Julien n'ayant d'autre parti à prendre, que d'obéir ou de lever l'étendard de la rébellion, se rendit à leurs instances. Il leur conseilla de ne point faire passer les troupes à Paris, où il étoit à craindre que la vue d'un prince qu'elles chérissoient et dont on les forçoit de s'écarter, ne redoublât le mécontentement et n'échauffât les esprits : cet avis fut rejeté. Au premier mouvement que firent les troupes, la désolation fut générale : croyant déjà voir l'ennemi dans son sein, toute la Gaule s'ébranla ; les femmes des soldats, portant leurs enfans dans leurs bras, conjuroient à grands cris leurs époux de ne pas les abandonner ; les citoyens consternés leur faisoient les mêmes prières. Au milieu de ces gémissemens l'armée se rendit à Paris pleine d'une secrète indignation. Julien alla au-devant d'elle ;

c'étoit

c'étoit un honneur que les empereurs mêmes avoient coutume de faire aux légions, quand elles se rendoient auprès d'eux. Il monta sur un tribunal aux portes de la ville; après avoir donné des louanges particulières à ceux qui méritoient cette distinction, il exalta la valeur et les exploits de tous en général, et les félicita d'aller combattre sous les yeux d'un souverain généreux, auquel ils devoient obéir avec empressement.

Les soldats ne donnèrent aucun des signes ordinaires de leur approbation. Julien traita splendidement les principaux officiers et les combla de présens. Le lendemain fut employé par la troupe à tramer un complot qui éclata dans la nuit. Elle prit les armes, environna le palais qu'on a depuis nommé le palais des Thermes (1) (des bains), et proclama Julien Auguste. Le prince, s'il faut en croire son récit, n'avoit aucune connoissance de ce projet. Il prie Jupiter de lui manifester sa volonté, et le Dieu lui fait connoître qu'il ne doit pas résister à celle de son armée.

Néanmoins, il se tient renfermé toute la nuit. Au point du jour, les soldats enfoncent la porte, entrent l'épée à la main, l'entraînent avec une

(1) Il en subsiste encore des débris dans la rue de la Harpe.

respectueuse violence, et le saluent du titre d'Auguste. Il se refuse à leur empressement avec opiniâtreté; tantôt il emploie la prière, et verse des larmes, tantôt il s'abandonne à des mouvemens d'indignation. Il leur promet qu'ils ne passeront point les Alpes, et qu'il obtiendra pour eux, de l'Empereur, le pardon d'une erreur passagère. Ils n'écoutent rien; et Julien cède enfin aux clameurs forcenées qui lui annoncent qu'il faut mourir ou régner. La cérémonie se termine par la promesse de cinq pièces d'or et d'une livre d'argent à chaque soldat (environ 120 liv.), présent accoutumé des Augustes à leur avénement. Julien en apparence accablé de douleur, se renferma dans le palais sans vouloir porter le diadème. Il prétendit avoir, dans la nuit suivante, vu en songe le Génie de l'Empire, qui lui reprochoit de s'opposer lui-même à son agrandissement. Il est assez difficile de croire à son innocence, quand on réfléchit à ce libelle, à cette déclaration de Jupiter, à ce songe, à cette lente obéissance, à tout l'ensemble de sa conduite qui paroît avoir été artificieusement combiné. Cependant sa complicité primitive dans la révolte qui le porta au trône, est encore regardée comme un problême historique. Tandis qu'il s'enfonçoit dans la solitude, les amis de Constance machinoient pour lui ravir le diadème et la vie. Julien

qui en reçut l'avis, ne paroissoit point l'écouter, lorsque l'officier qui l'avoit donné, sème l'alarme parmi les soldats. Ammien-Marcellin, pour la rendre plus vive, s'écrie qu'on vient d'assassiner l'Empereur. La troupe accourt, le voit avec ravissement sain et sauf, et veut massacrer les conjurés. Julien s'y oppose, prend sous sa sauve-garde tous ceux qui sont réputés ses ennemis, et cette révolution ne fait pas couler une seule goutte de sang. Le nouvel Auguste assembla l'armée au Champ de Mars, s'y présenta dans toute la pompe impériale, la harangua et lui déclara que désormais personne ne pourroit, sur une autre recommandation que celle de ses services, obtenir aucun emploi civil et militaire.

Julien désirant éviter les horreurs d'une guerre civile, envoie des députés à Constance, chargés d'une lettre dans laquelle il ne prend que le titre de César, mais demande la confirmation de celui d'Auguste. Il tâche d'excuser la violence des soldats qui ont arraché son consentement, et fait valoir sa résistance poussée jusqu'au péril de sa vie. En offrant de reconnoître la supériorité de Constance, il lui représente qu'il est d'une indispensable nécessité que la puissance souveraine soit partagée entr'eux, et que les Gaulois ne se laisseront jamais traîner sur les frontières de la Perse. Ammien-Marcellin pré-

tend qu'à cette lettre ostensible en étoient jointes de secrètes, pleines d'aigreur et de reproches, ce qui peut paroître douteux. Les envoyés de Julien trouvèrent Constance à Césarée de Cappadoce, marchant vers la Perse. Il étoit déjà instruit de la révolte, et n'en continuoit pas moins sa route. Il députa vers Julien, et lui manda qu'il eût à déposer le titre d'Auguste, et à reprendre celui qu'il tenoit de sa bonté. Il lui rappela qu'étant orphelin, il n'avoit trouvé de refuge que dans sa bienveillance. En lisant ces mots, Julien indigné s'écria : « Quoi, c'est l'as- » sassin de ma famille qui ose me faire souvenir » que je suis resté orphelin ! » Il dit à l'envoyé de Constance qu'il quitteroit le titre d'Auguste, si c'étoit la volonté des légions, et l'engagea de se trouver le lendemain au Champ de Mars, lui répondant de sa sûreté. Il y convoqua le peuple et vint à la tête de son armée. Là fut lue l'impérieuse lettre de Constance. Quand on en vint à l'endroit où il réduisoit Julien au titre de César, on cria de toute part : « Julien Auguste, c'est » le vœu de l'armée, de la Province et de » l'Empire! » Julien renvoya le député de l'Empereur avec une réponse dans laquelle il laissa éclater la colère et la haine qu'il avoit été forcé de dissimuler vingt ans. Les deux Augustes ne se pressèrent pas de vider leur querelle. Julien

passant le Rhin pour la quatrième fois, alla réprimer les Attuariens, peuplade de Francs, vers les pays de Clèves et de Munster, qui ravageoient alors la frontière de la Gaule. Ils n'étoient pas en défense, croyant les chemins qui menoient à eux impraticables, et ne se souvenant pas qu'on eût jamais pénétré dans ce pays. Leur résistance ne fut pas longue.

L'Empereur, de son côté, faisoit la guerre à la Perse. Sapor prit deux places importantes dans la Mésopotamie, Singare, située dans un désert sablonneux, et Bézabde sur une hauteur au bord du Tigre. Il fortifia celle-ci et démantela l'autre. Après avoir échoué devant une troisième place, qui appartenoit aux Arabes indépendans, il retourna dans ses états. Constance voulut reprendre Bézabde; il l'assiégea d'abord, puis la bloqua, toujours infructueusement; et forcé d'abandonner l'entreprise, vint passer l'hiver à Antioche. Au printemps, il retourna dans la Mésopotamie.

361.

Julien alors résolut de commencer la guerre civile. Les soldats de Magnence s'étoient dispersés et ne subsistoient que de brigandages; une prudente amnistie en délivra les grands chemins, en les rappelant à leurs drapeaux. Quoique depuis long-temps décidé dans son cœur contre le christianisme, comme son armée étoit

un mélange de chrétiens et de payens, Julien proclama la liberté de conscience, et continua encore quelques mois de suivre à l'extérieur le culte des premiers. Constance, pour le retenir dans la Gaule, sacrifiant à son intérêt celui de l'état, avoit excité les Barbares à se jeter sur les provinces de l'occident. Julien fit enlever et relégua en Espagne un roi allemand qui feignoit de lui être attaché, quoiqu'il fût d'accord avec son rival; puis passant le Rhin de nuit et à l'improviste, tomba sur les Barbares qui lui demandèrent quartier. Ceux qui n'avoient pas pris les armes l'assurèrent de leurs intentions pacifiques, et corroborèrent les traités par de nouveaux sermens. Affranchi de toute crainte pour la Gaule, Julien ne songe plus qu'à marcher vers Constance. Il assemble ses soldats dans les environs de Bâle, leur propose de les conduire aux extrémités de la Dacie, où de premiers avantages leur en prépareront de nouveaux, anime leur confiance par le souvenir de leurs exploits, leur recommande sur-tout la plus grande modération envers les citoyens paisibles, et leur demande un serment de fidélité. Tous frappent de concert leurs boucliers, le nomment le favori du ciel, le vainqueur des rois et des nations; et pour donner au serment qu'ils prêtent avec transport, la forme la plus solennelle, ils lèvent leurs

épées sur leurs têtes, et ces mêmes auxiliaires, qui avoient refusé de passer les Alpes pour le service de Constance, sont prêts à suivre Julien jusqu'au bout de la terre. Un seul homme, Nébride, préfet du prétoire, déclara qu'étant comblé des bienfaits de Constance, il ne pouvoit engager sa foi contre lui. On voulut le massacrer : une de ses mains fut coupée ; il alla se jeter aux pieds de Julien, qui le couvrit de sa robe, et lui permit de se retirer où il lui plairoit. Ce prince donna sa place à son mentor, à son ami Salluste, que la malignité des courtisans avoit fait rappeler des Gaules quatre ans auparavant, et qui vint l'y rejoindre. Il assigna le rendez-vous de l'armée à Sirmium, et partit à la tête de trois mille hommes, prenant sa route par la Forêt-Noire, marchant le premier à pied, la tête nue, vivant comme le simple soldat, traversant les rivières à la nage, suivant toujours la ligne directe, sans examiner s'il étoit sur le territoire des Romains ou des Barbares : sa célérité surmonta tous les obstacles. Ses généraux s'emparèrent des magasins que Constance avoit amassés au pied des Alpes. Ils enlèvent Lucillien qui commandoit en Pannonie, dans le temps où il les croyoit encore bien loin. Ce général, amené à Julien, lui représente indiscrètement la témérité de son entreprise. « Réservez, lui dit le

» prince, vos timides avis pour Constance ; en
» vous donnant à baiser le bas de ma robe, je
» vous ai reçu non comme un conseiller, mais
» comme un suppliant. » L'usurpateur se présente si subitement devant Sirmium, que la plupart des habitans, entendant parler de l'arrivée de l'Empereur, croient qu'il s'agit de Constance. Il y est reçu avec des cris de joie ; la garnison et les habitans couvrent son chemin de fleurs ; il court se saisir du Pas de Sucques, qui séparoit les provinces de Thrace et de Dacie. L'Italie et la Grèce, dont les deux préfets s'étoient retirés, se déclarèrent en faveur de Julien. Comme ils étoient revêtus du consulat, ce prince, (qui ne pouvoit pas toujours dissimuler la légèreté de son caractère) dans les actes où il en faisoit mention, les appeloit constamment les consuls fugitifs. Il envoya des manifestes à Rome, Athènes, Sparte, Corinthe. Les sénateurs romains n'approuvant point ses invectives sanglantes contre Constance, s'écrièrent qu'il devoit respecter l'auteur de sa fortune. Ils ne goûtèrent pas davantage les déclamations qu'il se permettoit contre les innovations religieuses de Constantin. Nous avons encore la lettre qu'il adressa aux Athéniens. Le paganisme s'y montre à découvert ; il y parle des Dieux. Julien avoit à cet égard levé le masque en entrant dans l'Illyrie.

Il ouvrit les temples fermés par Constantin et Constance, immola des victimes, et engagea les peuples à reprendre la religion de leurs pères; Athènes en donna l'exemple. En poussant ses conquêtes, le conquérant n'oublioit rien pour se faire aimer. Les provinces éprouvèrent ses libéralités et sa justice. Il modéra les tributs excessifs qui les accabloient, rétablit des villes ruinées ou démantelées, fit par-tout réparer les édifices publics. Nicopolis se releva, Eleusis et Athènes recouvrèrent leur antique splendeur; toutes les plaintes furent écoutées. Si ce prince s'éloigna quelquefois de la justice, ce fut en faveur des corps municipaux qu'il se plaisoit à favoriser dans leurs différens avec les particuliers; poussant trop loin le système, en général équitable, de tout réduire au droit commun. Rome manquoit de vivres, parce que le blé de l'Afrique, qui lui étoit destiné, avoit été envoyé à Constantinople. Les Romains se plaignant de la perte d'un convoi si nécessaire, Julien dit en souriant : « Il n'est pas » perdu pour nous, puisqu'il est à Constanti-» nople. » Il se flattoit d'y être bientôt le maître. Une grande quantité de grains, achetée à ses dépens, fut transportée à Rome. Un incident vint menacer sa fortune. Ayant trouvé à Sirmium quelques troupes de Constance, dont il ne se crut pas assez sûr pour les incorporer dans son

armée, il les fit partir pour la Gaule, sous prétexte que leur présence y étoit nécessaire. Elles ne séloignoient qu'à regret, rebutées de la longueur du voyage, et craignant les Germains contre lesquels on les envoyoit. Rendues à Aquilée, elles arborent sur les remparts de cette forte place les drapeaux de Constance. Un pareil exemple pouvoit devenir contagieux pour toute l'Italie, et l'occupation de cette ville par l'ennemi coupoit, en cas de malheur, la retraite de Julien dans la Gaule, et en lui fermant le passage des Alpes-Juliennes, le privoit des secours qu'il attendoit de ce côté-là. Il fut donc contraint de faire rebrousser une partie de ses troupes pour assiéger cette ville; le siége ne pouvoit qu'être très-long. La place fut défendue avec intrépidité.

Constance débarrassé de Sapor qui étoit retourné dans ses états, marchoit en ce moment vers Julien, et le succès qu'il avoit eu dans toutes ses guerres civiles, faisoit croire généralement qu'il en triompheroit; opinion dangereuse pour son compétiteur. Une fièvre ardente l'arrêta dans une bourgade de Cilicie, appelée Mopsucrène, où il mourut à quarante-quatre ans. Il reçut le baptême à l'extrémité. Quoique ce prince ait été souvent cruel par foiblesse et par défiance, l'atroce massacre de tous ses proches,

s'il en fut l'auteur, seroit la seule action de vigueur de son règne; ce qui feroit douter si elle n'a pas été plutôt commise en son nom et à son profit, que par ses ordres. Gouverné par tout ce qui l'entouroit, il commit des injustices sans nombre, quoique porté naturellement à la justice. Il eut quelques-unes de ces vertus compatibles avec la médiocrité du génie; il fut chaste et sobre, récompensoit les services et dédaignoit les injures, n'accordoit les premiers grades qu'à ceux qui avoient rempli les inférieurs, et maintenoit strictement la distinction entre le pouvoir civil et militaire, distinction nécessaire au repos et à la liberté des Empires; il estimoit et protégeoit les lettres. On lui doit plusieurs loix utiles. Dans une de celles où il proscrivoit les libelles anonymes, il dit : « Qu'on doit regarder comme innocent » celui qui ayant des ennemis n'a point d'accu- » sateurs. » Il manqua cependant de mesure en prononçant les mêmes peines contre l'adultère et le parricide. Le paganisme ne fut point persécuté sous son règne. Ceux qui le professoient n'étoient point exclus des premières dignités.

On admettoit alors à la prêtrise et à l'épiscopat des hommes mariés, pourvû que leurs femmes n'eussent pas été convaincues d'adultère; mais il n'étoit pas permis de se marier dès qu'on avoit été revêtu du sacerdoce. Les diacres en avoient

la faculté, lorsque, dans leur ordination, ils avoient déclaré se la réserver.

JULIEN.

Dès que la mort de Constance fut connue, tout l'Empire s'empressa d'obéir à Julien. Aucun obstacle ne retardant plus sa marche, il arriva promptement à Constantinople, qui le reçut avec des transports d'allégresse et d'admiration. La foule qui se pressoit autour de lui, vit peut-être avec étonnement la petite taille et l'air commun d'un jeune prince qui avoit exécuté de si grandes choses, et que la fortune sembloit avoir mené au trône comme par la main. On formoit les plus belles espérances d'un règne annoncé par tant de merveilles. Elles étoient confirmées par ses soldats, qui ne tarissoient pas sur ses louanges, qui lui attribuoient toutes les vertus publiques et privées, et le peignoient avec vérité détaché des plaisirs, de lui-même, et ne respirant que pour le bonheur de ses sujets. Les restes de Constance furent conduits à Constantinople par Jovien, capitaine de ses gardes, qui, assis dans le char funéraire, représentoit l'Empereur, et recevoit les honneurs qu'on avoit coutume de rendre au souverain quand il traversoit les provinces. Julien sans diadème, à pied, vêtu d'un habit de deuil, alla prendre le convoi

au rivage, et l'accompagna jusqu'à l'église en versant des larmes, dont la sincérité doit paroître suspecte.

Une des premières opérations de son règne fut l'établissement d'une cour de justice, pour punir ceux qui avoient abusé de leur crédit sous son prédécesseur : remède souvent utile après un mauvais gouvernement, mais toujours dangereux. Florence fut condamné à mort ; il se sauva et ne reparut jamais. Des délateurs offrirent à Julien de lui découvrir le lieu de sa retraite. Il répondit « qu'il seroit indigne d'un Empereur » de profiter de leur malice pour connoître » l'asile d'un misérable que la crainte de la mort » punissoit assez. » On applaudit au supplice de trois scélérats fameux (1), dont les délations avoient inondé l'Empire de sang et de larmes, et qui furent brûlés vifs ; mais la justice elle-même pleura la mort du trésorier de l'épargne, Ursule, qui avoit libéralement secouru Julien dans tous les besoins que la jalousie de Constance lui avoit fait éprouver. Plusieurs innocens se trouvèrent confondus avec les coupables. On confisqua les biens des condamnés, et ceux qui, par des fraudes charitables, en recéloient quelques débris au profit de leurs malheureuses familles, furent

(1) Paul, et Eusèbe l'eunuque étoient du nombre.

punis par la confiscation de leur propre fortune, ou de peine capitale, s'ils étoient dans l'indigence. L'Empereur ne fut pas sans reproche, même dans la composition de ce tribunal, puisqu'à deux magistrats civils d'une équité reconnue, il joignit quatre généraux d'une impitoyable férocité, dont l'un, qui auroit dû être plutôt assis sur la selette que sur le tribunal, passoit pour avoir le secret de la commission, et la dirigeoit.

Les abus étoient sans nombre sur-tout dans la maison du prince. Il y trouva mille cuisiniers, mille barbiers, une multitude innombrable d'eunuques. Les officiers du palais commençant par se ruiner pour acheter leurs charges que les favoris vendoient fort cher, ne tardoient pas à s'enrichir aux dépens du prince et de la patrie. Julien ayant demandé un barbier, vit entrer un homme en habit superbe. « Je demandois un » barbier, dit-il, et non un receveur général des » finances. » Ce domestique, outre des gages et des gratifications considérables, avoit tous les jours la nourriture de vingt hommes et de vingt chevaux. Le trésor public s'abîmoit dans un tel gouffre. Un seul barbier fut conservé : « C'en est » encore trop, dit le prince, pour qui laisse » croître sa barbe. » Tous les eunuques furent chassés. Il ne garda que dix-sept agens pour l'avertir de ce qui se passeroit d'important dans

les provinces, et ne confia cette délicate fonction qu'à des hommes incorruptibles. En un mot, il purgea le palais de tout ce qui n'étoit pas strictement nécessaire; mais cette réforme indispensable fut opérée avec trop de précipitation et de sévérité. Il ne fit pas entre les serviteurs les distinctions que commandoient la justice et l'humanité; et le palais impérial devint un désert. Il oublia trop qu'il n'y a point de vertu sans modération, et commit souvent la faute d'outrer le bien.

Le luxe de la cour avoit passé dans l'armée de Constance, laquelle pilloit l'Empire, et ne savoit plus guère que fuir devant l'ennemi. Julien y rétablit la discipline, et lui fit reprendre l'habitude du travail qu'elle avoit perdu. Son exemple fut le moyen le plus efficace qu'il employa pour ramener la tempérance et la frugalité. La puissance souveraine n'apporta aucun changement à ses mœurs. Nulle recherche dans sa parure; il pécha même sur ce point par un excès de négligence et d'abandon. Il eut pour la république et la liberté un secret penchant, né sans doute de ses études, et peut-être aussi de l'oppression qui avoit accablé sa jeunesse. C'étoit l'offenser que de lui donner le titre de Seigneur. Son excessive modestie envers les consuls étoit le résultat du même esprit républicain. Ce prince avoit coutume de les accompagner au sénat, lorsqu'ils y faisoient

leur première entrée. Mamertin et son collègue nouvellement élus, étant venus au palais le jour de la cérémonie, Julien court au-devant d'eux, fait entrer leur litière dans ses appartemens, leur demande l'ordre du départ, les place lui-même sur leurs chaises currules, et les précède à pied confondu dans la foule. Mamertin le paya de cette humilité en caressant son amour-propre. Il prononça devant lui son panégyrique qui subsiste encore, et dont la flatterie, quoique ingénieuse, auroit dû ne pas plaire à un philosophe. Deux jours après, Julien assistant aux jeux du cirque, affranchit un esclave. On l'avertit qu'il empiétoit sur les droits des consuls ; il se condamna lui-même à l'amende : vertu de théâtre ! Ce prince populaire augmenta les prérogatives du sénat de Constantinople. Son prédécesseur mandoit ce corps au palais pour entendre debout ses ordres laconiques; Julien se plaisoit à se rendre dans son sein, et à le haranguer. Un jour qu'il se livroit à cette fonction, il est averti que le philosophe Maxime arrive; il quitte brusquement son siége, court à sa rencontre, l'embrasse avec vivacité, l'introduit dans l'assemblée, témoigne avec chaleur la reconnoissance qu'il doit à cet ancien maître, et sort avec lui, le tenant toujours par la main.

Il se faisoit un devoir de rendre la justice, et de

de ne la point faire attendre. Toujours impartial, il ne connoissoit d'autre règle que la loi, et ne se laissoit point abuser par la flatterie. Un jour que les avocats applaudissoient avec enthousiasme à un de ses jugemens : « Je serois, dit-il, fort sen-
» sible à ces éloges, si je croyois que ceux qui
» les donnent eussent le courage de me censurer
» dans le cas où j'aurois décidé le contraire. »
Ses économies le mirent en état d'alléger les tributs. Les couronnes d'or décernées d'abord par la reconnoissance avoient été ensuite, comme nous l'avons dit, exigées par la cupidité, qui en fit monter le poids jusqu'à mille et deux mille onces. Julien rendit à ces présens leur liberté primitive, et défendit que les couronnes excédassent soixante-dix onces. Une de ses maximes de gouvernement étoit, qu'il faut s'en tenir aux lois et aux coutumes anciennes, « à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger. »

Une foule importune d'Egyptiens, ayant appris quelle attention il portoit à réformer les abus du règne précédent, vinrent à Constantinople pour tâcher de tirer parti de cette heureuse disposition. Ils le poursuivoient par-tout, et le fatiguoient de leurs plaintes ou mal fondées ou exagérées. Tous redemandoient de l'argent qu'ils prétendoient leur avoir été arraché mal-à-propos sous différens prétextes. Julien s'en débarrassa

362.

par un moyen peu convenable à un prince. Il leur ordonna de passer à Chalcédoine, avec promesse de s'y rendre incessamment pour leur faire justice; et quand ils y furent, les bateliers employés à ce trajet eurent défense d'en ramener aucun à Constantinople. Las d'attendre inutilement l'Empereur, ils retournèrent dans leur pays.

Les victoires de Julien dans la Gaule avoient répandu un tel éclat que les peuples les plus éloignés, dès qu'il eurent appris la mort de Constance, lui envoyèrent des ambassadeurs pour solliciter son amitié. Il lui en vint du Bosphore Cimmérien et de l'île de Ceylan.

Sa réputation et ses invitations pressantes attirèrent à sa cour un essaim de philosophes. Maxime, dont nous venons de parler, avoit reçu dans sa route les hommages du peuple et des magistrats. Sa philosophie échoua contre les écueils de la cour. La faveur du prince et les adorations des courtisans excitèrent sa fierté; il donna dans le luxe. Libanius doit être compté entre ceux qui jouèrent, près de l'Empereur, un rôle considérable. Ces sophistes le poussoient vivement à la destruction de la religion chrétienne, et lui suggéroient des moyens violens. Mais plus humain et plus habile que ses conseillers, il préféra l'artifice à la violence. « Il pen» soit, dit Libanius, que ce n'est ni le fer ni le feu

» qui changent la croyance des hommes; que
» les supplices ne produisent que des hypocrites
» toujours infidèles pendant leur vie, ou des
» martyrs honorés après leur mort. » Il dut réfléchir d'ailleurs que dans l'état de vigueur où étoit alors le christianisme, il ne pouvoit sans danger employer la force à sa destruction. Il dressa donc un plan tout opposé à celui de Dioclétien et de Galère. Il commença par étaler un zèle ardent pour le culte des dieux, ce qui entraîna tous les indifférens, dont la religion est toujours celle du prince. De nouveaux temples furent élevés, les anciens réparés; les idoles, les sacrifices reparurent. A la dignité de souverain pontife attachée à la personne des Empereurs, Julien ajouta celle de grand-prêtre d'Eleusis. Confondu avec une troupe de sacrificateurs, il partageoit avec eux jusqu'aux dernières fonctions du ministère. L'astrologie, dont il étoit particulièrement entêté, se remit en honneur. Les monnoies, le labarum même, tout reçut les empreintes de l'idolâtrie. Les payens avoient une morale qu'ils puisoient dans la philosophie, mais leur religion n'en avoit point. Pour la purifier et la relever, Julien y transporta la morale des chrétiens; retenant ce que le christianisme avoit de plus accompli, l'esprit de sagesse et de charité qui le caractérise, et qu'il étoit forcé d'y recon-

L 2

noître, il eût voulu en quelque sorte n'en changer que les dogmes. Il lui emprunta aussi sa discipline. Ce qu'il prescrit aux prêtres de ses dieux peut servir de modèle aux ministres de toutes les religions, et il le voyoit pratiquer à la plupart de ceux de l'Eglise chrétienne. « Les premières » qualités de leur état devoient être, disoit-il, » l'amour des dieux et des hommes. S'ils les » possèdent, peu importe qu'ils soient riches » ou pauvres, illustres ou inconnus. » Il ne leur permet de visiter les grands et les magistrats que pour l'intérêt de la veuve et de l'orphelin. Il veut que les pauvres étrangers de toutes les religions soient reçus dans les hôpitaux; que les prêtres soient respectés, mais qu'ils se rendent respectables. Il leur interdit les théâtres, les tavernes, et jusqu'aux lectures qui allument peu-à-peu le feu des passions. Il ne leur permet pas même celle des ouvrages d'Epicure et de Pyrrhon. La sainteté de leur ministère exige une pureté sans tache de corps et d'esprit. Il en peint la dignité en les appelant « les interprêtes des dieux auprès des » hommes; et les cautions des hommes auprès » des dieux. » Il veut que leurs habits domestiques soient simples, que leurs vêtemens sacrés soient magnifiques, et qu'ils fassent l'aumône même de leur nécessaire.

Fidèle à son plan, il n'employoit aucune vio-

lence contre le christianisme, et défendit de maltraiter, sous prétexte de religion, les Galiléens, nom qu'il donnoit aux disciples de Jésus. « Ils » sont, disoit-il, plus dignes de pitié que de » haine. Aveugles, ils s'égarent sur l'essentiel, et » abandonnent le culte des Dieux pour honorer » des restes de cadavres, et des ossemens : » il désignoit ainsi les reliques. Sans ôter tout-à-coup et directement aux chrétiens l'exercice public de leur religion, il le ruinoit sourdement en leur enlevant, sous divers prétextes, leurs évêques et leurs prêtres. Pour éloigner jusqu'à l'idée d'une persécution ouverte, il n'opposoit que la modération aux excès où le faux zèle entraînoit quelquefois les chrétiens. Un évêque arien, vieillard aveugle, lui reprocha son apostasie dans un sacrifice public. « Tais-toi, malheureux aveugle, » lui dit l'Empereur ; le Galiléen, ton dieu, ne » te rendra pas la vue. Je lui rends grâce, ré- » pondit l'évêque, de m'avoir épargné la douleur » de voir un apostat tel que toi. » Julien continua le sacrifice sans répliquer. On ne peut nier que ce sang-froid politique ne soit d'un homme peu ordinaire. Tous les bannis, pour cause de religion, furent rappelés ; mais en paroissant traiter les chrétiens avec douceur, Julien n'omit rien pour les diviser. Sous prétexte d'appaiser leurs querelles, et en effet pour les aigrir,

il mandoit les chefs des partis opposés, les mettoit aux prises, et après que la dispute les avoit échauffés, il les exhortoit à la paix. « Ecoutez-» moi, leur disoit-il, les Allemands et les Francs » m'ont bien écouté. » Il les congédioit ensuite en déclarant qu'il entendoit qu'ils demeurassent unis malgré la contrariété des dogmes que chaque parti auroit la liberté de soutenir. Toutes les sectes étant mêlées et confondues dans l Eglise, il en dut résulter du trouble et de l'anarchie. Le prince félicita sur leur doctrine les plus fameux d'entre les Hérésiarques. Les Donatistes se livrèrent aux plus grands excès en Afrique; le meurtre, le viol, la destruction y furent les suites abusives de la tolérance qui leur étoit accordée. Le dessein de l'Empereur étoit de détruire, les unes par les autres, les diverses communions qui partageoient le christianisme. Il employa un autre expédient qui frappoit sur toutes à la fois : ce fut de défendre aux chrétiens d'enseigner les lettres; il en donna pour raison, que ne croyant pas à la religion des Grecs, ils ne pouvoient sans honte employer à l'instruction les ouvrages pleins de leur doctrine religieuse. Ensuite il leur défendit de fréquenter les écoles, parce que l'évangile devoit leur suffire: sophisme barbare d'un côté, raillerie insultante de l'autre, condamnés même par un auteur payen, (Ammien Marcellin). Le vrai motif de

Julien n'est pas difficile à deviner. Des chrétiens très-éclairés, en même-tems qu'ils montroient les sciences, propageoient leur religion; Julien voulut, en ôtant cet appui au christianisme, l'éteindre dans les ténèbres de l'ignorance.

Il ne laissa guère au reste que la vie à ceux qui le professoient. Ils n'éprouvèrent que vexations et disgrâces, tandis que toutes les faveurs étoient réservées aux payens. Les ecclésiastiques furent dépouillés de leurs privilèges, et ainsi que les veuves et les vierges, privés des distributions fondées par Constantin. On menaça même de leur faire restituer ce qu'ils avoient reçu depuis cette fondation. Les temples abattus furent relevés aux dépens des chrétiens. Les vases sacrés, les ornemens des églises y furent transférés, comme une restitution faite aux Dieux; la perquisition qu'on en fit donna lieu à bien des violences. Des clercs furent emprisonnés et livrés à la torture. Pour mettre toutes les passions dans les intérêts de l'idolâtrie, on établit que la diversité de culte seroit un motif de divorce. On exclut les chrétiens de toute magistrature, sous prétexte que leur loi ne leur permettoit pas de se servir du glaive. Ils ne pouvoient pas même recourir aux tribunaux pour défendre leurs droits. « Votre » religion, disoit Julien, vous interdit les procès » et les querelles. » Un tribut pour les frais de

la guerre fut imposé à tous ceux qui refusoient de sacrifier. Les gouverneurs en prirent occasion de surtaxer les chrétiens; ces malheureux s'en plaignirent à l'Empereur. « L'évangile ne vous » apprend-il pas, répondit ce prince, à mépriser » les biens de la terre, et à souffrir les injustices » avec patience » ? Deux sectes hérétiques de l'église d'Édesse, ayant eu une querelle d'où naquirent de grands désordres, il confisqua les biens de cette opulente église, sans égard pour les catholiques étrangers à la dispute, et manda au premier magistrat de la ville que c'étoit « pour faciliter aux Galiléens le voyage du ciel ». Toute sa bienveillance étoit réservée pour les villes idolâtres. Il évitoit d'entrer dans celles où dominoit le christianisme, refusoit audience à leurs députés, et rejetoit leurs requêtes. Nisibe lui demandant des secours contre les Perses, dont elle craignoit les attaques, il répondit qu'elle obtiendroit tout de lui quand elle auroit commencé par invoquer les Dieux. Il s'appliqua particulièrement à gagner ses soldats à son nouveau culte. Chacun d'eux, aux revues, recevoit un don proportionné à son rang et à ses services. Il exigeoit qu'auparavant ils jetassent un grain d'encens dans le feu allumé sur un autel en l'honneur de Jupiter. Un petit nombre d'entr'eux purent résister à la vue de l'or et à la crainte de dé-

plaire : on les cassa, et on les relégua dans des provinces éloignées. Julien ayant déclaré que ses soldats devoient renoncer au christianisme ou à son service, et principalement ceux de sa garde, trois des officiers qui en étoient refusèrent de fléchir devant ses idoles et sa volonté. Jovien offrit sa démission, qu'on n'accepta point, pour ne pas perdre un militaire de ce mérite; et l'on ne jugea pas à propos de faire opter Valens; mais Valentinien s'étant échappé en présence de l'empereur, jusqu'à frapper le ministre payen qui avoit fait tomber sur lui une goutte d'eau lustrale, et ayant coupé l'endroit de son habit qui l'avoit reçue, fut exilé sous prétexte de négligence dans le service; car on ne vouloit pas paroître punir uniquement pour fait de religion. Le sang coula néanmoins dans quelques provinces. Les payens enivrés de leur fortune présente insultèrent aux chrétiens, qui ayant perdu l'habitude de souffrir, donnèrent occasion à des scènes séditieuses, et furent exposés aux traitemens les plus rigoureux. Le zèle téméraire de quelques-uns d'entr'eux qui troublèrent avec éclat l'ordre public, et la partialité des gouverneurs ennemis du christianisme firent, en plus d'un lieu, outre-passer les ordres de l'empereur. Rien ne porte à croire que ceux-ci se soient conformés à cet égard à sa volonté secrète, et qu'il ait renoncé

au plan de séduction, d'artifice et de sourde persécution qu'il s'étoit tracé; cependant sa partialité envers les chrétiens doit l'entacher d'une partie des violences qu'ils souffrirent. Ce prince philosophe qui avoit établi dans son palais et en général dans son administration une si sévère économie, prodiguoit en cérémonies superstitieuses une partie trop considérable du revenu public. On disoit que s'il revenoit triomphant de la guerre qu'il alloit entreprendre, la race des bêtes à cornes couroit risque d'être éteinte.

Outre la ruine du christianisme, il méditoit celle de l'empire des Perses, et prétendoit illustrer son règne par cette grande conquête. L'ordre de ses finances le mit en état, au bout de six mois, d'en tenter l'entreprise. La seule terreur dé son nom suffit pour contenir les Barbares de l'occident; et malgré son éloignement, ils respectèrent, pendant le cours de sa vie, les frontières de l'Empire, comme si son bras eût toujours été sur leurs têtes. Julien ne négligea pas les intérêts du paganisme dans sa route; il s'en détourna même pour aller voir à Pessinunte l'ancien temple de Cibèle, si fameux par la statue de cette déesse qu'on disoit être tombée du ciel, et qui par l'ordre d'un oracle avoit été transportée à Rome. Il y ranima son culte, et composa un discours en son honneur. Ce fut vers ce tems qu'il écrivit une

apologie de Diogène, où il prétend que quand on a pris l'essor philosophique, on peut dédaigner les bienséances. Il détachoit des troupes pour faire abattre les églises, ou les livrer aux payens. Ceux qui allèrent à Naziance, en Cappadoce, furent repoussés par le vieil évêque de cette ville, Grégoire, père du célèbre docteur de l'Eglise. Césarée, la capitale de la province, éprouva toute sa colère. Les chrétiens y furent punis pour avoir détruit récemment le temple de la Fortune, et les payens pour l'avoir souffert, quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre. Une amende de trois cents livres d'or fut imposée à la ville, qui perdit son nom qu'elle tenoit de Tibère, et fut obligée de reprendre celui qu'elle portoit plus anciennement (1). Les destructeurs furent condamnés à la mort ou à l'exil.

Quant aux crimes de lèse-majesté, Julien n'y ajoutoit pas foi aussi légèrement que son prédécesseur. Un citoyen de la ville d'Ancyre avoit l'indiscrétion de porter une robe de pourpre, couleur affectée à la dignité impériale; son ennemi personnel vint dire qu'il connoissoit un homme qui aspiroit à l'Empire; Julien, après s'être informé du nom et du rang de ce rival, dit au délateur : « Vous êtes bien heureux que

(1) Mazaca.

» je ne punisse pas un misérable tel que vous,
» qui ose accuser son pareil d'une si haute en-
» treprise. » Le délateur insistant, il lui fit donner une de ses chaussures pour la porter, de sa part, à celui qui s'étoit déjà fait faire le manteau, afin de compléter son vêtement impérial. Il trompa également l'inimitié de quelques citoyens d'Antioche, envers un officier nommé Thalasse, qui avoit contribué au désastre de Gallus. Comme il avoit refusé sa porte à cet officier, des particuliers qui avoient avec lui des démêlés judiciaires saisirent ce moment de défaveur pour le dénoncer au Prince. C'est votre ennemi comme le nôtre, disoient-ils. Attendez donc, répondit Julien, que je m'en sois d'abord vengé; et il lui rendit aussi-tôt ses bonnes grâces. Mais quoique porté à la clémence, son caractère avoit des inégalités, et il fit mourir deux des principaux officiers de Constance, dont tout le crime étoit d'avoir obéi à leur maître.

Les délices de la Syrie n'eurent aucune prise sur un homme aussi sérieux et aussi austère que Julien. Dans la voluptueuse Antioche, il ne relâcha rien de la gravité de ses mœurs. Toujours occupé de ses devoirs, il n'avoit d'autres plaisirs que l'étude, et la conversation des philosophes et des rhéteurs. Libanius qui enseignoit alors à Antioche, étoit le modèle sur lequel il avoit formé

son style ; il brûloit d'impatience de l'entendre, et le lui fit connoître en arrivant. Libanius ne put lui refuser cette satisfaction. Julien l'honora du titre de questeur, et le sophiste paya ses faveurs par les plus fastueux éloges. Un inconnu, fondant en larmes, vint se jeter aux pieds de l'Empereur, et lui demander grâce. Julien s'étant informé de ce qu'il avoit fait, on lui dit qu'il s'étoit signalé par la plus basse adulation envers Constance lorsque ce prince marchoit contre lui; qu'il l'avoit supplié avec instance, et les larmes aux yeux, d'envoyer aux provinces la tête de Julien, comme il y avoit fait porter celle de Magnence. Julien, ayant écouté ce rapport avec froideur, se tourna vers le suppliant et dit : « Je » le savois déjà; vas, tu n'as rien à craindre d'un » prince qui ne veut connoître d'autre manière » de détruire ses ennemis que d'en faire ses » amis. »

Au voisinage d'Antioche étoit un temple d'Apollon, situé dans un bois de cyprès et de lauriers, qui, durant les ardeurs de l'été, offroit un asile impénétrable aux rayons du soleil : mille courans d'une eau pure conservoient la verdure du sol, et la douce température de l'air; des sons harmonieux et des odeurs aromatiques y ravissoient les sens. L'imagination des Syriens avoit transporté, des bords du Pénée à ceux de

l'Oronte, la fable des amours du dieu de la lumière, poursuivant l'insensible Daphné. La statue colossale d'Apollon égaloit la grandeur de celle de Jupiter olympien, dont la hauteur étoit de soixante pieds, et la surface équivalente à celle de cent hommes. L'air de ce bois enchanteur inspiroit la volupté; c'étoit le rendez-vous du plaisir. On fut obligé de défendre au soldat l'entrée d'un lieu funeste aux mœurs et au courage. Gallus, pour y détruire le règne de l'idolâtrie et de la dissolution, y bâtit une église, et les prêtres d'Apollon s'enfuirent. Lorsque le paganisme triompha, l'église fut détruite, et le culte d'Apollon rétabli. Sa fête appeloit Julien à son temple; il fut étrangement scandalisé de n'y trouver ni encens, ni victime, mais seulement, au lieu des anciennes hécatombes, une oie chétive fournie par le prêtre de ce temple solitaire et tombé en ruines. Cependant le culte qu'il vouloit rétablir trouvoit par-tout des oppositions. L'évêque Georges, dévoué aux Ariens auxquels il devoit sa fortune, étoit odieux au reste du peuple d'Alexandrie, que sa tyrannie accabloit. Il étoit abhorré des payens, dont il dépouilloit les temples et renversoit les autels, secondé d'Artème, commandant des troupes en Egypte. Ce dernier fut dénoncé à Julien qui, l'ayant mandé à Antioche, lui fit trancher la tête. Cette mort fut le signal de celle de George,

que la populace payenne d'Alexandrie mit en pièces. Elle fit le même traitement à deux Ariens: l'intendant de la monnoie qui avoit détruit un autel du dieu Sérapis, et un magistrat qui présidoit à la construction d'une église; elle jeta leurs cendres aux vents, de peur qu'on ne leur rendît les mêmes honneurs qu'à celles des martyrs. Comme les violences, qui attaquoient les chrétiens, ne blessoient que la politique de Julien, sans affecter sa sensibilité, il pardonna aisément ces attentats à la sollicitation de son oncle, comte de l'Orient, qui avoit été gouverneur de l'Egypte, et en considération du grand Sérapis. Cette impunité produisit de funestes effets. On prétend qu'à l'occasion d'une autre sédition à Césarée de Cappadoce, il dit : « le grand malheur que des » Hellènes (1) aient fait périr dix Galiléens! » Ces indiscrétions, échappées à sa haine, nuisoient à son système d'apparente modération, et autorisoient en quelque sorte les vengeances du paganisme. Il en exerça d'épouvantables: à Héliopolis on ouvrit les flancs à des vierges sacrées, et on les remplit de grains; puis on les exposa dans cet état à la voracité des bêtes les plus immondes.

(1) Nom qu'on donnoit aux Grecs. Julien désignoit ainsi ceux de ses sujets qui avoient adopté le paganisme de la Grèce.

On vit des hommes dévorer le foie d'un ecclésiastique. Julien en parlant, dans ses ouvrages, des villes où ces horreurs furent commises, les appelle des villes saintes, et dit « qu'elles ont » secondé ses intentions, avec tant d'ardeur, » qu'elles ont porté le châtiment des Galiléens » plus loin qu'il ne désiroit. »

Le fanatisme étouffa dans son cœur jusqu'aux sentimens de la reconnoissance. Marc, évêque arien d'Aréthuse, qui lui avoit sauvé la vie après la mort de Constantin, endura plusieurs jours les tourmens inouis que lui fit souffrir une populace effrénée, sans pouvoir l'obliger d'abjurer le christianisme; il survécut à ses souffrances. Julien, lorsqu'il les apprit, n'en témoigna aucun ressentiment. L'Occident ne fut pas exempt de troubles. Les chrétiens habitués à la domination de leur culte, regardèrent le paganisme comme une usurpation, et brisèrent ses autels. En conséquence, plusieurs Romains furent immolés par le glaive, ou précipités dans le Tibre comme perturbateurs de l'ordre public, qu'ils auroient dû respecter.

La guerre fut pour l'Empereur une occasion de signaler son acharnement contre les ministres de l'Eglise. Il enrôla les prêtres et les moines qu'il arrachoit du fond de leurs retraites. Cherchant dans ses superstitions des présages heureux, il

il dépeuploit la terre d'animaux et les airs des oiseaux les plus rares. Les soldats se gorgeoient de la chair des victimes et s'enivroient fréquemment. Les Gaulois se donnoient à cet égard plus de licence, parce que Julien leur devoit son élévation. Il fit déboucher la fontaine prophétique de Castalie. Adrien avoit lu autrefois sur une feuille qu'on y avoit plongée, son avénement à l'Empire, et l'avoit fait combler dans la crainte qu'elle ne fût assez indiscrète pour désigner son successeur. On accuse même Julien d'avoir immolé des victimes humaines; mais ses mœurs connues repoussent cette accusation. Les chrétiens d'Antioche se conduisirent envers lui avec une irrévérence imprudente. Ils chantoient à ses oreilles certains versets des pseaumes qui faisoient allusion à son idolâtrie. Julien irrité fit tomber sur quelques-uns le poids de sa colère. Le temple d'Apollon fut consumé par un incendie. L'Empereur l'attribua à la méchanceté des chrétiens, et s'en vengea sur la cathédrale d'Antioche qu'il fit fermer, et dont il confisqua les richesses. Le prêtre Théodorit, à cette occasion, eut la tête coupée par l'ordre du comte d'Orient; deux officiers subirent le même sort pour avoir refusé de changer leurs enseignes qui portoient le monogramme du Christ. Julien blâma la précipitation de son oncle, mais assez doucement. Il inventa

lui-même les moyens les plus singuliers d'alarmer la conscience des chrétiens, faisant répandre le sang des victimes dans les fontaines publiques d'Antioche et de Daphné, et arroser d'eau lustrale tous les vivres du marché. Les chrétiens éclairés se moquoient de ces ridicules supercheries; les plus timorés en gémissoient; deux soldats de la garde qui osèrent s'en plaindre, et mêler à leurs plaintes des invectives contre l'Empereur, furent mis à mort, non comme chrétiens, mais comme rebelles.

Au fléau de cette persécution se joignirent tous ceux de la nature. Nicomédie bouleversée quatre ans auparavant par un tremblement de terre, acheva d'être détruite par une nouvelle secousse. D'autres villes de la Palestine, de la Grèce, de la Sicile, de l'Afrique essuyèrent le même désastre. Quelques-unes furent englouties par la mer. La peste survint, et fut suivie d'une famine qui réduisit plusieurs provinces à vivre de racines et d'herbes. Antioche n'en auroit pas souffert sans la cupidité des propriétaires de fonds, et des marchands. Julien en manda les principaux et les exhorta de venir au secours de leurs concitoyens. Ses exhortations étant demeurées sans effet, il eut recours à un expédient qui aggrava la disette; il taxa les denrées à bas prix, et fit venir une quantité considérable de

blé, qui fut vendu à bon compte. Des hommes cupides l'achetèrent sous main : les marchands ne pouvant se conformer à la taxe sans se ruiner, abandonnèrent le commerce. On ne manquoit que de blé avant le tarif; après qu'il fut fait, on manqua de tout. La ville éclata en murmures. Julien mécontent de son côté, dit tout haut qu'elle méritoit son sort, et qu'il n'avoit cherché à l'adoucir qu'en considération de Libanius. La détresse d'Antioche dura tout l'hiver.

En écrasant le christianisme, Julien ne devoit pas épargner Athanase l'une de ses plus fermes colonnes. Ce prélat, qui avoit passé six ans dans les déserts, étoit venu après le rappel des bannis et la mort de George, reprendre son siége. Julien craignit un si puissant adversaire de son idolâtrie. Par une distinction de mauvaise foi, il prétendit qu'en permettant aux Galiléens le retour dans leur patrie, il n'avoit pas entendu permettre aux évêques de se remettre en possession de leurs églises; en conséquence, il enjoignit au préfet d'Egypte d'en faire sortir Athanase « l'ennemi des Dieux, qui avoit osé sous » son règne baptiser des femmes Hellènes. » Les catholiques Alexandrins présentèrent une requête en sa faveur à Julien, ce qui ne servit qu'à le rendre plus inexorable. Les juifs et les payens allèrent brûler l'église où étoit l'évêque; il eut

encore le bonheur d'échapper à ce péril, et de regagner sa retraite. Non content de faire peser sur le christianisme tout le poids de l'autorité souveraine, Julien voulut le combattre par ses écrits. Il commença ses livres antichrétiens dans Antioche, et les acheva pendant son expédition. Il s'en est conservé une grande partie dans les ouvrages de S. Cyrille, qui, un demi-siècle après, entreprit de les réfuter.

Tandis que Julien, livré à ces occupations religieuses, attendoit avec impatience l'instant de se mettre en campagne, Sapor lui envoya demander la paix; il jeta sa lettre avec mépris, disant « qu'il iroit bientôt lui-même porter la réponse. » Cependant les augures n'étoient pas favorables; mais il savoit s'affranchir des liens de la superstition lorsqu'il s'en trouvoit trop pressé, et même donner un tour heureux aux présages réputés sinistres. Un jour qu'il exerçoit ses troupes au Champ de Mars, à la veille de disputer l'Empire à Constance, son bouclier se rompit; l'anse seule lui resta dans la main. Aucun pronostic n'étoit plus fâcheux. « Ne craignez rien, dit-il, aux » spectateurs alarmés; ce que je tenois ne m'a » pas échappé. » Il ne fut pas plus inquiet dans la circonstance actuelle, et ne tint aucun compte de l'avis des Dieux. Les Perses supportoient impatiemment le froid; il leur ôtoit une grande

partie de leurs forces et de leur courage. C'étoit un proverbe qu'ils n'osoient en hiver montrer leurs mains hors de leurs casaques. Julien, pour cette raison, résolut de partir avant la fin de l'hiver. Ce fut alors qu'il entreprit de reconstruire le temple de Jérusalem, soit, comme le dit Ammien Marcellin, pour immortaliser son règne par un grand monument, soit, comme le prétendent les auteurs chrétiens, pour enlever au christianisme la preuve tirée de la ruine de ce temple des juifs. Ammien raconte que des tourbillons de flamme sortis des fondemens, repoussèrent toujours les ouvriers et les contraignirent d'abandonner l'entreprise. Dans ces temps d'incrédulité, on a nié qu'un fait extraordinaire, tel que celui-ci, dût être nécessairement regardé comme un miracle; on l'a d'ailleurs révoqué en doute, en objectant qu'Ammien n'avoit pas été le témoin oculaire de cette merveilleuse éruption. Ces discussions appartiennent à la théologie.

363.

L'austère philosophie de l'Empereur n'en avoit pas imposé à la voluptueuse Antioche. Son extérieur simple, son éloignement pour les théâtres, sa cour peuplée de graves platoniciens, lui donnoient un air sauvage dans une ville qui se livroit avec passion au luxe et au plaisir. On tourna en ridicule dans des chansons et des vers satiriques sa petite taille, sa démarche pédantesque, ses

minutieuses superstitions, et sur-tout sa barbe hérissée. Il ne prit de cette licence qu'une vengeance d'auteur, qu'il eût encore mieux fait de dédaigner comme indigne de la majesté d'un souverain. Il répondit, à ses détracteurs, par une satire intitulée, *misopogon*, l'ennemi de la barbe, qui est venue jusqu'à nous: feignant de s'y censurer lui-même, il peint avec énergie la dissolution d'Antioche; on lui répliqua, il se tut; mais il déclara que cette ville ne le reverroit jamais. Il laissa pour gouverner la Syrie un homme cruel et turbulent, nommé Alexandre; et sur ce qu'on s'en plaignit, il dit: « Je sais bien » qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement; » mais Antioche mérite bien un tel gouverneur. » C'étoit punir toute une province des fautes de quelques chansonniers. Ce prince, inégal dans sa conduite, pardonna en même temps un délit bien plus grave que des satires. On découvrit que dix soldats chrétiens devoient l'assassiner à la première revue: ils en furent quittes pour quelques reproches. A Bérée, où il se rendit d'Antioche en deux jours, il donna encore une grande preuve de modération. Le chef du conseil de cette ville avoit déshérité et chassé de chez lui son fils qui avoit embrassé le paganisme. Ce jeune homme implora la protection du prince. Julien la lui promit; et, dans un repas où il se plaça

entre le père et le fils, il dit au premier : « Je ne
» puis souffrir qu'on veuille forcer la croyance
» des autres. N'exigez pas de votre fils qu'il suive
» malgré lui votre religion. Je ne vous oblige pas
» d'embrasser la mienne. — Quoi ! prince, vous
» me parlez pour un scélérat impie qui a préféré
» le mensonge à la vérité ? — Faites, dit l'Empe-
» reur, trève à vos invectives; et se tournant vers
» le jeune homme: je vous tiendrai lieu de père,
» puisque le vôtre vous abandonne. »

Le rendez-vous de toutes ses troupes étoit à Hiérapolis, près des bords de l'Euphrate. Ses soldats excités par son éloquence militaire témoignoient la plus grande ardeur. Le secret présidoit à son expédition. Il n'avoit d'autre confident que lui-même. L'Euphrate fut passé sur un pont de bateaux avant que l'ennemi eût connoissance de sa marche, et il se rendit à Carres, célèbre par la défaite de Crassus. Plusieurs Puissances lui ayant offert leurs services, il n'avoit, à l'exception de quelques troupes de Goths, accepté que ceux d'Arsace, roi chrétien d'Arménie. Comme ce prince se faisoit trop attendre apparemment, il lui écrivit une lettre fort indiscrète pour lui ordonner de le venir joindre au-delà du Tigre, et ne lui épargna pas les menaces, dont il l'avertit que son Dieu ne pourroit pas le défendre. Julien commandoit la plus belle armée

qu'aucun Empereur eût menée contre les Perses. Elle étoit de soixante-cinq mille hommes bien disciplinés. Ayant remarqué parmi les bagages beaucoup de vins et de liqueurs, il défendit de les transporter plus loin. « Un soldat, dit-il, » ne doit boire que le vin qu'il se procure par » son épée. Je suis soldat, et ne prétends pas » d'exception pour moi ». On prépara des étapes sur deux routes différentes, pour tenir l'ennemi dans l'incertitude. Comme on amenoit à l'Empereur son cheval, nommé le Babylonien, cet animal frappé d'une douleur subite, se roulant à terre, brisa son harnois : « C'est Babylone, » s'écria Julien, qui tombe dépouillée de ses » ornemens ». Arrivé à Callinique il vit sa flotte qui couvroit l'Euphrate. Elle étoit composée de onze cents vaisseaux, et suivoit les mouvemens de l'armée. Là, il fut joint par quelques tribus de Sarrasins ou d'Arabes errans, et peu après il entra dans Circésium, frontière des Romains, du côté de la Mésopotamie. Après avoir traversé la petite rivière du Chaboras qui séparoit les deux Empires, il en fit rompre le pont, pour faire connoître aux siens qu'ils n'avoient de salut que dans la victoire. Alors, il les harangua suivant l'ancien usage, leur rappela les triomphes de leurs ancêtres sur la Perse, les maux que cette nation avoit causés à l'Empire, et leur manifesta

sa ferme résolution de périr ou de la subjuguer. Il ne craint, dit-il, que l'amour du soldat pour le pillage, et les surprises qui en seroient la suite infaillible. Si quelqu'un s'écarte, il veut qu'on lui coupe les jarrets. « Je demande à présent » une prompte obéissance; ensuite, peu jaloux » du privilège des princes, qui substituent leur » volonté à la raison et à la justice, je vous per- » mettrai à tous de me demander compte de mes » démarches, et je serai prêt à vous satisfaire. » Tous vos travaux, tous vos périls me seront » communs. » Ce discours fut appuyé par le don de 130 pièces d'argent à chaque soldat. La marche fut pénible et périlleuse. Le pays se trouva inondé, ou par la précaution des ennemis, ou par le débordement de l'Euphrate qu'avoient grossi les neiges fondues sur les montagnes d'Arménie. Les Romains souffrirent sans murmure et la fatigue et le danger, en voyant leur chef couvert de fange comme eux fendre les eaux, et refuser les secours qui ne pouvoient être communs à tous. Les soldats de la flotte entrèrent dans Diacire, située sur la rive droite de l'Euphrate, et que ses habitans avoient abandonnée. Ils eurent la barbarie de faire mourir plusieurs femmes restées dans la ville, à laquelle ils mirent ensuite le feu. Après quelques succès remportés sur les troupes Persanes, Julien vint assiéger Périsabor,

la seconde ville de l'Assyrie, dont Ctésiphon étoit la capitale. Il tenta inutilement d'enfoncer les portes à la tête de ses plus braves soldats auxquels ils donnoit l'exemple de l'intrépidité. Il fallut employer contre la place *l'Hélépole*, la plus terrible machine que l'art ait employée avant l'usage de l'artillerie, et dont Démétrius Poliocerte fut l'inventeur. La seule vue de cette énorme tour amenée contre les murailles, épouvantant les assiégés, ils se rendirent, en stipulant qu'on ne restitueroit jamais leur ville aux Perses qui, s'ils retomboient en leurs mains, les écorcheroient vifs, comme coupables de trahison. Le lendemain Julien apprend que le Suréna, (le généralissime des Perses,) ayant surpris trois compagnies de coureurs, en avoit taillé une partie en pièces, mis le reste en fuite et enlevé une enseigne. Il part à l'instant, suivi seulement de trois de ses gardes, rallie les fuyards, marche à leur tête, reprend l'enseigne, terrasse, disperse l'ennemi, et sur le champ de bataille, presque seul au milieu de cent cavaliers qu'il alloit punir, mais certain d'être obéi, il dégrade, en leur ôtant la ceinture militaire, les deux tribuns qui se sont laissés battre, décime les cavaliers, fait trancher la tête à dix d'entr'eux par ceux-mêmes qui ont partagé leur faute, et ramène les autres au camp. Etant ensuite monté sur son tribunal, il loua la

valeur de ses soldats au siége de Périsabor, les exhorta de conserver une réputation qui abrégeroit leurs travaux, et leur promit cent pièces d'argent à chacun; s'apercevant que la modicité de cette promesse n'excitoit que des murmures, « le domaine des Perses, dit-il, est de-» vant vous; les richesses vous y attendent, si » vous savez combattre et obéir; mais si vous » reprenez cet esprit de mutinerie et d'indisci-» pline qui a déshonoré et affoibli l'Empire, re-» tirez-vous, je saurai terminer ma glorieuse » carrière en abdiquant ou la pourpre ou la vie. » Les soldats émus lui promettent une soumission sans bornes, et font résonner leurs armes; c'étoit ainsi que s'expliquoit leur approbation.

Il fallut encore traverser un terrain inondé pour arriver aux pieds de la ville, ou plutôt de la forteresse de Moagamalque, le boulevart de la capitale de l'empire Persan, qui n'en étoit éloignée que de onze milles. Cette place étoit défendue par seize tours, un fossé profond et deux murailles. En examinant ses fortifications, l'empereur courut le plus grand danger. Il fut aperçu; dix soldats ennemis sortirent de la ville par une porte secrète; deux d'entr'eux se dévouant pour leur pays fondirent sur Julien, le sabre à la main; il se couvrit adroitement de son bouclier qui lui sauva la vie, et tua l'un d'un seul coup d'épée,

tandis que sa très-petite escorte tomboit sur l'autre. Le fort fut attaqué avec une vigoureuse célérité, et la mine poussée en trois jours jusque sous l'intérieur. Tandis qu'on donne un assaut général, quinze cents Romains pénètrent dans la place qui est emportée à l'instant. Malgré les cris de Julien qui vouloit épargner les vaincus, tout ce qui tomba sous la main du soldat fut indistinctement massacré. On rasa les fortifications. Trois magnifiques palais, où étoient rassemblés les objets les plus précieux du luxe oriental, furent livrés aux flammes. L'Empereur fit distribuer tout le butin aux soldats, et ne se réserva qu'un enfant muet, qui par ses gestes énonçoit clairement toutes ses idées et parloit une langue intelligible à tous les humains (1). Plusieurs belles captives, loin de résister aux désirs de Julien, se seroient disputées l'honneur de les faire naître. Il ne fut pas même tenté de les voir; continence plus louable encore que celle de Cyrus, d'Alexandre et de Scipion, qui ne remplirent qu'un devoir ordinaire en respectant des femmes malheureuses. Julien distribua des couronnes murales aux trois vaillans hommes qui, les premiers, étoient sortis du sou-

(1) Ainsi ce miracle, qu'on a cru nouveau de nos jours, a été opéré il y a des siècles.

terrain. Les Romains eux-mêmes furent étonnés de la hardiesse et de la rapidité d'une expédition aussi difficile ; les Perses en furent épouvantés, et Julien, qui laissoit communément aux autres le soin de le louer, ne put s'empêcher de dire : « Nous avons rassemblé quelques matériaux pour le sophiste d'Antioche (Libanius). » Il lui en prépara encore à l'attaque d'un château très-fort et très-élevé nommé Sabatha, à trente lieues des ruines de la fameuse Séleucie. Il lui donna du moins matière à louer son courage et peut-être à blâmer sa témérité ; car il s'y exposa comme le plus simple soldat. Il est possible aussi qu'il crût avoir besoin de ces actions d'éclat pour commander le respect, si nécessaire au rétablissement de la discipline ruinée ; il obtint ce glorieux succès par l'ascendant de ses qualités personnelles, plutôt que par celui de son pouvoir et de sa dignité.

Ctésiphon lui restoit à prendre ; mais pour y aller il se présentoit une difficulté presqu'insurmontable ; il falloit passer le Tigre. On ne pouvoit laisser la flotte sur l'Euphrate ; ç'eût été trop l'exposer, et en même temps exposer l'armée à manquer de vivres. Il n'auroit pas été moins dangereux de la faire descendre de l'Euphrate dans le Tigre, au dessous de Ctésiphon, au confluent des deux fleuves, parce qu'il eût fallu de là

remonter le Tigre qui est extrêmement rapide, et passer entre Ctésiphon et la ville de Coqué, près des débris de Séleucie. La connoissance des antiquités de ce pays fut utile à Julien. Les anciens rois de Babylone avoient conduit d'un fleuve à l'autre, au dessus de Ctésiphon, un canal de trente stades que l'empereur Sévère fit déboucher, et qui depuis long-temps desséché de nouveau étoit labouré comme le reste du terrain. A force de perquisitions, Julien en découvrit la trace. Il le rétablit et y fit passer sa flotte. L'armée de terre voyoit les bords escarpés du Tigre qu'il lui falloit passer, hérissés de combattans. On annonçoit qu'à sa droite d'autres ennemis s'avançoient à grandes journées. Derrière, étoit un pays ruiné et saccagé. Julien avoit trop négligé d'assurer sa retraite. Il falloit périr ou surmonter les obstacles d'un passage extrêmement difficile. Pour détourner ses soldats de ces tristes pensées, et leur inspirer de la confiance, il ordonna des jeux militaires, à la vue de l'armée Persane qui étoit sur l'autre rive, et des villes de Ctésiphon et de Coqué, qui, apercevant les Romains du haut de leurs remparts, s'alarmoient de leur sécurité. Pendant cette fête, Julien faisoit décharger les vaisseaux sous prétexte de visiter les vivres.

Dans la nuit il assembla les généraux, et leur déclara qu'il alloit passer le Tigre. Celui d'entr'eux

qui devoit commander le passage fit des objections graves. Julien dit que cette entreprise étoit nécessaire, autant au salut qu'à la gloire de l'armée, qu'un plus long délai ne feroit qu'augmenter le nombre des troupes ennemies, sans diminuer la hauteur des bords du fleuve. Il charge un autre général de l'expédition, en lui disant : « Vous en » serez quitte pour quelques légères blessures. » Les Perses lancent des feux sur les premiers vaisseaux qui se présentent, et qui s'embrasent. Ceux qui montent les autres sont glacés d'effroi. « Courage, s'écrie l'Empereur, nous sommes » maîtres du bord; ce feu est le signal convenu. » La nuit et l'éloignement favorisent cet heureux mensonge; on arrive à temps pour éteindre les flammes. Plusieurs soldats passèrent sur leurs boucliers qu'ils gouvernèrent comme des nacelles. Les obstacles de la nature et les efforts des ennemis furent vaincus. Les Romains parvinrent à se ranger en bataille sur la rive qu'ils venoient d'atteindre. Julien plaça au front et sur le derrière de son armée les soldats les plus courageux, suivant les préceptes d'Homère. On se battit douze heures. Les Romains pour éviter les flèches des Perses, leurs plus redoutables armes, se précipitèrent sur eux l'épée à la main. Julien, à la tête d'un peloton de cavalerie, se présentoit incessamment dans les endroits les plus périlleux.

Ses ennemis reculèrent ; leur retraite graduelle devint enfin une fuite précipitée. Ils se sauvèrent à Ctésiphon, qui n'étoit pas éloigné. Les vainqueurs y seroient entrés avec les fuyards, si Victor, l'un de leurs généraux, ne se fût jeté au devant d'eux, quoique blessé dangereusement, pour les conjurer de ne pas tenter une entreprise si hasardeuse. Les soldats au retour de la poursuite, s'assemblèrent autour de la tente de Julien, qu'ils comblèrent de louanges. Ils prétendirent n'avoir perdu que 75 des leurs, ce qui est incompréhensible pour un si long combat. Le pillage fut tel que le promettoit le luxe d'un camp asiatique. L'Empereur distribua différentes couronnes, civiques, murales et navales, suivant la nature des belles actions de ceux qui les obtinrent. Il sembloit que rien ne dût plus retarder le siége de Ctésiphon ; mais les plus sages de son conseil furent d'avis de ne pas l'entreprendre, à la veille d'avoir à combattre toutes les forces de la Perse conduites par Sapor. Ce prince, ou effrayé de la rapidité de son ennemi, ou pour la ralentir, lui proposa un traité de paix, en consentant qu'il gardât ses conquêtes. Julien ayant le projet de les pousser aussi loin qu'Alexandre, rejeta cette offre, et défendit d'en faire part à ses soldats, de peur qu'elle n'atténuât leur ardeur martiale. Cependant il ne voyoit arriver ni les troupes

Arméniènes, ni trente mille hommes qu'il avoit laissés derrière lui, et qui d· oient le rejoindre au-delà du Tigre. La mésintelligence survenue entre les deux généraux qui les commandoient rompoit toutes leurs mesures, et rendoit inefficaces les ordres de l'Empereur qui, par des couriers successifs, les pressoit d'avancer. Il se détermine enfin à les aller joindre lui-même; et à faire remonter le Tigre à sa flotte. Il fut trompé par un noble Persan qui vint dans son camp comme un transfuge irrité contre Sapor. L'Empereur prit en lui une telle confiance, qu'il le consulta sur sa marche. Ce transfuge lui persuada de se défaire de sa flotte, qui ne pourroit, disoit-il, remonter un fleuve rapide, embarrassé par plusieurs cataractes. Plus de vingt mille hommes s'épuiseroient inutilement pour exécuter cette entreprise, à laquelle il faudroit finir par renoncer. Cette flotte, ajoutoit-il, étoit un hôpital qui suivoit l'armée; c'étoit l'asile des poltrons qui prétextoient des maladies. Ces raisons étoient tout au moins spécieuses. Le transfuge proposa de conduire les troupes dans l'intérieur de la Perse, où l'on n'auroit que trois ou quatre jours de chemin difficile. Julien le crut, et mit le feu à la flotte. Les Romains au désespoir s'assemblent autour de sa tente, et demandent à grands cris qu'on fasse subir la question à l'auteur de ce funeste con-

seil. Julien ébranlé y consent; le transfuge déclare qu'il s'est dévoué à la mort pour le salut de sa patrie, et défie les bourreaux de l'en faire repentir. L'ordre est donné aussi-tôt d'éteindre la flamme; on ne put sauver que douze vaisseaux. L'armée quitta les bords du Tigre, et pénétra dans le cœur du pays. Bientôt elle ne vit plus devant elle qu'un vaste incendie. Les Perses avoient consumé jusqu'à l'herbe. Ils ne donnoient d'ailleurs, pendant la marche, aucun repos aux Romains, qui ne pouvoient se garantir des incursions d'une cavalerie, laquelle frappoit et disparoissoit presqu'en même temps. Julien, pour relever le courage de ses soldats désolés de ce genre d'attaque, usa du moyen autrefois employé par Agésilas; il fit exposer à leurs regards quelques prisonniers nus; les Perses étoient d'une taille grêle, qui n'annonçoit aucune vigueur. « Voilà, dit-il, ceux que les enfans de Mars » regardent comme des adversaires redoutables; » des chèvres plutôt que des hommes, qui fuient » même avant d'avoir combattu. » Julien ne pouvant mener ses troupes à travers des campagnes qui n'étoient plus couvertes que de cendres, prit le chemin de la Corduène, province fertile, dont la majeure partie lui appartenoit. La grande armée du roi Persan arriva enfin en présence de celle de l'Empereur. Dans plusieurs rencontres les Ro-

mains eurent l'avantage. Malgré la position critique où se trouvoit Julien, il flétrit par tous les affronts militaires quelques-uns des siens qui n'avoient pas fait leur devoir, et leur fit seulement grâce de la peine capitale, qu'à la rigueur il eût pu leur infliger. Ce fut l'unique adoucissement auquel les circonstances purent le déterminer.

Une action générale s'engagea près d'un lieu nommé Maranga ; les Romains coururent à l'ennemi pour le joindre sur-le-champ corps à corps. Les Perses accoutumés à voltiger, à se battre de loin, à fuir en tirant des flèches par derrière, ne purent soutenir un choc si impétueux, et laissèrent le champ de bataille couvert des leurs, sans faire essuyer une grande perte aux Romains. Cette victoire, et un second avantage remporté peu de jours après par Julien, ne lui procuroient pas de vivres. Les vainqueurs éprouvèrent bientôt la détresse la plus extrême. Julien se contentant d'une nourriture qu'un valet d'armée eût dédaignée dans un temps ordinaire, distribuoit à ses soldats les provisions destinées pour sa suite. Les Perses n'osant plus se présenter de front aux Romains, se contentoient de les incommoder par de fréquentes alarmes et les flèches qu'ils leur lançoient de loin. Julien couroit à toutes les attaques et les repoussoit. Les Perses étoient

rebutés; ils tentèrent cependant un dernier effort. Profitant d'un orage, ils tombent sur l'arrière-garde. L'Empereur, à qui la chaleur avoit fait quitter sa cuirasse, s'étant saisi du bouclier d'un fantassin, mène un renfort au lieu du combat. Au moment où il y vole, la tête de l'armée, bientôt attaquée à son tour, le rappelle; le centre de l'aile gauche est assailli, et presque écrasé. Une évolution de l'infanterie légère, en tournant les Barbares, les a bientôt mis en déroute. Julien, de la voix et du geste, anime les siens à leur poursuite; en vain sa garde l'avertit qu'il est sans armure, et que les Perses ne sont jamais plus à craindre que dans leur fuite; à l'instant même où elle le conjure de se ménager, une javeline lui perce le foie; il s'efforce de l'arracher, le tranchant de l'acier lui coupe les doigts; il tombe, on le relève, il remonte à cheval; mais son sang coulant à grands flots, il ne peut s'y soutenir: il crie à ses soldats que le coup n'est pas mortel, on le porte dans sa tente, à peine on a mis l'appareil qu'il demande ses armes et son cheval; ses forces trahissent son courage, sa plaie se rouvre, il s'évanouit. Sa blessure avoit ranimé les Perses, et de part et d'autre on combattit avec fureur jusqu'à la nuit. Le champ de bataille demeura aux Romains, et une multitude de Perses y laissèrent la vie. Julien terminoit la sienne dans sa

tente avec la tranquillité d'un philosophe, mêlée peut-être d'un peu d'ostentation. Il dit en substance à ceux qui l'entouroient : « La nature me » redemande ce qu'elle m'a prêté, je le lui rends » avec la satisfaction d'un débiteur de bonne foi » qui s'acquitte. La philosophie m'a enseigné » que l'âme n'est heureuse que lorsqu'elle est » affranchie des liens du corps. Je meurs sans » remords, parce que j'ai vécu sans crime. Mon » pouvoir m'a semblé une émanation de la puis- » sance divine. Je crois l'avoir exercé sans re- » proche, en gouvernant avec douceur et avec » justice, et en m'interdisant le despotisme qui » ruine les mœurs et les états. Je me suis regardé » comme le premier soldat de la patrie. Dès » long-temps on m'avoit prédit une mort violente ; » je remercie l'éternel de ne m'avoir condamné » à mourir, ni sous le glaive de la tyrannie ou de » la trahison, ni dans les tourmens d'une longue » maladie, et d'avoir permis que j'expirasse ho- » norablement sur un théâtre glorieux. Je reçois » un tel trépas comme une faveur ; car, c'est une » lâcheté égale de souhaiter la mort avant le » temps, et de la craindre quand il faut mourir. » Mes forces m'abandonnent, je ne puis vous en » dire davantage. » On le conjure de désigner un Empereur, il s'y refuse ; peut-être son choix, dit-il, seroit malheureux, peut-être il seroit dé-

saprouvé, et perdroit celui sur lequel il seroit tombé ; mais en bon citoyen il désiroit un digne successeur. « Songez, ajouta-t-il, à vous conserver ; » ç'a été l'objet de tous mes travaux ; » ayant demandé pourquoi il ne voyoit pas un des chefs de l'armée qu'il nomma, on lui fit entendre qu'il étoit tombé sous les coups des Perses ; et Julien qui regardoit sa mort avec tant d'indifférence, s'attendrit sur celle de son ami. Il se plaignit en même-temps de la douleur immodérée des spectateurs, qu'il conjura de ne pas avilir par des larmes les derniers instans d'un prince qui alloit s'unir au ciel et aux étoiles ; expressions qui rappelent la doctrine de Pythagore et de Platon : il entame ensuite, avec deux philosophes, une conversation métaphysique sur la nature de l'âme. Enfin il expire, âgé de trente-un ans, ayant régné vingt mois depuis la mort de Constance. Le conte populaire qui représente Julien blessé, recueillant son sang dans sa main, et le jetant en l'air en disant : « tu as vaincu Gali» léen ; » ce conte aujourd'hui est absolument décrédité. Jugé par des écrivains passionnés en sens contraire, ce prince a presque toujours été mal apprécié. Ceux qu'aucune prévention n'aveugle, conviennent de ses éminentes qualités, et blâment sa vanité, sa superstition, et ses persécutions habilement dirigées contre le christianisme. Sa chas-

teté eût été exemplaire, même dans un Empereur chrétien. Il répétoit d'après un ancien poète : « qu'elle est dans les mœurs ce qu'est la tête dans » une belle statue, et que l'incontinence suffit » pour déparer la plus belle vie. » Comme auteur même, il fut un des premiers hommes de son siècle; à l'imitation de Jules César, il avoit aussi composé des commentaires. Le plus curieux de ses ouvrages est la Satire des Césars; il y donne la préférence à Marc-Aurèle sur tous les autres Empereurs. Sans son apostasie, personne n'auroit fait difficulté de reconnoître qu'il méritoit de commander à l'univers; mais son entreprise téméraire contre la religion chrétienne, jeta tout l'Empire et sur-tout l'Orient dans la confusion, et avant d'exécuter le projet qu'il eut de l'éteindre, il auroit plongé son pays dans les horreurs d'une guerre civile. On est étonné qu'un esprit aussi éclairé ait pu adopter un moment les absurdités du polythéisme; il est vrai que les Platoniciens modernes, dont il fut le disciple, en avoient supprimé la plus choquante, en ne faisant de leurs Dieux que des êtres subordonnés à un moteur éternel; mais il en restoit encore assez pour que Julien n'eût pas dû songer à relever une religion ruinée par le mépris de tous les hommes qui avoient quelques lumières. Ce prince, pendant sa vie, n'avoit point excité de sentimens médiocres:

il avoit été un objet d'horreur ou d'admiration; il en fut de même à sa mort. Les chrétiens en témoignèrent une joie immodérée et condamnée par leur religion. Les payens jetèrent des cris de rage et de désespoir; celui qui en apporta la première nouvelle à Carres fut lapidé. Libanius composa dans la suite, en son honneur, deux panégyriques remplis d'enthousiasme pour son héros, et de fureur contre les chrétiens, qu'il accusa faussement de sa mort. A ses funérailles on renouvela un usage bizarre introduit par le paganisme dans ces pompes funèbres; le cercueil étoit toujours précédé d'une troupe d'histrions qui sembloient destinés à faire diversion à la douleur; ils copioient les ridicules du défunt, et lui décochoient des traits satiriques: on peut croire que Julien ne fut pas épargné dans cette farce; mais sa mort fut un coup de foudre pour son armée, dont une victoire, plus glorieuse qu'utile, n'écartoit pas la disette, et qui se voyoit environnée d'ennemis. En lui venoit de s'éteindre la famille de Constance Chlore. Salluste II, préfet de l'Orient, qu'il ne faut pas confondre avec l'ami de Julien du même nom, refusa l'Empire qui lui étoit déféré d'une commune voix, s'excusant sur sa vieillesse et ses infirmités; il conseilla de différer l'élection d'un Empereur, jusqu'à ce qu'on eût rejoint l'armée de la Mésopotamie,

afin qu'elle pût y concourir. On crut que le péril où l'on se trouvoit, ne permettoit pas de retard.

JOVIEN.

On élut Jovien, capitaine des gardes nommés les domestiques. C'étoit un jeune homme brave, généreux, affable, ami des lettres, adonné, il est vrai, au vin, à la table et aux femmes; mais, on se flattoit que le respect qu'il auroit pour sa dignité le corrigeroit de ces défauts.

Sapor regarda la mort de Julien comme une victoire signalée. Depuis le commencement de la guerre, le désordre de sa chevelure, l'habitude qu'il prit de manger à terre, annonçoient l'état de son âme. Dès qu'il apprit que son redoutable adversaire n'étoit plus, ces signes de tristesse disparurent, et il attaqua hardiment l'arrière-garde ennemie aussitôt qu'il la vit en marche. Le succès fut balancé. Néanmoins Sapor finit par être repoussé comme à l'ordinaire. Après cette action, les Romains furent rejoints par soixante des leurs, qui, dans la dernière bataille, avoient percé en se retirant les escadrons ennemis, et s'étoient maintenus dans un château pendant trois jours contre une multitude d'assiégeans. Chaque instant pour ainsi dire étoit marqué par quelque nouvelle affaire. Les Romains étoient si

obstinément harcelés, qu'ils furent contraints de s'arrêter tout-à-fait pendant quelque temps, ne pouvant faire un pas sans essuyer une attaque. Ils essayèrent de jeter un pont sur le Tigre; la violence des eaux les en empêcha. Presque tous les vivres ayant été épuisés par ce retard, le soldat demandoit la bataille et la mort, aimant mieux périr par le fer que par la famine. Tel étoit l'état de l'armée, lorsque Sapor, ou redoutant le désespoir des Romains, ou voulant les amuser pour les réduire aux derniers excès de la disette, leur envoya proposer la paix. Les pourparlers, qu'il fit traîner en longueur, consumèrent quatre jours qui suffirent pour achever le reste de leurs subsistances. Ammien qui étoit de l'expédition, et qui entendoit la guerre, dit que dans cet intervalle on eût pu, par des marches forcées, gagner la Corduène, qui n'étoit qu'à cent milles, et y trouver l'abondance et la sûreté. Mais quand il fut passé, Jovien n'étoit plus en état de refuser aucunes conditions. Il lui fallut donc souscrire à la perte de cinq provinces au-delà du Tigre, cédées à Galère, par Narsès, aïeul de Sapor, et en outre à celle de Nisibe, Singare et de quelques autres places de la Mésopotamie. Ce fut là le premier démembrement de l'Empire Romain. On contraignit encore Jovien de renoncer à se mêler des querelles qui, dans la suite,

pourroient survenir entre la Perse et l'Arménie. C'étoit abandonner celle-ci à l'ambition de l'autre. Julien eût préféré mille morts à une paix si honteuse. Son successeur n'avoit pas même eu la précaution de stipuler qu'il lui seroit fourni des vivres, et plusieurs de ses soldats périrent d'inanition. L'empressement qu'ils eurent de passer le Tigre, en fit encore succomber un si grand nombre, que ce passage équivalut presqu'à une défaite. On eut aussi prodigieusement à souffrir d'une traversée de vingt-quatre lieues de sables arides. On fut réduit à vivre pendant six jours de la chair mal-saine des chameaux et des bêtes de somme, et à ne boire que de l'eau saumâtre et croupissante. Quelques vivres qu'on reçut ensuite furent bientôt consommés ; on abandonna les bagages qu'on n'avoit plus le moyen de transporter, et il ne restoit d'autre ressource aux soldats que de se manger mutuellement, lorsqu'enfin on trouva un terme à cette misère dans la jonction avec l'armée de Mésopotamie. Jovien alla camper sous les murs de Nisibe, ne voulant pas entrer dans une ville dont les Perses alloient prendre possession. Ce jour-là fut exécuté un de ces actes que le despotisme croit utiles à sa sûreté, mais que tout ce qui n'est pas lui regarde comme odieux, lors même qu'ils ne sont pas iniques; le premier

secrétaire de l'Empereur fut arrêté inopinément et jeté dans un puits desséché, qui fut comblé de pierres. C'étoit un des trois braves qui sortirent les premiers du souterrain au siége de Moagamalque. Quelques-uns lui avoient donné leur voix pour l'Empire, et à ce premier motif de défiance pour un concurrent préféré, il ajouta l'indiscrétion de sa conduite. Il se permit des murmures qu'il croyoit secrets, et réunit trop fréquemment à sa table les officiers de l'armée. Telles furent les causes assez légères de sa perte.

Le lendemain l'étendard Persan fut arboré sur les murs de Nisibe. Les habitans pour qui Jovien avoit stipulé la faculté d'en sortir furent sommés de l'évacuer. Ils conjurèrent l'Empereur de leur permettre de se défendre eux-mêmes. Il se retrancha sur la sainteté du serment et l'opprobre du parjure. Sa dignité ne le mit pas à l'abri d'un sarcasme. Ayant accepté avec répugnance, et après plusieurs refus, une couronne présentée par le sénat et le peuple de Nisibe, un orateur s'écria : « Prince puissiez-vous recevoir » des autres villes de votre Empire d'aussi glo- » rieuses couronnes! » L'empereur ne fut pas plus ménagé par la satirique Antioche. Il s'y vit l'objet des railleries d'une populace audacieuse. Il auroit même eu à craindre les excès

d'une violente sédition, si le préfet Salluste, plus respecté que l'Empereur, ne fût parvenu à calmer un peu les esprits.

L'avénement de ce prince à l'Empire devint le signal d'une révolution religieuse. Dès le premier moment il avoit annoncé son attachement au christianisme. Les payens redoutant les chrétiens plus qu'ils ne craignoient les Perses, allèrent à leur tour peupler les déserts, et la conduite des chrétiens n'étoit pas propre à les rassurer. Tout retentissoit de leurs menaces, et plusieurs, en proie au fanatisme, formoient des projets sanguinaires. D'autre part, les sectes hérétiques demeurées inactives, tandis qu'elles avoient été, avec les catholiques, opprimées par une violence commune, s'agitèrent de nouveau; chacune d'elles tâchant d'attirer l'Empereur à ses opinions. Jovien calma ces fermentations dangereuses, en proclamant la liberté de tous les cultes. Il fit rouvrir les temples que les chrétiens avoient fermés, et permit les sacrifices. Il guérit toutes les plaies que Julien avoit faites au christianisme. Athanase reparut sur le siége d'Alexandrie. L'Empereur ne voulant point prononcer sur des difficultés de théologie, refusa d'écouter les clameurs des différentes factions anti-catholiques, et assembla dans Antioche un concile qui confirma la foi de Nicée. Il déclara qu'il n'in-

quiéteroit personne pour sa croyance, qu'il appuieroit de tout son pouvoir quiconque travailleroit à réunir les esprits, et qu'il réservoit ses bonnes grâces aux amis de la concorde. Fatigué des railleries mordantes des habitans d'Antioche, et craignant qu'un compétiteur ne voulût s'emparer de l'Europe, Jovien se hâta de marcher vers Constantinople, malgré la rigueur de l'hiver. La Galatie fut le terme de son voyage et de ses jours. On le trouva mort dans son lit, étouffé, à ce qu'on croit, par la vapeur du charbon allumé dans sa chambre, pour en sécher les murailles. Ceux qui comptent pour rien la mort arbitraire d'un homme qui a le malheur de porter ombrage à son prince, disent que Jovien s'annonçoit comme un prince équitable. Son règne, quoique très-court, rétablit si bien le christianisme qu'il ne descendit plus du trône où il l'avoit fait remonter, et que Julien ne trouva pas un imitateur dans l'espace d'onze siècles.

364.

VALENS, *en Occident.* VALENTINIEN, *en Orient.*

Jovien, n'ayant fait que paroître sur le trône, ne put y faire asseoir sa famille; son fils étoit au berceau; et à l'âge de seize ans il expia, par la perte d'un œil, le crime de sa naissance.

Salluste eut encore la gloire de refuser la couronne, on peut dire une troisième fois, puisqu'il déclara aux électeurs qui, d'après son refus, proposèrent son fils, que la jeunesse de l'un étoit aussi peu propre au gouvernement que le grand âge de l'autre. Il donna son suffrage à Valentinien, qui fut élu à Nicée en Bithynie, après un interrègne de dix jours. Son père, Pannonien d'une basse extraction, par sa force extraordinaire, sa bravoure et ses talens, étoit parvenu, du grade de simple soldat, à celui de comte d'Afrique et de la Grande-Bretagne, d'où il s'étoit retiré avec une grande fortune et une probité suspecte. Le fils acquit, comme son père, de la réputation dans l'armée. Son port étoit à-la-fois martial et majestueux; il connoissoit parfaitement le métier de la guerre, et la prudence guidoit son courage. Ses mœurs étoient régulières, sa vie frugale. Quoique peu instruit, il étoit doué de l'éloquence militaire. Il avoit pour la justice un zèle ardent; et la nature lui avoit donné un esprit pénétrant, délié, inventif. Ces belles qualités étoient contre-balancées par quelques défauts qui ne se développèrent que dans l'exercice du pouvoir souverain : par une excessive sévérité, une présomption trop forte, des emportemens furieux, une économie outrée, une passion pour la gloire, qui prenoit quelquefois le caractère de

l'envie. Il fut promu à l'Empire en son absence, et sans avoir fait aucune démarche pour l'obtenir. S'étant rendu à Nicée, et ayant assemblé les troupes, il se préparoit à les haranguer, lorsqu'elles demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collègue, afin que par la mort d'un seul homme, l'Empire ne fût pas exposé à l'inconvénient de demeurer sans chef. L'empereur intrépide et calme au milieu de cet orage, ayant imposé silence aux plus turbulens qu'il traita de séditieux, adressa la parole aux troupes et dit : « Vous étiez les maîtres d'élire un autre Empe-
» reur. Vous m'avez élu : c'est à présent à moi
» de commander, à vous d'obéir : la demande
» que vous me faites est conforme à mes inten-
» tions ; mais je veux faire un choix avec ré-
» flexion, et me donner un collègue digne de
» vous et de moi. Reposez-vous de tout sur ma
» vigilance. Songez seulement à profiter du loisir
» de l'hiver pour vous préparer à de nouvelles
» victoires en réparant vos forces. » Cette fermeté arrêta tous les murmures ; et ces fières cohortes, qui prétendoient faire la loi à leur souverain, rentrèrent à l'instant dans l'obéissance et n'en sortirent plus. L'Empereur assembla les principaux officiers pour les consulter sur le choix qu'il devoit faire ; mais il avoit déjà pris son parti. Avant de se déclarer, il auroit souhaité qu'on

qu'on eût approuvé ses intentions, en lui conseillant de s'associer son frère Valens, quoique ce prince, avec quelques vertus privées, n'eût aucune de celles qui convenoient à une destinée si éclatante : on ne se prêta point au désir de l'Empereur. Un de ses capitaines lui dit : « Si » vous chérissez votre famille, vous avez un » frère ; si vous aimez l'état, choisissez le plus » digne. » Il ne profita pas de cet avis courageux. Peu de jours après son arrivée à Constantinople, il déclara Valens Auguste, et cette élection parut avoir l'approbation générale, parce qu'il eût été dangereux de la blâmer. Valens reconnut toujours la supériorité du génie de son frère, et ne lui disputa jamais celle du pouvoir.

Les deux Empereurs se trouvèrent malades en même temps ; la mémoire de Julien leur étoit odieuse ; leur superstitieuse ignorance se persuada que les amis de ce prince avoient employé contr'eux des maléfices : des informations juridiques furent ordonnées. Le philosophe Maxime, odieux à Valentinien, qu'il avoit desservi près de Julien, fut mis à la torture, et, sans aucun indice même de crime, condamné à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir profité de sa faveur pour s'enrichir prodigieusement ; mais sa fortune ne répondant pas à l'idée qu'on en avoit, il fallut modérer la con-

damnation : depuis surtout que la crédulité de Julien eût donné de la consistance à l'art imposteur de la magie, tout l'empire en étoit infatué. On croyoit voir partout du sortilège, et l'on poursuivit sévèrement ce prétendu crime. Un cocher Romain fut mis à mort pour avoir envoyé son fils apprendre, chez un magicien, le secret de vaincre ses concurrens. Les délateurs, sûrs de l'impunité, fourmilloient dans l'Empire. Les victimes de leur perfidie étoient amenées à Antioche et à Rome, des confins de l'Asie et de l'Italie.

Les deux princes n'étoient pas encore rétablis, qu'ils commencèrent leur administration par la restauration des finances. Ils abolirent les exemptions de la taxe de guerre, dont jouissoient les officiers de leurs maisons et les premiers dignitaires de l'état, qui devoient donner l'exemple de subvenir à ses besoins. Constance avoit affranchi les ecclésiastiques de cette taxe, parce que leurs revenus, disoit-il, retournoient aux pauvres. Valentinien pensa qu'il valoit mieux prévenir la misère que de l'adoucir, et alléger le fardeau de ses concitoyens en le partageant, que d'attendre à les relever quand ils ont succombé ; en conséquence le privilège du clergé fut aboli.

Les nations voisines, enhardies par la mort de Julien, recommençant leurs incursions, les

Augustes partagèrent l'Empire, pour mieux veiller à sa défense. Valentinien laissa l'Orient à son frère, c'est-à-dire l'Egypte, l'Asie et la Thrace, et se réserva l'Occident qui comprenoit tout le reste. La nécessité peut excuser ce prince d'avoir exigé, à titre de contributions, les présens (volontaires sous Julien) que faisoient les villes en différentes occurences. Les sénateurs, chargés d'impositions encore plus onéreuses, furent dispensés de ces hommages.

Valentinien ordonna très-sagement de prononcer les sentences en public, l'intrigue ayant plus d'avantage dans les audiences secrètes. Il publia des loix sévères pour réprimer les exactions et les vexations des gouverneurs et des préposés au recouvrement des deniers publics. Ce prince se rendit en Italie, et fixa sa cour à Milan, qu'il préféroit à Rome, parce que sa position étoit plus au centre. Il avoit pour la religion chrétienne un attachement sincère qui avoit causé sa disgrâce sous Julien; mais, ni son inclination, ni son intérêt ne le portoient à persécuter le paganisme, qui ne pouvoit être terrassé de front, sans causer de violentes secousses, depuis qu'un Empereur lui avoit rendu ses forces premières : il lui accorda donc une tolérance réelle, en supprimant la licence des sacrifices nocturnes; encore laissa-t-il subsister ceux de

la Grèce, sur ce qu'on lui représenta que les hellènes seroient au désespoir de cette suppression. La faveur de Julien ayant fait pulluler les philosophes, la cour en étoit inondée. Le nouvel Empereur enjoignit à tous ceux qui soutenoient mal ce titre fastueux, de retourner dans leur patrie. « Il est honteux, dit-il, que des hommes » qui se vantent de mépriser les rigueurs de la » fortune, n'aient pas le courage de partager avec » leurs concitoyens le poids des charges publi- » ques. » Quoiqu'orthodoxe, Valentinien chassa de Milan S. Hilaire qui soutenoit la foi de Nicée contre l'évêque de cette ville, soit que ce prince eût été trompé par une déclaration équivoque de l'évêque, soit que le zèle d'Hilaire lui parût trop emporté. Les acteurs étoient alors de condition servile, et ne pouvoient renoncer au théâtre. L'Empereur fit une exception en faveur de ceux qui feroient des actes de chrétien en péril de mort; il exigeoit cette dernière condition, parce que les comédiens fort souvent usoient d'hypocrisie pour secouer le joug de leur servitude, et retournoient ensuite au culte des faux dieux. Les filles des actrices étoient circonscrites dans la profession de leurs mères; le prince n'y assujettit que celles qui se déshonoroient par leur conduite. Plein de respect pour l'épiscopat, il se regardoit comme incompétent pour réformer la discipline

de l'église. Il eut sans doute en vue la pureté des mœurs, dont il donnoit l'exemple, en défendant aux clercs et aux moines, sous peine de bannissement, de fréquenter les maisons des orphelines et des veuves; et pour réprimer la cupidité et la séduction, il déclara dévolues au fisc les donations qui leur seroient faites par une femme, sous prétexte de piété. A l'exemple de Constantin, il défendit d'admettre à la cléricature ceux à qui leur fortune permettoit de porter les charges publiques, parce que l'exemption de celles qui étoient personnelles et municipales peuploit l'église de ministres intéressés, multiplioit à l'excès les ecclésiastiques, et laissoit l'état dénué de sujets propres à remplir ses fonctions onéreuses; on fut donc obligé de prendre les clercs parmi les personnes auxquelles leur indigence donnoit déjà l'immunité.

365.

Les deux Augustes défendirent, de concert, à ceux qui portoient quelque heureuse nouvelle dans les provinces, d'en exiger aucuns présens; ils permirent cependant aux riches de leur faire quelques libéralités, ce qui rendit la défense inutile; car il est plus aisé d'enchaîner la cupidité que de la contenir dans de certaines bornes. Ils firent encore une institution commune qui tenoit à la fois de celle des patrons et des tribuns de la république romaine, en créant dans chaque ville

des *défenseurs*, destinés à protéger le foible contre les violences et les injustices. Ils étoient élus par le clergé, l'ordre municipal, les propriétaires, parmi les notables bourgeois de la ville. Ces protecteurs de l'opprimé n'ayant point de force coactive, ne pouvoient le secourir que par des sollicitations, des remontrances, des oppositions juridiques, et le recours aux tribunaux supérieurs, et même à l'autorité souveraine. Un tel établissement prouve l'impuissance des lois: les églises l'imitèrent et se choisirent aussi des défenseurs.

Tandis que Valentinien, qui de Milan s'étoit rendu à Paris, protégeoit la Gaule attaquée par les Allemands auxquels on n'avoit pas payé l'espèce de tribut établi par un long usage, et déguisé sous le nom de présent, Valens étoit aux prises avec un usurpateur. Procope, parent de la mère de Julien, avoit été laissé par lui dans la Mésopotamie avec un gros corps de troupes. On prétendoit que ce prince lui avoit commandé, dans le cas où il mourroit en Perse, de prendre la pourpre; et sa conduite, à l'égard de l'Empereur qu'il ne secourut pas, pourroit faire penser qu'il avoit quelqu'intérêt à le laisser périr. Il s'étoit répandu un faux bruit que Julien l'avoit, en mourant, désigné pour son successeur. Procope sentit qu'il n'en falloit pas tant pour alarmer

le nouveau prince, et se retira dans une de ses terres en Cappadoce. Valens l'y fit prendre ; il sut échapper à ses conducteurs, passa dans la Tauride, et, ne s'y trouvant pas en sûreté, revint dans l'Asie mineure, où il erra dans les retraites les plus inaccessibles, n'ayant pour nourriture que de l'herbe et des fruits sauvages. La faim l'en chassa, et il vint se réfugier dans une campagne voisine de Chalcédoine, chez un ami. De là il passoit souvent à Constantinople, assez déguisé par son extérieur déplorable ; il y vit avec joie que Pétrone, beau-père de Valens, faisoit détester son gendre. Ce ministre, avide et insatiable, recherchoit les créances du fisc depuis un siècle, faisant valoir des titres surannés. Il arrachoit ainsi aux malheureux ce qui n'étoit pas dû ; il écrasoit tous les ordres de l'état, et se plaisoit à inventer de nouvelles tortures. On le comparoit à ces ministres abhorrés, que l'histoire compte avec justice au nombre des crimes de leurs maîtres. Les écrits outrageans, ces armes de l'impuissance, employées contre le beau-père et le gendre, donnèrent lieu à une loi digne de Néron, laquelle condamnoit à mort ceux-mêmes qui oseroient les garder. La disposition des esprits fit concevoir à Procope un dessein supérieur à son génie : il espéra que le désespoir général seconderoit le sien, et résolut de régner ou de périr. Valens

étoit retenu en Syrie par les hostilités des Perses. Deux cohortes de Gaulois se trouvoient à Constantinople; Procope les gagna : au point du jour, il se rendit à leur quartier; comme on n'avoit pas sous la main de vêtement impérial, on lui en composa un de plusieurs pièces, qui lui donnoit l'air d'un histrion plutôt que d'un souverain; on l'éleva sur un pavois. Le nouvel Auguste, pâle et tremblant, se rendit au sénat dans ce ridicule appareil; des principaux de la ville, les uns étoient arrêtés, les autres se tenoient renfermés, ne sachant quel parti prendre; plusieurs allèrent en Syrie trouver l'Empereur Valens. La populace se joignit aux rebelles, de gré ou de force. Procope, monté sur un tribunal, voyant, au lieu des acclamations ordinaires, la foule nombreuse dont il étoit entouré garder un morne silence, fut saisi de frayeur au point de ne pouvoir d'abord proférer une parole; faisant enfin un effort sur lui-même, il dit, d'une voix foible et entrecoupée, quelques mots de son alliance avec la famille des Constantins. Ses partisans le tirent d'embarras en l'interrompant par un murmure flatteur, et le peuple le proclame Auguste. Pour attacher la multitude à son parti, Procope abandonne à son avidité les magasins, les arsenaux, le trésor public, et donne l'exemple du pillage. Afin d'animer la confiance de ses partisans, il se fit apporter

par des couriers, qu'il supposoit arriver de tous les points de l'Empire, des nouvelles ajustées à ses intérêts; et on lui présenta publiquement de prétendus députés des provinces les plus éloignées qui venoient lui en offrir les hommages, comme s'ils avoient par enchantement franchi en quelques heures des distances énormes. Il falloit paroître dupe d'un artifice si grossier, pour éviter d'être enseveli dans les prisons. Tout étoit plein de délateurs qui observoient jusqu'au silence. Procope s'empara de la Thrace par adresse et sans coup férir, et réunit bientôt une armée formidable; il fit d'inutiles tentatives pour corrompre le commandant des troupes d'Illyrie.

Valentinien, après quelques momens d'hésitation, prit le parti de rester dans la Gaule, et de laisser à son frère le soin de se défendre, en disant que Procope n'étoit que son ennemi, et que les Allemands étoient ceux de l'Empire. Valens, à la nouvelle de cette révolte, tomba dans l'abattement. Si la fermeté de ses officiers n'eût rassuré sa foiblesse, il auroit déposé le sceptre. Deux légions qu'il envoya en avant avec ordre d'attaquer, furent séduites par une harangue de Procope, au moment où le combat s'engageoit. Un des généraux de l'usurpateur s'empara de Nicée, et fut au moment de prendre Valens qui assiégeoit Chalcédoine.

La fuite précipitée de ce prince laissa toute la Bithynie au pouvoir de son rival. Mais le courage de Valens fut bientôt relevé par un trait hardi d'Arinthée, l'un de ses capitaines, qui, pour la force, la valeur et la beauté, surpassoit tous les hommes de son siècle. C'étoit, suivant Saint Basile, un modèle inimitable de la perfection humaine. Aucun artiste ne pût rendre cette figure céleste ; et lorsqu'on racontoit ses exploits, on paroissoit débiter des fables. Avec une petite troupe il attaqua, dans la Galatie, un corps nombreux de rebelles. Ayant reconnu parmi eux des soldats qui avoient servi sous ses drapeaux, il leur cria d'une voix tonnante de lui livrer l'obscur officier du palais, que Procope leur avoit donné pour commandant ; et tel étoit l'ascendant de son génie, qu'on obéit sans balancer, et que tous les ennemis vinrent se ranger sous ses enseignes. Procope, à son tour, fut avantageusement dédommagé de cette perte, par la prise de Cisique, où la caisse militaire, pour toutes les troupes de l'orient, étoit déposée comme dans la place la plus sûre de l'Hellespont. L'usurpateur regardant ce succès comme décisif, s'enivra de sa prospérité ; il égala les excès de Pétrone, auxquels on peut dire qu'il devoit lui-même sa fortune. Les habitans de Constantinople, que ses brillantes promesses avoient

séduits, se virent réduits à la misère par son avidité qui, dans l'espace d'un mois, leur arracha le tribut de deux années. Joignant l'artifice à la force des armes, il menoit dans sa litière la fille de Constance, encore enfant, et sa mère Faustine, animant les soldats à la défense d'une veuve et d'une orpheline, dont il se disoit le parent et le protecteur. Valens lui opposa le vieux général Arbétion. Au fort du combat, qui se donnoit en Lydie, ce vétéran du grand Constantin, ôtant son casque, et découvrant ses cheveux blancs: « Enfans, cria-t-il aux ennemis, reconnoissez » votre père. Joignez-vous à celui qui vous » apprit à vaincre, plutôt que de vous perdre » avec un brigand dont la ruine est assurée. Vous » n'avez pas d'autre Empereur que Valens. » Presque tous se rendirent à ses conseils. A cette heureuse nouvelle, l'Empereur vint lui-même chercher Procope en Phrygie. Le rebelle, encore trahi par ses soldats, se sauva dans les bois. Deux officiers, seuls compagnons de sa fuite, le saisirent et le menèrent à l'Empereur, qui les fit mourir tous trois. Marcel, parent de Procope, se fit proclamer à sa place, dans Chalcédoine, par une troupe de désespérés; mais son parti étoit si foible qu'une poignée de soldats l'enlevèrent sans peine, comme un criminel ordinaire. On lui fit expier sa témérité par de cruels tourmens.

366.

Valentinien, de son côté, triomphoit dans l'occident. Quatre années de paix avoient suffi aux Allemands pour rétablir leurs forces tant affoiblies par Julien. Ils passèrent le Rhin sur la glace, et obtinrent d'abord quelques succès. Deux généraux tombèrent sous leurs coups, vers Châlons-sur-Marne, et ils s'emparèrent de l'enseigne des Bataves, dont ils firent un trophée insultant. L'Empereur accourut de Reims; ayant su que la cohorte Batave avoit été la première à fuir, il la fait environner par toutes ses troupes, la désarme, et condamne tous ceux qui la composent à être vendus comme esclaves. Les coupables consternés se jettent aux pieds de Valentinien, et protestent qu'ils sont prêts à laver leur honte dans le sang de l'ennemi, si l'on veut bien leur accorder encore une épreuve. L'Empereur se laissa fléchir avec une apparente répugnance. Il donna le commandement de l'armée à Jovien, excellent capitaine, qui surprit un premier corps d'ennemis près de Pont-à-Mousson, et un autre sur la Moselle, tandis que les uns se baignoient dans la rivière, et que les autres donnoient, suivant leur coutume, à leur longue et blonde chevelure une couleur ardente. Une troisième armée plus nombreuse que la sienne, campée près de Châlons, lui disputa plus long-temps la victoire. Il ne l'obtint qu'après s'être battu tout le jour. Quelques Romains la déshono-

rèrent en attachant à un gibet un roi de la nation ennemie. Jovien alloit punir leur tribun, lorsque les soldats protestèrent qu'eux seuls étoient coupables de cette honteuse atrocité.

Pendant que les armes de l'Empire triomphoient dans les Gaules, sa religion étoit affligée d'un grand scandale dans l'Italie. Damase venoit de succéder au pape Libère, fameux pour avoir souscrit au formulaire de l'arianisme. Cette dignité avoit acquis déjà tant d'éclat et d'avantages, qu'elle étoit devenue l'objet de la plus vive ambition. Aussi le préfet de Rome, Prétextat, payen d'un grand mérite, dit en riant à Damase : « Faites-moi évêque de Rome, et je me ferai » chrétien. Le candidat qui est préféré, disoit » Ammien, a les moyens de s'enrichir par la » libéralité des matrônes, de se faire traîner » dans un char pompeux, de se vêtir d'habits » magnifiques, d'avoir une table plus délicate » que celle des rois ; plus heureux cependant, » ajoute-t-il, les pontifes de Rome, si, au lieu » d'alléguer sa grandeur pour excuse de leur faste, » ils imitoient quelques évêques de province, » que leurs modestes vertus rendent précieux à » la divinité et respectables à ses adorateurs! » Ursin, qui ne pensoit pas comme le judicieux Ammien, voulut enlever le pontificat à Damase, se forma un parti et se fit ordonner. Les parti-

sans de Damase l'assiégèrent dans une basilique ; le feu fut mis aux portes, le toit enlevé, cent trente-sept morts, de tout sexe, restèrent sur le champ de bataille. L'Empereur exila l'antipape ; mais le schisme dura encore plusieurs années.

367. Une guerre plus sérieuse s'alluma dans la Grande-Bretagne. Les deux comtes militaires de cette province, avoient été défaits et massacrés par les Barbares qui habitoient le nord de l'île. Valentinien y envoya Théodose, espagnol de naissance, et d'une famille illustre. Ses brillantes qualités inspirèrent la plus vive confiance à l'armée. S'étant embarqué à Boulogne, il arriva dans la Grande-Bretagne, et, suivi de quatre des cohortes les plus renommées, marcha vers Londres, ville dès-lors ancienne, et capitale du pays. Il battit en chemin diverses troupes d'ennemis, et partit de cette ville pour en délivrer tout-à-fait les possessions Romaines, ce qu'il exécuta promptement payant par-tout de sa personne. Après avoir repoussé les Barbares dans leurs montagnes et leurs forêts, il rétablit les forteresses, garnit les frontières, et rendit à ces contrées une tranquillité durable. Le cours de son expédition avoit été traversé par une conjuration qui eût pu arrêter un général moins actif. Un Pannonien, appelé Valentin, relégué

pour quelque crime dans la Grande-Bretagne, homme superbe et turbulent, osa entreprendre de s'emparer de la province, et d'y régner sous le titre d'Empereur. Il avoit déjà gagné tous les autres bannis et un assez grand nombre de soldats, lorsque Théodose fut instruit du complot. Ce général fit saisir à l'instant le coupable et ses plus affidés partisans; il ne voulut pas qu'on leur donnât la question, de crainte d'alarmer les autres conjurés et de faire éclater la conspiration que la mort des chefs devoit naturellement étouffer. Théodose ayant assuré le repos de l'intérieur de la Grande-Bretagne, voulut en mettre les côtes à l'abri des Saxons. Ces peuples avoient originairement habité le Holstein et une partie du duché de Sleswick. Chassés de leur pays par les Chattes et les Chérusques, ils avoient passé l'Elbe, et s'étoient établis entre des marais alors inaccessibles, dans la contrée occupée par les Francs, qu'ils avoient refoulés jusqu'aux embouchures du Rhin. Ces deux nations se réunirent dès le temps de Dioclétien, pour infester la Gaule et la Grande-Bretagne. Les Saxons étoient grands, agiles, audacieux; une longue chevelure flottoit sur leurs épaules. Ils montoient de petites barques légères, dont la quille étoit de bois mince, et tout le reste d'osier. Tous, sans aucune distinction de rang, ramoient, combat-

SAXONS.

toient, commandoient et obéissoient tour-à-tour. Lorsqu'ils avoient fait une descente, avant de se rembarquer, ils décimoient leurs prisonniers, pour offrir à leurs Dieux de sanglans sacrifices. La barbarie l'emportant chez eux sur la cupidité, ils aimoient mieux garder leurs captifs pour leur faire souffrir de longs tourmens que de recevoir leur rançon. Théodose après avoir poursuivi ces pirates sur mer, et en avoir détruit un grand nombre, passa sur leurs terres et sur celles des Francs, qui alors habitoient vers le Bas-Rhin et le Vahal; il les ravagea, et revint à la cour où il fut comblé d'éloges par un Empereur qui n'envioit ni n'appréhendoit le mérite.

La joie que Valentinien ressentit de ces succès, fut troublée par un événement qui dut mortifier son amour-propre. Mayence, la principale ville de la Haute-Allemagne, fut surprise par un prince Germain, qui, étant instruit que l'Empereur en avoit retiré la garnison, entra subitement dans la ville, la pilla et emmena une multitude d'esclaves des deux sexes. Les Romains s'en vengèrent lâchement et avec perfidie sur un autre roi de la même nation, Vithicabe, qui régnoit sur le pays que nous nommons aujourd'hui le Brisgaw. Ils craignoient ce prince valétudinaire, d'une constitution foible, mais d'un courage ardent et opiniâtre. Pour s'en débarrasser, ils eurent

eurent recours à un forfait, dont ils avoient autrefois puni la simple proposition dans la personne du médecin de Pyrrhus. Un domestique de Vithicabe, corrompu par eux, fit périr son maître, et trouva un asile dans les terres de l'Empire. On ne dit pas que Valentinien eût trempé dans ce crime détestable; mais il manque à sa justification d'en avoir fait porter la peine à son auteur. On voit par cette basse atrocité combien les Romains avoient dégénéré de leur antique gloire et même de leur puissance; car ce n'est guère qu'au défaut de la force qu'on descend à la trahison. Je serois d'autant plus porté à croire que Valentinien n'étoit pas coupable de celle dont il s'agit, qu'il tenoit les rênes d'une main trop assurée pour avoir besoin d'employer des moyens si odieux et si vils. La vigueur de son administration fut même poussée beaucoup trop loin. Il répétoit sans cesse que « la sévérité » est l'âme de la justice, et la justice l'âme de » la souveraineté. » Mais il connoissoit mal les bornes de la sévérité, qui, lorsqu'elle les dépasse, prend un nom plus odieux. Il fit brûler vifs des coupables pour des fautes légères. Ceux qui se coupoient les doigts afin de se soustraire à la milice, subirent cette peine trop peu proportionnée à un tel délit: l'innocence même fut quelquefois la victime des emportemens de ce prince. Il exi-

geoit les tributs avec une rigueur impitoyable; et ne menaçoit l'insolvabilité de rien moins que de la mort. Jamais il n'usa du droit précieux de faire grâce ou d'adoucir les punitions prononcées par les tribunaux. Il eut le bonheur de rencontrer des officiers, qui, loin de flatter son humeur austère, s'efforçoient de l'adoucir et y réussissoient quelquefois. Irrité contre plusieurs villes pour une faute assez peu grave, il commanda qu'on fit mourir dans chacune trois décurions. « Et si » ce nombre ne s'y trouve pas, lui dit-on, fau- » dra-t-il attendre qu'il soit rempli pour exécuter » l'ordre? » Ces mots calmèrent son courroux, et la condamnation fut révoquée.

Malgré l'excès de sa rigidité, le gouvernement de Valentinien l'emportoit en sagesse sur celui de son frère qui, dans l'Orient, allumoit sans nécessité deux guerres à-la-fois, l'une contre les Catholiques, l'autre contre les Goths. Eudoxe, évêque de Constantinople, en lui conférant le baptême, lui fit jurer d'employer sa puissance à combattre les adversaires de l'Arianisme. Fidèle à sa promesse, Valens donne ordre dans ses provinces de chasser tous les évêques qui, ayant été bannis sous Constance, étoient rentrés en possession de leurs siéges sous Julien. Athanase, quoiqu'il ne se trouvât pas précisément dans le cas indiqué, puisqu'il avoit été de nou-

veau chassé par l'apostat, fut cependant enveloppé dans la mesure générale, et se tint caché quatre mois, hors de la ville, dans le tombeau de son père. Les tombeaux, surtout en Egypte, étoient alors des édifices assez étendus pour être habités. Valens craignant toutefois, à la réflexion, que son frère ne désapprouvât la proscription de ce prélat respecté de toute l'église catholique, le rétablit sur son siége. Ce fut pour la cinquième et dernière fois qu'il fut banni et rappelé dans le cours d'un pontificat de quarante-six années.

GOTHS.

La guerre que Valens commença dans ce temps contre les Goths, étoit aussi peu convenable que la persécution qu'il avoit suscitée à l'église, et il n'avoit tenu qu'à lui de l'éviter. L'origine de cette nation Gothique est difficile à démêler. Leurs migrations et leurs conquêtes les ont fait confondre, par les auteurs anciens, avec les Scythes, les Sarmates, les Gètes et les Daces. Parmi les modernes, quelques-uns placent leur berceau dans le territoire de Dantzick, aux embouchures de la Vistule; suivant l'opinion la plus probable et la plus accréditée, ce ne fut là que leur seconde habitation, et ils sortent de la Scandinavie, que l'antiquité appeloit la pépinière des nations. Une province Suédoise conserve encore le nom de Gothie. Les Ruges, les Vandales, les

Lombards, les Hérules étoient des peuplades de Goths, qui, s'étant séparés de leurs compatriotes, se firent dans la Germanie des établissemens particuliers; le gros de la nation abandonnant les bords de la Vistule, au commencement du second siècle, se fixa sur les rives des Palus-Méotides. Ceux qui restèrent à l'occident de la Vistule, furent nommés Gépides, en leur langue, *paresseux*. Quelque temps après ils s'avancèrent jusqu'au Danube.

Les Goths établis sur les Palus-Méotides, après avoir peu-à-peu anéanti les Gêtes qui habitoient les rives du Danube, s'étendirent au loin, et commencèrent dès le temps de l'empereur Caracalla, de se rendre redoutables aux Romains, qu'ils réduisirent à leur payer de fortes pensions pour prix de la paix. Ils la rompoient lorsqu'ils croyoient y trouver de l'avantage. Pendant 120 ans ils avoient exercé avec divers succès les armes Romaines. Domptés par Constantin, tranquilles sous Constance, ils étoient devenus les alliés et les auxiliaires des Romains. Nés pour la guerre, ils n'avoient d'autre amusement que de se disputer le prix de l'adresse et de la force dans le maniement des armes. Ils combattoient principalement à cheval: grands, bien faits, d'une figure agréable, ils étoient hardis avec prudence, constans, infatigables, d'un esprit subtil et

pénétrant. Les loix de ces peuples septentrionaux étoient simples, claires, précises ; aussi furent-elles, en grande partie, adoptées dans l'Europe. La jurisprudence des fiefs doit son origine aux coutumes des Lombards, et la législation des Normands gouverne encore l'Angleterre. Les loix des Goths étoient discutées par le prince et les personnages les plus remarquables de la nation dans tous les ordres, et l'on observoit inviolablement ce qu'on avoit reglé d'un commun accord. Le peuple nommoit ses magistrats qui rendoient la justice et répartissoient les tributs. Toutes les propriétés étoient entre les mains des hommes. Les femmes n'apportoient point de dot, et ne pouvoient prendre un époux plus jeune qu'elles. Chacun ne pouvoit se marier que dans son ordre. Les contrats se faisoient en présence des magistrats et du public. Les grands crimes étoient seuls punis de mort. Certaines causes ambiguës se vidoient par le duel. C'est d'eux que le reste de l'Europe prit cette coutume barbare.

Les enfans nés d'un commerce illégitime n'étoient admis ni dans leur milice, ni aux fonctions judiciaires, ni même en témoignage. Ils regardoient la pureté des mœurs comme une espèce de privilège de leur nation, en punissoient la violation dans leurs compatriotes, et la pardonnoient aux Romains, comme incapables d'at-

P 3

teindre au même degré de vertu. L'époux étoit maître de la vie de sa femme adultère.

L'empereur Aurélien ayant dans le siècle précédent abandonné la Dacie, les Goths s'en étoient emparés, et de là s'étendoient, au temps de Valens, jusqu'aux Palus-Méotides. On les distinguoit en Ostrogoths (Goths orientaux) qui habitoient sur le Pont-Euxin et vers les bouches du Danube, et Visigoths (Goths occidentaux) établis le long de ce fleuve. Ils donnoient à leurs souverains le nom de juges, plus respectable à leur avis que celui de roi. Julien avoit regardé les Goths comme des ennemis indignes de son attention. Après sa mort, ils firent des incursions dans la petite Scythie mal gardée, mal défendue. Pour se délivrer de leurs ravages, on n'imagina rien de mieux que de leur payer des contributions. Soit qu'ils voulussent fomenter les discordes civiles des Romains, soit qu'ils regardassent le parti de Procope comme le plus juste, ils venoient en force à son secours, lorsqu'ils apprirent sa mort. En reprenant le chemin de leur pays, ces troupes ravagèrent tout sur leur passage. Mais, avant d'avoir gagné le Danube, elles furent enveloppées et contraintes de déposer les armes. Le roi Athanaric réclama ses sujets, montrant les lettres de Procope qui avoit imploré son assistance, comme allié à la famille de Constantin, et légitime héritier de

Ostrogoths. Visigoths.

l'Empire. Il disoit que ce n'étoit pas aux Goths à discuter les prétentions des concurrens, qu'il avoit cru satisfaire aux traités en secourant Procope, que, s'il s'étoit trompé, son erreur étoit excusable. Valens répondit qu'Athanaric avoit eu tort de secourir un rebelle, et qu'il étoit, lui, en droit d'agir en ennemi avec ceux qui étoient venus lui porter la guerre. Si Valens s'engagea dans cette querelle sans nécessité, il avoit du moins préparé avec prudence les moyens de la soutenir. Loin d'être obligé d'augmenter les impôts à cette occasion, son économie le mit en état de les réduire. Valens fit en personne trois campagnes contre les Goths. Les deux premières n'eurent rien de fort remarquable; mais dans la troisième il défit Athanaric, qui, n'osant plus lui tenir tête, se contentoit de faire quelques courses à la dérobée du fond de ses marais, et de harceler les Romains. Ce genre de combat ne réussissant pas mieux au roi des Goths, il demanda la paix. Les deux souverains eurent au milieu du Danube, chacun sur leur barque, une entrevue où les conditions en furent réglées. Il fut convenu que les Goths ne pourroient passer le fleuve. Les présens et les vivres qu'on avoit coutume de leur envoyer furent supprimés; mais Athanaric conserva la pension qu'il recevoit. Ce traité fut regardé comme honorable à l'Empire.

368.
369.

La guerre que fit Valentinien en Allemagne, fut plus sanglante, plus courte, et plus glorieuse que celle de Valens. Résolu de faire un dernier effort contre des ennemis qui ne demandoient la paix que pour la rompre, il mit sur pied une armée nombreuse et passa le Rhin, accompagné de son fils Gratien, qui, à neuf ans, donnoit déjà de flatteuses espérances, et qu'il vouloit dans un âge si tendre accoutumer aux habitudes de la guerre. Les Allemands campés sur une hauteur, près de Sultz sur le Necker, attendirent l'attaque des Romains. Valentinien, cherchant un sentier qui menât à l'ennemi, tomba dans une embuscade d'où la vitesse de son cheval put seule le tirer. Son écuyer qui portoit son armure et son casque orné de pierres précieuses, y laissa la vie. La montagne fut gravie de trois côtés par les Romains; et les Allemands, qui en furent précipités, trouvèrent leur retraite coupée par la prévoyance de l'Empereur. Après cette victoire, Valentinien alla prendre ses quartiers d'hiver à Trèves, son séjour ordinaire dans la Gaule, et y fit célébrer son triomphe, auquel il associa son fils. Il conclut un nouveau traité avec les Allemands. Les deux nations s'engagèrent à ne pas entrer sur les terres l'une de l'autre; mais les vaincus seuls avoient donné des ôtages. Les Romains ne se firent pas scrupule de violer leur

parole, en construisant des forteresses sur le territoire des Germains. Ceux-ci, au risque de perdre leurs enfans, qu'ils avoient livrés pour garans du traité, taillèrent en pièces les travailleurs, avec les officiers qui présidoient aux travaux. Un seul de ces derniers s'étoit sauvé; l'Empereur, toujours impétueux et injuste dans sa colère, lui en fit un crime et le cassa, comme s'il avoit commis une lâcheté.

370.

L'Etat, triomphant au dehors, étoit tourmenté dans l'intérieur par l'arianisme de Valens et la rigueur de son frère. Le premier étoit à Nicomédie pour se rapprocher des Perses. Les catholiques de Constantinople lui députèrent quatre-vingts ecclésiastiques pour se plaindre des traitemens cruels qu'on faisoit souffrir sous son nom aux orthodoxes, ne pouvant se persuader que ce fût par son ordre. Valens dissimula son mécontentement; mais le préfet Modeste les fit tous embarquer dans un même navire, auquel les matelots mirent le feu, avant de se retirer dans la chaloupe; et tous ces infortunés furent ou dévorés par les flammes, ou engloutis dans les eaux. Valens, paresseux par caractère, étoit néanmoins quelquefois réveillé par le sentiment de ses devoirs, et se proposoit de rendre la justice à ses sujets. Alors l'alarme se répandoit parmi les eunuques; Modeste qui rampoit de-

vant eux, faisoit entendre au prince que ces détails ne convenoient pas à la majesté impériale. Valens dont il flattoit par-là l'indolence se laissoit persuader, et l'administration de la justice abandonnée sans surveillance à des âmes vénales, devint un brigandage. Elle ne se rendoit pas mieux, à certains égards, en Occident. Valentinien chargea Maximin qui avoit à Rome l'intendance des vivres, de poursuivre les crimes de magie. Cet homme féroce sut persuader à son maître qu'ils étoient sans nombre, et qu'il falloit user de moyens extraordinaires pour en tarir la source. L'inflammable Valentinien les assimila aux crimes de lèse-majesté; en conséquence nulle dignité n'exempta de la torture. Bientôt Maximin s'attribua la connoissance de toutes sortes de délits, et s'érigea en inquisiteur général : tout l'Occident fut consterné. L'innocence ne voyoit nul abri contre des procédures précipitées, où la peine précédoit la conviction. On prétend que pour multiplier les accusations et pour la commodité des délateurs, Maximin faisoit mettre à une des fenêtres de sa maison une corde, où l'on attachoit de nuit des billets accusateurs, qui tenoient lieu de preuves. Ses émissaires secrets, feignant de gémir de l'oppression générale, insinuoient que l'unique ressource des accusés étoit de désigner pour leurs complices des hommes puissans qu'on

n'oseroit condamner, et qui les sauveroient avec eux. Ce funeste artifice épouvantoit les premiers de la nation; et Maximin disoit avec autant de vérité que d'insolence : « Personne ne doit se » flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit » coupable. » Valentinien cependant, au nom duquel se commettoient tant d'horreurs, aimoit la justice, et en donnoit quelquefois des preuves propres à épouvanter les coupables. Son grand chambellan, abusant de sa puissance, avoit dépouillé une veuve de ses biens. Elle s'en plaignit à l'Empereur qui lui donna un juge intègre. L'usurpateur fut condamné à la restitution; loin de se rendre à cette condamnation, il prit son juge à partie. La veuve, fondant en larmes, va se jeter aux pieds du prince, pendant qu'il assiste aux jeux du cirque, et l'instruit de l'opiniâtreté de son chambellan, qui étoit à ses côtés. Valentinien le fait saisir et brûler vif dans l'arène, tandis qu'un crieur publie à haute voix son usurpation et sa désobéissance. Mais dans ce prince la haine du crime dégénérant en cruauté, on abusoit de cette haine, qui, pour être vertueuse, doit être tempérée par la raison, et on lui faisoit aller souvent bien audelà des limites de la justice.

On doit des éloges aux soins qu'il donnoit à la restauration des mœurs. A Rome, elles se

corrompoient jusque dans leur source. L'éducation, ce premier germe de la vertu et de toute bonne discipline, s'altéroit de jour en jour. Les jeunes gens, au lieu de chercher de l'instruction dans la capitale de l'Italie, n'y poursuivoient que le plaisir; le cours de leurs études étoit devenu un cours de désordres. De sages règlemens corrigèrent cet abus intolérable. Valentinien crut encore épurer les mœurs de son peuple, en lui défendant de s'unir par des mariages aux Barbares; mais il est douteux que l'excès de civilisation des Romains valût mieux que la grossièreté des peuples du Nord. Nous avons déjà vu et nous verrons encore que les crimes les plus bas et les plus noirs n'effrayoient plus la conscience de cette nation, qui, toujours ambitieuse et souvent injuste, avoit du moins cherché autrefois à se couvrir d'un voile d'équité.

Les Saxons éprouvèrent toute sa perfidie, à l'époque même où, de peur qu'elle ne se corrompît, on lui défendoit les mésalliances. Ils étoient venus, sur des barques légères, se jeter dans la Gaule sur les côtes de l'Océan, et s'avançant le long du Rhin désoloient toute la contrée. Une armée nombreuse s'étant présentée devant eux, ils ne se sentirent pas de force à la combattre et demandèrent la paix; elle leur fut accordée. On convint d'incorporer dans l'armée

Romaine l'élite de leur jeunesse, et il fut permis aux autres de se retirer. On leur dressa cependant une embuscade, où ils périrent tous, après s'être défendus en désespérés, et avoir chèrement vendu leur vie; et, ce qui prouve combien la morale romaine étoit vicieuse alors, c'est qu'une telle indignité a trouvé un apologiste dans Ammien, l'historien le plus sage de son temps. Macrien, roi des Allemands, se montra disposé à venger le droit commun des nations, outragé par une action si noire. Valentinien, pour se débarrasser de cette attaque, résolut suivant la maxime de Dioclétien, de fomenter les divisions des Barbares, et à cet effet jeta les yeux sur les Bourguignons.

BOURGUIGNONS.

Cette nation guerrière et nombreuse étoit Vandale d'origine. Elle avoit autrefois été resserrée dans des bornes assez étroites, vers le lieu où est aujourd'hui la ville de Gnesne, dans la grande Pologne. Elle habitoit alors, près la source du Mein, un territoire qu'elle avoit enlevé aux Allemands. Les Bourguignons étoient d'une haute taille, d'un extérieur et d'un caractère farouche. La dignité de leur grand-prêtre étoit perpétuelle; mais ils déposoient leur roi, lorsqu'il avoit été malheureux à la guerre, ou que l'année avoit été stérile, comme s'il eût été maître des événemens et des saisons. Leur invasion alluma entr'eux

et les Allemands une haine mortelle, aigrie encore par des contestations sur la propriété de la rivière Sala, qui produisoit du sel, ce qui avoit de tout temps causé la guerre entre les habitans de ses bords. Valentinien sollicita les rois Bourguignons de se joindre à lui, pour accabler leurs communs ennemis. La proposition fut acceptée avec joie, et ces rois firent plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils amenèrent quatre-vingt mille hommes sur les bords du Rhin : un secours si puissant fit trembler leurs alliés autant que leurs ennemis. Valentinien qui vouloit probablement contenir les deux nations l'une par l'autre, se fit attendre inutilement. Les Bourguignons furieux de se voir joués, égorgent tout ce qu'ils rencontrent de sujets de l'Empire, et se retirent sans avoir attaqué les Allemands. Après leur retraite, Macrien recommença ses ravages; Valentinien forma un plan bien concerté pour l'enlever. Il marcha lui-même à la tête d'un corps de troupes lestes et choisies ponr cette expédition, qui alloit réussir, lorsque l'avidité de ses soldats qu'il ne put contenir, donna en pillant l'alerte à Macrien.

371.

La rigueur de Valentinien, qu'on peut bien appeler désormais cruauté, croissoit de jour en jour. Elle étoit excitée encore par l'impitoyable Maximin, créé préfet des Gaules. Les accès de sa fureur devinrent plus fréquens et plus terribles.

Ceux qui avoient jusque-là tâché de la modérer, n'osoient plus ouvrir la bouche; il n'écoutoit que Maximin. Il seroit trop long de citer tous les traits de sa barbarie. Un gouverneur faisant solliciter un meilleur gouvernement, « puisqu'il n'est pas content de sa place, répondit » l'Empereur, je vais lui en donner une autre: » qu'on lui tranche la tête. » L'ordre fut exécuté. Un particulier demandoit à un secrétaire un emploi dans le secrétariat. Celui-ci répondit faites-moi Empereur, et je vous ferai secrétaire. Cette plaisanterie, empoisonnée par les calomniateurs, coûta la vie à l'un et à l'autre. Deux officiers furent accusés d'avoir parlé en faveur de Procope, au temps de sa rébellion; il n'y avoit point de preuves. Valentinien ordonna de condamner l'un à la mort, l'autre à l'exil, promettant de leur faire grâce. Les juges obéirent, et il ne tint pas sa promesse. Plusieurs dont l'innocence fut trop tard reconnue, périrent dans les tourmens de la question. Les officiers de ses gardes employés, contre l'usage et la bienséance, à la capture des accusés, répondoient sur leur tête du succès de leur commission. Il nourrissoit de cadavres, deux ours dont il avoit fait placer les cages près de son appartement, et se plaisoit à voir déchirer les membres palpitans des malfaiteurs qu'on leur abandonnoit. Il en fit, après

quelques années, relâcher un dans les forêts, étant, disoit-il, content de ses services. Tout couvert du sang de ses sujets, Valentinien publioit des ordonnances très-sages.

Valens continuoit d'affliger l'Eglise. Il se rendit de Constantinople à Antioche, et répara autant qu'il put les maux qu'avoient causés dans l'Asie, la famine et des tremblemens de terre. Mais en même temps, il chassoit les évêques orthodoxes, confisquoit leurs biens, les exiloit et les remplaçoit par des Ariens. Il épargna cependant Saint Basile, évêque de Césarée. Le préfet Modeste essaya vainement d'intimider le prélat, en le menaçant de la confiscation, de l'exil et même de la mort. Le prélat répondit: « celui » qui n'a rien ne peut rien perdre. L'exil, je ne » le connois pas; toute la terre étant à Dieu, est » ma patrie. Quant à la mort, ce seroit une grâce » pour moi. » Le préfet étonné s'écria que personne ne lui avoit encore parlé avec cette hardiesse. « C'est que vous n'avez apparemment, dit Basile, rencontré encore aucun évêque. » Valens admira sa fermeté. Quelque temps après son départ, une veuve de Césarée se réfugia dans l'église, pour éviter les poursuites d'une créature du gouvernement, qui vouloit la contraindre de s'unir à lui par le mariage. Le magistrat envoya des soldats pour arracher cette femme de son

asile

asile. L'évêque lui procura des moyens d'évasion. Le gouverneur mande Basile à son tribunal, et ordonne de lui déchirer le flanc avec des ongles de fer. « Vous me ferez plaisir, lui dit » le prélat, si vous m'arrachez le foie qui me » cause de perpétuelles douleurs. » Le peuple furieux prend la défense de son évêque, qui eut la satisfaction de sauver la vie à celui qui lui préparoit une mort si cruelle. Valens, rendu dans la Cappadoce, y poursuivit les catholiques, comme il l'avoit fait dans la Bithynie et la Galatie. On les chassoit de leurs églises; plusieurs mêmes expirèrent dans les tourmens, ou furent précipités dans l'Oronte. Thémistius, orateur payen, représenta au souverain que « la reli- » gion, comme les arts, se perfectionnoit par la » dispute; que toutes les sectes, au surplus, » venoient aboutir au même centre, à Dieu » même; que la contrariété des opinions sur la » nature divine, entroit dans les vues de l'Etre- » Suprême qui a voulu se cacher aux hommes. » Ce raisonnement, quelle que fût sa valeur, adoucit beaucoup Valens, qui donna sa principale attention aux affaires de la Perse.

372.

Sapor étoit entré à la tête d'une armée formidable en Arménie, et mêlant l'artifice à la force, avoit attiré à un festin Arsace, roi de cette contrée, sous prétexte de conciliation. Cet impru-

dent monarque fut chargé de chaînes d'argent (vaine distinction accordée par les Perses aux prisonniers illustres), et eut les yeux crevés. Se croyant maître de l'Arménie après cette trahison, Sapor entra dans l'Ibérie, et y substitua un autre roi à celui que les Romains avoient mis sur le trône. Ces événemens avoient précédé l'arrivée de Valens à Antioche. Ce prince envoya une armée en Ibérie. Les deux compétiteurs, avec son agrément, partagèrent le royaume. Une autre armée alla couvrir l'Arménie, et Valens, à la tête d'une troisième, marcha vers la Mésopotamie, pour braver Sapor. Il s'approcha du Tigre sans rencontrer d'obstacles, réduisit, sans tirer l'épée, une tribu de Sarrasins, et revint à Antioche passer l'hiver, ayant gagné l'affection de ses soldats, dont il avoit pris le plus grand soin pendant son expédition. Au printemps, le roi de Perse envoya des troupes dans la Mésopotamie. Elles furent battues. Les deux souverains se rendirent en personne dans cette province. Après plusieurs actions peu importantes, dont les succès furent balancés, ils convinrent d'une trève, et se retirèrent. L'orgueil des Romains fut mortifié par la veuve d'un prince Sarrasin, appelée Mavia. Elle étoit née dans l'Empire; et de sa captive, le Sarrasin en avoit fait son épouse. Après la mort de son mari, elle prit

373.

sa place, se fit respecter d'une nation indocile, déclara la guerre à Valens, se mit à la tête de ses troupes, fit des excursions en Palestine, en Phénicie, sur les frontières de l'Égypte, et défit plusieurs fois les Romains, qu'elle contraignit de lui demander la paix.

La mort d'Athanase fit renaître les horreurs dont Alexandrie, de son vivant, avoit été deux fois le théâtre. Il avoit designé un successeur qui fut établi par le suffrage du clergé, du peuple et des évêques voisins. Le préfet de l'Egypte, qui étoit un payen, entre dans l'église à la tête d'une cohorte effrénée. On massacre les hommes; on foule aux pieds les femmes; les filles chrétiennes sont traînées nues dans la ville, abandonnées à la brutalité des sectateurs du paganisme, puis on les assomme avec ceux que la pitié excite à leur défense, et on ne permet pas de leur donner la sépulture. L'arien Lucius est amené en triomphe pour prendre possession du siége d'Athanase. L'intendant des finances mande les ecclésiastiques les plus distingués, et tâche de leur persuader qu'ils peuvent, sans blesser leur conscience, souscrire à la confession d'Arius, en conservant leur opinion au fond du cœur. Comme ils résistent à cette doctrine, après les avoir tenûs quelque temps emprisonnés, et les avoir fait tourmenter cruellement dans la place

publique, il envoie les uns aux mines, les autres aux carrières, plusieurs dans une ville de Phénicie, peuplée de payens qui les accablèrent d'outrages. Le peuple les accompagna jusqu'au rivage, et suivit des yeux, en jetant des cris lamentables, le vaisseau qui les portoit. La persécution s'étendit sur toute l'Egypte. Les supplices inventés par l'idolâtrie contre les chrétiens, furent aggravés à l'égard des catholiques, par un effet de cet acharnement ordinaire aux divers partis d'une même religion. Des hommes furent livrés dans le cirque aux bêtes féroces. Trois mille soldats conduits et commandés par l'indigne Lucius, allèrent chercher les Cénobites jusque dans les déserts; les uns étoient égorgés, les autres lapidés; ceux qu'on traitoit avec moins de barbarie, étoient enrôlés de force dans la milice, après avoir été battus de verges.

Les autres contrées de l'Afrique éprouvoient d'autres malheurs. La Tripolitaine souffroit doublement et des ravages des ennemis et des malversations des officiers chargés de la défendre. Il s'y passa une scène surchargée d'incidens et de noires intrigues, qui peut donner une idée de la facilité malheureuse avec laquelle on trompe souvent les maîtres de la terre. Dès le temps de Jovien, des Barbares de l'Afrique avoient infesté la Tripolitaine. Les habitans de Leptis, dont le

territoire avoit été saccagé, et qui craignoient de nouvelles incursions, recoururent à Romain, commandant de la Province sous le titre de comte. Cet officier cupide leur demande une prodigieuse quantité de vivres et de chameaux. Ils lui remontrent leur impuissance de satisfaire à une demande si exorbitante ; il les abandonne à la merci des Barbares. Ces infortunés envoient des députés porter leurs plaintes à la cour. Valentinien étoit alors sur le trône ; il promet de faire justice après une exacte information. Les amis du coupable viennent à bout d'empêcher qu'on n'approfondisse sa prévarication, en mettant sans cesse sous les yeux du prince d'autres affaires, qu'ils disent plus pressées. Les Barbares reviennent saccager le territoire de Leptis. La nouvelle de cette seconde incursion réveille le souvenir de la première; Valentinien fait partir le secrétaire Pallade, pour payer les troupes de l'Afrique, et prendre connoissance de l'accusation portée contre Romain. Avant qu'il fût arrivé, une troisième incursion avoit eu lieu. Les habitans de Leptis députent de nouveau vers l'Empereur. Cependant l'avare commandant, pour n'avoir point à redouter son juge qui s'approchoit, imagine de le rendre lui-même coupable. Il fait entendre aux officiers des troupes, que Pallade a du crédit à la cour, et que s'ils veu-

lent de l'avancement, il faut qu'ils achètent sa recommandation par le sacrifice d'une partie de leurs appointemens. Ce conseil est suivi, et le secrétaire ne refuse point ce qui lui est offert. Il va ensuite à Leptis, vérifie la justice des plaintes portées contre Romain, vient trouver ce commandant auquel il reproche sa négligence, et lui annonce qu'il ne peut se dispenser d'en informer l'Empereur. « A la bonne heure, répondit » le comte Romain ; mais je lui apprendrai » aussi votre péculat. Il saura que vous avez re- » tenu une partie de la solde de ses troupes. » Ce mot fait trembler Pallade ; il devient ami de Romain, et, de retour à Trèves, persuade à l'Empereur que ce commandant a été calomnié. Romain corrompt plusieurs habitans de Leptis qui désavouent les faits allégués contre lui. Un des députés mêmes se laissant intimider se rétracte : l'Empereur se croyant joué par les accusateurs de Romain, fait mourir ce député, ainsi que plusieurs de ceux qui ont déposé contre le commandant de l'Afrique. Toute cette trame ne fut découverte qu'après la mort de Valentinien. Quelques-uns de ses auteurs furent punis ; mais on ignore si le principal coupable, si Romain subit d'autre peine que celle de la prison.

Ce fut encore sa mauvaise conduite qui donna lieu à une révolte sérieuse en Afrique. Firme

étoit fils d'un des plus puissans d'entre les princes Maures qui recevoient la loi de l'Empire. Dans une dispute touchant la succession paternelle, il tua un de ses frères, lié d'amitié avec Romain. Celui-ci, par son crédit à la cour, sut ôter à Firme tous les moyens d'y faire entendre sa défense; ensorte que le meurtrier ne vit de salut que dans la rébellion. Il y trouva les esprits disposés, les concussions du comte soulevant tout le pays; des cohortes entières d'impériaux vinrent joindre le rebelle. Suivi d'une troupe nombreuse, il entra dans Césarée, capitale de la province, et la réduisit en cendres: il prit alors le titre de roi. Théodose, chargé de le réduire, partit d'Arles, et arriva sur les côtes de la Mauritanie, avant qu'on eût en Afrique aucune nouvelle de son départ. Firme, effrayé de la réputation de Théodose, députa vers lui pour solliciter sa grâce, protestant que la seule nécessité lui avoit fait prendre un parti si désespéré. Théodose lui promit la paix quand il auroit donné des ôtages, et l'apparente soumission du prince Maure ne lui fit pas ralentir ses opérations. Il remporta deux victoires sur ses lieutenans. Firme alors offrit des ôtages et demanda de nouveau la paix. Théodose exigea de plus des vivres pour son armée. Le Maure lui en fournit, vint lui-même avec confiance trouver le général de Valentinien,

et se prosternant à ses pieds, les larmes aux yeux, avoua sa témérité. Théodose s'occupoit à relever Césarée, lorsqu'il apprit que Firme n'avoit eu d'autre dessein que d'endormir sa vigilance, et de surprendre son armée. Il se remit en campagne, et enleva un détachement de déserteurs Romains; les fantassins furent assommés par ses soldats à coups de bâton. C'étoit la peine anciennement attachée à la désertion. On coupa la main droite aux officiers de cavalerie, et la tête aux simples cavaliers, ce qui étoit apparemment réputé un moindre supplice qu'une vie malheureuse, flétrie d'une tache indélébile; car un grade plus élevé rend la faute plus grave. Cette sévérité, blamée par les envieux de Théodose, rétablit la discipline en Afrique. Il entra par la brèche dans un château fortifié que défendoit une bonne garnison, et tailla en pièces une armée de Maziques, nation belliqueuse, qui s'étoit jointe aux révoltés. S'avançant ensuite dans l'intérieur du pays, avec un petit corps de cinq mille cinq cents hommes, il se trouva enveloppé d'une nuée de Barbares, et sut néanmoins faire sa retraite en bon ordre. Comme il avoit affaire à un ennemi accoutumé à la faim, à la soif, aux ardeurs des brûlans déserts de l'Afrique, qui couroit et fuyoit sans cesse, il sentit l'extrême difficulté de le réduire uniquement par la force, et y joignit la politique. Par

ses négociations secrètes, il détacha de son parti la plupart des Barbares. Firme rassembla les nègres qui habitoient au-delà du mont Atlas: leur figure affreuse, leur innombrable multitude épouvantèrent d'abord les Romains, qui prirent la fuite. Théodose les rallia, et les ramena en présence des ennemis qui, cette fois, ne purent réussir à les intimider par le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs targes dont il se frappoient les genoux: content d'avoir rassuré ses troupes, Théodose s'éloigna. Les nègres, à qui sa fière contenance avoit imposé, n'osèrent le suivre et se dispersèrent promptement dans leurs montagnes. Firme avoit renfermé ses prisonniers dans la ville de Canté, que son éloignement et sa situation sur une hauteur lui avoient fait regarder comme à l'abri de toute attaque: Théodose alla s'en emparer. Le rebelle se réfugia chez Igmazen, roi des Isafliens, la plus puissante nation de cette contrée; c'étoit un prince belliqueux et renommé par ses victoires. Théodose lui déclara la guerre; et les Romains, enveloppés de toute part, se firent jour en taillant leurs ennemis en pièces: ils entrèrent dans le cœur du pays. Igmazen, prince guerrier, vint hardiment à la rencontre de Théodose, et dans une conférence qu'ils eurent ensemble: « Qui es-tu, lui » dit-il, et quel dessein t'amène ici? — Je suis,

374.

» répondit Théodose, le général de Valentinien,
» monarque de l'univers; il m'envoie pour ar-
» rêter un brigand : si tu tardes à me le livrer,
» tu périras avec tout ton peuple. » On se battit tout le jour; trois mille Romains soutinrent l'effort de plus de quarante mille Barbares. Théodose fit couper la main droite à quelques-uns des siens qui avoient témoigné de la lâcheté, et quelques autres furent brûlés vifs pour le même crime. L'année suivante il gagna une bataille contre les Isafliens. Igmazen accoutumé à vaincre, fut effrayé de ce changement de fortune, et s'assura de la personne de Firme qui, pour n'être pas livré vivant, s'étrangla pendant la nuit. Le roi envoya son corps à Théodose.

Des conspirations plus dangereuses que celle de Firme, se trâmoient alors contre Valens. Il ne pouvoit imputer qu'à lui-même les perpétuelles alarmes auxquelles il étoit en proie; avare et cruel, il avoit su dissimuler ses vices. Après ses succès contre les Goths, et les médiocres avantages qu'il avoit remportés sur les Perses, il crut n'avoir plus besoin de se contraindre. Ses courtisans avides se ruèrent sur toutes les grandes fortunes. Crédule pour la calomnie, incapable, par indolence, d'examiner la vérité, il prononçoit contre tous ceux qui lui étoient dénoncés, l'exil et la confiscation. Faisant gloire d'être inexorable,

il aimoit à répéter : « Que quiconque s'appaise » aisément, s'écarte aisément de la justice. » Le trésor du prince n'engloutissoit les biens des victimes que pour les répandre sur ses favoris. La haine publique engendra contre lui des conspirations sans cesse renaissantes. Un de ses gardes fut au moment de le tuer, un jour qu'après son dîner il se livroit au sommeil dans ses jardins. Comme on soupiroit après sa mort, on désiroit connoître quel seroit son successeur, et la crédulité superstitieuse consultoit la magie; elle indiqua un de ses secrétaires nommé Théodore, homme de mérite, chéri des grands et du peuple, le seul pour ainsi dire qui osât parler avec franchise à Valens, et qui sût s'en faire écouter. L'ambition l'égara, et sur ce vain encouragement il s'embarqua dans l'entreprise la plus périlleuse. Le complot fut découvert; un grand nombre de personnages considérables y étoient entrés. Un jeune philosophe, nommé Simonide, fut accusé d'en avoir eu connoissance; il en convint, ajoutant qu'il savoit mourir, mais non trahir un secret. Cette intrépidité paroissant une insulte à l'Empereur, Simonide fut condamné à un supplice plus rigoureux que tous les autres accusés; il se laissa dévorer par les flammes sans pousser un soupir, ni changer de contenance. Eutrope, préfet d'Asie, auteur d'un abrégé, encore sub-

sistant, de l'Histoire Romaine, fut injustement confondu avec les conjurés. Il dut la vie, que ses envieux vouloient lui ravir, au philosophe Pasiphile, qui résista constamment aux tortures par lesquelles on s'efforça de lui arracher un faux témoignage.

Le crime de magie devint irrémissible, depuis qu'il eût donné naissance à cette dernière conspiration ; ce fut celui de tous les riches qu'on vouloit dépouiller et qu'on ne pouvoit convaincre de délits réels. En saisissant les papiers des accusés, on y glissoit des pièces qui les inculpoient. Tant d'innocens furent les victimes de ce manège assassin, que, pour tâcher de s'y soustraire, plusieurs brûlèrent tous leurs papiers, et jusqu'à leurs titres. Un délateur, nommé Héliodore, étoit pour l'Empire un objet de terreur. Parvenu à la faveur du prince en révélant la conjuration de Théodore, il étoit comblé de dons par les courtisans, et il les en récompensoit par des accusations calomnieuses contre leurs ennemis. Toutes les personnes en place se croyoient obligées de payer un tribut à ses concubines. Valens, qui avait la précaution de se montrer éloquent, jusque dans les arrêts qu'il prononçoit contre l'innocence, empruntoit de lui des grâces oratoires. Secondé d'un scélérat de sa trempe, il fit périr plus de noblesse que n'en eût détruit

une maladie contagieuse. Ce calomniateur de profession étant mort, Valens lui fit de magnifiques obsèques. On eut beaucoup de peine à faire abandonner à ce prince le projet qu'il avoit d'y assister, et il voulut que les personnages les plus qualifiés, entr'autres les deux beaux-frères de l'empereur Constance, précédassent le convoi en habits de deuil, la tête et les pieds nus, et les bras croisés sur la poitrine.

Les philosophes, alors presque tous entêtés de la science cabalistique, furent livrés aux tortures et aux supplices; les magistrats les condamnoient sur la foi des délateurs. Avec leurs livres, on brûla des ouvrages de physique, de jurisprudence et de littérature. Plusieurs s'empoisonnèrent pour échapper aux bûchers qui les attendoient. La qualité de philosophe étant devenue un titre de proscription, l'on évitoit soigneusement toute ressemblance avec eux dans la manière de se vêtir.

Festus (1), proconsul d'Asie, fit périr dans les tourmens un de ces infortunés, parce qu'une lettre interceptée qu'il avoit écrite à sa femme contenoit quelques mots grecs que ce proconsul n'entendoit

(1) C'est à lui qu'on attribue un sommaire fort court de l'*Histoire Romaine*, dédié à Valens, et une description de Rome, qui sont venus jusqu'à nous.

pas. Maxime, que nous avons vu si honorablement accueilli à la cour de Julien, soupçonné d'être entré dans le complot de Théodore, avoua qu'il avoit eu connoissance de l'oracle rendu en sa faveur ; mais il ajouta qu'il eût cru déshonorer la philosophie en découvrant le secret d'un ami. On lui trancha la tête.

Les soupçons de Valens, qui portoient dans tant de familles la désolation et la mort, tombèrent aussi sur Para, le fils et le successeur d'Arsace, ce roi d'Arménie que Sapor avoit privé de la vue. On fit croire à l'Empereur d'Orient, que Para entretenoit des intelligences secrètes avec les Perses, malgré tous les sujets qu'il avoit de s'en plaindre. Valens l'invite à venir conférer avec lui sur des affaires importantes et pressées. Le jeune monarque se rend sans défiance avec trois cents chevaux à Tarse, où il fut retenu sous divers prétextes. S'apercevant qu'il est trompé, il sort avec son escorte, et se sauve à travers mille périls. Ceux qui étoient chargés d'empêcher sa fuite, pour se défendre des railleries dont on les accabloit, publièrent qu'il s'étoit rendu invisible lui et sa suite, et ce conte trouva croyance à la cour. Le pacifique roi d'Arménie, soit foiblesse ou impuissance, dévora cette injure et demeura fidèle aux Romains ; mais les méchans ne pardonnent point

le mal qu'ils ont voulu faire, et c'est à leurs yeux un crime pour l'innocence de n'y avoir pas succombé. Le comte Trajan, qui résidoit pour l'Empereur en Arménie, fut chargé de le défaire d'un prince dont la résignation le fatiguoit. Le ministre obéissant invite le roi à un festin, et l'y fait assassiner. Ce forfait, plus odieux encore que celui qui avoit fait périr Vithicabe, faisoit descendre les Romains au rang des nations les plus féroces.

A la même époque, l'Occident fut témoin d'une atrocité pareille dans toutes ses circonstances : Valentinien faisoit bâtir un fort au delà du Danube, sur le territoire des Quades. Leur roi Gabinius vint s'en plaindre au fils du préfet Maximin, qui résidoit dans la Valérie avec le titre de duc. Ce jeune homme l'ayant invité à un repas, le fit massacrer au sortir de table. C'étoit la troisième tête couronnée qui, depuis le règne des deux frères, tomboit sous les coups de la trahison. Les Quades, justement indignés, traversèrent le Danube, et mirent tout à feu et à sang. Deux légions vinrent à leur rencontre, et auroient pu les repousser : une querelle de prééminence les tint séparées, et elles furent accablées l'une et l'autre. Les Sarmates, animés par les Quades, leurs voisins, se jetèrent sur la Mésie. Théodose, fils du vainqueur de

Firme, y commandoit. Déjà connu par la valeur qu'il avait montrée en différentes occasions sous le commandement de son père, il se fit alors cette haute réputation qui, dans la suite, l'éleva au faîte de la puissance. A la tête d'une poignée de recrues, sans autre ressource que sa capacité, il battit l'ennemi dans toutes les rencontres.

375. Valentinien se mit lui-même à la tête de ses troupes pour combattre les Quades et les Sarmates, et vint dans la Haute-Pannonie. On s'attendoit qu'il puniroit les assassins de Gabinius, et la lâcheté des officiers qui avoient laissé les Barbares franchir la barrière de l'Empire. Mais suivant son usage de tout pardonner aux chefs, tandis qu'il traitoit les soldats avec dureté, il ferma les yeux sur l'un et l'autre crime. Le courage d'un philosophe cynique, Iphiclès, le força du moins de les ouvrir sur la conduite de Probe, préfet d'Illyrie. Cet administrateur connoissant la passion du prince pour l'argent, imaginoit tous les jours de nouvelles impositions. Tout l'Occident gémissoit. L'Empereur seul n'en étoit pas instruit. Les provinces avoient coutume d'envoyer au prince des députés pour rendre témoignage de la bonne conduite de leurs gouverneurs. Probe ayant forcé l'Epire de se conformer à l'usage, Iphiclès fut, malgré lui, chargé de

de cette commission. Il étoit connu de l'Empereur, qui lui demanda si les éloges de la province étoient bien sincères. « Prince, répondit-il, entre » les extorsions qui nous font gémir, l'éloge que » Probe nous arrache n'est pas celle qui nous » coûte le moins. » Valentinien lui demanda des nouvelles des Epirotes distingués qu'il connoissoit : apprenant que les uns avoient fui au delà des mers, que les autres s'étoient donné la mort de désespoir, il fut saisi d'indignation ; mais il crut devoir apparemment remettre la punition à son retour, et Probe ne reçut pas le salaire de son indigne administration. Valentinien ne trouvant aucune résistance chez les Quades, qui s'étoient retirés sur les montagnes, ravagea leur pays sans perdre un seul homme. Les ennemis lui envoyèrent, pour demander le pardon du passé, une députation composée des chefs du peuple, mais si mal vêtus, et d'un extérieur si grossier, qu'il parut douter si cette ambassade n'étoit pas un outrage. Leurs excuses, mêlées de reproches sur l'élévation de la forteresse, l'irritèrent. Il leur demanda d'un air de mépris qui ils étoient, et si les Quades n'avoient pas d'autres députés à lui envoyer. Ils répondirent qu'ils étoient les premiers de la nation. Valentinien leur répliqua avec tant de violence, qu'il se rompit une veine, et mourut peu après. Il

eût été un grand prince s'il avoit pu dompter son avarice et son emportement.

VALENS, *en Orient.* GRATIEN, *en Occident.*

Gratien, son fils aîné, Auguste depuis sa neuvième année, étoit alors âgé de 16 ans. Ausone, né à Bordeaux, le meilleur poète de son temps, avoit été chargé de son éducation, et lui avoit donné le goût des lettres. Il excelloit dans tous les exercices du corps, et y mettoit tout son plaisir, et malheureusement toute sa gloire. L'armée assemblée dans la ville d'Aquincum, lui donna, sans le consulter, un collègue dans la personne de son frère Valentinien, âgé de 4 ans. Loin de s'en offenser, comme on le craignoit, il le traita comme son propre fils. Le pouvoir absolu ne changea point les mœurs de Gratien. Son caractère étoit un composé de toutes les vertus privées, et l'on reproche à ses instituteurs de n'avoir pas tourné son ambition vers les connoissances propres à régir les empires. Il montroit dans son conseil de l'intelligence, de la prudence. Il étoit prompt à exécuter. Son éloquence avoit de la force et de la douceur. Il ne lui manquoit que des lumières plus étendues, et un caractère plus prononcé. Il avoit trouvé le palais rempli de terreur et d'alarmes; il en fit un séjour agréable.

Un grand nombre de bannis furent rappelés; les confiscations injustes annulées; les portes des prisons s'ouvrirent pour en laisser sortir l'innocence. Il fit remise de tous les arrérages des impositions, remplit tous les devoirs de l'amitié, rendit à ses soldats les soins les plus affectueux, et ne trouvoit de bonheur qu'à répandre des grâces et à pardonner. Cependant le commencement du règne d'un tel prince fut souillé par une injustice atroce, tant est précaire le sort des sujets soumis à un souverain qui se laisse gouverner. Le vieux Théodose, l'ornement et la colonne de l'Empire, succomba victime d'une intrigue de cour et de la rage de l'envie. Il périt à Carthage sur un échafaud. On présume que sa mort fut le dernier effet de la méchanceté du préfet Maximin. Ce barbare espéroit noircir le règne du fils, des mêmes horreurs dont il avoit déshonoré celui du père; mais Gratien apprit bientôt à le connoître. Les esclaves et les affranchis étoient les instrumens ordinaires qu'employoit ce préfet. Gratien ordonna que ceux qui accuseroient leurs maîtres, à moins qu'il ne s'agît d'un crime de lèse-majesté, seroient brûlés vifs. Bientôt le sanguinaire Maximin lui-même paya ses forfaits de sa tête, ainsi que deux complices de ses fureurs.

376.

Gratien renouvela l'ancien privilège des sénateurs de n'être pas mis à la torture, privilège

que Maximin n'avoit jamais respecté. Peu-à-peu et sans violence, il sappa les fondemens du paganisme, et réprima la secte des Donatistes, qui, dans l'Afrique, avoient embrassé le parti de la rébellion, lorsque Firme y déploya ses étendards. Il favorisa l'étude des belles-lettres, qui fleurissoit dans la Gaule, en établissant, dans ses principales cités, des professeurs chargés de les enseigner. Les Romains détruisoient ou déshonoroient les superbes monumens de leur ancienne architecture, pour élever ou orner des édifices de mauvais goût. Le jeune Empereur défendit ces dégradations. A l'exception de la Lycie et de la Pamphylie, qui étoient troublées par les courses des Isaures, l'Empire jouissoit du repos, lorsqu'un peuple, plus féroce que tous les Barbares connus jusqu'alors, occasionna une révolution.

HUNS. C'étoient les Huns, dont on avoit une si terrible idée, que l'historien des Goths, Jornandès, raconte sérieusement qu'ils naquirent du commerce des diables avec les sorcières. Ils habitoient le nord de la Chine, l'espace de 500 lieues, d'occident en orient, depuis le fleuve Irtis jusqu'aux Tartares-Mantchéous, et de 300 du nord au midi, des monts Altaï à la grande muraille de la Chine et aux montagnes du Thibet. Leur corps, d'un aspect hideux, n'étoit qu'une masse informe à peine dégrossie. Ils augmentoient encore leur

difformité naturelle : les mères écrasoient le nez aux mâles dès qu'ils venoient au monde, pour que leur casque s'appliquât mieux à leur visage, et les pères leur tailladoient les joues pour empêcher la barbe d'y croitre. Leurs yeux, petits et enfoncés, étoient vifs et perçans ; ils vivoient de racines crues, ou de chair mortifiée entre le dos du cheval et les membres du cavalier. Jamais ils ne manioient la charrue ; ce soin et celui de leurs troupeaux regardoient leurs prisonniers. Ils n'habitoient ni maisons, ni cabanes, toute enceinte fermée leur paroissant un sépulcre. Ils erroient dans les montagnes et les forêts, suivis de leurs nombreux troupeaux, transportant toute leur famille dans des chariots traînés par des bœufs ; ne quittant presque jamais leurs chevaux, pas même pour manger, ni pour dormir. Dans les combats, ils n'observoient aucun ordre, et ne savoient que s'abandonner sur l'ennemi, en poussant des cris affreux. S'ils trouvoient trop de résistance, ils se dispersoient bientôt, et revenoient à la charge. Leur adresse à tirer de l'arc, même en courant à toute bride et en fuyant, étoit prodigieuse. Ils avoient dans une main un filet dont ils tâchoient d'envelopper l'ennemi. Plusieurs de leurs femmes combattoient à leurs côtés. Leur bonne foi étoit notoire : ils ignoroient l'art d'écrire ; mais leur parole étoit

un garant assuré. Sans règle pour l'usage des femmes, le fils épousoit toutes celles qui avoient appartenu à son père. L'ancienneté de ces peuples étoit immémoriale; on les connoissoit à la Chine plus de deux mille ans avant J. C. Ils ne cessoient de faire des incursions sur les terres de leurs voisins : ce fut pour les arrêter que les Monarques Chinois construisirent cette muraille d'environ 400 lieues, qui couvre la frontière septentrionale de leurs Etats. La Tartarie enfin n'a jamais rien produit de plus redoutable que les Huns. Des guerres civiles s'étant allumées entr'eux, ceux du nord, vaincus, se retirèrent à l'occident; et vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, ils vinrent s'établir près des sources du Jaïck, dans le pays des Baskirs. Ils s'y réunirent à d'autres peuplades de leur nation, que des Révolutions précédentes avoient déjà portées vers la Sibérie.

ALAINS. Ces pays avoient été anciennement occupés par les Alains. Leur nom vient du mot *alin*, dans la langue tartare, *montagne*, parce qu'ils habitoient celles qui sont situées au nord de la Sarmatie asiatique. C'étoit un peuple nomade, ainsi que les autres Tartares. Environ 40 ans avant J. C., ils furent poussés par une colonie de Huns vers les Palus-Méotides. Les Alains étoient d'une haute stature et d'une belle physionomie; leurs

cheveux étoient blonds, leur regard plus fier que farouche. Leur façon de vivre ressembloit beaucoup à celle des Huns, mais ils étoient moins sauvages. Ils tenoient à déshonneur de marcher à pied, s'arrêtoient dans les lieux où ils trouvoient des pâturages, et partoient quand leurs troupeaux les avoient consommés. Leurs chariots, couverts d'écorces d'arbres rangés en cercle, formoient une enceinte qui leur tenoit lieu de ville. La chasse étoit leur occupation, et la guerre leur amusement; ils la faisoient avec plus d'intelligence et de discipline que les autres Barbares. La mort leur paroissoit honteuse ailleurs que dans les batailles; on chargeoit d'opprobres ceux qui succomboient à la maladie ou à la vieillesse. De la peau d'un ennemi tué, laquelle ils enlevoient avec sa tête, ils faisoient une housse pour leurs chevaux.

Les Huns, établis dans le pays des Baskirs, pressés eux-mêmes par de nouvelles peuplades qui fondoient sur la Tartarie occidentale, descendirent vers le midi, traversèrent le Volga, et forcèrent les Alains de s'expatrier de nouveau. De ces derniers, les uns s'enfoncèrent dans les montagnes de Circassie, où subsiste encore leur postérité; d'autres passèrent le Tanaïs; quelques-uns s'arrêtèrent sur le bord occidental du fleuve. Plusieurs s'établirent aux environs du Danube. Les Huns occupèrent les vastes plaines qui sé-

parent le Volga du Tanaïs; ils traversèrent ce dernier fleuve à la nage, en tenant la queue de leurs chevaux, ou sur des balons formés avec le bagage, suivant l'usage des peuples tartares. Les Alains et les Barbares du voisinage succombèrent les premiers sous leurs coups; ceux qui échappèrent, se joignirent à eux, et cette innombrable cavalerie vint tomber sur les Ostrogoths. Leur roi, Ermanaric, que ses sujets comparoient au grand Alexandre, et qui avoit étendu ses conquêtes du Pont-Euxin à la Baltique, âgé alors de 110 ans, ne manquoit encore ni de forces, ni de courage. Un des princes qui lui étoient subordonnés, ayant joint les Huns, Ermanaric fit attacher la femme de ce transfuge à un cheval indompté qui la mit en pièces. Un frère de cette femme la vengea en perçant d'un coup d'épée le roi, qui se tua de désespoir de ce que sa blessure le mettoit hors d'état de combattre. Les Ostrogoths vaincus franchirent le Borysthène et le Niester; tout ce qui ne put fuir tomba sous le tranchant du cimeterre. Les Visigoths, attaqués à leur tour et défaits sur les bords du Niester, reculèrent jusqu'au Danube. La terreur planoit sur toute la nation des Goths: ils publioient que des monstres, sortis des lacs et des déserts de la Scythie, venoient dévorer les peuples de l'Europe, et ils n'envisageoient de salut qu'au-delà

du Danube ; 200 mille combattans, Visigoths, se rendirent sur les bords de ce fleuve, résolus d'abandonner les demeures où ils s'étoient établis depuis 150 ans.

Les généraux qui commandoient dans la Thrace, accoururent sur la rive pour s'opposer au passage ; les chefs des Visigoths se jetèrent dans une barque, et vinrent les conjurer de leur accorder un asile en qualité de sujets : on envoie prendre les ordres de l'Empereur à Antioche ; le conseil fut d'abord partagé, mais dès qu'on s'aperçut que Valens étoit flatté de l'idée d'acquérir tout un peuple de soldats, on se hâta de se ranger à son avis ; on ne vit plus que l'accroissement de forces qui en alloit résulter pour l'Empire d'Orient. On profiteroit, disoit-on, du service de ces Barbares tant qu'ils seroient fidèles, et il seroit facile de les détruire, s'ils devenoient suspects. On ferma les yeux sur le danger ; on leur accorda un établissement dans la Thrace, à condition qu'ils déposeroient leurs armes avant de passer le Danube, et que les plus jeunes d'entre leurs enfans seroient transportés en Asie comme ôtages ; mais ceux qui étoient chargés du désarmement, ne songèrent qu'à satisfaire leur cupidité ou leur incontinence. Ils enlevoient dans la jeunesse des deux sexes tout ce qui pouvoit émouvoir leurs viles passions, et saisissoient les troupeaux et les

bagages de quelque valeur. Les Visigoths consentoient à tout abandonner pour conserver leurs armes, et ne croyoient pas les acheter trop chèrement par ces sacrifices, dont ils comptoient bien se dédommager; ils s'étendirent dans la Thrace et la Mésie. Les Ostrogohts, après avoir passé la mauvaise saison sur les bords du Niester, s'approchèrent de ceux du Danube, et, craignant sans cesse d'être foulés aux pieds de la cavalerie des Huns, demandèrent pour eux-mêmes la grâce qu'on venoit d'accorder à leurs compatriotes. On sentit enfin l'imprudence qu'il y auroit d'admettre tant de Barbares dans le sein de l'Empire. Le passage du fleuve leur fut refusé; ils se retirèrent dans un lieu environné de hautes forêts et de montagnes inaccessibles, dont ils chassèrent les Sarmates; ils n'y furent pas long-temps.

377.

Les Visigoths n'auroient pu être contenus que par les mesures les plus sages et les plus fermes à la fois. Les commandans du pays firent tout ce qu'il falloit pour les soulever; les plus misérables nourritures leur furent vendues à un prix excessif. Réduits à manger des chiens, ils étoient obligés de donner un esclave pour chacun de ces animaux; il leur fallut ensuite livrer leurs propres enfans, pour ne pas périr d'inanition avec eux. Les principaux mêmes de la nation ne furent pas à l'abri de cette déplorable nécessité. Lu-

picin, comte de la Thrace, après avoir ainsi dépouillé ces infortunés, les força de s'avancer dans l'intérieur du pays, où l'on pourroit plus aisément les diviser ou les anéantir. Pendant qu'il les faisoit conduire par ses troupes, les Ostrogoths traversèrent le Danube dont ils trouvèrent les bords sans défense, et suivirent la trace de leurs compatriotes qui étoient conduits par Fritigerne; ce général, instruit de leur marche, n'avançoit que lentement pour leur donner le temps de le joindre. Il arrive à Marcianopolis, capitale de la basse Mésie; le comte de la Thrace l'invite à un festin avec quelques autres chefs de sa nation, et place des gardes aux portes de la ville pour en interdire l'accès aux Barbares; ceux-ci veulent entrer pour acheter des vivres; on s'y oppose: ils se jettent sur les sentinelles, les tuent, et se saisissent de leurs armes. Lupicin ordonne de venger les siens par le massacre des gardes de Fritigerne. Les cris des mourans pénètrent jusque dans la salle du festin. Les Goths, qui sont hors de la ville, informés de ce qui se passe, accourent en foule, et font entendre les plus terribles menaces Fritigerne voit le péril de sang froid et avec intrépidité. « Il semble, dit-il, sans paroître » ému, qu'il s'est élevé quelque dispute entre » les deux nations; il suffira de me montrer pour » l'appaiser. » Aussi-tôt il sort, l'épée à la main,

avec ses camarades, et va rejoindre les siens. Les Ostrogoths venoient d'arriver. Toute la nation monte à cheval ; Lupicin, avec ce qu'il peut amasser de troupes à la hâte, les poursuit et les atteint à 3 lieues de Marcianopolis ; les Barbares se jettent au travers des plus épais bataillons, et ceux qui sont sans armes arrachent audacieusement celles des Romains qui périssent presque tous. Les vainqueurs, ne trouvant plus de résistance, saccagèrent toute la Thrace. Les enfans étoient égorgés entre les bras de leurs mères, les vieillards brûlés dans leurs cabanes, et la jeunesse réservée à l'esclavage. Fritigerne assiégea Andrinople ; mais comme il n'entendoit pas ce genre d'hostilité, ne pouvant la prendre de vive force, il laissa un détachement pour la bloquer, et décampa en disant : « qu'il ne faisoit » pas la guerre aux murailles, et que les Goths » trouveroient dans les campagnes plus de profit » et moins de péril. »

Valens se hâta de traiter avec Sapor pour venir combattre les Goths. En attendant, il envoya contr'eux d'excellentes troupes qui les joignirent près de Salices dans la petite Scythie. Les Barbares firent entr'eux, suivant leur usage, serment de vaincre ou de mourir, et s'animèrent par des chansons guerrières qui célébroient les exploits de leurs ancêtres. Une partie d'entr'eux étoient

armés de fortes massues d'un bois durci au feu. Plus agiles que les Romains, ils se rallioient plus aisément lorsque leurs rangs étoient rompus. La nuit seule put séparer les combattans ; la perte des Romains fut moindre, mais plus sensible que celle des Barbares, fort supérieurs en nombre. Valens envoya de nouveaux renforts. Les Goths, arrêtés par les Romains qui leur fermèrent les gorges du Mont-Hæmus, eurent recours à ceux mêmes qui les avoient chassés de leur patrie, et attirèrent, par l'espoir du pillage, un très-grand nombre de Huns et d'Alains. Pour n'être pas entraînés par la violence de ce torrent, les Impériaux abandonnèrent d'eux-mêmes les défilés dont ils s'étoient emparés. Du Danube à la Propontide, la Thrace redevint un théâtre d'horreurs. Les habitans, dépouillés et meurtris, enchaînés à la selle des chevaux et tombant de lassitude, ensanglantoient la terre de leurs membres déchirés. Les chemins étoient couverts d'une multitude de femmes et de filles qu'on chassoit à coups de fouet, comme un vil troupeau. Des soldats, ivres de sang et de débauches, se livroient à tous les excès ; Valens reconnut alors son imprudence. S'étant follement flatté que les Goths seroient à jamais les défenseurs de l'Empire, il avoit congédié la plupart des vétérans, et converti en une taxe pécuniaire l'obligation de

recruter l'armée. Il fut obligé de lever précipitamment de nouvelles troupes.

378. Gratien venoit à son secours, lorsqu'il fut forcé de défendre ses états contre des Allemands, nommés Lentiens, qui habitoient au-delà du lac de Constance. Un de ses gardes, né parmi eux, les avoit avertis de son projet de porter ses forces vers la Thrace, ce qui les enhardit à faire une irruption dans la Gaule. Il avoit dans son armée un roi des Francs, Mellobaudes, qui s'honoroit du titre de Comte des domestiques, et dont la valeur bouillante fit résoudre la bataille. Elle se donna près de Colmar, et fut fatale aux Allemands. Le jeune Gratien les poursuivit avec tant de vivacité de montagnes en montagnes, qu'ils n'eurent d'autre ressource que dans sa clémence. On leur fit grâce, mais en exigeant qu'ils livrassent leur plus vigoureuse jeunesse pour être incorporée dans les troupes Romaines. Le garde infidèle qui avait donné lieu à cette guerre, paya sa trahison de sa tête. Cette prompte et brillante expédition contint tous les barbares de l'Occident, et fit voir de quoi Gratien eût été capable dans la guerre, s'il avoit pu modérer sa passion pour des amusemens frivoles. Ayant mis la Gaule en sûreté, il marcha rapidement vers la Thrace. Arrivé dans la Dacie, il fit savoir à Valens qu'il alloit incessamment le joindre, et le conjura de

ne pas s'exposer seul au hasard d'une bataille qui pouvoit décider du sort de l'Empire.

Valens, rendu à Constantinople, trouva la ville consternée. Les Goths faisoient des courses jusqu'à ses portes. On reprochoit à l'Empereur de les avoir introduits dans l'état, et de n'oser se présenter devant eux. Un jour qu'il assistoit aux jeux du cirque, le peuple, toujours brave loin du danger, s'écria : « Qu'on nous donne des » armes, et nous irons combattre. » Valens, outré de colère, partit aussitôt avec son armée, en proférant de terribles menaces contre la ville. Les succès que remportoient sur les Barbares, deux de ses généraux (dont nous allons parler), persuadoient à ce prince qu'il n'auroit pas de peine à en triompher personnellement. L'un d'eux, Frigérid, avec une troupe de Gaulois et de Pannoniens, coupa le chemin aux Taïfales, Scythes de nation, établis dans l'ancienne Dacie, au-delà du Danube, et qui s'étoient alliés aux Goths. Il les força de mettre bas les armes, et les envoya cultiver en Italie les terres abandonnées de Modène, de Rhège et de Parme. Ces Taïfales étoient alors connus par des mœurs abominables. Un jeune homme parmi eux ne pouvoit s'affranchir de la plus infâme condescendance ou servitude, qu'après avoir, sans aucun secours étranger, tué un ours ou un sanglier.

Les courtisans jaloux, ruinèrent le brave Frigérid dans l'esprit de Valens, qui l'éloigna pour prix de ses services. L'autre général étoit le comte Sébastien, qui avoit quitté Valentinien, pour s'attacher à Valens, et qui étoit un des premiers capitaines de son temps. Il demanda qu'on lui permît de lever à son choix 300 hommes dans chaque légion, pour les conduire au secours d'Andrinople. Il fit bientôt reprendre à ce détachement l'esprit de discipline, presque entièrement oublié sous le règne de Valens; et dans une sortie inopinée, tailla en pièces un corps considérable d'ennemis. Les dépouilles qu'il recouvra, remplirent la ville et la plaine voisine. Ces événemens animoient le courage de Valens, encore excité par la gloire que son neveu Gratien venoit d'acquérir. Jaloux de cette gloire, il brûloit de l'effacer par un exploit éclatant. Il se voyoit à la tête d'une belle armée. Les vétérans congédiés par lui, étoient revenus sous ses drapeaux, et tout ce qu'il y avait de bons officiers dans l'empire d'Orient marchoient à sa suite. Il vint se camper sous les murs d'Andrinople. En ce moment, arrivoient les lettres de Gratien, qui devoit les suivre de près. Le conseil assemblé, la plupart des chefs, et même Sébastien, en courtisan docile, opinoient à combattre, sans attendre les troupes Gauloises. Victor, né chez les

les Sarmates, étoit d'un avis contraire. Il soutenoit que, même après la jonction, il seroit plus prudent de traîner la guerre en longueur, et de s'attacher à réduire par la famine une si grande multitude d'ennemis. L'envie et la vanité de l'Empereur firent décider la bataille. Fritigerne attendoit les Ostrogoths, et avoit besoin de gagner un jour. Il amusa Valens par des ouvertures de paix; et pour augmenter en lui le désir de combattre promptement, il lui fit dire, comme en confidence, par son envoyé, que « la nation » des Goths, turbulente et inconsidérée, de- » mandoit avec empressement un combat qui » ne pouvoit que lui être funeste; que pour l'a- » mener à des conditions raisonnables, il falloit » que le voisinage d'une armée impériale lui » imprimât le respect et la crainte. » La journée se consuma ainsi. Le lendemain, Valens partit d'Andrinople pour attaquer les Goths, campés à huit milles de cette cité. La cavalerie de l'aile droite se trouva en vue de l'ennemi, tandis que la gauche en étoit fort éloignée. Les soldats précipitèrent leur marche dans les plus grandes ardeurs de l'été. La ligne de bataille se forma lentement et avec confusion. Fritigerne envoya de nouveau porter des paroles de paix, et retarda ainsi l'attaque de quelques heures, pendant lesquelles les Romains, qui n'avoient pris aucune

nourriture, languissoient de faim, de soif et de chaleur, et les Ostrogoths arrivoient. Enfin la bataille se donna. La cavalerie Romaine ayant de bonne heure pris la fuite, fut la cause principale de la défaite des Impériaux. L'infanterie, abandonnée et resserrée sur un terrain étroit où elle n'avoit pas la liberté de ses mouvemens, ne tarda pas à être taillée en pièces. L'Empereur disparut. On croit qu'il fut brûlé dans une cabane où l'on pansoit une blessure qu'il avoit reçue, et où les Goths mirent le feu, ignorant qu'elle recéloit ce prince. Jamais une plaie plus profonde n'avoit affligé l'Empire; et dans les annales de Rome, on ne trouvoit jusqu'alors que la défaite de Cannes, qui pût être comparée à celle-ci. Les deux tiers de l'armée y périrent, et Sébastien, qui, par son adulatrice condescendance, avoit été l'un des auteurs du désastre, en fut aussi la victime.

Les Barbares allèrent, dès le lendemain, attaquer Andrinople, qu'ils savoient renfermer les trésors de Valens. Le pied des murs étoit garni de soldats qu'on n'avoit pas voulu recevoir dans la ville. La plupart furent tués après cinq heures de résistance. Trois cents qui restoient, mirent bas les armes, et se rangèrent du côté des Goths, qui, plus féroces que politiques, les égorgèrent à l'instant. Les assiégeans, dépourvus de ma-

chines, et ignorant l'art des siéges, n'imaginoient d'autre moyen que d'accabler de traits tout ce qui paroissoit sur le rempart, et ensuite de l'escalader. Perdant de cette manière beaucoup de monde sans pouvoir réussir, ils essayèrent de faire mettre le feu à la ville par quelques transfuges qui feignirent, en y retournant, d'être échappés de leurs mains. Ce projet échoua, et ils s'efforcèrent vainement de rompre et d'enfoncer les portes. Ils furent tellement effrayés d'une énorme pierre lancée sur eux du haut des remparts, qu'ils alloient fuir, si leurs généraux ne les eussent retenus; tant le jeu des machines de guerre étoit nouveau pour eux. Après un assaut inutile, ils se retirèrent la plupart sanglans et estropiés, se reprochant de n'avoir pas écouté les avis de Fritigerne, qui avoit voulu les détourner de cette entreprise. Maîtres de la campagne, ils vinrent sous les murs de Constantinople, et déjà en insultoient les faubourgs, et couroient jusqu'aux portes. La veuve de Valens ranima les habitans consternés. Un parti de Sarrasins, que son époux avoit reçu de leur reine Mavia, et pris à son service, fit une sortie, et, avec une audace déterminée, tomba sur les escadrons des Goths. Un d'eux, nu jusqu'à la ceinture, armé seulement d'un poignard, ayant tué un ennemi, appliqua ses lèvres à la plaie, et en suça le sang.

Les barbares du Nord frémirent de cette férocité d'un barbare du midi, et sonnèrent la retraite. Après avoir examiné attentivement l'étendue de Constantinople, la hauteur de ses murs, l'innombrable multitude qui les couvroit, et sa situation, qui lui donnoit une libre communication avec l'Asie et les deux mers, ils désespérèrent de la réduire d'aucune manière; et forcés de se contenter du pillage des riches fauxbourgs de cette ville et de ses environs, se retirèrent pour se répandre dans l'Illyrie.

Le comte Jule renouvela en Asie la scène épouvantable qu'y avoit donnée Mithridate, quatre siècles auparavant. Il avoit dispersé les jeunes Goths en différentes villes, au-delà du mont Taurus. On prétendit que ces enfans, parvenus à l'adolescence, instruits des malheurs et ensuite des succès de leurs pères, formoient des projets contraires à la sûreté publique. On leur ordonna, sous prétexte de leur faire des distributions de terres et d'argent, de se rendre, à un jour fixé, dans les capitales de leurs provinces. Cette jeunesse oublia ses complots, si elle en avoit formé, et se rassembla sans armes dans la place publique de chaque métropole. Les maisons étoient remplies de gens de trait, et toutes les avenues occupées par des soldats. A la même heure, on donna le signal du carnage

dans toutes les villes, et ces jeunes Goths furent tous exterminés.

Leurs pères s'en vengoient sur l'Occident. Presque tous les Barbares se déchaînèrent à-la-fois sur cette malheureuse contrée. Les Sarmates, les Quades, les Marcomans se joignirent aux Goths, aux Huns, aux Alains. Une immensité de pays fut dévastée. Le sang romain coula par torrens de Constantinople aux Alpes Juliennes. Fritigerne voyant tout fuir devant lui, s'étonnoit de ce que les Romains se crussent maîtres d'une contrée qu'ils ne savoient pas défendre. « Ils la » possédoient, disoit-il, au même titre que les » troupeaux possèdent les prairies où ils pais- » sent. » Et dans la vérité, les propriétés des peuples qui ne sont pas garanties par une force respectable, méritent à peine ce nom. Le droit ne suffit pas aux nations comme aux particuliers, pour assurer la jouissance.

Gratien se rendit en diligence à Constantinople, à travers mille périls. Ce jeune prince ne se crut pas en état de soutenir seul un monde qui chanceloit. Il jeta les yeux sur Théodose, dont il avoit souffert qu'on immolât le père, et le rappela de l'Espagne, où il s'étoit retiré après cette mort funeste, et où il rendoit sa retraite respectable par l'exercice de toutes les vertus. Gratien le mit à la tête des troupes qu'il avoit

rassemblées. Quelques historiens font remporter aussi-tôt à ce général une victoire signalée près du Danube sur les Goths et les Sarmates. M. Gibbon (1), avec plus de vraisemblance, nie cette victoire, et lui fait jouer le rôle de Fabius, convenable à la circonstance. Gratien rétablit le calme dans l'Eglise. Valens, à la vérité, avant de partir d'Antioche, avoit permis aux évêques exilés de reprendre leurs siéges ; mais la supériorité que conservoit toujours la secte arienne, avoit rendu cette permission presque inutile : Gratien les fit rentrer sans obstacle dans leurs fonctions. Il mit un frein aux accusations de magie, en statuant que l'accusateur qui n'administreroit pas de preuves irréfragables, seroit sévèrement puni. Ce prince reconnoissant, après avoir fait de son précepteur un préfet d'Italie, puis des Gaules, le nomma premier Consul, et lui manda qu'avant de faire ce choix, il s'étoit adressé à Dieu pour consulter sa volonté : « comme vous savez, dit-il, que je » fais, et comme vous souhaitez que je fasse » dans toutes mes entreprises; j'ai cru lui obéir; » en vous désignant. Je vous rends ce que je » vous dois, et ne suis pas encore quitte envers » vous. » Cette lettre prouve que le monde ro-

(1) Auteur anglais, qui a fait une histoire de la décadence de l'Empire Romain.

main avoit un Empereur aimable. Il lui falloit un Empereur énergique, et Gratien le lui donna; jamais il n'en avoit eu plus de besoin. Les Barbares du Nord, arrêtés jusqu'à ce temps par le Danube, avoient franchi cette barrière. Les Germains menaçoient la Gaule, et les Perses les bords du Tigre et de l'Euphrate. Il sembloit que l'univers voulût enchaîner ses vainqueurs et ses maîtres. Gratien, uniquement sensible à l'intérêt public, se donna pour collègue celui qui paroissoit le plus digne de l'être, Théodose, alors âgé de 32 ans, qui allioit la prudence la plus consommée à la plus brillante valeur : il lui céda l'Empire d'Orient auquel il ajouta une partie considérable de la préfecture de l'Illyrie, qui fut divisée en deux. La Pannonie, le Norique et la Dalmatie demeurèrent à l'Empire d'Occident : le reste de la préfecture fut annexé à l'Empire d'Orient ; savoir : la Dacie, la Mésie, la Dardanie, la Prévalitaine, toute l'ancienne Grèce et ses îles, pays pour la plupart occupés par l'ennemi.

THEODOSE	GRATIEN et VALENTINIEN 2e.
en Orient.	*en Occident.*

379.

Le nouvel Empereur alla commencer à Thessalonique un règne à jamais mémorable ; le pouvoir suprême qu'il n'avoit point ambitionné,

ne changea rien à son caractère, ou pour parler plus exactement, il le perfectionna. On a remarqué, comme un fait presque sans exemple, que ce prince devint meilleur sur le trône, et que ses vertus ne firent que croître avec sa fortune. Uniquement occupé de l'honneur de l'Empire et du bonheur des peuples, il ne vit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Il recommandoit un jour aux juges de la douceur et de l'équité dans l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne. « Notre premier soin, dit l'un d'eux, » doit être la conservation du prince. — Songez » plutôt, répondit-il, à sa réputation : l'essentiel » pour un bon prince n'est pas de vivre long- » temps, mais de bien vivre. » On lui reproche cependant (car quel homme peut être exempt de reproche), d'avoir multiplié les commandemens, ce qui ruinoit le trésor public, et d'avoir admis à son service trop de Barbares, d'où résultoit le triple inconvénient d'altérer la discipline de ses troupes, de donner des armes et des leçons aux ennemis de l'Empire. Flaccile mérita d'être l'épouse de Théodose ; elle l'encourageoit sans cesse au bien par sa conduite et ses discours ; elle lui disoit souvent : « N'oubliez jamais » ce que vous avez été, ni ce que vous êtes. »

Le premier soin de ce prince fut de chercher

à délivrer la Thrace des Barbares : de Thessalonique, il veilloit sur leurs mouvemens, et dirigeoit les opérations de ses généraux, depuis les murs de Constantinople jusqu'à la mer Adriatique. Il rendit insensiblement aux troupes l'esprit de discipline, le sentiment de la confiance, et les aguerrit par de petits combats, où l'on avoit soin de leur ménager l'avantage du nombre ou du terrain. Il rassura les habitans des campagnes, et de timides fugitifs, en fit de bons soldats. Un déserteur du sang royal des Goths, Modaire, lui fut d'un grand secours. Il avoit eu avec Fritigerne un démêlé qui l'avoit fait passer au service de l'Empire, et il y avoit tellement signalé sa valeur et sa fidélité, que Théodose lui avoit confié un détachement. Ce transfuge surprit ses compatriotes plongés dans le sommeil et l'ivresse. Après en avoir massacré la plus grande partie, il s'empara de leur camp, et emmena 4000 chariots, et une multitude immense de femmes, d'enfans et d'esclaves. Cette première campagne rendit le calme à la Thrace.

380.

La seconde année de son règne, Théodose reçut le baptême dans une maladie sérieuse, et promulgua ensuite quelques lois, où la ferveur de son zèle lui fit adopter des principes ou trop sévères ou trop indulgens. Après avoir établi le concile de Nicée pour règle de la foi, il déclare

Gouvernement, s'appliquoit à prévenir les inconvéniens de l'introduction des Goths dans son armée; il en étoit venu un si grand nombre, qu'il excédoit celui des soldats romains; il en fit passer beaucoup en Egypte. La plupart de ceux qu'il retint près de lui étoient mal-intentionnés, et leurs compatriotes, établis dans la Thrace, partageoient leurs sentimens. Ceux-ci, oubliant les ôtages qu'ils avoient donnés l'année précédente pour garans de la paix qui leur avoit été accordée, favorisèrent Fritigerne qui se montra encore en-deçà du Danube. Gratien, accouru de Milan, et Théodose, de Thessalonique, battirent les peuplades de Goths qui avoient repris les armes et qui furent obligées de repasser le fleuve. Théodose entra triomphant à Constantinople.

L'Arianisme dominoit depuis 40 ans dans cette Capitale. L'Empereur donna l'option entre l'exil et la foi de Nicée à Démophile, archevêque de Constantinople, qui choisit l'exil; et Théodose alla lui-même installer à sa place Grégoire de Nazianze. Il témoigna quelque désir d'entendre un hérétique fameux qui dogmatisoit à Chalcédoine; l'Impératrice l'en détourna, dans la crainte que cette dangereuse curiosité n'accréditât l'hérésie. D'abord il se contenta d'ôter aux hétérodoxes les églises des villes, et d'y rétablir les catholiques, et cette expulsion se fit sans trouble

et sans résistance. L'Arianisme n'osoit s'agiter sous un prince adoré, qui n'usoit de son pouvoir que pour rappeler des exilés, pardonner les crimes dont l'impunité n'étoit pas trop dangereuse, abolir les confiscations, relever les familles ruinées, remettre les arrérages des impositions, et qui, dans les trois premières années de son régne, ne rendit, ou ne confirma aucune condamnation à mort.

381.

L'empire qu'il acquit sur les cœurs par cette clémence et cette bonté, s'étendant jusque sur les Barbares, Athanaric, roi des Visigoths, n'hésita point de se jeter dans ses bras. Chassé par Fritigerne du territoire qu'il occupoit, il envoya demander une retraite pour lui et les siens. L'Empereur fit plusieurs milles au-devant du nouvel hôte qui se présentoit. Celui-ci, qui n'avoit vu que les cabanes des Goths, frappé de la grandeur, de la force, de la magnificence de Constantinople, du nombre des vaisseaux qui remplissoient le port, de la belle ordonnance des troupes rangées sur son passage, s'écria : « Certes, » l'Empereur des Romains est le Dieu de la terre, » et quiconque ose l'attaquer, devient homicide » de lui-même. » Le roi des Goths mourut presque en arrivant : sa mort même fut utile à Théodose qui, lui ayant fait faire de magnifiques funérailles auxquelles il assista en personne,

charma tous les Barbares qui avoient accompagné leur prince. La plupart s'enrôlèrent sous ses drapeaux et le servirent avec fidélité ; les autres, retournant dans leur pays, le firent retentir des éloges de l'Empereur d'Orient.

Théodose s'occupoit des moyens d'extirper les dernières racines de l'hérésie : il convoqua un concile à Constantinople pour terminer quelques différens élevés dans l'église de cette Capitale et dans celle d'Antioche ; concile dans lequel fut arrêté le Symbole, tel qu'on le chante aujourd'hui à la messe, à l'exception de l'addition plus récente des mots *filioque*. En même temps il promulguoit des lois sévères contre les apostats et les manichéens, qu'il déclaroit incapables de tester et de recevoir aucune donation testamentaire. Dans le cours de son règne, il publia un grand nombre d'édits contre les hérétiques. Ajoutant à la rigueur des premiers qu'il avoit rendus, il défendit aux Ariens de bâtir des églises, soit dans les villes, soit dans les campagnes, de tenir des assemblées même dans les maisons particulières, permettant, en cas de contravention, aux Catholiques d'user de voies de fait pour les dissiper, permission qui pouvoit entraîner de graves inconvéniens. Il alla jusqu'à prononcer la peine de mort contre les manichéens. Mais on convient généralement que ses lois pénales ne s'exécutoient presque jamais

à la lettre, et que son dessein étoit d'effrayer plutôt que de punir l'obstination des hétérodoxes, ce qui ne justifie que son intention, et non pas ses lois ; car il n'en faut point promulguer qu'on ne soit décidé à les faire observer littéralement. C'est une arme avec laquelle on ne doit jamais jouer. Il l'éprouva lui-même, puisqu'il fut obligé de renouveler sans cesse les mêmes dispositions, preuve certaine qu'on ne s'y conformoit pas. Les défaites des hérétiques ne faisoient qu'animer leur opiniâtreté. Les places publiques de Constantinople retentissoient de controverses sur l'essence de Dieu. Tout s'en mêloit ; les femmes, les artisans, les domestiques. L'autorité impériale voulut imposer silence à cette frénésie théologique. Théodose assembla un second, puis un troisième concile à Constantinople, croyant que c'étoit l'unique moyen de fermer la bouche à l'hérésie ; il n'y réussit pas. D'un autre côté, les orthodoxes n'approuvoient pas qu'on remît en question ce qui avoit été si souvent décidé; ils trouvoient que c'étoit trop ménager des hérétiques. Un évêque d'Icone osa le faire sentir à l'Empereur par une espèce de parabole. Ce prince venoit de déclarer Auguste son fils Arcadius, âgé de 6 ans. Cet enfant, assis à côté de son père, partageoit avec lui l'hommage des prélats qui venoient au palais. L'évêque d'Icone, sans saluer Arcadius, se con-

tenta de lui dire, en lui portant familièrement la main au visage : « Dieu vous garde, mon fils. » L'Empereur ordonna qu'on le chassât de sa présence ; le prélat s'écria : « Le traitement que » j'éprouve est celui que Dieu réserve à ceux qui » blasphêment son fils, ou qui usent de condes- » cendance envers ses blasphémateurs. » L'Empereur, vivement frappé de la repartie, embrassa l'évêque d'Icone. L'hérésie qu'on vouloit étouffer, survécut à ce concile et à l'Empereur, qui la foudroya vainement par des lois presque annuelles.

Il fut plus heureux contre les Barbares. Il défit les Huns, les Squires, peuplade d'Alains, et les Carpodaces, reste de la nation des Carpes, qui, chassés de leur pays par les Goths, s'étoient établis dans l'ancienne Dacie ; ces trois peuples, s'étant joints, avoient passé le Danube. Les Goths qui marchoient vers la Macédoine furent également repoussés par les lieutenans de Gratien, et obligés, comme les autres Barbares que je viens de nommer, de repasser le fleuve. Ils n'étoient pas plus en sûreté sur l'autre rive. Le voisinage des Huns qui les avoient expulsés sous Valens, les tenoit dans de continuelles alarmes, et ce peuple Goth ne pouvoit ni rester dans son pays, ni en sortir, sans s'exposer à être anéanti. Théodose crut pouvoir tirer avantage de cette singulière position. Il eût fallu plusieurs siècles pour repeupler naturellement

turellement la Thrace et la Mésie ; l'Empereur crut que dans l'état d'affoiblissement où les défaites et même les victoires des Goths les avoient réduits, ils avoient trop peu de forces pour être des ennemis redoutables; mais qu'il leur en restoit assez pour devenir d'utiles sujets, et leur en fit faire la proposition. Ils l'acceptèrent avec joie, et repeuplèrent les deux provinces qu'ils avoient ravagées. Sous le règne vigoureux de Théodose, cette grande mesure n'eut aucun inconvénient. Les Goths se tinrent toujours dans les bornes de la soumission; mais un prince prudent doit prévoir l'avenir et les dangers les plus éloignés. C'est par cette habile prévoyance qu'il règne encore en quelque sorte après qu'il a cessé de vivre. Théodose devoit faire entrer dans ses calculs de probabilité la foiblesse de quelques-uns de ses successeurs, et c'est à quoi il ne paroit pas avoir assez réfléchi. Il laissa les Goths réunis dans la même contrée. Ceux qui servoient dans ses troupes n'y étoient pas incorporés; ils formoient un corps à part sous des chefs de leur nation; ce qui leur assuroit les moyens de se séparer, quand il leur plairoit, de l'armée romaine.

382.

Gratien, de son côté, promulguoit des lois utiles. Il imagina un expédient fort extraordinaire et très-susceptible d'inconvéniens pour débarrasser l'Etat des mendians valides, ce fut de

les livrer à titre de colons perpétuels ou d'esclaves, suivant qu'ils étoient de condition libre ou servile, à ceux qui les dénonceroient. En même temps il attaquoit vivement l'idolâtrie, détruisoit dans le sénat romain l'autel de la victoire, confisquoit le revenu des pontifes, les possessions des temples consacrés aux dieux, anéantissoit les privilèges des prêtres et des vestales. Les sénateurs payens lui présentèrent une requête pour demander qu'il révoquât ces dispositions. Leurs députés furent renvoyés sans avoir été entendus, les sénateurs chrétiens qui étoient le plus grand nombre, ayant d'avance protesté contre cette démarche. Gratien refusa même le titre de grand pontife, qui depuis cessa d'être attaché à la di-

383. gnité impériale. La famine ayant affligé Rome l'année suivante, parce que la moisson avoit manqué dans cette contrée de l'Italie, et que les vents avoient arrêté les vaisseaux qui portoient le blé d'Afrique, les payens regardèrent ce malheur comme un effet de la colère des dieux offensés par Gratien. Le préfet de la ville signala dans cette occasion son éloquence et son humanité. Tous les étrangers avoient eu ordre de sortir de Rome, et mouroient d'inanition à ses portes; Auguste avoit le premier donné cet exemple, souvent imité depuis. Le préfet assembla les plus riches citoyens. « Quelle horreur, dit-il, les pro-

» vinces vont-elles concevoir de Rome! Enver-
» ront-elles leurs enfans dans une ville homicide?
» Mais la faim qui va consumer ces innocentes
» victimes, fera-t-elle cesser la nôtre? Nous
» épargnons quelques morceaux de pain, nous
» achetons un répit de peu de jours au prix de
» la vie de tant d'infortunés, semblables à ces
» malheureux navigateurs qui, pour éloigner la
» mort de quelques momens, se dévorent les
» uns les autres; et nous ne retranchons pas à
» nos chiens la nourriture que nous refusons à
» des hommes! » Ce discours émut les assistans
et les bannis furent rappelés.

Les rigueurs de Gratien envers le paganisme lui firent des ennemis; mais quoiqu'encore redoutable, cette religion n'étoit plus assez forte pour qu'on dût uniquement attribuer, comme on a fait, la perte de ce prince, (qui survint bientôt) aux coups qu'il lui porta. Elle eut plusieurs autres causes. Sa foiblesse abandonna les rênes du gouvernement à d'indignes ministres, tandis qu'il se livroit aux occupations les plus frivoles, et passoit des journées entières à déployer son adresse et sa vigueur contre les animaux sauvages dont il faisoit peupler ses parcs. Frappé de la dextérité surprenante que les Alains montroient à la chasse, il en admit un corps dans sa garde, et prenoit plaisir à paroître avec leur armure et leur vête-

ment. Cette prédilection pour des Barbares et pour leurs usages excitoit la haine des Romains, et une révolution étoit à craindre s'il se présentoit un chef. Il s'en trouva un aux extrémités de l'Empire.

MAXIME. Maxime, né en Espagne, dans la même contrée que Théodose, dont il avoit vu l'élévation avec envie, tenoit un rang distingué dans les légions romaines de la Grande-Bretagne. Il y a lieu de penser qu'il corrompit les troupes, plus séditieuses en ce pays que par-tout ailleurs, parce qu'elles étoient plus éloignées du souverain. On n'en pourroit pas douter, s'il étoit toujours vrai l'axiôme qui attribue le crime à celui auquel il est utile. Quoi qu'il en soit, les troupes mécontentes de la préférence que Gratien accordoit aux Barbares, déclarèrent que puisqu'il méconnoissoit les Romains, il ne pouvoit plus être leur Empereur, et proclamèrent Maxime, malgré sa résistance feinte ou réelle. Il traverse aussitôt la mer et la Gaule septentrionale à la tête des soldats romains, d'une foule de Bretons, des troupes du pays qu'il rencontre sur son passage, et d'une multitude de Gaulois qui le reconnoissent. Gratien vint lui présenter la bataille auprès de Paris. Maxime ne l'accepta pas, et dans l'espace de cinq jours qu'ils demeurèrent en présence, il corrompit presque toute l'armée impériale. Gratien

s'enfuit vers les Alpes avec trois cents cavaliers dont il est bientôt abandonné. Toutes les villes lui ferment leurs portes. Errant çà et et là déguisé, poursuivi par un détachement de cavalerie, il est assassiné dans la ville de Lyon, à ce qu'on croit; car on n'est pas d'accord sur le lieu ni sur les circonstances de sa mort. Elle fut suivie peu après de celle de son général Mellobaudes, roi des Francs. Ils furent presque les seuls qui périrent dans cette révolution.

Gratien, comme on a vu, ne soutint pas le début de son règne, début qui, à l'exception d'une cruelle injustice, avoit été si brillant. Les vertus de ce prince n'étoient, suivant toute apparence, que les fruits précoces de son éducation : son caractère doux et facile avoit reçu les sages impressions qu'on avoit voulu lui donner; quand il fut abandonné à lui-même, son naturel le maîtrisa; la médiocrité de son génie et son inapplication causèrent sa ruine.

Valentinien II n'avoit alors que douze ans, sa mère Justine gouvernoit en son nom. Ils apprirent à Milan la mort de Gratien, qui les glaça d'effroi. Théodose étoit éloigné, l'Italie dépourvue de troupes, et Maxime s'étoit fait un parti dans le paganisme, en promettant de relever ses autels, quoiqu'il fût chrétien. L'usurpateur, soit qu'il voulût affermir ses con-

quêtes avant de les étendre, soit qu'il craignît de s'approcher de l'Empereur d'Orient, s'arrêta dans la Gaule, et fixa sa résidence à Trèves. L'impuissance de Valentinien força ce prince de partager l'Occident avec Maxime, et de lui abandonner la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne : l'usurpation avoit été si rapide que Théodose n'avoit pu secourir son bienfaiteur ; il ne se trouva pas non plus encore en état de le venger, et la prudence le détermina, ou même une sorte de nécessité le contraignit de ratifier le traité arraché à Valentinien.

384. Les meilleurs princes, sur-tout dans un grand Empire, ne peuvent pas toujours empêcher que ceux qu'ils ont revêtus de quelque autorité n'en abusent ; mais sous leur règne le recours au trône est toujours ouvert. Théodose eut le malheur de voir deux comtes d'Orient désoler successivement la Syrie ; cette province ayant éprouvé la peste et la famine, une foule d'indigens vinrent chercher du secours dans Antioche : on exhortoit le comte à les soulager. « Laissons périr ces misé» rables, dit-il, les dieux les condamnent puis» qu'ils les abandonnent. » Ces deux oppresseurs furent punis.

Le prudent Théodose, en travaillant à détruire l'idolâtrie, composoit encore à quelques égards avec elle ; il défendit d'immoler des victimes,

et permit les autres offrandes. La ville d'Alexandrie fut la seule, dans l'Orient, où le sang coulât encore sur les autels. Libanius, dans les premiers jours du règne de Théodose, avoit essayé de prévenir ce prince en faveur de l'idolâtrie; il lui avoit adressé un discours pour l'exciter à venger la mort de Julien, qu'il attribuoit faussement aux chrétiens. Dans cette occasion il se fit une seconde fois l'avocat des Idoles, et encore sans succès. Les payens opprimés, se prévalurent de cette maxime toujours invoquée avec justice par le plus foible, presque toujours méprisée par le plus fort : « Que » la religion doit s'établir par la persuasion et » non par la contrainte. »

Rome vit cette année un spectacle bizarre, auquel sa singularité, ou l'idée qu'il donne de la frivolité des Romains de ce siècle, a conservé une place dans l'histoire. Un homme du peuple, veuf pour la vingtième fois, épousa une femme qui avoit eu vingt-deux maris. On attendoit la fin de ce nouveau mariage comme l'issue d'un combat entre deux athlètes. La victoire demeura au mari ; la couronne sur la tête et une palme à la main, comme un triomphateur, il conduisit la pompe funèbre de son épouse, au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

Les Romains sentirent cependant la perte qu'ils firent à cette époque de Prétexta leur

préfet, et le héros du paganisme, (qualité qui n'a pas empêché les chrétiens de lui rendre justice). Dès que la nouvelle s'en fut répandue dans la ville, la multitude qui étoit alors au théâtre, qu'elle aimoit avec tant de passion, abandonna le spectacle en poussant des cris de douleur. Ce peuple fut assez heureux pour avoir un préfet digne de succéder à Prétextat; ce fut Symmaque. Trouvant en place des hommes qui ne méritoient pas d'y être, il eut le courage de mander à l'Empereur que « les honnêtes gens » ne manquent jamais pour remplir les postes; » que pour les discerner, il faut d'abord écarter » ceux qui briguent, et que dans le reste se » trouvent ceux qui méritent. » Ce fut en réponse que Valentinien, à ce qu'on pense, adressa un rescrit à Symmaque, par lequel il l'avertit que « c'est offenser la majesté impériale, que de » douter du mérite d'un homme honoré de son » choix. » On ne pouvoit pas plus mal répondre à une observation judicieuse : Gratien avoit avant lui érigé en loi la même maxime.

Symmaque ne réussit pas mieux dans la tentative qu'il fit près de Valentinien, pour obtenir le rétablissement de l'autel de la victoire et des privilèges du sacerdoce des payens. Dans la requête qu'il lui présenta, il s'appuyoit de la tolérance de Constantin, de Jövien, de Valentinien

le père ; il étaloit, en orateur, les obligations qu'avoient les Romains à la victoire; il introduisoit sur la scène Rome elle-même, qui demandoit qu'on lui permît de jouir de sa liberté et de continuer son culte, ou qu'on lui laissât du moins le temps d'examiner celui qu'on prétendoit y substituer, quoique ce fût lui faire injure que de vouloir la corriger dans sa vieillesse; il ajoutoit que tous les cultes tendent au même but, qu'il falloit laisser à chacun le choix de la route qu'il pense devoir y conduire. Les efforts de Symmaque furent traversés par Saint-Ambroise, évêque de Milan.

Depuis dix ans, ce prélat occupoit le siége de cette ville; et la manière dont il y fut élevé prouve la singulière estime dont il jouissoit. Il avoit le gouvernement de la Ligurie, dans laquelle Milan se trouvoit enclavé. L'élection prochaine d'un évêque remplissoit cette ville de troubles, qui faisoient craindre une sédition : chacun des partis, Catholique et Arien, prétendoit le nommer. Ambroise vint à l'église, et employa son éloquence à calmer les esprits et à ramener la paix. Oubliant leurs discordes, tous le proclamèrent évêque; il s'enfuit, et n'omit rien pour résister au vœu du peuple. On demanda le consentement de Valentinien, parce que les lois défendoient d'admettre dans le clergé

ceux qui occupoient des emplois civils. Le prince confirma ce choix, et Ambroise fut forcé d'y souscrire ; il étoit âgé de trente-quatre ans, et n'avoit pas encore reçu le baptême : dès lors sa vie fut dévouée au service de l'église. Il ne balançoit pas à vendre les vases sacrés pour le soulagement des malheureux. Justine l'avoit envoyé négocier la paix avec Maxime, et l'intrépide Ambroise osa se séparer de communion d'avec l'usurpateur, et répondre à ses plaintes que les fidèles ne pouvoient communiquer avec lui, avant qu'il eût fait pénitence du meurtre de son Empereur. Ce prélat averti de la tentative de Symmaque, présenta une requête contraire pour défendre la cause du christianisme. « Les payens, » disoit-il, se plaignent de la perte de leurs » privilèges, eux qui sous Julien ôtoient aux » chrétiens la liberté d'enseigner et de parler, » et qui jamais n'ont épargné leur sang. » Il nous reste de Saint-Ambroise un écrit dans lequel il a refuté Symmaque.

Le conseil de l'Empereur, sans en excepter même les chrétiens, avoit opiné conformément aux désirs du préfet de Rome, croyant que sa démarche étoit concertée avec Maxime. Le jeune Valentinien préféra l'avis d'Ambroise, et la requête de Symmaque fut rejetée. Quelques chrétiens poussèrent le ressentiment contre celui-ci jusqu'à

le calomnier; ils l'accusèrent de persécuter, par des motifs de vengeance, ceux qui professoient le christianisme; il se justifia par le témoignage de toute la ville et par celui même du Pape. L'Empereur, d'abord trompé, avoit ordonné au préfet d'élargir tous les chrétiens qui étoient en prison; il se trouva que parmi beaucoup de prisonniers il n'y en avoit pas un seul qui fût chrétien, circonstance qui honore également le christianisme et l'impartialité du préfet.

Pendant que le paganisme s'agitoit, une secte hérétique troubloit le repos de l'Espagne; elle y avoit été transportée de l'Egypte : c'étoit un mélange de manichéisme et d'autres erreurs accumulées. Ses sectateurs condamnoient l'intimité du lit conjugal, recommandoient l'abstinence totale de la chair des animaux, et affectoient en tout un grand rigorisme; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent accusés, peut-être à tort, de favoriser les plus honteuses débauches. Priscillien, né en Galice, devint le chef de cette secte, à laquelle il donna son nom. Plusieurs évêques l'embrassèrent, entr'autres Instance et Salvien; ils élevèrent à l'épiscopat Priscillien qui n'étoit encore que laïque, et le placèrent sur le siége d'Avila. Un concile provincial, tenu à Saragosse, condamna les Priscillianistes. Deux évêques, Idace et Ithace, les poursuivirent avec

un emportement bien peu convenable à leur ministère; ils obtinrent de Gratien leur bannissement de l'Empire. Priscillien et les deux évêques Instance et Salvien, allèrent à la cour de Milan, où ils espéroient trouver de l'appui; ils firent des prosélytes dans leur trajet. Une jeune fille se mit à la suite de ces fanatiques, et s'abandonna, dit-on, à Priscillien; on ajoute que le fruit de ce commerce fut détruit par un moyen coupable. Les trois prélats achetèrent des favoris de Gratien un rescrit qui révoquoit le premier, et les rétablissoit sur leurs siéges; ils firent à leur tour rendre, par le proconsul, une sentence pour arrêter Ithace, l'un de leurs persécuteurs, comme troublant la paix des églises : ce prélat se tint caché jusqu'à la mort de Gratien, et vint à la cour de Maxime accuser les Priscillianistes. Maxime fit arrêter Priscillien et ses principaux sectateurs, et ordonna de les transférer à Bordeaux, où se devoit assembler un concile. Priscillien refusa de répondre, et en appela à l'Empereur. Le concile eut égard à son appel, et fut blâmé par toute l'Eglise d'avoir renvoyé à la puissance séculière une cause ecclésiastique. Idace et Ithace suivirent les accusés à Trèves, pour y presser leur condamnation.

Saint-Martin, évêque de Tours, jouoit alors près de Maxime un rôle bien différent. La con-

duite qu'il y tint, étoit la plus amère censure de celle de la multitude de prélats qui affluoient à la cour, et dont la présence et encore plus les basses adulations caressoient et sembloient justifier, la révolte de l'usurpateur. Saint-Martin ne paroissoit jamais devant lui que pour l'intérêt des malheureux ou de la religion. Il y conserva toujours la dignité de son état. Peut-être même dans une occasion poussa-t-il trop loin le privilège de la liberté.

Maxime lui présenta une coupe pour qu'il en bût le premier, comptant la recevoir ensuite de sa main, suivant la coutume de ces temps; mais l'évêque, après y avoir porté les lèvres, la remit à un prêtre qui l'accompagnoit toujours. Cette hardiesse fut admirée. Martin, ennemi de la violence, conjura Maxime de ne pas verser le sang des hérétiques mal-à-propos déférés à son tribunal, et lui représenta « qu'il étoit inoui » qu'un séculier eût prononcé dans une cause » de foi. » Maxime, qui avoit toujours affecté un grand zèle pour la religion, crut devoir la venger en immolant des hétérodoxes. Ithace, l'âme de la procédure, oubliant ce qu'il devoit à son état et à l'humanité, assistoit aux tortures qu'on faisoit subir aux accusés. Maxime ordonna de couper la tête à Priscillien et à six de ses sectateurs, parmi lesquels se trouvoit une veuve,

383.

D'autres furent punis d'un exil perpétuel ou temporaire. La populace fanatique de Bordeaux y lapida une femme entêtée de Priscillianisme. Cette hérésie obscure est la première contre laquelle le bras séculier se soit armé du glaive. L'Eglise, par un cri général, en témoigna son improbation et sa douleur Elle ne connoissoit, contre les adversaires de sa foi, d'autres armes que ses anathèmes. Les deux évêques persécuteurs se firent absoudre de leur barbarie dans un synode tenu à Trèves par leurs partisans. Malgré cette absolution, Martin rompit toute communication avec eux, les traitant de meurtriers. Ils s'en plaignirent à Maxime, qui donna ordre de mettre sur-le-champ à mort deux Comtes qui avoient été fidèles à Gratien dans son malheur, et dont Martin sollicitoit vivement la grâce. Le saint évêque promit de communiquer avec ses indignes confrères, si Maxime vouloit pardonner aux deux Comtes, ce qui lui fut accordé. Il se reprocha toute sa vie ce mouvement d'humanité, que la raison n'a pas la force de condamner. Les deux sanguinaires évêques furent dans la suite excommuniés par deux conciles. L'événement fit voir l'absurdité de leur barbarie. Priscillien fut regardé et traité comme un martyr par les sectateurs de sa doctrine, qui se soutint jusqu'au milieu du 6e. siècle, et qui, sans la persécution

qu'elle éprouva, seroit, suivant toute apparence, tombée plutôt dans le mépris.

Si Maxime nuisoit à la foi catholique en paroissant la défendre, Justine l'attaquoit directement par la protection ouverte qu'elle accordoit à l'Arianisme. Du vivant de son mari et de Gratien, elle avoit dissimulé son penchant pour cette hérésie. Elle n'eut pas besoin de la même réserve sous son fils, enfant d'un esprit docile, qu'elle gouvernoit entièrement, et à qui elle communiqua sans peine ses opinions. Voulant procurer à sa secte une église dans la ville ou les faubourgs de Milan, elle la fait demander par l'Empereur à l'évêque Ambroise, qui ne veut pas l'accorder. Valentinien commande, menace; le prélat est inébranlable. Le peuple cependant accourt en foule au palais où étoit Ambroise, demande à grands cris qu'on le lui rende; on envoie de la troupe pour dissiper cette multitude; elle refuse de se séparer. La cour intimidée dissimule, prie Ambroise d'appaiser le tumulte; quelque temps après, elle songe à le faire enlever de l'église où il se tenoit renfermé : le peuple en est instruit, et celui qui s'est chargé de la commission n'ose l'exécuter. Justine revient à la charge; même refus de la part d'Ambroise : « L'Empereur, dit-il, » n'a pas droit d'ôter sa maison à un particulier; » comment se pourroit-il qu'il eût le droit de

» l'ôter à Dieu ? » Les Ariens s'emparent d'une basilique; le peuple les en chasse, et alloit mettre en pièces un de leurs prêtres, si Ambroise n'eût envoyé les siens l'arracher de ses mains. Plusieurs habitans furent arrêtés à cette occasion : une émeute étoit sur le point d'éclater ; Ambroise l'appaisa. Deux jours après, recommença l'orage: des soldats se saisissent d'une église, l'évêque les excommunie : la plupart se retirent ; les courtisans tremblent ; les Ariens n'osent se montrer. Un eunuque, grand chambellan, vient de la part de son maître faire de violens reproches à S. Ambroise, et menace de lui abattre la tête : « Frappe, lui répondit-il, je suis prêt à mourir : » tu feras l'office d'un eunuque, et moi celui » d'un évêque. » L'Empereur enfin céda, et la paix fut rétablie. Les seigneurs de sa cour le priant de l'aller affermir à l'église : « Vraiment, » leur dit-il, je crois que si Ambroise vous l'or- » donnoit, vous me livreriez à sa discrétion, » pieds et mains liées. » Après une courte trève, la guerre recommença de nouveau entre Justine et les catholiques; elle employa toute l'autorité de son fils dans cette querelle. Les évêques étoient menacés d'exil s'ils n'adhéroient à l'Arianisme : tout paroissoit odieux dans l'évêque de Milan, tout jusqu'à ses vertus; c'étoit un factieux qui, par ses aumônes, cherhoit à se faire des créatures.

Justine,

Justine, n'osant proscrire ouvertement la foi de Nicée, fit rendre un édit de tolérance en faveur de celle de Rimini. Ses adhérens obtinrent l'exercice public de leur religion dans toute la domination de Valentinien, et ceux qui les y troubleroient, devoient être punis de mort comme perturbateurs du repos public. D'après cette loi, Justine se crut autorisée plus que jamais à réclamer une église de Milan pour le culte arien. Ambroise résiste ; on lui ordonne de sortir de Milan, il ne veut pas obéir. Les églises alors avoient un vaste enclos où logeoient l'évêque et le clergé : le peuple se rend en foule dans cette enceinte et dans l'église, et y passe les jours et les nuits pour défendre son archevêque. Ce fut dans la vue de dissiper l'ennui de cette longue résidence, qu'Ambroise fit, pour la première fois, chanter des hymnes, et qu'il en composa lui-même, qui ensuite, devinrent une partie des offices de l'église, et qu'à l'exemple des églises orientales, il introduisit la psalmodie, dont l'usage se répandit dans tout l'Occident : de temps en temps, il montoit dans la tribune sacrée, pour encourager le peuple et l'exhorter à la patience. Son zèle lui suggéroit quelquefois des traits un peu trop violens contre l'autorité, pour laquelle il recommandoit cependant le respect. Valentinien répugnoit à employer les

386.

dernières violences, et l'on ne pouvoit prévoir comment auroit fini cette lutte entre l'Empire et l'épiscopat, lorsque Maxime y intervint; il s'intéressa pour les catholiques, et affecta la plus grande générosité dans ses recommandations. S'il formoit, disoit-il, quelques prétentions sur l'Italie, il ne devroit songer qu'à entretenir la discorde allumée par le prince lui-même dans ses Etats. « C'est une chose infiniment périlleuse, » ajoutoit-il, de toucher à ce qui regarde la » religion. » Il n'est pas sans vraisemblance que Maxime qui méditoit réellement une invasion en Italie, voulût se ménager l'appui des catholiques en méritant leur reconnoissance. Quoi qu'il en puisse être, ses remontrances eurent du poids sur l'esprit de Justine qui le redoutoit, et procurèrent la paix à l'Eglise.

Dans l'Orient, l'Eglise et l'Etat jouissoient depuis 5 ans d'un repos qui n'avoit été troublé que par quelques incursions facilement réprimées, dont nous n'avons pas cru devoir parler, à cause de leur peu d'importance. Le nom de Théodose sembloit être pour la frontière une défense suffisante, lorsqu'un nouvel essaim de Barbares vint menacer la Thrace : c'étoient des Ostrogoths, appelés aussi Gruthongos, qui, 10 ans auparavant, chassés de leur pays par les Huns, erroient du Danube à la mer Baltique. L'espérance du

pillage leur associa un grand nombre de leurs vainqueurs, et ce mélange des deux nations a fait donner par quelques auteurs à ces Barbares le nom de Gothuns; ils inondèrent la rive septentrionale du Danube. Un général de Théodose, autant et plus par adresse et par artifice que par la force, ensevelit presque toute leur armée dans le fleuve. Les femmes, les enfans, les vieillards et ceux qui avoient échappé au désastre général, furent pris; l'Empereur, avec la liberté, leur restitua leurs dépouilles, y ajouta même des libéralités, et s'en fit des sujets affectionnés. Ceux qui pouvoient porter les armes, furent reçus dans ses troupes; il donna aux autres des terres à cultiver.

Bientôt il eut à exercer sa clémence envers ses propres sujets. Ayant, suivant l'usage, à célébrer les Décennales, c'est-à-dire la fête de la 10e. année de son avénement à l'Empire, époque à laquelle les soldats recevoient toujours une gratification considérable, il imposa une taxe extraordinaire. Le peuple d'Antioche se souleva : les statues de l'Empereur et de sa famille furent brisées, et leurs débris ignominieusement traînés dans les rues. L'arrivée de quelques archers fit cesser le tumulte; ses auteurs en furent eux-mêmes effrayés et consternés. Une foule d'habitans quittèrent la ville, se dispersèrent sur les

387.

montagnes et dans les forêts. Les magistrats sévirent avec la dernière rigueur contre un grand nombre de coupables, parmi lesquels furent enveloppés plusieurs innocens, à qui la torture arracha des déclarations contraires à la vérité. On trembloit que la colère de l'Empereur ne s'appaisât point par tant de supplices, et qu'elle ne s'étendît sur la ville entière; elle étoit plongée dans le deuil : S. Jean, qui étoit né dans cette cité, consola le peuple en ces jours d'alarmes. Il avoit été disciple de Libanius, et depuis peu admis à la prêtrise; son éloquence lui fit donner le surnom de Chrysostome, bouche d'or. Incertain du parti que prendroit l'Empereur, il entretenoit ses auditeurs tantôt de l'espérance du pardon, tantôt du mépris de la mort. Flavien, évêque d'Antioche, fut chargé, par ses concitoyens, de porter au pied du trône l'aveu de leur crime et les protestations de leur repentir. Les premiers accès de la colère de Théodose étoient toujours terribles; elle lui inspira d'abord la pensée de détruire la ville et d'ensevelir ses habitans sous ses ruines. La réflexion l'ayant un peu calmé, il nomma deux commissaires pour l'exécution d'une vengeance moins cruelle; il leur ordonna de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics, de dépouiller Antioche de son territoire, de ses privilèges et de sa qualité de

Métropole, de la réduire à la condition d'un simple bourg, soumis à Laodicée, son ancienne rivale, de retrancher la distribution de grains qui s'y faisoit aux pauvres, comme dans les deux Capitales de l'Empire, et de faire mourir tous les coupables. Les citoyens les plus distingués d'Antioche subirent la torture, et furent condamnés au dernier supplice. Mais des hermites et des moines, descendus en foule des montagnes, pour demander la grâce des coupables, les supplications des évêques de la province, qui se trouvoient à Antioche, les cris et les instances des habitans, attendrirent les commissaires, et ils consentirent à suspendre l'exécution de leur sentence.

L'un d'eux alla implorer la miséricorde du Souverain, et fit plus de 300 lieues en 6 jours; il trouva le ressentiment de Théodose déjà fort atténué par le temps et les efforts de l'évêque et des députés d'Antioche : les condamnés obtinrent leur pardon, et l'arrêt prononcé contre la ville en général, fut révoqué. La lettre que l'Empereur écrivit à cette occasion, ne contenoit que des reproches tendres et paternels. Après avoir censuré l'esprit de révolte qui sembloit naturel au peuple d'Antioche, il disoit qu'il étoit encore plus naturel à Théodose de pardonner, et regrettoit que les magistrats, par leur diligente

sévérité, lui eussent ôté la satisfaction de pardonner à tous les coupables.

L'occasion d'acquérir un autre genre de gloire se préparoit pour lui dans la Gaule. L'ambition de Maxime n'étoit pas rassasiée par la possession d'un pays qui compose aujourd'hui trois grands États de l'Europe. Il épuisoit les provinces de sa domination pour se procurer les moyens d'envahir celles de Valentinien. Se couvrant du masque de la religion, il menaça ce prince de ses armes, s'il ne cessoit de favoriser l'Arianisme. Justine eut assez de confiance en S. Ambroise pour le charger encore une fois de négocier la paix avec cet hypocrite. Le prélat ne fit que l'aigrir en refusant le baiser qui lui fut offert. Maxime lui observa qu'il ne l'avoit pas refusé au temps de sa première ambassade, et Ambroise répondit assez mal à cette objection, en disant qu'alors il sollicitoit la paix pour un inférieur, et qu'à présent il la demandoit pour un égal; il ajouta au mécontentement de Maxime par le refus qu'il fit de communiquer avec les Evêques de sa cour, qui avoient provoqué la mort de Priscillien. Justine crut qu'un négociateur plus souple réussiroit mieux. On envoya le principal ministre de Valentinien; il se laissa tromper ou corrompre. Maxime le fit accompagner à son retour par un corps de troupes qu'il offroit à son maître, pour

repousser les Barbares qui menaçoient la Pannonie. Ce détachement fut admis sans difficulté dans les forteresses des Alpes; Maxime le suivit de près avec le reste de ses troupes, en interceptant avec soin tous les avis qu'on auroit pu recevoir de sa marche. Il trouva le pas de Suse ouvert, et prit le chemin de Milan : Valentinien surpris, se retire à Aquilée; ne s'y croyant pas encore en sûreté, il s'embarque dans un petit port de l'Istrie, et va se réfugier près de Théodose à Thessalonique. L'Afrique, l'Italie; tout l'Occident reconnoissent Maxime; les payens de Rome, espérant qu'il rétabliroit leur religion, s'étoient déclarés pour lui avec empressement. Symmaque lui-même démentit l'attachement qu'il avoit toujours témoigné à ses maîtres, et prononça son éloge. Les vœux des chrétiens étoient contre l'usurpateur, qui acheva de les aigrir en faisant reconstruire la synagogue des Juifs, brûlée par la populace romaine.

388. Théodose, résolu de secourir Valentinien, commença par renouveler son alliance avec la Perse; il enrôla une foule de Barbares, Goths, Huns, Alains, qui, en son absence, eussent pu insulter la frontière, et parvint en peu de temps à les discipliner. Plusieurs se laissèrent corrompre par les émissaires secrets de Maxime : leur perfidie ayant été découverte, ils prirent la fuite, et

se cachèrent dans des forêts : un grand nombre fut atteint et mis en pièces ; les autres causèrent dans la suite de grands désordres. Maxime, qu'il eût été fort difficile de vaincre et même de joindre, s'il avoit eu la prudence de se tenir derrière les Alpes Juliennes, quitta cette position pour venir dans la Pannonie; dans le dessein d'envelopper l'ennemi qui marchoit entre la Drave et la Save, il sépara son armée en deux corps; le premier s'arrêta près de Siscia; l'autre alla camper à Pétau. Théodose fait une si grande diligence qu'il se présente à la vue du camp de Siscia, au moment où l'on s'y attend le moins. Après une longue marche il passe la Save à la nage, à la tête de sa cavalerie, en présence de l'ennemi, le charge et le renverse. Trois jours après, il remporte encore une victoire complète sur les troupes campées à Pétau. Maxime qui s'étoit tenu à quelque distance de ses deux armées, tandis qu'elles disputoient pour lui l'Empire d'une grande partie de l'univers, s'enfuit dans Aquilée: la ville étoit hors d'état de tenir contre des troupes victorieuses; un détachement suffit pour en forcer les portes qui n'étoient gardées que par une poignée de soldats. Maxime, arraché de son trône, dépouillé du diadème, les mains liées derrière le dos, fut conduit au camp du vainqueur. Théodose paroissoit touché de compassion et disposé à quel-

que indulgence, lorsque les officiers enlevèrent l'usurpateur de sa présence et lui firent trancher la tête, sans que l'Empereur parût vouloir s'y opposer. Victor, fils de Maxime, qui, dans un âge encore tendre, portoit le titre d'Auguste, subit le sort de son père, ainsi que deux ou trois des plus affidés partisans de Maxime, et quelques soldats maures, ministres de ses cruautés: l'amnistie s'étendit à tout le reste. Des pensions furent même assignées à la mère et à la fille de l'usurpateur. Les possesseurs, dépouillés de leurs terres en Occident, outre la restitution de leurs propriétés, reçurent avec étonnement du trésor impérial des indemnités de leurs pertes. Théodose auroit pu, à la rigueur, regarder l'Occident comme sa conquête, et sur-tout les provinces que Maxime avoit enlevées à Gratien, et que Valentinien n'avoit jamais possédées. Il rendit tout sans exception à celui-ci, et pendant trois ans qu'il demeura en Italie pour rétablir l'ordre dans l'Occident, et instruire son jeune collègue dans l'art de régner, il gouverna pour lui avec le zèle et l'affection d'un père et d'un tuteur.

Le sénat de Rome lui demanda le rétablissement de l'autel de la victoire. Ambroise combattit encore sa demande, et voyant que l'Empereur inclinoit à donner cette satisfaction aux sénateurs, il se tint quelque temps éloigné de la

cour. Son absence donna du poids aux remontrances qu'il avoit faites, et elles prévalurent. Quoique très-orthodoxe, ou plutôt parce qu'il l'étoit, Théodose ne vouloit point souffrir qu'on usât de violence envers le paganisme ou l'idolâtrie. Les chrétiens brûlèrent une synagogue à Callinique, et les moines un temple d'hétérodoxes. L'Evêque de cette ville fut accusé d'avoir conseillé ces voies de fait. Le Prince ordonna qu'il rétablit les édifices incendiés : Ambroise sollicita vivement la révocation de cet ordre : il prétendit que les chrétiens ne pouvoient y obéir sans prévarication ; que puisqu'on avoit laissé impunies tant de violences exercées contre l'Eglise par les juifs et les hérétiques, il seroit honteux qu'un Empereur chrétien n'armât son bras que pour leur vengeance. Ce n'est pas qu'Ambroise ne blamât les procédés violens en matière de religion ; l'affaire de Priscillien ne laisse aucun doute à cet égard ; mais il ne croyoit pas qu'on dût forcer des chrétiens à rétablir des édifices, où le vrai Dieu étoit méconnu, et ne consentit à célébrer les saints mystères, qu'après avoir obtenu ce qu'il demandoit : l'expérience prouva que l'Empereur avoit cédé à des raisons plus spécieuses que solides. Cinq ans après quelques chrétiens commirent, dans le même genre, de si grands excès, que Théodose ne crut pouvoir

se dispenser de les punir, en déclarant que le Judaïsme, n'étant proscrit par aucune loi, devoit être librement professé. Il montra toujours la plus grande déférence pour Ambroise. L'usage avoit dérogé à l'ancienne discipline, qui n'admettoit que les prêtres dans le sanctuaire, et les Empereurs y avoient leur place. L'évêque de Milan ne jugea pas devoir respecter cette coutume, et fit dire à l'Empereur, qui un jour étoit resté dans cette enceinte, qu'elle étoit réservée au sacerdoce. Théodose reçut l'avis avec respect, s'y conforma, et en remercia l'Evêque, disant qu'il avoit trouvé cet usage établi, mais qu'il ne vouloit rien entreprendre contre la discipline de l'Eglise.

389.

Ce Prince vint à Rome, et y triompha; dérogeant en ce point aux sages maximes de l'ancienne république, qui, comme on l'a dit déjà, ne permettoient pas cette cérémonie pour des avantages remportés sur des concitoyens. Affable et populaire, il écoutoit avec gaieté ces chansons folâtres et satiriques, dont le peuple Romain conservoit encore l'habitude dans les triomphes; il traversa une partie de la ville à pied, et les jours suivans il y parut sans aucune escorte. Parmi les désordres qu'il corrigea dans cette ville, on en cite deux qu'on est surpris de rencontrer chez un peuple policé. On écrasoit alors le grain à force de bras;

des esclaves tournoient la meule ; des criminels y étoient quelquefois condamnés. Les entrepreneurs des distributions de pain qu'on faisoit au peuple, n'avoient pas assez d'ouvriers; ils établirent près de leurs boulangeries des cabarets où des femmes perdues attiroient les passans. On y avoit ménagé des trappes, qui communiquoient à des souterrains, dans lesquels les moulins étoient placés; les malheureux qui tomboient dans ce piège, étoient retenus et contraints de tourner la meule le reste de leurs jours. Cet infernal artifice se pratiquoit depuis quelques années, ignoré de tout autre que de ceux qui s'en rendoient coupables. Plusieurs personnes, des étrangers sur-tout, avoient disparu. Un soldat de Théodose, pris dans ces cachots ténébreux, s'en fit ouvrir la porte, le poignard à la main : c'est ainsi que le crime fut découvert ; il est inutile d'ajouter qu'il fut puni. L'autre désordre blessoit principalement les mœurs; lorsqu'une femme étoit convaincue de les avoir outragées, pour expier son crime on l'obligeoit de les outrager encore; on la contraignoit de se prostituer à tout venant, dans une cabane destinée à cet infâme usage, et de sonner une cloche toutes les fois qu'elle recevoit un nouveau compagnon de débauche. Des châtimens plus convenables furent infligés à l'adultère.

Les manichéens étoient accusés, peut-être par

la prévention, de mêler à leurs dogmes religieux sur le bon et le mauvais principe, des pratiques abominables réprouvées par la nature; Théodose les chassa de Rome, les déclara incapables de tester et de rien recevoir par testament, et ordonna qu'après leur mort on distribuât leurs biens au peuple. Le pape Sirice ne se montra pas moins sévère, il défendit de recevoir à la communion aucun de ceux qui auroient jamais suivi leur doctrine, et dans le cas d'une véritable conversion, il commanda de les renfermer dans des monastères, où ils feroient une rude pénitence, et de ne leur accorder l'eucharistie qu'à la mort. Ces moyens ne devoient pas opérer beaucoup de conversions. Théodose mit un frein au fanatisme du peuple, qui se croyoit en droit de tuer d'autorité privée ce qu'il appeloit les magiciens; il le défendit sous peine de mort, enjoignant de les déférer aux tribunaux. Le temps étoit éloigné où ce crime imaginaire devoit être rayé du code pénal. L'Empereur porta aussi sur le sénat un coup-d'œil réformateur : les plus opulens y opinoient les premiers; il restitua aux dignités la prééminence qu'elles avoient eue sur les richesses; il vouloit même établir la censure. On lui fit sentir que l'Etat étoit trop corrompu pour que cette institution, d'ailleurs républicaine, pût y être utile.

Une réforme plus importante et plus difficile

que celle de quelques abus, occupoit alors presqu'entièrement sa pensée. Depuis long-temps il méditoit la destruction totale de l'idolâtrie ; elle existoit toujours à Rome, quoiqu'il y eût parmi le peuple et le sénat un grand nombre de chrétiens. Les sacrifices abolis dans plusieurs provinces, se maintenoient encore dans la capitale de l'Occident. Symmaque par son éloquence, son crédit, sa haute réputation de probité, de vertu, soutenoit l'édifice chancelant du paganisme. La superbe architecture des temples, leurs richesses, la beauté des statues des dieux, ouvrages des plus célèbres artistes de l'ancienne Grèce, tout ce brillant appareil attachoit le peuple, toujours facile à séduire par les yeux ; il préféroit à une religion austère, un culte qui respiroit la joie et les plaisirs, et qu'embellissoient les plus brillantes fêtes. Cette disposition des esprits n'arrêta point Théodose ; il convoqua le sénat et exhorta les sénateurs en peu de mots à dédaigner les extravagances du paganisme et à lui préférer une religion, « dont la morale simple à-la-fois et sublime élevoit sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes, supérieurs eux-mêmes aux dieux qu'ils adoroient. » Les défenseurs du paganisme furent écoutés. Ils dirent en substance que « le culte qu'on vouloit » proscrire étoit aussi ancien que Rome, que

» cette ville subsistoit avec gloire depuis près de
» douze siècles sous la protection de ses dieux,
» qu'il y auroit de l'imprudence à les abandonner
» pour une religion nouvelle, qui ne produiroit
» peut-être pas d'aussi grands biens. » Théodose
ne pouvant surmonter leur résistance, les congédia en déclarant que « le trésor public ne four-
» niroit plus aux frais d'un culte impie, l'Etat
» ayant besoin de soldats et non de victimes. »
Dès que le prince refusa de fournir aux dépenses
des sacrifices, ils cessèrent à Rome; les temples
furent abandonnés, les dieux et leurs prêtres
tombèrent dans l'oubli. On permit au peuple
d'abattre les objets de la vénération du Paganisme;
mais on réserva pour l'ornement de la ville les
statues des grands maîtres. La révolution rencontra peu d'opiniâtres. On couroit en foule au
baptême. Loin d'employer les supplices pour violenter les consciences, l'Empereur n'exclut pas
même des dignités ceux qui restèrent attachés à
leur culte. L'idolâtrie ne fut cependant tout-à-fait anéantie dans Rome que vers le milieu du siècle
suivant.

Elle régnoit encore dans Alexandrie; mais le
crédit des idoles y fut beaucoup affoibli par une
aventure scandaleuse, dont il y avoit déjà eu un
exemple sous Tibère. Un prêtre de Saturne sut
persuader aux Alexandrins les plus qualifiés, que

le dieu exigeoit de leurs femmes qu'elles passassent la nuit dans son temple. Les époux flattés de la préférence que leur accordoit Saturne, lui menèrent eux-mêmes leurs épouses ornées de leurs plus élégantes parures. Le prêtre, caché dans la statue, faisoit parler le dieu, éteignoit les lampes par des moyens imperceptibles qu'il avoit préparés, et jouissoit des faveurs qu'on croyoit accorder à Saturne. Une femme moins crédule que les autres, le reconnut à sa voix. Il fut puni, et sa honte rejaillit sur tout le paganisme. Pour redoubler la confusion des idolâtres, l'évêque d'Alexandrie, Théophile, ayant trouvé dans les souterrains d'un temple un grand nombre de figures bizarres, ridicules, indécentes, que la superstition dissolue avoit autrefois exposées à la vénération des peuples, et qu'elle cachoit avec soin depuis que le christianisme avoit ouvert les yeux aux hommes; cet évêque, disons-nous, les produisit en public. Les payens furieux se jetèrent à main armée sur les chrétiens. Ils convertirent en une espèce de citadelle le temple de Sérapis, d'où, quoiqu'inférieurs en nombre aux assiégeans, ils faisoient sur eux des sorties désespérées, et les prisonniers qu'ils ramenoient n'avoient que l'option de l'apostasie ou des plus cruels tourmens. Un philosophe nommé Olympe animoit les assiégés. Les payens en voyant renverser

verser les statues de leurs dieux, sans qu'aucun d'eux vengeât son injure, avoient semblé douter de leur puissance. Olympe les raffermit dans leur croyance, en leur disant que « ces statues n'étoient » qu'une matière corruptible; mais que les in- » telligences éternelles qui les avoient habitées » s'étoient retirées au ciel. » Il exhorta les assiégés à mourir pour la défense de leurs dieux; il inspiroit aux autres plus de résolution qu'il n'en avoit lui-même; car il se déroba de nuit et s'embarqua pour l'Italie. Les magistrats, afin d'éviter une plus grande effusion de sang, obtinrent une trêve jusqu'au moment où l'Empereur auroit fait connoître sa volonté sur cette querelle religieuse. Sa réponse dut étonner les coupables; il relevoit le bonheur des chrétiens qui avoient, dans ces dissensions, reçu la palme du martyre, et déclara qu'il pardonnoit à leurs meurtriers, pour leur apprendre quelle étoit l'indulgence de cette religion dont ils égorgeoient les sectateurs, espérant qu'ils seroient portés à l'embrasser, en songeant qu'ils lui devoient la vie; mais il ordonnoit en même temps la destruction de tous les temples des dieux dans Alexandrie. On commença par celui de Sérapis, dont la magnificence égaloit celle du capitole, et qui contenoit cette fameuse bibliothèque, rétablie depuis que l'ancienne eût été brûlée sous Jules César. La

statue de Sérapis étoit d'une grandeur si énorme, qu'elle atteignoit de ses deux bras les deux murs opposés du temple. Quand l'évêque ordonna de l'abattre, les chrétiens mêmes en pâlirent; c'étoit une opinion répandue parmi le peuple, que si quelqu'un osoit porter la main sur le dieu, le monde aussitôt seroit détruit; au premier coup qui fut frappé, les assistans poussèrent un grand cri; les Payens s'étonnèrent de n'apercevoir ni sur la terre, ni dans le ciel, aucun signe de vengeance, et plusieurs raillèrent ce dieu naguère si redouté. Une autre inquiétude se répandit dans la ville. Sérapis étoit réputé le souverain du Nil; on croyoit que l'accroissement du fleuve dépendoit de sa volonté. C'étoit dans son temple qu'étoit déposé le nilomètre qui servoit à marquer la nature du débordement. La crue des eaux éprouva cette année quelque retard. La superstition en triomphoit déjà, quand le Nil s'éleva rapidement à une si grande hauteur, qu'elle se flatta encore d'être vengée d'une autre manière, et que l'abondance des eaux améneroit la stérilité qu'avoit annoncée la sécheresse; mais la crue s'arrêta au point nécessaire pour la fertilité de l'Egypte, et l'illusion fut dissipée. Les Payens en firent eux-mêmes des plaisanteries sur leurs théâtres. Tous les temples d'Alexandrie furent renversés; l'évêque Théophile faisoit remarquer au peuple com-

ment on avoit abusé de sa crédulité; les statues étoient creuses et adossées contre les murailles; les prêtres s'y introduisant par des souterrains, leur faisoient rendre des oracles. Les statues de métal furent, par ordre de l'Empereur, converties en monnoie, qu'on distribua au peuple; mais il ne profita pas seul de ces dépouilles; Théophile fut accusé de s'être enrichi aux dépens des dieux. Il réserva une figure très-risible, on ne sait quelle divinité, qu'il plaça dans un lieu public, afin que dans la suite les Payens ne pussent désavouer l'extravagance de leur culte. Cette dérision les affligea vivement. Au signal donné par l'évêque d'Alexandrie, les temples et les images des dieux tombèrent dans toute l'Egypte, et le Paganisme, qui ne tenoit qu'à des objets matériels, périssoit avec ses idoles. Ce fut une grande victoire remportée sur la superstition, qui, de toute antiquité, avoit dominé en Egypte. Il fut plus difficile de l'expulser de la Syrie et des provinces voisines. Dans plusieurs villes on éprouva tant de résistance, qu'on se contenta de fermer les temples.

Marcel, évêque d'Apamée en Syrie, ayant entrepris d'en détruire un dans son évêché, fut brûlé vif par les Payens. Sa famille voulut poursuivre les meurtriers; le synode de la province s'y opposa, « n'étant pas juste, disoit-il,

» de tirer vengeance d'une mort si glorieuse et si
» fortunée. »

Valentinien, par le conseil de Théodose, s'appliqua aussi à éteindre l'idolâtrie dans l'Occident. S. Martin, à la tête d'une troupe de moines, renversa, dans son diocèse et dans une partie de la Gaule, les temples, les idoles et les arbres consacrés : plusieurs évêques imitèrent son exemple. La destruction du paganisme ne fut pas l'ouvrage d'une seule année ; Théodose en fit sa principale occupation en Italie, et de retour à Constantinople, il s'en occupa encore. Une loi, rendue en 392, défend tout sacrifice, toute offrande, toute espèce d'hommages aux dieux domestiques, même dans les maisons particulières; et l'immolation des victimes fut assimilée aux crimes de lèse-majesté. Cette loi prononce la confiscation de la maison où l'on aura offert de l'encens aux idoles, de la terre où l'on aura orné les arbres de rubans et de bandelettes, où l'on aura dressé des autels de gazon. Les défenseurs des villes, les officiers municipaux qui négligeroient de dénoncer les coupables, les magistrats qui ne feroient pas leur devoir, sont condamnés à de fortes amendes. La rigidité de ces lois, et tous les efforts de Théodose ne purent, comme nous venons de le dire, totalement extirper l'idolâtrie. Les sacrifices et les monumens domesti-

ques, en l'honneur des dieux, durèrent encore long-temps : on toléra même quelques solennités payennes. Si Théodose étoit mort à cette époque, sa gloire eût été sans tache ; elle fut obscurcie sur la fin de sa carrière par un emportement inexcusable, qui eut les plus terribles suites. Thessalonique, capitale de la préfecture d'Illyrie, étoit passionnée pour les spectacles. Le commandant Bothéric avoit un échanson, dont la beauté enflamma les désirs impurs et excita la poursuite d'un des cochers du cirque ; Bothéric punit par la prison la brutalité de cet homme, et rejeta les instances de la multitude qui, dans une représentation des jeux publics, demandoit à grands cris la liberté du coupable, qu'elle regardoit comme un homme nécessaire à ses plaisirs. Une violente sédition s'éleva ; le commandant et plusieurs de ses officiers furent assassinés. La nouvelle de cet attentat livra Théodose, naturellement fougueux, aux mouvemens de la plus violente colère. Les évêques qui tenoient un concile à Milan, où il résidoit alors, parvinrent à l'appaiser. Pour son malheur, il existoit à la cour un de ces courtisans perfides qui s'attachent à flatter toutes les passions des princes. Rufin, né à Elusa, d'une famille obscure, étoit parvenu jusqu'au ministère par ses grands talens, et avoit séduit par son hypocrisie l'Empereur, Symmaque et même S. Ambroise.

390.

Secondé de ses partisans, il ranima le ressentiment de Théodose, et lui persuada qu'un exemple effrayant étoit nécessaire pour réprimer à jamais les séditions. Le massacre des Thessaloniciens fut ordonné et exécuté avec tout l'artifice d'une conjuration. Un spectacle est annoncé : les habitans, sans défiance, remplissent le cirque. On fait main-basse sur eux, sans respecter ni l'âge, ni le sexe, ni l'innocence, ni les étrangers récemment arrivés, et qui n'avoient pu participer à la sédition. Un esclave arrache son maître des mains des soldats, et, aux dépens de sa vie, lui donne le temps de se sauver. Un marchand étranger, nouvellement entré au port, offre ses jours et toute sa fortune pour sauver ses deux fils : on lui permet d'en choisir un. Tandis que la nécessité de ce choix déchire ses entrailles, et qu'il hésite, on les égorge tous deux. 7000 personnes suivant les uns, 15000, selon les autres, périrent dans ce carnage qui dura trois heures entières. On dit que l'Empereur se repentit de l'ordre sanglant qu'il avoit donné, et que les couriers qui en apportoient la révocation, arrivèrent trop tard.

Ambroise, pénétré d'horreur et de compassion, se retire à la campagne pour éviter la présence de Théodose. Joignant la prudence à la fermeté, au lieu d'excommunier publiquement l'Empereur, il lui écrit pour lui conseiller de ne

pas songer à s'approcher des autels avec des mains encore teintes du sang de son peuple. « Je » n'aurai pas, disoit-il, la hardiesse d'offrir le » saint Sacrifice, si vous avez celle d'y assister ; » il ne me seroit pas permis de célébrer ces au- » gustes mystères en la présence du meurtrier » d'un seul innocent ; comment le pourrois-je » devant un prince qui vient d'immoler tant » d'innocentes victimes ? Jusqu'à ce que vous » ayez expié votre faute, contentez-vous du » sacrifice de vos larmes et de vos prières. » La conscience de l'Empereur lui parloit encore plus haut qu'Ambroise. Après avoir quelque temps gémi de sa cruauté, en proie aux plus cuisans remords, il se présente pour entrer à l'église. L'intrépide archevêque l'arrête sous le portique, et lui déclare que le repentir ne suffit pas pour expier un crime public et appaiser la colère du Tout-Puissant; l'Empereur observe que David avoit obtenu grâce, quoiqu'il eût péché comme lui. « Puisque vous avez imité sa faute, » répondit Ambroise, imitez sa pénitence. » Théodose, humilié ainsi à la vue de tout un peuple, n'éprouve d'autre sentiment que celui de la confusion, et se retire en soupirant et en versant des pleurs. Suivant la discipline de l'église, les meurtres volontaires n'étoient remis qu'après plusieurs années de pénitence. Théodose, ayant

passé huit mois dans l'affliction et la retraite, ressent le plus vif désir d'être reconcilié, envoie Rufin vers Ambroise, et suit de loin son ministre. L'évêque reçoit cet envoyé avec un air et des paroles d'indignation, et lui dit que l'Empereur n'entreroit de force dans le lieu saint qu'après l'avoir foulé aux pieds. Rufin conseille au prince de ne pas aller plus loin et d'éviter un éclat scandaleux. « J'irai, dit l'Empereur, et » j'essuierai l'affront que je n'ai que trop mérité. » Ambroise s'avance au-devant de Théodose, et lui reproche la violence qu'il veut faire à la discipline de l'église. L'Empereur répond « qu'il vient » pour s'y soumettre, et le conjurer d'imiter la » clémence du Dieu des Chrétiens qui pardonne » au pécheur pénitent. Et quelle pénitence avez- » vous faite, réplique l'évêque ? C'est à vous, » dit Théodose, de l'ordonner, à moi de la » recevoir. » Ambroise, touché de cette humble résignation, ne s'oppose plus à l'entrée de l'Empereur, qui, prosterné dans l'église, baigne la terre de ses larmes. L'archevêque régla le temps de la pénitence, pendant lequel Théodose s'abstint de porter les habits impériaux. Les bornes des deux puissances, spirituelle et temporelle, étoient si bien établies, qu'un prince, publiquement suspendu de la communion, ne perdit rien du respect et de l'obéissance de ses sujets. Ambroise

exigea que l'Empereur, pour prévenir les excès de sa colère, ordonnât, par une loi expresse, qu'il fût mis un intervalle de trente jours entre les sentences de confiscation ou de mort, et leur exécution.

391.

L'ordre étant rétabli dans l'Occident, Théodose prit le chemin de Constantinople; il trouva la Macédoine désolée par les soldats qui s'étoient détachés de son armée, lorsqu'il alloit combattre Maxime. Réunis à d'autres Barbares comme eux, ils formoient une troupe nombreuse. A l'approche de Théodose, ils se retirèrent dans les montagnes et les forêts, d'où ils ne sortoient que la nuit pour exercer leur brigandage. La plus grande difficulté, c'étoit de trouver leurs repaires : Théodose, ne voulant s'en rapporter qu'à lui-même, alla, déguisé, à la découverte avec cinq cavaliers seulement. Ayant réussi dans ses recherches, après deux ou trois jours de courses continuelles, il se met à la tête d'un détachement, surprend les Barbares et les égorge en grande partie; mais tandis que ses soldats fatigués de carnage se reposent, et que la plupart sont plongés dans le vin et le sommeil, les ennemis viennent à eux, et l'Empereur pensa payer sa négligence de sa vie. Il n'eut que le temps de se sauver avec précipitation. Le reste de son armée fondit sur les assaillans, et les extermina presque tous.

392. Dans son séjour en Occident, Théodose ramena Valentinien à l'orthodoxie, et lui donna, sur l'art de gouverner, des leçons dont il profita. Justine (qui n'existoit plus), avoit soigneusement dérobé à son fils la connoissance des affaires, et l'avoit livré à des amusemens frivoles. Sous la tutelle d'une mère aussi impérieuse que jalouse du commandement, les excellentes qualités que la nature avoit accordées à ce jeune prince, n'avoient pu se montrer; elles se développèrent quand il fut rendu à lui-même. Il montra, pour la justice, le même amour que son père, avec plus de douceur et d'humanité; il annonçoit le même courage et les mêmes dispositions pour l'art militaire. Ce qui prouve la force de son âme, c'est qu'en très-peu de temps il secoua toutes les mauvaises habitudes qu'on lui avoit fait contracter; les plaisirs de la chasse, du cirque et de la table, auxquels il renonça, ne lui coûtèrent pas un regret. Il fit venir à sa cour une comédienne, célèbre courtisane, qui embrasoit tous les jeunes romains; et lorsqu'elle y fut, il refusa de la voir, même au théâtre, n'ayant voulu que donner un exemple de continence à ceux de son âge. Ce trait fait voir qu'il y avoit encore un peu de jeunesse dans sa vertu. Assistant à l'instruction d'un procès relatif à une conspiration dirigée, à ce qu'on prétendoit, contre lui, il fut le premier à

s'écrier que c'étoit une calomnie. Jamais il ne vouloit consentir à de nouvelles impositions. Le trésor qu'il avoit trouvé vide se remplit par son économie.

Tant de mérite ne le mit pas à l'abri de la trahison. Arbogaste, Franc d'origine, s'étoit signalé dans la guerre contre Maxime. Théodose l'avoit laissé à Valentinien pour l'aider de ses conseils et de son courage. Ce rusé barbare ayant gagné l'estime des soldats et la confiance du prince, séduisit l'armée par ses largesses, et en fit obtenir les postes les plus importans à ses compatriotes et à ses créatures. Sa puissance se trouva si bien établie, qu'il osa prendre de lui-même le titre de général des armées. Valentinien enfin sentit le joug, et voulut le rompre; étant assis sur son trône, il remit à l'audacieux Franc qui s'en approchoit, un écrit par lequel il le dépouilloit du titre qu'il avoit usurpé. « Ce n'est » pas de vous que je le tiens, répondit Arbo-» gaste, et ce n'est pas vous qui me l'oterez. » En même temps, il jeta le papier à terre avec dédain. Valentinien, enflammé de colère, saisit l'épée d'un de ses gardes pour tuer Arbogaste; ayant été retenu, il tâcha de donner le change en disant que son dessein avoit été de se percer lui-même, parce qu'il ne pouvoit souffrir le nom, sans l'autorité d'Empereur. Cette scène fut le signal

de la rupture; les gens de guerre prirent le parti du général. Valentinien, renfermé dans son palais à Vienne, fut presque réduit à l'état d'un particulier; toute l'autorité passa dans les mains d'Arbogaste. L'Empereur d'Occident instruisit Théodose de sa position, et engagea l'évêque de Milan à se rendre médiateur de sa querelle avec Arbogaste; mais celui-ci se hâta de se défaire de son maître, bien sûr qu'après l'avoir fait trembler, il n'avoit de salut à espérer qu'en mettant le comble à son crime : on trouva l'infortuné Valentinien pendu à un arbre. Quand il s'étoit vu saisi par ses assassins, il n'avoit, dit-on, proféré que ces paroles, qui sont la preuve d'un bon naturel : « Hélas! que vont devenir mes malheureuses sœurs? » Il n'étoit guère âgé que de vingt ans. Arbogaste, pour tâcher de persuader que ce prince avoit lui-même terminé ses jours, prit des précautions qui ne trompèrent que fort peu de monde. Il étoit si puissant qu'on craignit de rechercher les ministres de son crime; n'osant cependant s'asseoir à la place dont il avoit renversé Valentinien, dans la crainte que les Romains ne voulussent pas souffrir un roi Barbare, il jeta les yeux sur une de ses créatures qui avoit assez de mérite pour ne pas rendre son choix ridicule, et trop peu pour se soutenir sans lui, sur Eugène, homme lettré, qui avoit enseigné la réthorique,

et qui étoit devenu secrétaire de l'Empereur. Eugène ne reçut le présent qui lui étoit offert qu'avec beaucoup de répugnance, et peut-être que parce qu'il eût été dangereux de le refuser. Il envoya des ambassadeurs à Théodose, parmi lesquels se trouvoient beaucoup d'évêques et de prêtres, qu'il avoit gagnés; ils demandèrent qu'il fût reconnu pour Empereur d'Occident. Théodose ayant fait sentir qu'il regardoit Arbogaste comme le chef de la révolution, les évêques entreprirent sa justification, et voulurent le disculper du meurtre de Valentinien. Théodose, forcé de dissimuler, les traita honorablement, leur laissa quelques espérances, et employa près de deux ans aux préparatifs de la guerre civile. L'usurpateur voulut aussi gagner Ambroise, dont l'autorité lui sembloit devoir être d'un très-grand poids : il lui demanda la continuation de l'amitié qui existoit déjà entr'eux. L'évêque laissa ses lettres sans réponse; mais dans la suite, il lui écrivit comme à un Empereur légitime, par condescendance pour quelques personnes qui avoient besoin de sa recommandation : les plus mâles caractères ont des momens de foiblesse.

Arbogaste, qui régnoit en Occident, sous le nom d'Eugène, ne se dissimula point que la guerre étoit inévitable. Après quelques hostilités contre les Francs et les Allemands, il fit alliance

avec eux, et en obtint un grand nombre de troupes, auxquelles se joignirent des Saxons. Théodose, obligé aux plus énormes dépenses pour se disposer à le combattre, trouva dans ses précédentes économies assez de ressources, non-seulement pour ne pas imposer de nouvelles taxes, mais pour surpasser les libéralités de ses prédécesseurs. Constance avoit retranché la moitié des quatre vingt mille mesures de blé que son père donnoit tous les jours à Constantinople. Théodose rétablit la distribution entière, et y ajouta en faveur de ceux qui avoient depuis peu construit des maisons dans cette ville, qu'il trouva encore le moyen d'embellir. Eugène, maître de l'Occident, passa

393. en Italie. Les payens lui demandèrent le rétablissement de leur religion ; il s'y refusa dans la crainte d'aliéner de lui les cœurs de tous les chrétiens ; mais il lui fallut céder aux volontés d'Arbogaste qui professoit le culte des Dieux. Les temples se rouvrirent et fumèrent de nouveau du sang des victimes ; tandis que leurs entrailles annonçoient à Eugène la victoire, S. Jean d'Égypte la promettoit à l'Empereur, qui l'avoit envoyé consulter sur l'issue de cette guerre.

394. Outre les légions romaines, Théodose eut sous ses ordres des soldats de toutes les nations ; il lui en vint de la Colchide, de l'Ibérie, de l'Arménie, de l'Arabie, de la Perse, et même

de l'Inde ; vingt mille Goths le suivirent sous le titre de confédérés. La seule Afrique garda la neutralité, dans le dessein apparemment de se ranger du côté de la fortune.

Quelque nombreuse que fût l'armée de Théodose, celle d'Eugène l'étoit encore plus, et ne lui cédoit pas en courage ; elle étoit commandée par Arbogaste, en qui résidoit tout l'espoir de son parti. Théodose forçant tous les passages, et des défilés rendus presque impraticables par les travaux de l'ennemi, franchit les Alpes Juliennes. La bataille se donna sur les bords d'une rivière nommée *Frigidus* (le Vipar), à douze lieues d'Aquilée : Les Goths commencèrent la charge ; dix mille restèrent sur la place, et le reste vint se réfugier dans les rangs des Romains. On se battit ensuite le reste du jour, et la plus grande perte fut du côté de Théodose. Les soldats d'Eugène se livrèrent à la débauche pendant la nuit ; mais le vigilant Arbogaste en détacha un corps nombreux qu'il envoya tourner l'arrière-garde des ennemis. La position de l'Empereur devint très-embarrassante ; son armée affoiblie sembloit hors d'état de soutenir une seconde bataille. La terreur avoit dispersé un grand nombre de ses soldats. Ses généraux lui conseilloient de se retirer ; pour revenir au printemps suivant avec deplus grandes forces encore ; mais les troupes, qui devoient le

charger par derrière ayant passé sous ses drapeaux; son armée reprend courage, et retourne avec confiance au combat. Un vent impétueux s'élève pendant le fort de la mêlée; les soldats de Théodose en étoient garantis par leur position, tandis qu'il aveugloit les Gaulois de poussière; il repoussoit les traits de ces derniers, et donnoit plus de force à ceux des Orientaux. La victoire de l'Empereur est décisive : ceux qui échappent au massacre mettent bas les armes et saluent Théodose comme leur souverain; ce prince fait cesser le carnage, et leur ordonne de lui amener Eugène qui, d'une élévation où il s'étoit placé, n'avoit été que spectateur du combat; il est traîné aux pieds du vainqueur, qui prononce l'arrêt de sa mort. Tandis que ce rhéteur, humblement prosterné, demande la vie, un de ses propres soldats lui abat la tête. Arbogaste, qui s'étoit sauvé dans les montagnes, désespérant d'échapper à la vengeance du vainqueur, se tua de deux coups d'épée. Théodose pardonna sans exception à tout le monde, et les deux armées n'en firent plus qu'une sous ses ordres. Arbogaste avoit placé sur les Alpes des statues de Jupiter avec des foudres d'or à la main; les soldats disent à l'Empereur qu'ils ne craindroient pas de voir tomber sur eux ces foudres; il voulut bien goûter la plaisanterie, et leur abandonner les statues. Ambroise

broise avoit déjà réparé, par une conduite plus ferme, la complaisance qu'il avoit témoignée à Eugène; il s'étoit éloigné de Milan pour éviter sa rencontre, et lui avoit écrit pour lui faire entendre qu'il ne pouvoit communiquer avec ceux qui favorisoient l'idolâtrie. Le clergé de Milan, plus courageux peut-être que son évêque, étant resté dans la ville, refusa les dons qu'Eugène offroit à l'église et ne lui permit pas même d'y entrer. Ambroise étoit retourné à Milan, dès qu'Eugène en fût sorti pour aller à la rencontre de Théodose. Après la bataille, les plus affidés partisans de l'usurpateur s'étoient réfugiés dans l'église de cette ville, quoiqu'ils fussent presque tous payens. Ambroise se rendit à Aquilée pour solliciter leur grâce, qui lui fut accordée, malgré l'avis contraire de quelques conseillers du Prince. L'Empire tout entier venoit à peine d'être rangé sous les lois de Théodose, lorsqu'il termina sa carrière à Milan, âgé d'environ cinquante ans, dont il en avoit régné seize.

595.

Pour ne pas interrompre le fil de son histoire, nous avons différé jusqu'à ce moment de parler de plusieurs de ses lois qui méritent de fixer l'attention. On se souviendra éternellement de celle qui est relative aux injures personnelles à l'Empereur. « Si elles sont proférées par légèreté, » dit-il, elles sont méprisables; si c'est par folie,

» elles ne méritent que notre pitié ; si c'est pour » nous faire outrage, il faut les pardonner. » En conséquence, il lie les mains aux magistrats à cet égard, et leur ordonne de lui renvoyer la connoissance de ces affaires, afin qu'il juge des paroles par les personnes, et s'il doit éclaircir le délit ou le négliger. Quelquefois sa législation se ressentit du défaut de lumières de son siècle. Il défendit les mariages entre cousins germains, qui étoient rares quoique permis jusqu'alors, et se réserva la faculté d'accorder des dispenses. Ce réglement étoit utile aux mœurs; mais le législateur alla beaucoup trop loin, en attachant la peine du feu à son infraction. Justinien permit dans la suite ces alliances; l'église conserva la prohibition de Théodose, et l'étendit avec le temps. On ne peut approuver la torture qu'il ordonna, en matière d'adultère, contre les esclaves du mari accusateur et ceux de la femme accusée : c'est acheter trop cher la découverte d'un crime, sans parler de l'incertitude du moyen. Il seroit difficile aussi de justifier l'ordonnance, par laquelle il défendoit à ceux qui étoient revêtus de quelque autorité civile ou militaire, de paroître en public autrement que sur un char attelé de deux ou de quatre chevaux. On le blâme d'avoir fixé l'usure à 12 pour cent par an ; mais c'étoit l'ancien intérêt que les prêteurs

avoient excédé. Cet intérêt étoit devenu arbitraire, et des ordonnances qui l'eussent réduit plus bas qu'à un pour cent par mois, auroient été sans doute illusoires. Le crime de Chartre-privée est bien odieux ; cependant il n'auroit peut-être pas dû l'assimiler à celui de lèse-majesté. On peut encore lui reprocher d'avoir publié quelques dispositions prohibitives, sans y attacher aucune peine, ce qui les rendoit inutiles et faisoit mépriser l'autorité. Il établit, le premier, des *inquisiteurs* pour la recherche des hérétiques ; mais cette institution n'offrit pas sous son règne les abus qui la flétrirent dans la suite. On ne sauroit qu'approuver le désintéressement qui lui fit renoncer pour sa famille et pour lui-même aux codiciles et aux fidei-commis qui leur seroient favorables ; le seul soupçon d'intérêt pouvant avilir la majesté souveraine. La liberté lui doit une loi bien utile, promulguée depuis, et violée dans la plupart des Etats ; il défendit d'arrêter personne sans un décret. Quelle que fût sa soumission aux lois de l'église, il réprimoit la cupidité de ses ministres. Le christianisme eut, dès son origine, des diaconesses. C'étoient des veuves qui se consacroient à des œuvres pieuses ou charitables : des rapports de ministère, formant une liaison entr'elles et le clergé, il arrivoit souvent que sous le spécieux prétexte du soulagement des

pauvres, on arrachoit des donations à leur piété en faveur des églises ou même de leurs desservans. Tout don d'immeubles de cette espèce fut interdit. Les religieux commençoient à s'écarter de leur institut et de leur retraite; ils fréquentoient les villes, et leur zèle indiscret, leur goût pour la controverse y apportoient du trouble. On leur en défendit l'entrée, et l'on regrette que Théodose ait révoqué cette sage défense. Les églises étoient déjà regardées comme des asiles inviolables; les évêques et les clercs prenoient la défense de tous ceux qui s'y réfugioient. Théodose se contenta d'affoiblir cet abus, en ordonnant que les débiteurs du fisc seroient saisis dans leur retraite, ou que les évêques paieroient pour eux.

Sciences et arts.

Arrêtons-nous un moment à cette époque remarquable de l'histoire des Empereurs, pour donner une idée de l'état où se trouvoient alors les sciences, les lettres, les arts, et une légère notion des mœurs et des usages de ce siècle. La philosophie sous Théodose n'étoit plus qu'une sorte de science occulte et cabalistique. Les nouveaux Platoniciens, pour masquer un peu le ridicule du paganisme qu'ils professoient, avoient introduit une métaphysique mystérieuse et chargée d'allégories. Ces visionaires prétendoient être en commerce avec des esprits invisibles. Théo-

dose fit brûler les ouvrages de l'un d'eux, de Porphyre, qui avoit écrit contre le christianisme. Leur extravagance et la bizarrerie de leur extérieur avoient rendu ridicule jusqu'au nom de philosophe. Les rêveries de l'astrologie judiciaire étoient devenues inséparables de l'astronomie. Alexandrie avoit un petit nombre de mathématiciens célèbres, entr'autres *Pappus* et *Théon*.

Ausone donna quelque éclat à la poésie, quoique le style de ses écrits licencieux soit un peu dur. *Claudien* mérite le premier rang parmi les poètes héroïques qui sont postérieurs au siècle d'Auguste. Il a de la force et de l'énergie, mais trop souvent de l'enflure, de l'affectation et de la monotonie. *Aviénus* est un poète médiocre. *Rutilius*, qui florissoit au commencement du siècle suivant, n'a rien laissé de bien remarquable. Les vers de *Sidonius Apollinaris*, postérieur d'environ 50 ans, se ressentent de la rudesse de son siècle. *Boëce* s'éleva au-dessus de la grossièreté du sien.

Ammien Marcellin est un historien grave, sincère, exact, judicieux, impartial, mais sans agrément. *Eutrope* n'a fait qu'un petit abrégé de l'histoire romaine. *Eunape* et *Zosime* sont des écrivains estimables; on leur reproche de la partialité. Depuis ces auteurs, jusqu'à la fin de l'Empire de Constantinople, on rencontre de

temps en temps, parmi les Grecs, des historiens solides et qui ne manquent pas entièrement de politesse au milieu des siècles de la barbarie.

L'art oratoire étoit, depuis long-temps, en proie aux Sophistes, qui le réduisirent à des beautés frivoles. Les ouvrages de *Libanius* sont au-dessous de sa réputation. *Thémistius*, préfet de Constantinople, qui fut honoré sous quatre Empereurs, ne manquoit pas de talent, mais il n'en eut pas assez pour redonner à l'éloquence son antique splendeur. Les Péres grecs, *S. Bazile*, *S. Grégoire* de Naziance et *S. Chrysostome* sont encore admirés aujourd'hui. Les latins, *S. Ambroise* et *S. Augustin* leur sont bien inférieurs.

Quelques autres se sont distingués en différens genres. *Végèce* écrivit sur l'art militaire. *Symmaque* a laissé des lettres en dix livres. *Macrobe* habile littérateur, est connu par ses Saturnales, où il a recueilli tout ce qu'il savoit de l'antiquité.

Les arts avoient éprouvé la même décadence que les lettres, comme l'attestent les médailles et quelques débris de sculpture et d'architecture de ce temps, qui existent encore.

Mœurs.

Le faste des Empereurs de l'Orient égaloit celui des cours de l'Asie. Aux jours de solennité, leur habillement étoit de la plus grande magnificence. Leur diadème étinceloit de pierres pré-

cieuses. Leur trône étoit d'or massif; ce métal brilloit sur les armes, sur les habits de leurs gardes et de leurs officiers, sur leurs équipages, sur leur char traîné par deux mulets d'une blancheur éclatante. Les grands imitoient ce luxe : quelques-uns avoient jusqu'à deux mille domestiques, ornés de colliers et de bracelets d'or. Leurs maisons étoient de superbes palais. L'ivoire, l'argent et l'or faisoient la matière des meubles les plus ordinaires.

On n'admettoit au service de la table que des jeunes gens beaux, bien faits, aussi richement vêtus que leurs maîtres. Les repas (1) étoient accompagnés de musique, et la salle parfumée des plus précieux aromates. Un grand nombre de parasites tâchoient de charmer les convives par leurs bons mots, et le maître de la maison par des flatteries. Ils se mêloient à son cortège lorsqu'il sortoit; il étoit alors toujours accompagné d'une foule de cliens, et précédé de valets portant des baguettes pour écarter le peuple. La parure des femmes étoit chargée d'ornemens : elles se fardoient le visage, l'environnoient de diamans, et se couvroient les mains de lames d'or. Elles s'efforçoient de se distinguer par la pompe de leur

(1) Le vin de l'île de Thaso passoit pour le plus exquis de ceux qu'on y servoit.

équipage et une suite nombreuse d'eunuques et de filles de service. Le luxe des jeunes gens de qualité ne le cédoit pas à celui des femmes.

Les combats des jeux olympiques s'étoient établis dans tout l'Orient. On n'admettoit à disputer les prix ni esclaves, ni personne qui fût soupçonné de crime ou de mauvaises mœurs. Telle étoit la passion du peuple pour ces spectacles, que toutes les places étoient prises dès le le milieu de la nuit qui les précédoit; les plus sages Empereurs y assistoient, pour paroître populaires.

Les sortilèges, à cette époque, avoient la plus grande vogue. De certains vers récités, ou des médailles d'Alexandre, attachées à la tête ou aux pieds, étoient réputés des remèdes infaillibles. On ne voyoit que des faiseurs de miracles qui abusoient la multitude.

Des troupes veilloient à la sûreté des chemins. On construisit, à la distance de chaque millier de pas, un corps-de-garde où l'on faisoit sentinelle nuit et jour. Beaucoup d'usages anciens furent conservés dans les funérailles. Le christianisme avoit presque aboli cependant celui de brûler les morts. Les domestiques, revêtus d'un sac, les chevaux couverts de même, et des pleureuses à gages, accompagnoient la pompe funèbre.

Quoique le verre fût connu depuis bien des siècles, on ne l'avoit pas encore employé à faire passer la lumière dans les maisons. Les fenêtres étoient garnies de toiles, de parchemin, ou de pierres transparentes, découpées en lames déliées. On n'imagina les vitres que sous Théodose. Avant d'arriver à une découverte, quelquefois, si l'on peut parler ainsi, on s'arrête pendant des siécles sur la frontière ; on n'avoit, au temps où nous sommes, aucune notion des moulins soumis à l'action de l'eau ou du vent, ni des horloges à roue. Ces inventions (chose étrange !) étoient réservées aux époques de la plus ténébreuse ignorance.

ARCADIUS *en Orient.*	HONORIUS *en Occident.*

Théodose avoit partagé l'Empire à ses deux fils. Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident, qui consistoit dans l'Italie, les Gaules, la partie de l'Afrique qui est du côté de l'Ouest, et l'Illyrie occidentale. Les Gaules, outre la Gaule proprement dite, contenoient l'Espagne et les îles Britanniques. L'aîné avoit dix-sept ans, l'autre dix; ces enfans n'héritèrent que de la bonté de leur père, vertu presqu'inutile dans un souverain lorsqu'elle est unique, et qui ne garantit les sujets ni de l'oppression des subalternes, ni des

insultes de l'étranger. Arcadius avoit reçu une excellente éducation, mais qui étoit tombée sur un fonds stérile. Son extérieur répondoit à l'exiguité de son esprit. Son frère n'avoit sur lui que le mince avantage des grâces du corps. Théodose avoit donné la conduite d'Arcadius à Rufin, et celle d'Honorius à Stilicon. Rufin s'étoit élevé à la préfecture de l'Orient par la ruine de son prédécesseur Tatien, et celle de son fils Proculus, préfet de Constantinople, dont il avoit été à la fois l'accusateur et le juge; cruel par caractère, il avoit l'art de revêtir ses cruautés des apparences de la justice; concussionnaire, il punissoit les concussions avec sévérité; il vendoit les charges, les faveurs du prince et les secrets de l'Etat. Stilicon, vandale d'origine, aussi ambitieux que Rufin, étoit plus mesuré dans ses démarches. Ce n'est pas qu'il ne fît, dit-on, comme lui, trafic de la justice et de l'iniquité. On prétend que dans l'un et l'autre Empire on ne se rachetoit des calomnies de la délation qu'au prix de tout son bien. Les plus belles propriétés étoient réunies dans les mains des deux ministres; mais Stilicon donnoit à ses vices, qu'on a peut-être exagérés, un air de grandeur, par le mélange de plusieurs belles qualités; il étoit rapace et libéral, brave et dissolu, et s'attachoit les soldats par une noble familiarité, souvent aussi aux dépens de la disci-

pline; il s'étoit acquis une réputation éclatante dans les armes, et Théodose lui avoit donné sa nièce en mariage. La majesté Impériale fut éclipsée par ces deux ambitieux; on négligea des princes incapables, et l'on encensa, non le titre, mais la réalité du pouvoir. Pour multiplier leurs créatures, et peut-être leurs exactions, ces ministres remplirent le palais d'une multitude innombrable d'inutiles subalternes. Les agens réduits à dix-sept par Julien, furent portés à dix mille. On conçoit que l'Etat devoit être accablé de cette surcharge. La corruption de la cour s'étendit dans les provinces; les magistratures n'étoient plus que des brigandages autorisés: on s'appauvrissoit par l'acquisition des charges; on s'enrichissoit par leur exercice, et pour comble de malheur le crime perdit sa honte, et ouvroit souvent la route de la fortune. Un officier ayant tourmenté la Lydie par ses rapines, fut condamné à une amende; il compta la somme et l'enferma dans un sac, auquel il en substitua un autre sans être aperçu. Ce tour d'adresse amusa la cour, et valut un gouvernement à son auteur. La dissolution de mœurs la plus effrénée infecta l'Empire, passa dans l'église et même dans les monastères. La discipline militaire déjà fort affoiblie, ne tarda pas à se relâcher entièrement, et la valeur romaine sembla tout-à-fait évanouie. Quels avantages présentoit aux Barbares

un tel état de choses! la division des deux ministres vint encore les augmenter.

Stilicon, sous prétexte que l'Empereur lui avoit recommandé ses deux enfans, prétendoit, comme tuteur de l'un et de l'autre, régir les deux Empires, et pour montrer l'impartialité que lui imposoit la qualité qu'il s'attribuoit, il partagea également entre ces deux princes les trésors de leur père. Les troupes de l'Orient et de l'Occident réunies sous les mêmes drapeaux, après la mort d'Eugène, différentes de mœurs, de religion et de langage, s'accordoient assez mal. Stilicon vint à bout de réunir tous les esprits, qui étoient aigris par des animosités récentes, et de mettre à l'abri de ces hôtes formidables les citoyens et leurs possessions. Son projet étoit d'aller à Constantinople pour faire reconnoître ses droits.

Rufin, loin d'être disposé à céder la tutelle de l'Orient, aspiroit à en partager l'Empire sous le titre d'Auguste. Il crut que le mariage de sa fille avec Arcadius lui serviroit de degré pour monter au trône, et déjà les eunuques en avoient parlé au prince, lorsque Rufin commit l'imprudence de s'éloigner de la cour. Il alla faire mourir sous les coups de fouet à Antioche, le préfet de l'Orient, pour le punir d'avoir résisté à une demande injuste d'un parent d'Arcadius. Pendant son absence, l'eunuque Eutrope tourna

les vœux et les désirs de l'Empereur du côté d'Eudoxie, fille du comte Bauton, général des Francs, qui avoit servi l'Empire jusqu'à sa mort. Rufin, à son retour, trouva le palais occupé des préparatifs d'un mariage; il ne douta pas qu'il ne fût question de celui de sa fille, et le prince ne le désabusa point. On porta en pompe, suivant l'usage, les habits qu'Arcadius envoyoit à sa future épouse; tout le peuple les croyoit destinés à la fille de Rufin, ceux qui les portoient n'avoient pas d'autre pensée. Quand on fut devant la porte d'Eudoxie, Eutrope y fit entrer ces ornemens; et le même jour elle devint impératrice. Arcadius rit de la surprise de Rufin, qui conserva son crédit. Ce ministre déçu de son espérance, craignant d'ailleurs de voir bientôt Stilicon aux portes de Constantinople, prit une résolution odieuse et désespérée. Pour arrêter son formidable rival et contraindre Arcadius par la nécessité des affaires à communiquer le titre d'Auguste à son ministre, il invita secrètement les Barbares à se jeter sur l'Empire. Aussitôt les Huns ayant passé le Tanaïs et descendu le Caucase, se répandent comme un torrent dans l'Arménie, la Capadoce, la Syrie, la Cilicie, qu'ils ravagent, et viennent aux portes d'Antioche, sans trouver de résistance; le lâche général des troupes de l'Orient n'ayant pas même osé se montrer. En

même temps, Rufin soudoyoit Alaric, chef des Goths, pour venir fondre sur les provinces qui sont entre la mer Adriatique et Constantinople, afin de mettre une barrière entre Stilicon et lui. Alaric, mécontent de n'avoir pas été récompensé au gré de ses désirs pour les services qu'il avoit rendus dans la guerre contre Eugène, détacha les Goths de l'armée, et y joignit un grand nombre de Huns, de Sarmates et d'Alains. Après avoir ravagé plusieurs provinces, il vint camper sous les murs de la capitale de l'Empire d'Orient. Arcadius, sans troupes et sans conseil, trembloit dans son palais. Rufin alla trouver les Barbares, et les paya encore pour s'éloigner.

Stilicon, dès les premiers momens de son administration, annonça la vigueur et l'activité d'un génie né pour le commandement. Il franchit les Alpes au cœur de l'hiver, parcourut les bords du Rhin de sa source à son embouchure, et reçut les hommages des Barbares de ces cantons. Les rois des Suèves et des Allemands lui demandèrent la paix et lui donnèrent leurs enfans pour otages. Les Germains depuis l'Elbe jusqu'au Rhin vinrent traiter avec lui. Il arrêta les pirateries des Saxons. La seule terreur de son nom fit retirer dans leurs montagnes les Pictes qui désoloient la Grande-Bretagne. Les Francs se soumirent; et l'heureux Stilicon retourna au palais de Milan

avec une incroyable rapidité. Cet infatigable guerrier en repartit aussi-tôt pour aller chercher Alaric dans la Grèce, comptant s'avancer ensuite jusqu'à Constantinople. Il le joignit dans les plaines de la Thessalie, à la tête d'une armée composée des troupes de Théodose et de celles d'Eugène. Il se disposoit à l'attaquer dans ses lignes, lorsqu'il arriva un ordre d'Arcadius aux troupes de Théodose, qui lui appartenoient, de se détacher de celles de l'Occident et de revenir à Constantinople, ordre suggéré par Rufin, pour arrêter son impétueux rival. Les Orientaux répugnoient à y obéir et offrirent à Stilicon de ne reconnoître d'autres loix que les siennes. Ce général ne voulut pas les retenir : c'eût été déclarer la guerre à l'Empereur d'Orient ; il les renvoya sous la conduite de Gaïnas, officier Goth avec lequel il concerta sa vengeance. On communiqua le projet aux soldats; et Rufin étoit tellement haï, que le secret fut gardé fidèlement par des milliers d'hommes, pendant une marche très-longue, de Thessalonique, où ils l'apprirent, aux murs de Constantinople. Arcadius vint hors de la ville au-devant des légions ; Rufin l'accompagnoit. Il devoit ce jour-là même être proclamé son collègue ; il avoit la parole du prince et ne doutoit pas du consentement des soldats. Arcadius salue les enseignes, suivant l'usage dont ne

se dispensoit pas même le souverain. A un signal donné par Gaïnas, Rufin est massacré sous les yeux d'Arcadius, qui, teint du sang de son ministre, se retire avec effroi, et s'enferme dans son palais. Eutrope succède au pouvoir, et, si l'on peut le dire, à la scélératesse de Rufin, dont il se fait en grande partie donner la dépouille.

Stilicon, privé des moyens de combattre, étoit retourné en Italie, et avoit été forcé de laisser la Grèce en proie aux Barbares. Alaric, à qui Rufin avoit promis qu'il ne trouveroit pas de résistance, traversa tout le pays jusqu'aux extrémités du Péloponèse. Les commandans favorisèrent son incursion. Le pas des Thermopyles fut abandonné, les villes et les campagnes furent saccagées, les hommes égorgés, les femmes et les enfans menés en esclavage. La force de ses remparts sauva la ville de Thèbes; Alaric n'eut que la peine de sommer Athènes de se rendre. Il ne restoit à cette cité célèbre que son antique réputation; elle étoit plus fameuse alors par son commerce de miel que par ses écoles de philosophie. Les gouverneurs Romains avoient prévenu les Barbares, en la dépouillant des chefs-d'œuvres qui l'avoient embellie. Elle se racheta en sacrifiant la plus grande partie de ses richesses. Alaric y entra suivi d'une escorte choisie et peu nombreuse, et affecta de montrer qu'il n'étoit point

396.

étranger

étranger aux usages des nations policées. Comme la plupart des Goths, il professoit le Christianisme et l'Arianisme; il détruisit le temple d'Eleusis dans l'Attique; et les mystères de Cérès, qui subsistoient depuis dix-huit cents ans, furent anéantis. Il prit Argos, Corinthe, et Sparte, plus dégénérée qu'Athènes; le Péloponèse fut ruiné.

La Grèce appartenoit à l'Empire d'Orient; mais l'eunuque Eutrope qui gouvernoit et l'Etat et le prince, ne s'occupoit que des ennemis qu'il redoutoit à la cour. Stilicon entreprit de chasser Alaric; s'étant embarqué à Ravenne, il aborda dans l'isthme de Corinthe. Après plusieurs combats où les Romains eurent quelque avantage, Alaric se retira sur le mont Pholoé en Arcadie; Stilicon l'y assiégea, et détourna le cours d'une rivière qui passoit au bas de la montagne; en sorte que les Goths périssant de soif et de faim, eussent été contraints de se rendre, si le romain se croyant sûr de sa proie, n'eût perdu le temps aux théâtres des Grecs. Ses soldats quittèrent leurs postes pour piller les campagnes voisines. Alaric profitant de ce désordre, s'échappa dans la nuit à la faveur des forêts, et gagna l'Epire sans rien perdre de son butin. Tant que Rufin avoit existé, Eutrope s'étoit ligué contre lui avec Stilicon; après la mort de l'ennemi commun, l'eunuque, jaloux du ministre de l'Occident, fit entendre à Arcadius que

l'expédition de Stilicon dans le Péloponèse étoit un véritable attentat, dont le but avoit été de donner la Grèce à Honorius. Ce général fut en conséquence déclaré ennemi de l'Empire. En même temps, Eutrope traitant avec Alaric le fit nommer commandant des troupes de l'Illyrie orientale, qui renfermoit la Grèce qu'il venoit de dévaster. Stilicon fut alors contraint de se retirer, laissant le pays aussi désolé par son armée, que par celle des Goths.

Non content de favoriser les ennemis de l'Etat, l'infâme Eutrope en accabloit les sujets les plus illustres, et même ceux qui avoient été ses bienfaiteurs et qui l'avoient tiré de la poussière. Un grand nom étoit un crime, dont le bannissement étoit la moindre peine. Les déserts de Lybie furent remplis d'exilés, et souvent l'impatient ministre, ne voulant pas attendre qu'ils périssent de misère, les y faisoit massacrer; quelquefois il immoloit les délateurs qui avoient servi sa barbarie ou son avidité. Aussi avare qu'impitoyable, il mettoit toutes les places en quelque sorte à l'encan. Ce vil ministre voulut aussi jouer le rôle d'un guerrier. Ses exploits furent une véritable comédie. Il alla chercher quelques Barbares qui pilloient l'Asie; entretenant avec eux des intelligences, il étoit bien sûr de n'être pas battu; en effet, il en fut quitte pour leur servir de risée. Malgré ses conférences

avec eux, ils continuèrent leurs ravages jusqu'à ce qu'ils se fussent gorgés de butin. Les courtisans s'amusoient de ces expéditions ridicules, et supplioient Eutrope de modérer son courage.

Au milieu des désordres qui énervoient les deux Empires, on ne cessoit de promulguer des lois. Jamais avant Justinien, aucun Empereur n'en publia autant que ces deux princes; ce qui fait voir que leur multitude atteste moins la sagesse que l'inquiétude, le peu d'énergie de ceux qui gouvernent, et le défaut d'obéissance des sujets. Celles des deux frères se répètent, se détruisent quelquefois mutuellement; ils y prennent des précautions pour se défendre de leur propre foiblesse, en ordonnant de n'avoir aucun égard à ceux de leurs rescrits qui dérogeroient à leurs ordonnances: ils s'attachèrent à effacer les derniers vestiges de l'idolâtrie. Il restoit dans les campagnes beaucoup de temples; on les détruisit, et ceux qu'on s'étoit borné à fermer dans les villes, on les fit servir à des usages publics. Les juifs furent protégés et contenus tout ensemble. On promulgua des réglemens sévères contre les hérétiques. Arcadius alla jusqu'à prononcer peine de mort contre quiconque retiendroit les livres de quelques-uns de ces sectaires; car la sévérité de l'Empereur varioit à leur égard suivant les inclinations de ses ministres. Honorius décerna la même pu-

nition contre les donatistes qui s'assembleroient dans l'Afrique. Il réunit sur leurs têtes tous les châtimens infligés aux autres hétérodoxes. Leur opiniâtreté continua d'être plus forte que ses rigueurs. Le christianisme fut l'objet de sa prédilection spéciale; on ne put insulter ses ministres, ou troubler son culte, sans encourir le dernier supplice. Les abus de l'asile accordé aux églises, furent néanmoins réformés ou modérés. Les deux Empereurs firent dans l'ordre civil différentes lois empreintes de l'esprit de sagesse et d'équité; mais Eutrope en dicta une à Arcadius bien éloignée de cet esprit. L'adroit eunuque, pour distraire de plus en plus le prince du soin des affaires, le menoit passer la belle saison à Ancyre, fort loin de Constantinople; et l'Empereur, au retour, rentroit dans sa capitale avec la pompe d'un triomphateur. Ce fut dans un de ces voyages, qu'Arcadius publia cette loi si fameuse qui déclare criminel de lèse-majesté, quiconque aura seulement formé le dessein, quoique demeuré sans exécution, d'une conspiration contre la vie des conseillers du prince, ou des principaux magistrats; qui condamne à l'infamie et à une misère perpétuelle les fils du coupable, et déclare infâmes ceux qui intercéderont pour eux. Des récompenses furent assurées au délateur, et l'impunité au complice qui découvriroit le crime. Cette

loi prouve la frayeur d'Eutrope, et l'ascendant qu'il avoit sur son maître; il espéra s'en faire une sauvegarde et se trompa ; il ne lui en est resté que la honte.

397. Malgré la servitude qui flétrissoit une cour où régnoit un tel ministre, il se trouva un homme qui osa y faire entendre le langage de l'austère vérité, celui même de la censure. La Pentapole cyrénaïque appartenoit à l'Empire d'Orient, dont elle étoit la limite du côté de l'Afrique. Cette province, désolée par différens fléaux, envoya au prince une députation dont Synèse étoit le chef. Né à Cyrène d'un sang illustre, Synèse prit dans Alexandrie des leçons de philosophie platonicienne de la célèbre Hypathie, fille de Théon le mathématicien, et se livra tout entier à son goût pour l'étude. Il n'étoit pas encore baptisé lorsqu'on le fit évêque de Ptolémaïs, en quelque sorte malgré lui. Il ne pouvoit, disoit-il, renoncer ni à sa femme, ni à sa philosophie, contraire en plusieurs points à la doctrine chrétienne ; et véritablement les écrits qu'il a laissés paroissent imprégnés de platonisme. Il n'étoit encore que laïque lorsqu'il vint à Constantinople. Dans son discours à l'Empereur, en peignant le vrai monarque, il osa fronder cette pompe qu'on affecte souvent d'accroître à mesure que le mérite décroît, s'élever contre le danger de prodiguer

les honneurs aux ennemis naturels de l'Empire ; et contre la supériorité qu'on laissoit prendre à ces Barbares dans l'armée romaine. Enfin, il donna des conseils pleins de prudence et de courage ; Arcadius eut au moins celui de les entendre, et de ne pas s'en offenser ; il accorda même au généreux député ce qu'il demandoit pour sa province. Mais on peut bien croire que les avis de Synèse n'eurent aucun succès dans une cour aussi corrompue.

La perfidie du ministre fut au moment de commettre les deux Empires, à l'occasion de la révolte du comte d'Afrique. Gildon, frère de Firme, avoit servi les Romains contre lui ; en récompense, on lui avoit donné le commandement des troupes dans cette province. Théodose, à qui il avoit refusé tout secours contre Eugène, avoit le projet de l'en punir; la mort ne lui en avoit pas laissé le temps. L'impunité rendit le comte plus audacieux, et l'incapacité des deux princes lui inspira probablement l'idée de secouer le joug de l'Empire. Rien n'égaloit la cruauté, la scélératesse et la lubricité de ce vieux débauché ; il employoit la séduction avec les femmes, et la calomnie, le fer ou le poison avec les hommes auxquels il vouloit ravir la fortune ou la vie. Sa table même étoit un piège dangereux ; il y invitoit et faisoit égorger, au milieu des festins,

ceux dont il vouloit se défaire; et après le massacre des maris, livroit les femmes les plus distinguées de Carthage à la brutalité des assassins Maures, Ethiopiens et Nègres, qui formoient sa garde. S'étant lié par correspondance avec Eutrope, il offrit de reconnoître Arcadius pour souverain de l'Afrique; et l'eunuque, qui ne cherchoit qu'à semer la discorde entre les deux frères, pour perdre Stilicon, fit agréer cette offre perfide. Stilicon engagea Honorius à faire revivre en cette occasion un usage aboli; à n'entreprendre la guerre qu'en vertu d'un décret du Sénat. L'image de la république, depuis longtemps oubliée, reparut un moment. Le Sénat romain déclara Gildon ennemi de l'Empire. Eutrope, craignant le génie de Stilicon, employa, pour le faire périr, les moyens les plus atroces; il lui fit écrire des lettres empoisonnées et l'entoura d'assassins. Ces crimes furent infructueux; le ministre d'Honorius se garantit de tous les pièges.

Ce prince ordonna de nouvelles levées : elles se faisoient alors aux dépens des possesseurs de terres; et c'étoit une grâce de convertir leur obligation en argent. Ces troupes ne se composoient que d'esclaves employés à l'agriculture; et l'on sent combien les armes romaines devoient avoir perdu de leur vigueur dans ces mains serviles.

Arcadius n'assembla aucunes forces pour cette guerre dont il laissa tout le poids à Gildon, et ne la fit que par des édits qu'il envoyoit en Afrique pour débaucher les soldats de son frère. Stilicon remit la cause de Rome entre les mains de Mascézil dont la fidélité ne pouvoit être suspecte, quoiqu'il fût frère de Gildon. Car, n'ayant pas voulu seconder sa révolte, il s'étoit réfugié à Rome, pour se soustraire à sa fureur; et son frère, irrité de sa fuite, avoit égorgé ses deux fils. On ne donna que 5000 hommes à Mascézil, mais c'étoient les meilleures troupes de l'Empire. Gilbon, qui en commandoit 70 mille, se flattoit de fouler cette poignée d'hommes aux pieds de ses chevaux; il espéroit même que la seule chaleur du climat feroit périr les cohortes gauloises. Mais il avoit peu de troupes réglées; les autres étoient des Barbares à demi-nus, sans discipline, sans casque, sans boucliers, qui n'étoient armés que de traits et de javelots empoisonnés. La cavalerie marchoit sans ordre, et les chevaux sans bride. Le général, toujours ivre et malade de débauche, n'étoit pas plus redoutable que ses troupes. Un hasard bizarre décida de la victoire. Mascézil, s'étant avancé à la tête de ses légions, pour offrir la paix et une amnistie, rencontra un enseigne des ennemis qui les excitoit à combattre; il le frappa sur le bras, de son sabre, ce qui fit baisser

398.

le drapeau. Tous les enseignes de la ligne, trompés par ce mouvement, baissèrent aussi le leur. Les troupes romaines de l'armée de Gildon, voyant la première ligne donner ainsi l'exemple de mettre bas les armes, mal affectionnées d'ailleurs à leur commandant, crièrent qu'elles se rendoient. Les Barbares, surpris de cette défection, s'enfuirent et se dispersèrent suivant leur coutume. Gildon gagna les bords de la mer et s'embarqua; mais le vent le repoussa dans le port de Tabraca, où il fut saisi et jeté en prison; il s'y étrangla de ses propres mains. Mascézil, de retour à Milan, y trouva la mort en récompense de ses services. Stilicon le fit ou le laissa périr. Ils passoient ensemble sur un pont: les uns disent que le ministre le fit précipiter dans la rivière; les autres, qu'il y fut renversé par son cheval, et qu'un perfide sourire de Stilicon empêcha qu'on ne le secourût.

La foiblesse de l'âge d'Honorius explique assez l'audace de Stilicon; mais Arcadius, asservi par Eutrope, n'avoit plus la même excuse. L'Empereur d'Orient foudroyoit les concussionnaires par ses lois, et son ministre opprimoit les provinces par ses concussions: ces mêmes lois infligeoient des peines sévères à la brigue dans la poursuite des offices; Eutrope les vendoit publiquement, et, pour accroître le gain de ce honteux com-

merce, multiplioit les gouvernemens et les tribunaux. L'Empire étoit à ses genoux. La capitale se remplissoit de ses statues : on en voyoit une dans le Sénat, dont l'inscription relevoit l'illustration de sa naissance et la grandeur de ses exploits. Comme s'il eût pu maîtriser la nature, ainsi qu'il maîtrisoit l'Empereur, il se maria. Sa femme prit sur les dames romaines l'ascendant qu'avoit Eutrope sur leurs maris ; la faveur de cet eunuque se répandant sur ses semblables, ces hommes dégradés eurent à la cour le pas sur tout le monde ; et l'on prétend qu'en essayant d'acquérir ce droit à la fortune, par un honteux et douloureux sacrifice, plusieurs ambitieux d'un âge mûr perdirent la vie. Les eunuques n'avoient pas encore osé aspirer aux dignités ; Eutrope, plus hardi, se fit donner celle de Patrice, et puis de Consul : chaque souverain en nommoit un lorsque l'Empire étoit divisé. Eutrope fut le premier et le dernier individu de son espèce qui osa se revêtir de ce titre. L'Occident indigné refusa de le reconnoître. L'eunuque triomphoit de son élévation, lorsque deux officiers goths préparoient sa chute.

399. Le comte Tribigilde commandoit dans le canton de la Phrygie une colonie d'Ostrogoths qu'on y avoit admise. Gaïnas, son parent, ne se trouvoit pas assez récompensé de la mort de Rufin, par

la charge de commandant général de la cavalerie et de l'infanterie, et aspiroit à remplacer Eutrope. Ces deux Goths s'entendirent et convinrent de cacher leur intelligence. Tribigilde se révolte, ravage la Phrygie qui se trouvoit sans défense, et presque toute l'Asie mineure. Eutrope, l'ayant tenté vainement par des offres illimitées, envoie contre lui deux armées ; l'une de Goths qui habitoient en grand nombre la capitale, sous les ordres de Gaïnas ; l'autre, d'Impériaux, sous ceux de Léon qui avoit quitté son métier de cardeur de laine pour celui des armes, homme sans courage et sans aucune connoissance militaire, digne favori de l'eunuque. Le premier envoyoit secrètement des renforts au rebelle ; l'autre n'osoit s'en approcher. Tribigilde, après avoir saccagé la Pisidie sans obstacle, s'avança dans la Pamphylie, où il s'engagea dans des défilés. Valentin, un ancien officier du pays, voyant qu'on laissoit la province à la merci des Barbares, ramassa quelques paysans et quelques esclaves aguerris par les incursions des Isaures, et du haut des montagnes, accabla les troupes de Tribigilde. Celui-ci ne put sauver que trois cents hommes, et ne s'échappa qu'en corrompant le commandant d'un poste qui lui coupoit toute retraite. Cette petite troupe fut bientôt enveloppée dans une plaine étroite entre deux fleuves. Léon

enfin marche vers le rebelle, à la suite et comme à l'abri de l'armée des Goths. Gaïnas l'exhorte à prendre le devant; il vouloit, disoit-il, lui laisser l'honneur d'une victoire qui ne pouvoit lui échapper, dès qu'il seroit joint à Valentin et aux Pamphyliens. Léon n'ose se refuser à une expédition si aisée; mais il ne savoit maintenir aucune discipline parmi ses soldats tirés de la plus vile populace de Constantinople, et qui ne s'occupoient que de pillage. Gaïnas lui envoie quelques détachemens commandés par des officiers affidés. Tribigilde sort la nuit de son camp, surprend celui de Léon, plongé comme son général dans le sommeil et l'ivresse. Les Goths de Gaïnas se joignent à leurs compatriotes, et le général d'Arcadius est exterminé avec son armée. Le vainqueur s'étant rouvert le chemin de Phrygie, rassemble de nouvelles troupes, et recommence ses ravages. Gaïnas mande à l'Empereur que ce Goth est invincible, qu'il manque des forces nécessaires pour l'arrêter; qu'il conseille de livrer Eutrope, puisque Tribigilde offre la paix à cette condition, qu'on ne doit point balancer entre le salut de l'Empereur et celui du ministre. Arcadius hésitoit néanmoins, et peut-être n'eût-il pas pu rompre les fortes chaînes de l'habitude, sans un incident qui lui en donna le courage. L'insolent eunuque prétendoit dominer aussi l'Impératrice,

et poussa l'impudence, dans une contestation qu'il eut avec elle, jusqu'à la menacer de l'expulser de la cour. La fière Eudoxie prend entre ses bras ses deux enfans, et va se jeter aux pieds de l'Empereur, demandant vengeance avec des cris et des larmes ; Arcadius, honteux de sa foiblesse, donne ordre à son ministre de sortir sur-le-champ de la cour. Eutrope se réfugie dans une église, réclamant le droit d'asile qu'il avoit lui-même fait abolir. On envoie des gardes pour l'en arracher ; S. Jean Chrysostôme lui devoit son élévation au siége archiépiscopal de Constantinople. Entraîné par sa reconnoisance et les idées de ce temps, il le protège : lui-même est saisi et mené au palais comme un rebelle. L'Empereur, cédant à ses remontrances, permet qu'Eutrope demeure en sûreté dans l'enceinte de l'église. Les soldats demandent avec fureur à en faire justice ; le prince les conjure de respecter l'asile, et ne parvient qu'avec peine à calmer leur emportement. Le lendemain, la vue de ce favori, naguère si terrible, étendu, pâle et tremblant sous la table de l'autel, offrit aux ambitieux une grande leçon ; l'archevêque en augmenta l'impression par un discours pathétique. On arracha Eutrope de l'église, en lui promettant la vie, et on le relégua dans l'île de Chypre. Pour tâcher d'abolir, s'il étoit possible,

la mémoire de son consulat, on raya son nom de tous les actes et de tous les monumens : ses statues furent détruites. L'exil ne rassuroit pas Gaïnas contre les craintes d'une révolution ; il vouloit la mort d'Eutrope, et fut secondé par Eudoxie. On avoit mille raisons de le condamner; on préféra d'appuyer sa condamnation sur un prétexte frivole. On l'accusa d'avoir usurpé les droits de la puissance souveraine, parce qu'il avoit attelé à son char des chevaux de Cappadoce, dont la race étoit réservée à l'Empereur. Ce fut ce délit qui lui fit trancher la tête.

400. La foiblesse de l'Empire et celle de ses souverains ne pouvoit manquer d'exciter le mépris des Barbares. Alaric qui jusqu'alors n'avoit été que le chef des Visigoths, s'en fit proclamer roi par ses soldats, mécontens de ne pas recevoir d'Arcadius la solde promise. Il se joignit à Radagaise qui commandoit au-delà du Danube une autre peuplade de la nation Gothique ; et tous deux marchèrent vers l'Italie. Le plus grand désordre régnoit dans cette partie de l'Empire d'Occident ; la faveur y délivroit des lettres de vétérance sans qu'on eût jamais servi ; on s'engageoit dans la cléricature pour se soustraire à la milice. Ces abus furent condamnés par des lois apparemment impuissantes; car on n'opposa aux Barbares aucune armée. Ils assiégèrent Aquilée, et ravagèrent

toute la contrée voisine ; mais n'ayant pu prendre la ville, ils repassèrent les Alpes pour revenir avec de plus grandes forces.

Deux autres Goths, que j'ai déjà fait connoître, Gaïnas et Tribigilde, tourmentoient l'Empire d'Orient, dont le possesseur étoit entièrement subjugué par son épouse, gouvernée elle-même par ses eunuques et ses femmes. L'altière Impératrice ayant pris le titre d'Auguste, se fit rendre certains honneurs qu'on n'avoit encore rendus qu'au souverain. On murmura de cette innovation ; mais elle subsista, et le droit naquit de l'usage. Un gouvernement dirigé d'une manière si méprisable, n'étoit pas fait pour intimider des ambitieux ; aussi Gaïnas avoit-il trahi l'Etat si ouvertement que la cour seule sembloit l'ignorer. Il profita de cette ignorance pour se rendre médiateur entre elle et Tribigilde sur lequel il conserva toujours de l'ascendant. Il négocia un traité dont il se rendit garant, et dont l'objet étoit d'empêcher l'Empereur de se tenir sur ses gardes. A peine fut-il conclu que Gaïnas se révolta, et, sorti de Constantinople, menaça cette ville dépourvue de troupes. Arcadius effrayé, fait savoir au rebelle que pour lui accorder ses demandes, il n'attend qu'à les connoître. Gainas exige qu'on lui livre les trois premiers seigneurs de la cour, ne dissimulant pas le dessein qu'il a de leur ôter

la vie. On y consent. Eux-mêmes s'offrent généreusement pour le salut de l'Etat. Chrysostôme partit avec eux; son éloquence adoucit un peu le barbare, qui ne leur fit souffrir d'autre supplice que la crainte de la mort. Ils furent condamnés à perdre la tête; mais l'exécuteur eut ordre de s'arrêter après leur avoir fait sentir le tranchant du glaive; et on les exila. L'humiliation de l'Empereur fut poussée plus loin; Gaïnas exigea qu'il vînt le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. On stipula que le rebelle seroit reçu avec ses troupes à Constantinople, qu'il conserveroit la qualité de général et y ajouteroit la décoration du consulat. Il rentra dans la ville, aussi mal intentionné qu'il en étoit sorti.

Théodose ayant interdit toutes les églises à l'Arianisme, la plupart des Goths qui en étoient sectateurs étoient obligés pour pratiquer leur culte de s'assembler sous des tentes hors de la ville. La fierté de Gaïnas s'en offense, et il demande à l'Empereur une église pour lui et les siens. Arcadius n'osoit lui rien refuser; il fait sentir à Chrysostôme combien il seroit dangereux d'irriter ce barbare. L'intrépide archevêque n'en résiste pas moins à sa prétention. Gaïnas se promit d'avoir bientôt à sa disposition toutes les églises. Sa charge lui donnant sur les troupes une autorité absolue, il ne retint dans

dans la ville que ses Goths; il éloigna même sous divers prétextes la plus grande partie de la garde impériale; ensorte que la capitale fut comme livrée aux Barbares. Ils résolurent d'enlever tout l'argent des banquiers, qui étoient réunis dans une place de la ville, et ce coup de main devoit être le signal d'un pillage et d'un massacre général. Le projet transpira; l'argent fut aussi-tôt déplacé. Les Goths essayèrent de mettre le feu au palais pendant la nuit. Cette entreprise ayant encore échoué, Gaïnas sortit de Constantinople avec une partie de ses Goths, pour maintenir les troupes romaines répandues dans le voisinage, tandis que ceux qui restoient s'empareroient de la place. Le peuple soupçonnant quelque dessein sinistre, s'assemble en tumulte, s'arme précipitamment et fait un grand carnage des Barbares. Ils tâchent de gagner le camp de leurs compatriotes; on ferme les portes. L'Empereur, par un cri public, fait proclamer Gaïnas ennemi de l'Etat. Les Goths sont massacrés dans la place, sans que leurs compatriotes qui en étoient sortis, puissent les secourir; plus de sept mille sont brûlés dans une église. Gaïnas attaqua plusieurs villes de la Thrace; mais ses habitans, accoutumés à la guerre par les incursions des Barbares, qu'ils combattoient pour ainsi dire sans cesse depuis plus de vingt ans, s'étoient préparés à une vigoureuse défense.

Tous les vivres furent renfermés dans l'enceinte des murailles. Gaïnas manquant de subsistances, résolut de tenter le passage de l'Hellespont pour gagner l'Asie. Il fit construire à la hâte de méchans radeaux, avec lesquels il osa s'exposer devant les galères romaines, se fiant à la supériorité du nombre et du courage de ses troupes. Fravila, général Goth, qui commandoit les Romains, repoussa cette tentative qui coûta beaucoup de monde à Gaïnas. Après cet échec, le rebelle alla chercher un asile au-delà du Danube. Se défiant des auxiliaires Romains qu'il avoit dans son armée, il les extermina tous avant de partir. Fravila ne troubla point la retraite de ses compatriotes, qui se retirèrent vers leurs anciennes demeures. Uldès roi des Huns, craignant un tel voisinage, attaqua avec des forces supérieures Gaïnas qui fut tué en combattant. Il envoya sa tête à l'Empereur.

401. A peine la capitale de l'Orient fut-elle délivrée de Gaïnas, qu'un ennemi plus redoutable menaça celle d'Occident. Alaric, commandant de l'Illyrie, avoit tiré de cette préfecture toutes les armes qui lui étoient nécessaires, et de son pays natal un grand nombre de soldats. Il franchit les Alpes tandis que les troupes romaines étoient dans la Rhétie aux prises avec les Germains. Semant l'argent en même temps que l'épouvante, il s'empara des places qu'il

trouva sur son passage. La Vénétie et la Ligurie même étoient en proie aux Barbares. Toute l'Italie trembloit; déjà un grand nombre de ses habitans se réfugioient dans les îles de la Méditerranée. On craignoit sur-tout pour Rome, dont on savoit qu'Alaric ambitionnoit vivement la conquête. Stilicon fit réparer ses murailles; il rassura la cour qui vouloit quitter Milan et se retirer au fond de la Gaule. Ayant traversé les Alpes au milieu de l'hiver, il rejoignit les troupes romaines dans la Rhétie; respecté des Barbares, il traita sans peine avec eux, et ils lui fournirent autant de soldats qu'il en voulut accepter. Aussi-tôt, devançant son armée, il revole vers l'Italie à la tête de la cavalerie légère. Alaric avoit déjà passé l'Adda. Stilicon balança s'il attendroit son armée, ou s'il hasarderoit le passage avec ses cavaliers. L'imminence du danger d'Honorius détermina son ministre au parti le plus périlleux. Il profita de la nuit pour traverser le fleuve, et ayant renversé un détachement ennemi, entra victorieux dans Ast, où l'Empereur s'étoit réfugié, et où les Barbares le tenoient assiégé. Alaric averti de la prochaine arrivée de l'armée de Rhétie, entama une négociation avec Honorius, qui lui offrit un établissement au-delà des Alpes. Cette offre suggérée par Stilicon, et acceptée par Alaric, n'étoit qu'un piége. Le roi des Visigoths s'étant mis en

402.

marche pour se rendre à la destination convenue, Stilicon le suivit, et chercha l'occasion de le surprendre; il crut l'avoir trouvée près de Pollentia.

Les Goths, sur la foi du traité, célébroient sans soupçon la fête de Pâques, lorsqu'ils furent inopinément attaqués; malgré la surprise, ils se défendirent avec intrépidité; la victoire, long-temps balancée, se déclara sur la fin du jour pour les Romains. Le camp des Goths fut pris; on y trouva la femme et les enfans d'Alaric, avec un nombre considérable de prisonniers dont les chaînes furent brisées. Tandis que les Romains se livroient au pillage, le roi des Goths retourna sur eux, et en tua un grand nombre. Alaric se retira sur l'Apennin. Il y manquoit de vivres, et sa retraite eût pu être coupée; mais Stilicon craignit que son désespoir ne le portât au cœur de l'Italie, et n'exposât Rome même à sa fureur. Il fit donc avec lui un nouveau traité, et lui rendit sa femme, en retenant ses enfans pour ôtages. Alaric reprit en conséquence le chemin des Alpes-Juliennes. Stilicon ne le perdoit pas de vue, résolu de l'attaquer dans sa marche; ce qu'il exécuta près des murs de Vérone. Le combat fut sanglant; Alaric eût été pris sans la précipitation des Alains, qui jetèrent quelque désordre dans l'armée romaine. Il sut encore rallier ses troupes, et cherchoit à se frayer un passage par la Rhétie pour

se rendre dans les Gaules ; Stilicon qui avoit des intelligences dans son camp, instruit de tous ses desseins, lui en fermoit les issues. Le roi des Visigoths, manquant de subsistances, se retrancha au pied d'une montagne. Sa détresse, la vue de ses enfans prisonniers, que les Romains lui montroient avec insulte, rien n'ébranloit ce fier courage. Il ne quitta l'Italie que lorsqu'il se vit lui-même abandonné. Ses soldats exténués par la faim et les maladies, et séduits par l'or de Stilicon, passoient en foule à l'ennemi. Resté presque seul, il s'enfonça dans les montagnes et regagna l'Illyrie, outré de la trahison des Romains et brûlant du désir de s'en venger.

Honorius jugea que les Goths ayant appris le chemin des Alpes, Milan n'étoit plus pour lui un lieu de sûreté. Maximien y avoit autrefois fixé sa résidence, pour être plus près des Barbares. Le timide Honorius l'abandonna pour s'éloigner de leur voisinage, et alla s'établir à Ravenne sur le golfe Adriatique, d'où l'on pouvoit en cas de péril gagner aisément l'Epire. C'étoit alors un port spacieux; il se trouva comblé un demi siècle après ; et il est aujourd'hui à une lieue de la mer. Depuis Honorius, Ravenne continua d'être le siége de l'Empire d'Occident ; ce qui a fait donner à cette contrée le nom de Romagne, quelle conserve encore. Rome et Milan députèrent en

vain à l'Empereur pour tâcher d'obtenir la préférence ; Rome obtint cependant par une seconde députation qu'il vint y célébrer son triomphe.

403. On le loua beaucoup de n'avoir pas permis que le sénat, suivant l'usage, précédât son char à pied. Stilicon étoit assis à côté de l'Empereur. Cette fête fut la dernière où Rome vit couler le sang des gladiateurs; ces spectacles cruels s'étoient maintenus malgré la loi de Constantin qui les interdisoit. Prudence, dans un poëme postérieur à la bataille de Pollentia, supplia Honorius de les proscrire. Un accident extraordinaire donna lieu à cette proscription, que le poète n'eût peut-être pas obtenue. Un moine asiatique, nommé Télémaque, vint exprès à Rome pour engager ses habitans de renoncer à ces jeux homicides. Un jour il descendit dans l'arène et sépara les combattans. Les spectateurs irrités de voir interrompre leurs plaisirs, lapidèrent le courageux anachorète. L'empereur saisit cette occasion d'abolir à jamais ces amusemens sanguinaires, et le peuple honteux de sa barbarie, se soumit sans murmure.

404. Dans l'Orient, un prélat respectable se voyoit en butte à toutes les passions auxquelles son zèle, quelquefois trop véhément, faisoit une guerre sans relâche : Chrysostôme tonnoit dans la chaire sacrée contre la cupidité des riches, l'orgueil des

grands, le luxe des femmes, la dissipation des moines, la corruption du clergé. Il déclara que l'esprit de débauche et de simonie infectoit tout l'ordre épiscopal, et fit déposer plusieurs évêques dans un concile synodal. Les mœurs générales, la passion effrénée des spectacles, étoient aussi l'objet de ses censures; il se fit par-là une multitude d'ennemis dans tous les états. Il se forma contre lui à la cour une cabale, à la tête de laquelle se mit l'Impératrice. On avoit rapporté à cette princesse que l'archevêque la désignoit sous le nom de Jézabel. Un conciliabule fut assemblé dans un faubourg de Chalcédoine; un libelle d'accusations absurdes fabriqué. Chrysostôme, cité, refusa de comparoître, à moins qu'on n'exclût du nombre de ses juges ses ennemis déclarés, qu'il nomma. On le condamna par contumace; on le déposa, et l'Empereur le bannit. Les cris du peuple qui courut au palais redemander son évêque, effrayèrent Eudoxie. Au bout de deux jours le prélat fut rappelé, et sa rentrée à Constantinople fut un triomphe. Il n'en jouit pas long-temps; la dédicace d'une statue de l'Impératrice, célébrée par des jeux et des danses, près de l'église de Sainte Sophie, ayant troublé le service divin, le prélat laissa échapper dans un discours public quelques plaintes contre ces réjouissances importunes. L'Impératrice se croyant ou-

tragée rappela de nouveau à Constantinople les évêques ennemis de Saint-Jean Chrysostôme. On dit qu'alors il commença un sermon par ces mots : « Voici encore Hérodiade en furie; elle danse » encore ; elle demande encore la tête de Saint-» Jean. » On peut juger de la colère de l'Impératrice. Aussi-tôt les adversaires de Chrysostôme se rassemblent, et décident qu'il a encouru la censure du concile d'Antioche, lequel déclare à jamais déchu de son siége, tout prélat qui, condamné par un concile, seroit rentré dans son église sans l'absolution préalable d'un autre concile. En vain quelques-uns représentent que l'assemblée qui avoit déposé Chrysostôme, n'étoit qu'une méprisable cabale; qu'il n'avoit cessé de demander un concile pour y manifester son innocence, et que les ordres de l'Empereur, provoqués par l'empressement du peuple ne lui avoient pas permis d'attendre cette formalité pour reprendre ses fonctions; sa condamnation étoit arrêtée d'avance, et le prince l'exila une seconde fois. Pour éviter un soulèvement, l'archevêque se déroba par une porte secrète et se mit entre les mains des soldats chargés de le conduire. Ce jour même la cathédrale et le palais contigu du sénat, furent la proie d'un incendie qui fut attribué aux fidèles attachés à Jean Chrysostôme, et qu'on appeloit Joannites; mais les tortures employées pour dé-

couvrir les coupables ne purent les faire connoître, et la cause de cet événement resta dans l'obscurité. Les évêques, partisans de Chrysostôme furent chassés, ou mis dans les fers. On déposa ceux qu'il avoit instalés, et on rétablit ceux qu'il avoit déposés. Les chrétiens qui demeurèrent attachés à la communion de leur archevêque, s'assemblèrent dans les campagnes et dans les bois malgré les édits menaçans de l'Empereur. Cette division dura long-temps après la mort de Chrysostôme, jusqu'à ce qu'on eût réhabilité sa mémoire et inséré son nom dans les dyptiques de l'église de Constantinople. Ce vénérable prélat fut relégué au milieu des rochers du mont Taurus. Son voyage dura soixante-dix jours avec des incommodités extrêmes, causées par sa mauvaise santé, la crainte perpétuelle des Isaures, et la fureur implacable des moines vendus à ses ennemis. Du fond de sa solitude, où il passa trois ans, Chrysostôme avoit plus d'influence sur l'église de l'Orient, que ses successeurs assis au siége de Constantinople. Ses adversaires, jaloux, obtinrent qu'il fût transféré dans un autre désert sur le Pont-Euxin. Ses conducteurs accrurent si bien les fatigues de la route, qu'il méritèrent la récompense qui leur avoit été promise s'il mouroit en chemin. Il termina sa carrière avant d'avoir pu atteindre les côtes de l'Euxin.

Occupée de querelles domestiques et religieuses, la cour d'Orient laissa impunément les Huns faire des incursions dans la Thrace; l'Asie souffroit de plus grands maux du brigandage des Isaures. Ils n'avoient pas osé sortir de leurs repaires pendant le règne de Théodose. Affranchis de la terreur que leur causoit son nom, ils se répandirent de l'Euphrate au Pont-Euxin. Arbazace envoyé contr'eux, les repoussa d'abord; mais s'étant laissé corrompre par ces bandits, il partagea leurs vols; et pour se soustraire à la justice, abandonna une partie de ce honteux butin à Eudoxie; ensorte qu'en dernier résultat les dépouilles des Romains passèrent à leur Impératrice. Dans l'Afrique orientale, la gloire de l'Empire ne fut pas moins flétrie; la Tripolitaine, la Lybie et l'Egypte étoient ravagées par les Barbares les plus méprisables. Céréal, commandant de la Cyrénaïque, après avoir extorqué l'argent de la province, congédioit les soldats pour profiter de leur paye. Les ennemis vinrent l'assiéger jusque dans Cyrène. Aux approches du danger, il se jeta sur un vaisseau, et se tint à quelque distance du rivage. Les soldats tremblans se cachoient dans des cavernes. Ce n'étoient plus là les enfans de Romulus. Les ennemis qui leur faisoient tant de peur furent défaits et mis en fuite, par des paysans mal armés et commandés par quelques prêtres.

404.

Un génie plus vigoureux que tout ce qui composoit la cour de l'Orient, présidoit aux destinées de l'autre portion de l'Empire. Stilicon ayant appris à estimer Alaric, rechercha son alliance et lui offrit de grands avantages, s'il vouloit quitter le service d'Arcadius, et se joindre à lui pour faire rentrer l'Illyrie orientale dans la dépendance de l'Empire d'Occident, auquel elle avoit appartenu sous Valentinien I.er et Gratien. Des historiens ont prétendu, mais rien n'est plus douteux, que Stilicon vouloit, en affoiblissant l'Orient et brouillant l'Occident, mettre le diadème sur la tête de son fils; ses espérances, ajoutent-ils, étoient fortifiées par la stérilité de l'épouse d'Honorius. Alaric accepta le titre de commandant de toute l'Illyrie, dont la partie orientale étoit à conquérir. Le projet de cette conquête fut interrompu par l'irruption que fit Radagaise en Italie; il y revint à la tête de deux cent mille hommes; et telle est la démence de l'esprit de parti, que les Payens s'en réjouirent: « il étoit juste, à leur avis, que Rome éprouvât » le sort qu'elle avoit fait subir aux temples, en » faveur du christianisme, qu'ils appeloient la » ruine des Etats et le fléau de l'univers. » Stilicon n'ayant pu rassembler assez promptement les troupes pour défendre le passage des Alpes, Radagaise étoit déjà en Toscane, où il assiégeoit

Florence; mais il savoit si peu la guerre, qu'avant d'avoir appris la marche des ennemis, il vit un de ses quartiers enveloppé et taillé en pièces; il leva le siége et au lieu de tenir la plaine, où le grand nombre de ses soldats lui pouvoit donner de l'avantage, il se laissa enfermer entre les montagnes de Fésule. Les Romains s'emparèrent des passages et firent périr son armée en détail : leur succès fut dû en grande partie à Uldès, ce roi des Huns qui les avoit précédemment défaits de Gaïnas, et à un partisan intrépide, qui commandoit une poignée de Goths. Radagaise, s'étant dérobé aux siens, essaya lâchement de se sauver tout seul; il fut pris et décapité à la vue des Barbares qui, découragés entièrement par ce spectacle, mirent bas les armes. Il en restoit encore un si grand nombre qu'ils furent vendus comme des troupeaux, par bandes, une pièce d'or chaque tête; mais déjà consumés par la famine et les maladies, ils périrent presque tous en peu de temps. D'une si prodigieuse armée, il ne resta guère qu'un corps d'élite de douze mille hommes, qui passèrent à la solde de l'empereur.

406. Alaric, demeuré neutre pendant l'invasion de ses compatriotes en Italie, étoit invité par Stilicon à exécuter celle de l'Illyrie orientale, lorsqu'une nuée d'Alains, de Vandales et de Suèves vinrent fondre sur la Gaule, et suspendre encore

la guerre civile. Nous avons déjà fait connoître les Alains, et dit que les Vandales étoient une peuplade Gothique : arrivés dans la Germanie, avec le reste de la nation, ils s'en séparèrent, et laissant leurs compatriotes pénétrer dans les déserts de la Sarmatie, et s'avancer jusqu'aux Palus-Méotides, ils s'unirent et se confondirent avec cette portion de Germains nommés Viniles, et restèrent entre l'Elbe et la Vistule, séparés de ce dernier fleuve par les Gépides, leurs compatriotes, qui en habitoient le bord occidental. Tous les peuples compris sous le nom de Viniles prirent celui de Vandales; on le donna aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglois, aux Thuringiens, etc. Les Vandales proprement dits occupèrent le Meckelbourg et la Poméranie. Ceux qui formèrent l'entreprise de l'invasion dont nous allons parler, habitoient la Pannonie, sous la domination romaine. Stilicon étoit né parmi eux. Ils invitèrent leurs compatriotes de Bohême, qui étoient les plus nombreux, à partager le pillage qu'ils se promettoient : ces derniers se divisèrent en deux bandes, dont l'une suivit son roi, l'autre resta dans le pays, et se chargea de conserver les possessions de ceux qui partoient, comme une retraite en cas d'infortune.

VANDALES.

Les Suèves, nation Nomade, avoient ancien-

SUÈVES.

nement occupé tout le pays entre l'Elbe, la Vistule, la mer Baltique et le Danube; ils se divisèrent en plusieurs hordes sur le territoire de la Germanie : une d'elles donna son nom à la Suabe. Ceux qui continuèrent d'être appelés Suèves habitoient à la droite du Rhin, de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à Bâle, et s'étendoient à l'Orient au-delà de l'Elbe, en suivant la forêt Hercynie. Sous Auguste, ils furent forcés par les armes romaines de se retirer dans la Bohême; et les Vandales, les expulsant d'une partie de cette contrée, en partagèrent avec eux la possession.

Les Alains (séparés en plusieurs bandes indépendantes les unes des autres) depuis qu'ils avoient été chassés par les Huns des bords du Tanaïs, erroient le long du Danube, toujours disposés à se vendre, soit aux Romains, soit à leurs ennemis. Aux Suèves, aux Vandales et aux Alains se joignirent des Huns, des Sarmates et d'autres Barbares. Les Francs virent avec dépit tous ces étrangers se jeter sur un pays qu'ils convoitoient eux-mêmes, et sur lequel ils avoient formé tant d'entreprises; ils laissèrent passer les Alains, avec la résolution de revenir sur eux après avoir combattu les deux autres peuples, et attaquèrent les Vandales auxquels ils tuèrent vingt mille hommes; mais les Alains accourus au secours de leurs alliés, et

joints à eux, terrassèrent les Francs; et les Suèves étant arrivés, les trois nations traversèrent le Rhin près de Mayence.

Cette frontière étoit demeurée sans défense depuis que Stilicon en avoit retiré les troupes pour repousser Alaric. Les Barbares ne trouvant aucun obstacle, se répandirent comme un torrent du Rhin aux Pyrénées. On ne cite dans cet immense espace que Laon et Toulouse qui purent leur résister. La Gaule fut couverte de sang et de ruines. Ceux qui avoient échappés au fer étoient dévorés par la faim. Cet horrible saccagement dura trois années entières. Les trois nations coalisées s'enfonçant dans la Gaule, les Allemands et les Bourguignons passèrent aussi le Rhin : les premiers s'établirent sur les bords du fleuve, depuis Bâle jusqu'à Mayence; les autres dans l'Helvétie jusqu'au mont Jura; ensuite dans le pays des Séquanois et des Eduens, jusqu'à la Loire et l'Yonne : cette dernière contrée fut dans la suite appelée de leur nom. Les Bourguignons avoient des mœurs plus douces que les autres Barbares, et traitèrent les peuples conquis avec plus d'humanité ; ils entrèrent payens dans la Gaule ; les évêques gaulois en firent des catholiques, et leurs communications avec les Goths, des Ariens.

407.

Le désastre de la Gaule effraya les troupes

romaines cantonnées dans la Grande-Bretagne. Craignant à la fois ce déluge de nouveaux Barbares, et les attaques de ceux de l'Ecosse et de l'Hibernie, sans espérance de secours du côté de l'Empire, elles se donnèrent successivement pour Empereurs deux officiers dont elles se défirent presqu'aussi-tôt, comme indignes de leur choix; et ensuite un simple soldat nommé Constantin, valeureux, mais peu capable. S'il se fût contenté de régner dans la Grande-Bretagne, il eût pu s'y maintenir toujours; il poussa plus loin ses prétentions, et voulut s'emparer de tout l'Occident; ayant abordé à Boulogne, il y reçut les hommages de la Gaule entière et fût reconnu comme Empereur depuis le Rhin jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées, dans toute l'étendue qu'a la France aujourd'hui. Ce qui restoit de soldats dispersés dans cette contrée le vinrent joindre. Il marcha d'abord contre les Barbares, sur lesquels il gagna une grande bataille dans le pays des Nerviens (le Hainaut); il en auroit délivré la Gaule, s'il eût su profiter de sa victoire; mais il leur laissa le temps de respirer et de réparer leurs pertes. Stilicon envoya contre lui une armée, dont le commandant battit et tua un de ses généraux, en assassina un autre dans une conférence, traîtreusement et de sa propre main, et l'assiégea lui-même dans Valence. Une armée

CONSTANTIN.

qui

qui vint à son secours, le dégagea et fit repasser les Alpes à celle de Stilicon. Le nouvel Empereur ayant fixé sa résidence dans la ville d'Arles, envoya Constant, l'aîné de ses fils, se saisir de l'Espagne. Ce jeune homme quoiqu'engagé dans l'état monastique avoit néanmoins ensuite été marié par son père, et nommé César. Deux frères, de la famille d'Honorius, lui disputèrent vaillamment le terrain : après plusieurs avantages ils succombèrent sous le nombre et furent pris. Constantin, à qui son fils les envoya, les fit mourir. L'usurpateur députa vers Honorius pour traiter avec lui, et l'Empereur fut forcé par les circonstances, dont je vais parler, de le recevoir pour collègue.

408.

Ennuyé d'attendre, depuis trois ans, Stilicon en Epire, pour la conquête de l'Illyrie orientale, Alaric s'avança vers l'Italie avec son armée. Rendu dans le Norique, il demanda un dédommagement pour son voyage et le séjour qu'il avoit fait en Epire. L'Empereur étoit à Rome. Stilicon s'y transporte. On assemble le Sénat pour délibérer sur le parti qu'il faut prendre : la plus grande partie opine pour la guerre. Stilicon soutient que la demande d'Alaric est juste, et fait decider qu'on lui donnera 4,000 livres pesant d'or. Un sénateur osa s'écrier : « ce n'est pas ici » un traité de paix ; c'est un contrat de servi- » tude. » Un semblable mot avoit été autrefois

proféré dans ce même lieu par Cicéron contre Antoine : cette fois il fit trembler celui même à qui il étoit échappé. Il chercha un asile dans une église contre le ressentiment d'un ministre, plus puissant alors que l'Empereur, quoique son pouvoir touchât à sa fin.

Un homme, dont la fortune étoit l'ouvrage de Stilicon, Olympius, né sur les bords du Pont-Euxin, que les payens traitent d'hypocrite, quelques chrétiens, de sujet fidèle et vertueux, et qu'on jugera sur ses actions, Olympius ruinoit en ce moment son bienfaiteur dans l'esprit d'Honorius. Il lui persuada que c'étoit son ministre qui avoit attiré en Occident, l'inondation des Barbares; qu'il méditoit la mort de son souverain dans l'espérance de placer le diadème sur la tête de son fils Euchérius, que les payens désiroient pour maître ; que Stilicon, chrétien en apparence, l'avoit élevé dans l'idolâtrie, afin de réunir en leur faveur les deux partis qui divisoient l'Empire; qu'il faisoit déjà frapper des monnoies qui paroîtroient incessamment marquées de son empreinte et de celle de son fils. Il se trouve, à la vérité, des circonstances difficiles à expliquer dans la conduite de Stilicon. Le projet de conquérir l'Illyrie orientale, sa liaison avec Alaric, l'appui qu'il donne à sa demande d'une somme considérable, et sur-tout l'inaction dans laquelle

il reste pendant le long saccagement de la Gaule. D'un autre côté, peut-on le soupçonner d'avoir voulu livrer à la fureur des ennemis, un Empire qu'il destinoit à son fils? n'avoit-il pas d'autres moyens de lui assurer la couronne? eût-il si long-temps laissé vivre le jeune Honorius? n'avoit-il pas plusieurs fois chassé les Barbares de l'Italie? sa gloire et sa fortune n'étoient-elles pas liées à celle de l'Etat? Les accusations d'Olympius sont donc invraisemblables, et tout au moins fort suspectes. Cependant Honorius en fut frappé, et le ministre, jusqu'alors absolu, vit contrarier ses opinions, ses vues et ses intérêts dans le conseil. Une armée étoit rassemblée à Pavie pour aller combattre Constantin. Elle étoit toute composée de troupes romaines, ennemies de Stilicon, dont elles voyoient avec dépit la prédilection pour les Barbares qu'il avoit enrôlés. Honorius voulut se montrer au camp de Pavie; Stilicon fit d'inutiles efforts pour le retenir à Rome. Dans le passage de l'Empereur à Bologne, il s'éleva parmi les soldats de sa garde une mutinerie que la politique de Stilicon avoit sourdement excitée. Honorius manda son ministre, qui étoit resté à Ravenne, pour qu'il tâchât de l'appaiser. Celui-ci, afin de se rendre populaire aux dépens de son maître, déclara qu'il avoit ordre de décimer les coupables; on demanda grâce : il promit de

s'employer pour l'obtenir. Il fut, dit-on, dispensé de cette peine, la condamnation n'ayant jamais existé. Honorius poursuit sa route et se rend à Pavie; Olympius s'attache d'abord à gagner, par ses libéralités, l'affection des soldats. Il leur confie, comme un très-grand secret, ce qu'il prétendoit avoir découvert des mauvais desseins de Stilicon, et n'a pas beaucoup de peine à les animer contre lui et ses partisans. Après une harangue militaire prononcée par l'Empereur en présence des soldats, Olympius donne aux principaux officiers un signal convenu entr'eux et lui. Aussitôt on s'écrie qu'il faut faire main basse sur tous les traîtres, c'est-à-dire sur les amis de Stilicon. Les officiers les plus distingués de l'Empire sont massacrés à l'instant. Le prince épouvanté se sauve dans le palais. Les soldats forcent les maisons où les proscrits se sont réfugiés, et sous prétexte de les chercher mettent la ville au pillage. Revenu de sa frayeur, Honorius, sans diadème et vêtu comme un particulier, tâche envain d'arrêter ces furieux par ses instances et ses supplications. Ils égorgent sous ses yeux les personnages les plus remarquables de sa cour, dont quelques-uns embrassoient ses genoux: il périt en outre une infinité de personnes d'une moindre considération. Stilicon apprit à Bologne la nouvelle d'un soulèvement, mais sans qu'on

lui en pût faire connoître précisément l'objet. Il crut d'abord que c'étoit une révolte contre le prince. Le conseil des Barbares auxiliaires qui l'accompagnoient étant convoqué, fut d'avis de marcher à l'instant vers Pavie. Bientôt on apprit que les seuls partisans de Stilicon avoient été massacrés. Les Barbares persistèrent dans leur sentiment : ils pensèrent qu'il ne pouvoit se sauver que par son audace. Stilicon, incertain des dispositions du prince à son égard, voulut demeurer à Bologne en attendant qu'il en fût instruit. Sarus, capitaine fougueux, de la nation des Goths, ne pouvant souffrir cette inaction, qu'il traitoit de lâcheté, et qui compromettoit, disoit-il, le salut de Stilicon et celui de ses amis, se jeta au milieu de la nuit, avec sa troupe, sur les Huns qui formoient la garde du ministre, la tailla en pièces, et courut à sa tente pour l'assassiner lui-même. Stilicon n'eut que le temps de se sauver avec précipitation, et gagna Ravenne, en laissant l'ordre ou conseil, par-tout où il passoit, de fermer les portes aux Barbares. Olympius, qui déjà exerçoit l'autorité de l'Empereur, ordonne, sous son nom, de saisir le ministre. Celui-ci en étant instruit, se réfugie dans une église. Plusieurs officiers l'y vont trouver, et protestent avec serment qu'ils ne sont chargés que de se saisir de sa personne ; sur cette assurance, il se livre en leurs

mains. A peine il a passé le seuil de la porte, que celui qui avoit montré le premier ordre en présente un second, dans lequel la mort de Stilicon est prononcée. On lui tranche la tête. Son fils Euchérius s'étoit sauvé et réfugié dans une église de Rome. On l'en arracha, et il subit le sort de son père, qui fut partagé par un grand nombre de ceux de ses amis qui n'avoient pas été enveloppés dans le massacre de Pavie. Un capitaine des gardes, et un secrétaire d'Etat n'ayant rien confessé à la torture. Olympius les fit assommer à coups de bâton. Une foule d'autres malheureux subirent la question, sans que la violence des tourmens leur arrachât aucun aveu contre le ministre, dont le crime est demeuré fort douteux, tandis que la grandeur de ses services est manifeste. Ses biens et ceux de ses partisans furent confisqués, et ses créanciers privés du droit de réclamer ce qu'ils lui avoient prêté. Le nouveau ministre voulant effacer l'impression de tant de barbaries par quelques actes agréables au public, le soulagea de plusieurs impôts. C'étoit le moyen de rendre la mémoire de Stilicon odieuse, que de faire de sa mort une époque d'allégement. Cette politique réussit au-delà de ce qu'on en attendoit. Le nom de ce ministre fut bientôt si détesté, que les soldats romains cantonnés dans l'Italie, s'entendirent tous pour égorger les femmes et les en-

fans des Barbares qui servoient l'Empire, et qui avoient toujours montré de l'attachement pour Stilicon. Ceux-ci, enflammés de rage et de vengeance, allèrent au nombre de trente mille joindre les drapeaux d'Alaric.

Olympius signala le commencement de son ministère par quelques lois qui ne sont pas toutes d'une égale sagesse. Le trafic fut interdit à la noblesse, aux dignités, à l'opulence, non comme profession dérogeante, mais parce que la supériorité du crédit ou de la fortune pouvoit nuire à la liberté du commerce. On défendit de prêter de l'argent aux juges sous peine d'exil, tant pour le prêteur que pour l'emprunteur; ce service étant envisagé comme un moyen de corruption. Mais la loi la plus mémorable de ce temps est celle qui permet à tout plaideur de porter sa cause devant l'évêque, dont la décision devoit être sans appel : la justice séculière étoit chargée de la faire exécuter. Un pouvoir si exorbitant, ajouté à celui de l'épiscopat, ne fait pas honneur aux lumières et à la prévoyance d'Olympius. Les payens et les hérétiques prétendirent que toutes les lois publiées contr'eux pendant le ministère de Stilicon, étoient annulées par sa mort, prétention fort bizarre, en vertu de laquelle ils se portèrent aux dernières violences en Afrique. (1) Entr'autres

(1) S. Augustin écrivit à Olympius pour s'en plaindre.

dispositions énoncées contre les sectateurs du paganisme, il y en avoit une qui les excluoit des charges; elle fut révoquée pour conserver un officier de mérite qui, malgré la dispense de l'Empereur, refusa de servir tandis qu'elle subsisteroit, ne voulant point d'une exception humiliante, disoit-il, pour ceux qui, pensant comme lui sur la religion, ne l'obtiendroient pas.

Il est plus facile de dicter des lois, même utiles et sages, que de gouverner avec prudence et fermeté. La conduite d'Olympius en serviroit de preuve, si cette incontestable vérité pouvoit en avoir besoin. Alaric attendoit l'argent qui lui avoit été promis, lorsqu'il apprit la mort de Stilicon. Il envoya des députés en demander le paiement qu'il n'espéroit plus recevoir, promettant à cette condition de sortir du Norique et de repasser en Pannonie. Olympius refusa la somme convenue, et ne se mit aucunement en état de soutenir son refus. Il se contenta de nommer des généraux et des officiers sans mérite parmi ses créatures, sans leur donner même des troupes suffisantes pour se défendre. Alaric résolut d'aller droit à Rome sans faire aucun siége. Il traversa les Alpes, le Pô à Crémone, et toute l'Italie jusqu'à Rome, sans rencontrer le moindre obstacle. Dès qu'il fut aux portes de la capitale, le sénat fit étrangler inhumainement la veuve de

Stilicon, Sérène, nièce de Théodose, injustement soupçonnée d'intelligence avec Alaric. C'étoit une des femmes les plus belles et les plus aimables de son siècle; elle avoit tenu lieu de mère à Honorius. Il ne paroit pas que ce prince eût été consulté pour cet assassinat, ce qui fait voir combien son autorité étoit méprisée à Rome: il est vrai qu'il ne fit rien de ce qui convenoit pour qu'elle y fût respectée. On ne vit de sa part aucun mouvement pour secourir la capitale de son Empire. Alaric environna toute sa vaste enceinte, masqua ses douze portes, ferma toute communication, et intercepta soigneusement la navigation du Tibre. La famine se fit bientôt sentir; la veuve et la mère de Gratien versèrent entre les mains de l'indigence leur immense revenu. Ces secours ne purent long-temps suffire à une multitude affamée. Des mères, dit-on, égorgèrent leurs enfans, et en firent d'horribles repas. Les cimetières publics, hors de la ville, étant au pouvoir des ennemis, les morts demeurèrent sans sépulture dans les rues et dans les maisons; et la peste vint se joindre à la famine. Après avoir consommé tout ce qui pouvoit servir d'aliment à la faim la plus désespérée, après avoir inutilement attendu de jour en jour les secours promis de Ravenne, les Romains se déterminèrent enfin à traiter avec l'ennemi. Leurs députés

dirent au roi des Visigoths que, s'il leur refusoit une capitulation honorable, il pouvoit se disposer à combattre une multitude aguerrie. « A la bonne » heure, répondit Alaric, avec un grand éclat » de rire : plus l'herbe est serrée, et mieux la » faux y mord. » Connoissant l'état de la ville, il apprécioit très-bien la rodomontade du Sénat romain. Aussi demanda-t-il qu'on lui remît tout ce qu'il y avoit dans Rome d'or, d'argent, de meubles de prix et d'esclaves Barbares, soit de naissance, soit d'origine. « Que laissez-vous donc » aux habitans, dirent les députés? » *La vie*, répondit l'orgueilleux vainqueur. Avant leur départ, on convint d'une suspension d'armes, pendant laquelle Rome obtint des conditions moins dures. Elle s'obligea de donner 5000 livres d'or, 30000 d'argent, 4000 tuniques de soie, 3000 pièces d'écarlate, 3000 livres de poivre, et pour otages, les enfans de ses premiers citoyens. Le traité fut approuvé par l'Empereur. L'exécution n'en étoit pas facile; le trésor public se trouvoit épuisé, et les particuliers cachoient leur argent. Les dépouilles des temples et la fonte des statues, fournirent une partie de la rançon stipulée. Le vainqueur accorda des termes pour le reste, et se retira en Toscane. Il prouva sa fidélité aux traités par un acte de justice, qu'on ne remarqueroit pas dans un autre qu'un Barbare. Quelques-uns

de ses soldats enlevèrent un convoi de vivres, qu'on menoit à Rome; il les punit sévèrement et les força de tout rendre, sans attendre les plaintes des Romains.

Si l'administration des affaires de l'Orient n'eût pas été entre des mains inhabiles, cette moitié de l'Empire, qui jouit de la tranquillité pendant les trois dernières années du règne d'Arcadius, eût pu venir au secours de l'autre.

Parmi les événemens physiques de cette intervalle, on rapporte que la Palestine fut infestée d'une nuée si épaisse de sauterelles, que l'air en étoit obscurci. La terre sembloit couverte d'un parvis de mosaïque; toute la verdure fut dévorée. Un vent violent emporta ces insectes dans la Mer morte, et dans la Méditerranée. Poussés ensuite par les flots sur les rivages, ils s'y accumulèrent en si grand tas, que la corruption qu'ils répandirent dans l'air, ajouta le fléau de la peste à celui de la stérilité.

Une des dernières lois d'Arcadius fut l'abrogation de celle qui ordonnoit aux juges de prononcer leurs sentences en latin; cette langue du peuple roi étoit inconnue dans presque tout l'Orient, où, en général, on ne parloit que le grec. Arcadius laissa aux tribunaux la faculté de choisir entre les deux langues. Il eût été plus convenable de préférer celle du pays.

Arcadius mourut à 31 ans, laissant, pour successeur, un fils qui n'en avoit que sept. L'Orient avoit à craindre l'anarchie sous un enfant qui succédoit à un prince, lequel n'étoit jamais sorti lui-même de la foiblesse de l'enfance. Les grands formèrent une espèce d'aristocratie à la tête de laquelle ils placèrent le Préfet du prétoire de l'Orient, Anthémius, dont le courage et l'habileté prévinrent les malheurs qu'on redoutoit, sans pouvoir cependant arrêter les cabales de la cour et l'influence des eunuques, qui abusèrent quelquefois de l'âge du prince au préjudice de l'Etat. Le roi de Perse, Isdegerd, quoique d'humeur guerrière, se déclara, par une générosité peu commune, le protecteur de Théodose, et conclut avec les Romains une paix de 100 ans, qui ne fut jamais troublée tant qu'il vécut. Cette bienveillance d'un prince qui sembloit l'ennemi naturel de l'Empire, donna cours à une fable absurde. On supposa qu'Arcadius avoit confié au monarque persan la tutelle de ses fils. Le roi des Huns, habitans des bords du Danube, Uldès, qui avoit secondé les armes romaines contre Gaïnas et Radagaïse, préférant le pillage au service, vint camper au milieu de

la Thrace avec une nombreuse armée. Le commandant des troupes de la province lui ayant fait des propositions de paix, il exigea, pour se retirer, un tribut tel qu'il lui plairoit de l'imposer, et montrant le soleil, il ajouta que les conquêtes des Huns s'étendroient à tout ce que cet astre éclaire. Mais les Romains gagnèrent, par leurs libéralités, un grand nombre de ses troupes qui passèrent dans leur camp. Uldès effrayé se retira. Comme il traversoit le Danube, on défit son arrière-garde, et des milliers de captifs, tombés au pouvoir des vainqueurs, furent dispersés dans les provinces de l'Asie.

La sûreté de l'Etat se trouvant rétablie, Anthémius s'occupa de la réforme de quelques abus, en y procédant avec sagesse pour éviter les secousses. Il abolit une fête dans laquelle les Juifs insultoient à la religion chrétienne. Théodose, dans la suite, alla plus loin ; il les déclara inhabiles à posséder aucun emploi civil et militaire, leur défendit de faire des prosélytes et d'acquérir des esclaves chrétiens. Ces rigueurs motivées sur leur haine contre le christianisme, n'étoient pas propres à le leur faire aimer, et n'ont jamais produit l'effet qu'on en attendoit. Une émeute, que causa une disette momentanée à Constantinople, donna l'idée au ministre d'établir un fonds perpétuel pour acheter du blé, lorsqu'on seroit

409.

de nouveau menacé d'en manquer, ce qui arrivoit quelquefois par le retard de la flotte d'Alexandrie. La subsistance de Constantinople dépendoit de l'inondation du Nil, vrai pactole de l'Egypte. L'avidité des particuliers nuisoit souvent à l'intérêt général dans cette précieuse contrée. On condamna au feu ceux qui, au mépris des réglemens, détourneroient les eaux sur leurs terres, avant le temps prescrit.

Il s'en falloit bien que l'Occident fût aussi tranquille que l'Orient. La Gaule continuoit d'être désolée par les trois nations coalisées, et la grande Bretagne, par les Pictes et les Ecossois. Constantin ne pouvoit secourir aucune de ces deux provinces, ayant ses troupes en Espagne. La Bretagne, abandonnée de l'Empire, s'en détacha. Honorius, reconnoissant l'impuissance où il étoit de la protéger, lui manda de se défendre elle-même, ce qu'elle fit avec succès. Cet exemple réveilla le désir de la liberté dans les *Armoriques;* ce nom qui, en langue celtique signifie *maritimes*, avoit d'abord été commun à tous les peuples de la Gaule, voisins de l'Océan; il désignoit alors les habitans des côtes entre la Seine et la Loire. Ils chassèrent les Romains, et formèrent une République qui dura peu.

D'un autre côté, l'Espagne étoit déchirée par une guerre civile. Constant, après l'avoir con-

quise, étoit allé rejoindre son père, et avoit laissé dans le pays Géronce, le meilleur des généraux de Constantin. Ce général se souleva, créa un fantôme d'Empereur, appelé Maxime, et gouverna sous son nom. Constant repassa les Pyrénées pour le combattre : les trois peuples barbares, profitant de cette querelle intestine, entrèrent sans résistance dans ce pays qui leur offroit une riche proie ; ils étoient d'intelligence avec Géronce. Tandis que celui-ci occupoit son adversaire dans la partie de la Tarragonoise, nommée depuis Catalogne, les Barbares se répandirent dans le reste de l'Espagne ; et pour tout dire, en un seul mot, y surpassèrent les horreurs qu'ils avoient commises dans la Gaule. La peste et la famine mirent le comble à la désolation. Les Espagnols furent réduits à se manger les uns les autres. Les bêtes féroces, à force de se repaître de cadavres, s'accoutumèrent tellement à la chair humaine, que, négligeant toute autre nourriture, elles se jetoient indifféremment sur les vivans et les morts. Des mères dévorèrent les nourrissons qu'elles allaitoient : une d'elles rôtit et mangea ses quatre enfans ; exemple unique dans les fastes du monde. Le massacre des premiers excita autant de compassion que d'horreur ; on crut qu'elle les sacrifioit à la conservation des autres ; mais quand on la

vit égorger le seul qui lui restoit, le peuple l'assomma. Constant, après plusieurs défaites, se retira dans la Gaule; les Barbares partagèrent l'Espagne dont ils avoient fait un désert : ils laissèrent cependant à Géronce, qui avoit favorisé leur conquête, la contrée en-deçà de l'Ebre, (la nouvelle Castille depuis Tolède, et les royaumes d'Arragon et de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte). Les peuples des Asturies se maintinrent en liberté. Dès que les Barbares se virent paisibles possesseurs de l'Espagne, ils s'humanisèrent, quittèrent l'épée pour saisir la charrue, et traitèrent les habitans avec douceur ; loin de contraindre ceux qui vouloient se retirer, ils facilitoient leur retraite. Ils se montrèrent toujours fidèles à leur parole. Leur réputation d'équité ramena la plupart de ceux que la terreur avoit écartés ; et, dès l'année qui suivit l'invasion, les campagnes reprirent une face riante sous des vainqueurs qui s'étoient comportés d'abord comme d'atroces dévastateurs. Ils ont tous été confondus sous le nom de Vandales; quelquefois même ce nom a été donné aux Sarrasins; celui d'Andalousie est resté à l'ancienne Bétique, qui fut l'habitation particulière des Vandales.

Honorius naguère souverain de tout l'Occident, voyoit successivement échapper de ses mains les plus belles provinces de son Empire; il ne possédoit

doit pas même celle où il résidoit. Alaric toujours campé en Toscane, réclamoit avec vivacité l'exécution du traité qui avoit sauvé la ville de Rome. Le sénat supplia l'Empereur d'en accomplir les clauses, ou de pourvoir à la sûreté de la capitale. Les courtisans, toujours favorables, sans le savoir, aux destructeurs des Empires, osèrent conseiller au prince de manquer à ses promesses. Il fit venir six mille soldats de Dalmatie pour protéger Rome : c'étoit l'élite de ses troupes. L'officier qui les conduisoit, crut follement que ce seroit lâcheté d'éviter la rencontre de l'ennemi, quoiqu'infiniment supérieur en nombre. Alaric les enveloppa et les tailla en pièces. Les Romains, à leur tour, battirent Ataulfe, frère du roi des Visigoths, qui lui menoit un renfort de Pannonie. Ils l'attaquèrent près de Pise, lui tuèrent onze cents hommes et n'en perdirent que dix-sept. Mais le résultat de cette action ne fut pas défavorable aux vaincus, puisqu'ils purent opérer leur jonction avec Alaric.

Olympius peu touché du danger de l'Empire, ne songeoit qu'à se maintenir en écrasant ceux qui lui étoient suspects pour avoir été attachés à Stilicon : mais il est presque impossible de conserver le pouvoir dans des temps critiques, sans un talent supérieur. Les eunuques du palais ruinèrent aisément Olympius en lui attribuant tous

les malheurs de l'Etat. Quelque temps après il fut rétabli, puis banni une seconde fois de la cour, et, après avoir eu les oreilles coupées, assommé à coups de bâton. Son désastre n empêcha pas Jovius d'ambitionner sa place. C'étoit un brouillon hardi et perfide qui, sans égard à la situation misérable de l'Empire, et aux suites qui pouvoient résulter d'un mécontentement général, ordonna de faire une recherche sévère de tout ce qui étoit dû au fisc. Le nouveau ministre, créature de Stilicon, voulant le venger, sans se découvrir, fit soulever les gardes par un de ses agens. Honorius effrayé, leur envoya son ministre qui, après les avoir réprimandés pour cacher son intrigue, leur demande ce qu'ils désirent. Ils exigent qu'on leur livre deux généraux et deux des eunuques favoris. Honorius condamne les premiers au bannissement; on les embarque, et dès qu'ils sont sur mer, un ordre secret de Jovius les livre à la mort; on laissa la vie aux eunuques.

Pendant ces misérables intrigues, Rome étoit déjà bloquée par Alaric. Le sénat députa de nouveau à l'Empereur pour lui représenter la nécessité de satisfaire le roi des Visigoths. Celui-ci, maître de tous les chemins, fit escorter les députés jusqu'à Ravenne. L'Empereur se rendit à leurs remontrances. Jovius et Alaric, qui se connoissoient, se transportèrent à Rimini pour traiter.

Ce dernier renchérit de beaucoup sur les premières conditions qu'il avoit accordées; le ministre de l'Empereur lui transmit ses demandes, et conseilla de revêtir Alaric de la charge de général des troupes de l'Empire, bien assuré, disoit-il, que cet honneur l'engageroit à se relâcher sur ses prétentions. Honorius repoussa cette proposition avec force. Jovius reçut la réponse dans la tente d'Alaric, et par une insigne étourderie la lut tout haut. Alaric n'avoit pas demandé ce commandement; mais il regarda le refus comme un affront et rompit les conférences. Jovius couvert de confusion, craignant d'être soupçonné d'intelligence avec l'ennemi, jura sur la vie de l'Empereur (1), qu'il ne consentiroit jamais à aucun accommodement avec les Goths, et engagea tous les officiers et l'Empereur lui-même à se lier par un semblable serment. Le premier mouvement de la colère d'Alaric ayant fait place à la réflexion, il offrit des conditions plus modérées. On les jugea telles, même à Ravenne; mais on fut retenu par le serment qu'on avoit prêté. Si l'on avoit juré, dit-on, par le nom de Dieu, on eût pu espérer de sa miséricorde le pardon d'un parjure; mais après avoir juré par la vie du prince,

(1) Usage ancien de l'Egypte et de la Scythie, adopté par l'adulation, à la cour des Césars.

on ne pouvoit violer cet engagement sans compromettre ses jours. Cette extravagante superstition fit rejeter les propositions d'Alaric. Ce prince alla camper aux portes de Rome, et avec une partie de son armée attaqua Porto, à l'embouchure du Tibre; c'étoit le dépôt de toutes les subsistances de Rome; cette place aujourd'hui ruinée, étoit forte alors. Alaric s'en étant emparé, fit savoir aux Romains que s'ils différoient de se rendre, il alloit livrer leurs magasins au pillage. Le sénat consentit à se soumettre. Le roi Visigoth, pour détacher Rome de l'obéissance d'Honorius, donna le nom d'Empereur au préfet de la ville, Attale, qui ne pouvoit lui faire ombrage. Né dans l'Ionie, cet homme avoit été porté aux premières places par les troubles de l'Etat, comme on voit dans une tempête la vase monter à la surface de la mer. Ce roi de théâtre, dans un discours rempli de vanité, qu'il prononça devant le sénat, promit aux Romains la conquête de l'Univers. Il se fit représenter sur ses monnoies, couronné des mains de la victoire. Alaric voulant enlever l'Afrique à Honorius, proposoit d'y envoyer un de ses meilleurs officiers, avec de bonnes troupes. Le présomptueux Attale, pour paroître gouverner en effet, eut la hardiesse de contredire son protecteur. Il fit passer en Afrique un de ses courtisans, aussi peu guerrier que lui-même, avec des troupes

qui ne valoient pas mieux; général et soldats, tout fut tué. Pendant cette expédition, Alaric conduisit son captif couronné aux portes de Ravenne. Honorius se voyant assiégé, offrit de partager avec Attale l'Empire d'Occident. Ce nouveau souverain lui répondit fièrement qu'il ne vouloit point de partage, et qu'il lui permettroit seulement de passer sa vie dans quelque île éloignée avec un traitement honorable, s'il avoit la sagesse de renoncer à la pourpre. Le perfide Jovius, croyant la fortune de son maître désespérée, passa au service d'Attale. Honorius donna sa place à son chambellan; un de ses officiers assomma peu après celui-ci à coups de bâton, sous les yeux même du prince, qui n'eut pas assez d'autorité pour s'opposer à cette violence. Qu'étoit-ce donc qu'un tel Empereur? Incapable d'aucune résolution généreuse, il se tenoit prêt à s'embarquer dans le port de Ravenne pour se retirer à la cour de son neveu en Orient, lorsqu'il en reçut un renfort de quatre mille vétérans qui lui rendit un peu de courage. Le siége traînant en longueur, Alaric avec une partie de ses troupes, alla faire reconnoître Attale par toute l'Emilie (à l'exception de Bologne qui lui résista) et par la Ligurie. On apprit alors le mauvais succès de l'expédition d'Afrique. Jovius conseilloit d'y envoyer un corps considérable de Goths. Attale protesta qu'il ne

confieroit pas une conquête de cette importance à des Barbares, et fit partir pour l'Afrique une armée romaine aussi foible que la première. Cette conduite insensée fit repentir Jovius de sa trahison. Il retourna vers son maître légitime. Alaric, d'un autre côté, voyant qu'Attale, loin d'être dans ses mains un docile instrument, n'étoit qu'un obstacle à ses vues, commença de s'en dégouter, laissa Ravenne libre, et de Rimini, où il se retira, renoua une négociation avec l'Empereur.

Depuis la tentative faite sur l'Afrique, son commandant avoit arrêté les convois qu'elle avoit coutume d'envoyer à Rome, en sorte que la famine affligea de nouveau cette ville, et y fut si affreuse, que le peuple désespéré, s'écria dans les jeux du cirque, qu'une telle détresse n'interrompoit pas : « Qu'on mette en vente de la chair » humaine, et qu'on en taxe le prix. » Attale quitta le camp d'Alaric, et vint à Rome pour tâcher de remédier à ses maux. Le sénat n'y voyoit d'autre moyen que la conquête de l'Afrique, et proposa de nouveau d'y envoyer des Goths. Attale persista dans son avis. Alaric irrité de cette obstination, injurieuse pour son armée, fait revenir à Rimini le fantôme d'Empereur qu'il a créé, et à la vue de tout le peuple lui enlève le diadême, la pourpre, et renvoie ces ornemens à Honorius. Tout sembloit dès ce moment s'acheminer à la

410.

paix. Le roi des Visigoths se rapprocha de Ravenne. Les conférences étoient rouvertes entre le prince et les commissaires d'Honorius, devenu moins scrupuleux sur son serment, lorsqu'un malheureux incident vint détruire tout espoir de conciliation. L'impétueux Sarus, ce capitaine Goth, qui avoit contribué à la mort de Stilicon, étoit entré au service de l'Empereur avec trois cents hommes qu'il commandoit; ennemi particulier d'Alaric, et la paix d'ailleurs ne convenant point à ses intérêts, il sortit de Ravenne à la tête de sa petite troupe, vint fondre sur un quartier du camp ennemi, et tailla en pièces un grand nombre de Goths. Alaric furieux marche aussitôt sur Rome. Il rendit le titre d'Empereur à Attale, et le lui ôta encore, quand il vit que les Romains n'étoient pas dupes de cet artifice, et refusoient d'ouvrir leurs portes. Les circonstances du siége sont ignorées; on sait seulement qu'il fut assez long, et l'on convient en général que les esclaves, attachés par la naissance ou l'intérêt aux Barbares, leur ouvrirent les portes de la ville au milieu de la nuit. Alaric permit le pillage, qu'il n'étoit pas probablement en son pouvoir d'empêcher; mais naturellement enclin à la douceur, il ordonna d'épargner le sang des hommes et l'honneur des femmes, défendit de brûler les édifices consacrés au culte, et désigna

deux vastes églises comme des asiles inviolables. Ces ordres ne purent contenir des vainqueurs farouches; non contens des richesses qu'ils trouvoient sous leurs mains, ils employoient les tortures pour découvrir celles qu'ils supposoient recélées; la pudeur ne fut épargnée que dans les églises; le sang ruissela dans les maisons et dans les rues; la flamme fit de grands ravages. Au milieu de ces horreurs, les Barbares respectèrent un dépôt de vases précieux qui appartenoient au culte, et les portèrent religieusement et en ordre de bataille dans l'église de Saint-Pierre. Plusieurs femmes se distinguèrent par des traits de courage, et quelques vainqueurs par des actes de générosité. Une dame d'une grande beauté avoit enflammé les désirs d'un jeune Barbare. Irrité de sa résistance, il tira son sabre et lui fit au cou une légère blessure. Cette femme courageuse vit couler son sang et n'en fut pas moins inflexible. Le ravisseur touché enfin de respect et d'admiration, la conduisit à l'église, et donna six pièces d'or aux gardes, en leur recommandant de veiller à ce qu'elle ne reçût aucune insulte, et de ne la remettre qu'à son mari.

Ce fut ainsi que Rome, 1163 ans après sa fondation, perdit ce lustre qui en faisoit la capitale de l'univers. Alaric ne la détruisit pas; elle conserva son enceinte qui étoit de vingt et un

milles; mais il s'y trouva bien des ruines. Cependant on assure que les désastres de Rome en cette conjoncture, n'égalèrent point ceux qu'elle avoit soufferts au temps de ses guerres civiles, ou dans l'incendie de Néron, ni même, ajoute-t-on les ravages que lui firent éprouver les Gaulois dans son enfance ; on ne peut guère toutefois établir de parallèle entre le sac d'Alaric et celui des Gaulois, où tout est incertain et peut-être fabuleux.

Rome ne tarda pas à se repeupler ; on y vit rentrer quatorze mille personnes en un seul jour ; mais la majesté de la capitale de l'Occident fut à jamais flétrie, et elle devint dans la suite le jouet et la proie des Barbares. Les payens accusèrent le christianisme de ses malheurs; ils y virent une punition de la guerre faite à leurs divinités. Saint Augustin dans sa Cité de Dieu, son disciple Orose dans son Histoire universelle, Salvien et après eux l'illustre Bossuet se sont attachés à prouver, que ce sont les crimes de l'idolâtrie qui ont provoqué le courroux du ciel et la perte de Rome ; mais quand des causes naturelles se présentent en foule, il est inutile d'en chercher d'un autre ordre. Rome appartenant à un prince sans génie, sans courage, et qui d'ailleurs ne faisoit rien pour sa défense, Rome, où il ne se trouvoit plus personne qui méritât ce nom de Romain jadis si

vénéré, devoit tomber sous les coups d'un guerrier habile, actif et intrépide.

Les malheurs de l'Italie causèrent une nombreuse émigration. L'Orient, l'Egypte, l'Afrique se peuplèrent de fugitifs. Tous les rivages de la Méditerranée se virent couverts des débris de ce grand naufrage : ceux qui se retirèrent en Afrique y trouvèrent une domination plus insupportable que n'eût été celle des Goths. Le comte Héraclien, qui en avoit le commandement, profita de l'infortune des réfugiés pour assouvir son avarice et son incontinence. Il ravissoit à leurs mères des filles de la première distinction, pour les vendre à des marchands Syriens, les plus avides de tous les hommes; d'autres femmes ne sauvoient leur honneur qu'en lui abandonnant tous leurs biens. Il est vrai qu'on ne sauroit dire si ce commandant étoit plus odieux que la plupart de ces fugitifs n'étoient méprisables, et que leur conduite avoit éteint presque tout sentiment de compassion pour des maux qu'eux-mêmes ne paroissoient pas sentir. Le premier soin de ceux qui arrivèrent à Carthage fut de courir au théâtre ; et prenant parti dans les factions des spectateurs, ils remplirent la ville de désordres.

Alaric, à ce qu'il paroît, ne vouloit que piller l'Italie et la Sicile, pour aller ensuite s'établir dans la vaste contrée de l'Afrique, dont une seule

victoire l'eût rendu possesseur. Il ne resta que six jours à Rome, et rassura Honorius qui trembloit dans Ravenne, en prenant le chemin de Nole qu'il saccagea; il pilla également et brûla la ville de Rhégium. Puis ayant fait construire à la hâte des bâtimens de transport, il alloit passer en Sicile; mais à peine la première division de ses troupes eut levé l'ancre, qu'il s'éleva une tempête qui submergea une partie de la flotte sous ses yeux. Désolé de cette perte, il vint à Cosence délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Une maladie de peu de jours le mit au tombeau. L'usage des Goths étant de cacher avec soin la sépulture de leurs grands-hommes, ils détournèrent une petite rivière, le Busentin, qui baigne les murs de Cosence, et creusèrent dans son lit une fosse où ils déposèrent le corps de leur roi avec quantité de richesses; leur cours naturel fut ensuite rendu aux eaux, et pour que le lieu où reposoient les restes de ce prince fût à jamais un secret, on massacra tous les prisonniers qui avoient été employés à ce travail.

411.

Honorius, témoin passif de la dévastation de l'Italie, sembloit étranger aux affaires de son Empire. Cependant la division qui s'établit entre deux usurpateurs va lui donner occasion de reparoître un moment sur la scène. Géronce alla chercher Constantin dans la Gaule, d'où il espéroit le

chasser comme il avoit expulsé son fils Constant de l'Espagne. Il surprit ce dernier à Vienne, lui fit couper la tête, et vint assiéger le père dans Arles. Honorius jugea ce moment favorable pour recouvrer la Gaule. Depuis qu'il étoit sur le trône, les armées n'avoient été commandées que par des étrangers, communément sans affection pour l'état qui les emploie. Cette fois il choisit un général de la nation, Constance né en Illyrie, qui s'étoit avancé dans les emplois militaires sous Théodose Ier.; mais il ne tint pas à Honorius qu'il ne rendit ses talens inutiles; car il lui donna un collègue; et pour comble d'imprudence ce fut un officier Goth (nommé Alphilas): heureusement celui-ci reconnoissant la capacité supérieure de Constance, et s'élevant au-dessus de la jalousie du commandement, quoique appelé à partager la première place, se réduisit de lui-même à la seconde. Dès que Constance parut devant Arles, la plupart des soldats de Géronce vinrent, entraînés par la proclamation du légitime Empereur, se ranger sous ses étendards. Géronce abandonné s'enfuit vers les frontières d'Espagne. Ses perfides soldats attaquèrent sa maison au milieu de la nuit; sans autre secours que celui de quelques fidèles domestiques, il se défendit avec tant d'intrépidité que plus de trois cents des assaillans perdirent la vie. Au point du jour,

les traits étant épuisés, ses esclaves trouvèrent le moyen de s'échapper, et Géronce eût pu les suivre, s'il n'avoit été retenu par l'amour conjugal. Un esclave, Alain de nation, voulut partager son sort. Les soldats ayant mis le feu à la maison, ce brave homme obtint de son maître qu'il lui abattît la tête. La femme de Géronce le supplia de la délivrer d'une vie ignominieuse, et s'élança sur son épée, s'aidant de la main de son mari, pour se la plonger toute entière. Géronce à son tour s'en perça trois fois, et finit par s'enfoncer un poignard dans le cœur. On méprisa assez Maxime pour lui laisser la vie: il avoit depuis cette époque passé onze ans dans la misère et l'obscurité, lorsque voyant la discorde allumée entre deux des nations conquérantes, il osa reprendre la pourpre; il débuta par quelques succès, fut bientôt pris, donné en spectacle dans le cirque de Ravenne, chargé de fers et mis à mort.

Après la fuite de Géronce, Constantin se défendit dans Arles; une armée de Francs et d'Almands qu'il avoit appelée à son secours fut défaite par les généraux d'Honorius. Celui qui la commandoit se réfugia chez un ami perfide, qui lui coupa la tête et l'apporta aux pieds de Constance, lequel dans cette occasion montra la magnanimité d'un ancien Romain. Il chassa ignominieusement le traître,

et reconnut aussi publiquement la part qu'Ulphilas avoit eue à la victoire. Peu après Arles se rendit. Avant qu'on en ouvrît les portes, Constantin ayant quitté la pourpre, se réfugia dans une église et se fit ordonner prêtre, croyant par là se conserver la vie: on la lui promit effectivement au nom de l'Empereur; mais Honorius ne crut pas devoir tenir le serment fait pour lui, et le condamna à mort avec le fils qui lui restoit. Leurs têtes furent envoyées à Carthage, la ville, après Rome, la plus importante de l'Occident. Les Empereurs en usoient ainsi pour prévenir par ces marques sanglantes de leurs victoires sur les rebelles, les soulèvemens qu'ils pouvoient craindre dans un pays éloigné de leur résidence, et toujours agité par les donatistes.

Ces violens sectaires y commirent tant d'excès, que l'Empereur publia contr'eux de nouveaux édits, par lesquels il proscrivit toutes les sectes séparées de l'église catholique, et déclara coupables de crime capital, quiconque altéreroit la foi. Les évêques orthodoxes demandèrent des conférences avec leurs adversaires, dans l'espoir de les ramener à l'unité. Comme la question controversée rouloit, non sur la doctrine, mais sur des faits, l'Empereur envoya le comte Marcellin à Carthage pour présider à la discussion, et prononcer un jugement définitif. Marcellin,

ayant entendu les deux partis, déclara les donatistes auteurs du schisme, et les soumit aux peines portées contre les schismatiques. Cette condamnation fut, pour les circoncellions, un nouveau signal de massacre. Deux ans après les donatistes furent déclarés infâmes, incapables de tester, et de contracter; plusieurs se tuèrent de désespoir. La conférence de Carthage porta un coup mortel aux donatistes, quoique leur schisme se soit traîné obscurément jusqu'au septième siècle; et l'Etat du moins fut à-peu-près délivré de cette épidémie.

Mais le mépris où étoit tombé le gouvernement, faisoit succéder dans l'Occident les révoltes aux révoltes. Jovin, illustre Gaulois, prit la pourpre à Mayence, et fixa son séjour à Trèves. A peine en fut-il revêtu, qu'il ne songea qu'à se livrer à la débauche. Ayant fait violence à la femme d'un sénateur, il osa s'en vanter au mari, qui attira les Francs à Trèves, dont sa faction leur fit ouvrir les portes. La ville fut saccagée, et le coupable auteur de son désastre, Jovin, se sauva.

JOVIN.

Un nouveau prétendant arriva dans la Gaule: c'étoit Ataulfe, le digne successeur d'Alaric, prince généreux, aimable, spirituel, aimant la paix quoiqu'il ne craignît pas la guerre. Après la mort d'Alaric, il conçut l'idée de substituer

412.

sa nation à celle des Romains dans les deux Empires; de plus mûres réflexions lui firent sentir que les Goths étoient encore trop barbares pour se plier au joug des lois, qui seules peuvent maintenir un Etat, et qu'il les perdroit en soumettant les autres à leur domination. En conséquence il changea de plan : l'amour contribua peut-être à ce changement. Alaric, au nombre de ses captives, avoit amené Placidie, sœur d'Honorius, pour laquelle il avoit eu tous les égards dûs à sa naissance. Ataulfe l'aima, et voulant gagner son cœur, ménagea son frère, et borna ses vœux à posséder la princesse et un établissement dans l'Empire. Il entama quelques négociations à ce sujet avec Honorius; comme elles traînoient en longueur, et qu'il en étoit sans doute mécontent, il passa dans la Gaule, menant avec lui Attale, qui d'Empereur étoit devenu courtisan du roi des Visigoths. Ce prince offrit son appui à Jovin, et demanda de partager avec lui la Gaule. Jovin n'étoit pas assez fort pour refuser sans détour une alliance et un partage qui lui déplaisoient également. Il fit une réponse équivoque; première cause de réfroidissement entr'eux : bientôt il en survint une autre. Sarus, mécontent d'Honorius, venoit en Gaule au service de Jovin. Ataulfe, son ennemi personnel, averti de son approche, va au-devant de lui et l'enveloppe

l'enveloppe avec un corps de dix mille Goths. Sarus et une vingtaine d'amis intrépides qui l'accompagnoient, vendirent chèrement leur vie. Enfin Jovin ayant, malgré l'opposition d'Ataulfe, donné le titre d'Auguste à son frère Sébastien, la querelle éclata. Ataulfe offrit à Honorius de lui envoyer la tête des deux frères, s'il vouloit lui fournir seulement une certaine quantité de blé dont il avoit besoin. Le marché fut accepté et promptement exécuté.

415.

A peine la rébellion de Jovin fut étouffée, qu'il fallut combattre celle du comte d'Afrique. Il avoit défendu cette province contre les entreprises d'Attale; mais il paroît que c'étoit pour lui-même qu'il avoit entendu la conserver; car il prit le titre d'Empereur, et rassemblant toutes les forces maritimes qu'il put trouver sur les côtes africaines, vint fondre sur l'Italie. Les généraux de l'Empereur le battirent et le mirent en fuite. Il revint à Carthage avec un seul vaisseau: on s'y déclara contre lui, et il eut la tête tranchée dans un ancien temple. Les Donatistes se vengèrent de Marcellin en cette occasion; ils l'accusèrent d'avoir trempé dans la conjuration d'Héraclien, et le firent condamner à mort.

Le bonheur d'Honorius le débarrassa encore à peu de frais d'un ennemi plus redoutable que le comte d'Afrique. Ataulfe, dans le projet qu'il

avoit d'épouser Placidie, trouva un rival en la personne de Constance, qui lui fit redemander la princesse par l'Empereur; il refusa de la rendre, et sous prétexte qu'on ne lui avoit pas envoyé le blé promis avant la mort de Jovin, s'empara de Toulouse et de Narbonne. Il fut reçu dans Bordeaux comme ami de l'Empire; mais Marseille lui ferma ses portes. La main de Placidie le consola de ce mauvais succès. Elle avoit long-temps répugné à la donner à un roi barbare. Elle céda enfin à la passion d'Ataulfe, qui, au surplus n'avoit (on en peut dire autant d'Alaric) rien de barbare que le nom. Les noces furent célébrées à Narbonne. (D'autres disent qu'elles l'avoient été en Italie.) Cinquante jeunes garçons de la plus belle figure, vêtus de robes de soie, portoient un bassin dans chaque main, l'un rempli de monnoies d'or, l'autre de diamans, qu'ils déposèrent aux pieds de la princesse. En lisant les détails de la fête dans l'histoire, on croit lire un conte arabe; cependant cette magnificence n'est rien moins que fabuleuse. Ces dépouilles inappréciables étoient celles de l'Occident, de l'Italie et de Rome, où, avant la conquête d'Alaric, il y avoit des fortunes de 4,000,000 de revenus, et où celles du second ordre passoient 1,000,000. Attale, toujours le jouet du sort et des Goths, conduisoit dans cette cérémonie le

414.

chœur des musiciens. Les époux fixèrent leur résidence à Héraclée, aujourd'hui Saint-Gilles, entre Nismes et Arles. Ataulfe continuoit de demander la paix. Constance traversoit tous les efforts qu'il faisoit pour l'obtenir. Le roi Goth essaya d'intimider la cour de Ravenne en faisant reprendre la pourpre au directeur de sa musique, Attale; mais cette comédie usée n'eut aucun succès. Constance avoit redonné quelque vigueur au conseil de l'Empire d'Occident; il vint à Arles pour chasser Ataulfe de la Gaule. Les inclinations pacifiques de ce prince et les sollicitations de Placidie le décidèrent à recevoir un établissement dans l'Espagne en deçà de l'Ebre, et même avec la condition de n'avoir ni vaisseaux, ni commerce avec l'étranger. En exécution de ce traité les Goths évacuèrent la Gaule. Ils obéirent à regret à l'ordre qu'ils en reçurent de leur roi; et ceux qui étoient à Bordeaux n'en sortirent qu'après l'avoir pillé.

L'Occident ne devoit qu'à la fortune les intervalles de repos dont il jouissoit. L'Orient étoit redevable du sien à la sagesse d'Anthémius; aussi fournit-il peu d'événemens à l'histoire dans les premières années du jeune Théodose, heureux effet, et preuve presque certaine d'un bon gouvernement. Cependant comme son influence s'affoiblit quelquefois à proportion de l'éloignement

du centre, la pentapole cyrénaïque ne partagea pas la félicité du reste de l'Empire oriental. Un détestable commandant qui en étoit originaire lui fut donné par le crédit des eunuques. C'étoit Andronic (fils d'un pêcheur) avide et cruel à-la-fois: il eut pour conseil un geolier nommé Thoas, devenu percepteur des impôts. Ce Thoas fit un voyage à Constantinople; et à son retour, voulant perdre deux honnêtes habitans de Cyrène, il dit qu'Anthémius, alors malade, avoit été averti par un songe que sa guérison étoit attachée à leur mort. Andronic fut si peu dupe de ce grossier artifice, qu'il fit long-temps souffrir les deux victimes avant de les délivrer de la vie. Cet homme, sans courage et sans aucun talent militaire, laissoit la province en proie aux incursions des Austuriens. Les soldats désertoient, et elle restoit sans défense. Le mépris des Austuriens pour les Romains en vint au point que leurs femmes mêmes ne craignirent pas de s'armer et de piller avec leurs maris. Synèse, cet évêque de Ptolémaïde, que nous avons déjà fait connoître, tâchoit de défendre le pays et contre son commandant, et contre les Barbares. Il faisoit contre ceux-ci les fonctions de général, et réclama contre l'autre, auprès d'Anthémius, l'exécution de la loi qui excluoit du commandement des provinces ceux qui les habitoient ou y avoient

pris naissance. Le prélat lança même contre lui une excommunication dans les termes et les formes les plus terribles. C'est ici le premier exemple que nous rencontrons de l'usage de cette arme spirituelle contre la puissance administrative; malgré les eunuques, protecteurs en quelque sorte nés des officiers prévaricateurs, la cour ouvrait les yeux sur la conduite d'Andronic. On le destitua. Une commission fut chargée de lui faire son procès. Synèse le sauva de la condamnation qu'il méritoit, et lui dit que « le caractère de » l'Eglise étoit d'abaisser les superbes, et de re- » lever ceux qui sont abattus. »

Le successeur d'Andronic, aussi peu brave que lui, ne sut que se cacher à l'approche des Austuriens. Synèse se chargea encore de la défense de la province. N'ayant rien à se promettre des troupes réglées, qui étoient un corps de Marcomans auxiliaires, énervés par la chaleur du climat, il se mit à la tête des habitans, et se justifia, par la nécessité, du reproche qu'on lui en fit. Un commandant, plus capable que les deux précédens, fit respirer la Pentapole, et quarante hommes braves et disciplinés suffirent pour la délivrer des Austuriens qui n'étoient que des brigands. Les intrigues de la cour firent nommer, au bout d'un an, un vieillard infirme pour remplacer le libérateur de la province; elle fut de nouveau dé-

vastée : une poignée d'Isauriens ne trouvant aucune résistance, allèrent porter la terreur jusque dans Alexandrie. Enfin l'Empire fut délivré de ce fléau scandaleux par un nouveau commandant de la cyrénaïque, lequel, pour prix d'une victoire décisive, auroit peut-être succombé à une accusation intentée contre lui, sans les bons offices de Synèse, qui le défendit avec vivacité. Les frontières de quelques autres provinces éloignées eurent aussi beaucoup à souffrir des excursions des Sarrasins. Anthémius, qui n'avoit pas tout-à-fait l'autorité d'un régent, ne pouvoit pas empêcher tous les désordres. On ne doit donc pas en faire retomber sur lui le blâme, et il mérite des éloges pour avoir effectué tout le bien qui étoit en sa puissance. Il fortifia les villes d'Illyrie, et environna Constantinople d'un mur plus épais et plus élevé. Les biens des hérétiques, qui ne laissoient point d'héritiers naturels, étoient dévolus au fisc ; il défendit aux catholiques de profiter de ces confiscations, même en vertu d'une donation du prince, qui, en ce cas, seroit réputée subreptice. L'avidité d'un évêque syrien qui multiplioit les accusations d'hérésie, pour dépouiller les hérétiques, donna lieu à cette loi.

Tout-à-coup le sage et vertueux ministre disparoît de la scène et fait place à Pulchérie, sœur de Théodose, âgée seulement de deux ans plus

que l'Empereur, et déclarée auguste. Elle offrit à l'univers un phénomène qu'il n'avoit pas encore vu, et qui ne s'est pas reproduit; une princesse de quinze ans, gouvernant un vaste Empire avec la maturité de l'expérience la plus consommée: elle avoit le coup-d'œil juste, pénétrant, et l'exécution rapide. Elle fit vœu de virginité, détermina ses deux sœurs à suivre son exemple, et leur engagement fut inscrit sur une table d'or enrichie de diamans, dont les princesses firent publiquement l'offrande dans la cathédrale de Constantinople. Le palais devint un monastère, sans que les exercices pieux nuisissent cependant à l'expédition des affaires. Pulchérie commença par écarter de son frère l'eunuque Antiochus, qui avoit été jusque-là son précepteur, et ne s'étoit occupé que d'intrigues et du soin de sa fortune; elle se chargea elle-même d'élever le jeune prince, se faisant seconder par des maîtres instruits et vertueux. Mais soit que son éducation ne fût pas assez mâle, soit que la trempe de son esprit fût trop molle, il n'acquit que des vertus épiscopales ou monacales, et presque aucune des qualités qui constituent un grand monarque. Il savoit par cœur les livres saints; théologien studieux, il aimait la controverse. Dès le point du jour il chantoit l'office avec ses sœurs: le respect qu'il avoit pour le clergé, alloit jusqu'à la supers-

tition et la pusillanimité. Un moine, irrité de ce qu'il lui refusoit une grâce, lui dit en se retirant qu'il l'excommunioit. L'Empereur consterné refusa de manger jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée; il pria un évêque de lui obtenir cette faveur. Le prélat l'engagea vainement à mépriser l'anathème; Théodose ne prit de nourriture qu'après avoir reçu l'absolution du moine insolent qui l'avoit lancée. Ce prince aimoit les lettres et s'y connoissoit. Il possédoit quelques talens secondaires mieux qu'il ne convient à un souverain. Il étoit doux, humain, sans vices et sans passions; mais il n'eut, ni assez de vigueur pour gouverner lui-même, ni assez de discernement pour bien choisir ceux qui exerçoient son autorité; craignant la guerre, il achetoit la paix; accessible à la flatterie, il échappa souvent à sa sœur, se laissa maîtriser par les eunuques, et signoit sans lire tout ce qu'ils lui présentoient. Pulchérie le lui reprocha; il nia le fait. Pour l'en convaincre, elle lui présenta quelque temps après un écrit qu'il signa comme à l'ordinaire, sans examen. C'étoit un acte par lequel il livroit sa femme en esclavage. Pulchérie l'en fit rougir; mais il ne se corrigea point. On ne peut dire si ce sont ses eunuques qui étoient venus à bout d'éloigner son incorruptible ministre, ou s'il se retira volontairement pour vivre dans l'obscurité

dont il ne sortit plus. Avant de quitter son glorieux ministère, il avoit fait remise de tout ce qui étoit dû au fisc depuis quarante ans. Théodose en fit postérieurement une semblable pour vingt années.

Le bonheur, dont la nation jouissoit depuis quelque temps, pensa être troublé par le zèle imprudent d'un évêque. L'exercice de la religion chrétienne étoit permis en Perse. Abdas, qui occupoit le siége de Suses, brûla en cette ville un des temples où le feu étoit adoré. Le roi fit mourir l'imprudent prélat, et détruire toutes les églises dans ses états. Il s'adoucit bientôt à la sollicitation de Théodose, et fit cesser la persécution; mais la tolérance du christianisme ne se rétablit qu'imparfaitement. La pieuse Pulchérie n'en voulut accorder aucune au paganisme sous la domination de son frère: ses sectateurs furent exclus de toute charge. Dans la suite, on prononça la peine de l'exil et de la confiscation contre quiconque offriroit des sacrifices. Les temples furent détruits ou convertis en églises, et ceux qui voudroient s'y opposer, condamnés à mort.

415.

Les payens, peu nombreux en Orient, y furent accablés sans danger; mais la secte juive étoit plus puissante, sur-tout à Alexandrie. Les spectacles étoient une occasion toujours nouvelle

de dissentions dans cette ville turbulente. On se passionnoit pour ou contre un acteur ; et de là naissoient des scènes sanglantes. Un danseur devint un sujet de discorde entre les juifs et les chrétiens, déjà divisés par des haines religieuses. Oreste, préfet d'Egypte, calma d'abord cette querelle ; mais il étoit brouillé avec S. Cyrille, évêque d'Alexandrie, qu'il accusoit d'empiéter sur ses droits, et les juifs fomentoient ses mécontentemens. Ils aperçurent un jour au théâtre, où se publioient les lois, un homme connu par son attachement à l'évêque, et crièrent qu'il étoit venu pour y exciter du trouble et fronder un édit que faisoit promulguer le préfet. Oreste le fait arrêter et, sur le théâtre même, on lui donne la torture. S. Cyrille, informé de cette violence, menace les juifs de châtimens rigoureux : ceux-ci, dès la nuit suivante, répandent le faux bruit de l'incendie d'une église. Les chrétiens accourent, et les juifs, bien armés, en font un grand massacre. S. Cyrille, dont le zèle approchoit trop du caractère violent de Théophile, son oncle et son prédécesseur, marche à la tête d'une nombreuse multitude aux synagogues des juifs : plusieurs de ceux-ci sont tués, les autres s'enfuient ; leurs biens sont pillés. Les moines du désert de Nitrie, qui, du temps de Théophile, avoient souvent quitté leurs montagnes pour lui

tenir lieu de soldats, viennent, au nombre de 500, prêter main forte à son successeur. Un d'eux blesse d'un coup de pierre le préfet à la tête. Le peuple indigné traîne ce séditieux au tribunal d'Oreste qui lui fait subir une torture si rigoureuse qu'il expire dans le supplice. S. Cyrille fait enlever son corps, pour l'exposer dans une église, prononce son éloge, et lui donne fort mal-à-propos le titre de martyr. Le peuple volage, ému par cette mort et probablement par ce panégyrique, revient au parti de Cyrille, et se souille de sang froid d'un meurtre odieux. Hypatie, payenne, plus savante encore que son père Théon, donnoit publiquement des leçons de philosophie, et avoit pris le manteau de philosophe. Malgré sa grande beauté, la pûreté de ses mœurs n'étoit pas même attaquée par la médisance. On la soupçonna de desservir Cyrille auprès des magistrats. Une fanatique populace, que ce soupçon rend furieuse, s'attroupe, ayant un clerc à sa tête, l'arrache de son char, la traîne dans une église, la dépouille, déchire ses membres et va les brûler hors de la basilique. Les eunuques, gagnés par les coupables, trompèrent l'Empereur par un faux rapport, et cette atrocité demeura impunie. On prit seulement quelques mesures pour prévenir les séditions si fréquentes dans Alexandrie. Ceux qui s'y faisoient le plus remarquer étoient

des clercs, uniquement employés au soin des malades dans les temps des contagions qui affligeoient souvent cette partie de l'Egypte. Leur périlleuse profession leur avoit fait donner le nom de *parabolans* (qui affrontent les dangers). Cette habitude de braver la mort, pour le service de l'humanité, leur donna du courage, puis de l'audace. On fit des réglemens pour les contenir.

L'Occident commençoit à respirer après tant de désastres. Ataulfe, désirant toujours de lier ses intérêts à ceux de l'Empire, ne devoit lui causer aucune inquiétude. Cependant on se réjouit de sa mort à Constantinople, et on la célébra par de honteuses illuminations, parce qu'on le regardoit toujours comme un ennemi naturel, quoiqu'il dût paroître moins redoutable encore à cette cour qu'à celle de Ravenne. Ce prince avoit été assassiné par un de ses écuyers, qui voulut venger Sarus dont il avoit été le compagnon. Il eut pour successeur son plus grand ennemi, le frère de ce même Sarus, qui massacra les enfans qu'il avoit de sa première femme, traita la seconde comme un esclave, et la força de marcher à pied avec d'autres captifs au-devant de son cheval. Cet homme féroce fut lui-même massacré au bout d'un règne de 7 jours, et remplacé par Vallia qui, par un traité fait avec les Romains, leur rendit Placidie, s'engagea de combattre les

autres Barbares établis en Espagne, et d'abandonner à Honorius les conquêtes qu'il feroit sur eux. La passion de la vengeance poussa les trois nations coalisées à demander aux Romains de semblables conditions. Vallia remporta tout l'avantage de ces guerres civiles. Attale qui avoit suivi les Goths en Espagne, les voyant réconciliés avec les Romains, s'embarqua pour chercher un autre asile. Il fut pris, mené à Rome, et après avoir été exposé à la risée du peuple, et avoir eu deux doigts coupés, relégué dans l'île de Lipari. Une amnistie étoit nécessaire au repos des Gaules, où plusieurs avoient cru devoir se joindre aux Barbares pour éviter leur violence; Honorius, rejetant leurs fautes sur la nécessité, défendit d'en poursuivre la punition, permettant toutefois de réclamer en justice les biens usurpés qui subsistoient en nature. Les Armoricains, las de leur république, rentrèrent sous son obéissance. Il donna en mariage sa sœur Placidie à Constance qui l'avoit utilement servi, et qui, depuis dix ans, gouvernoit les affaires. Cette veuve d'Altaufe dédaignoit un époux né dans un rang vulgaire; il fallut qu'Honorius prît de force sa main pour la joindre à celle de Constance.

On a peine à deviner les raisons qui déterminèrent l'Empereur à l'échange le plus désavanta-

geux avec Vallia. Il lui donna, pour ce qu'il possédoit en Espagne, la seconde Aquitaine et la Novempulanie; c'est-à-dire le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois et la Gascogne. On y ajouta Toulouse, dont Vallia fit sa capitale. Ses successeurs et lui, sous le titre de rois Visigoths, régnèrent pendant 88 ans, jusqu'à la conquête de Clovis sur ce pays, qui fut nommé Gothie. Ainsi les Goths, qui se trouvoient relégués dans un petit canton au-delà des Pyrénées, furent établis au cœur de l'Empire. Les Bourguignons y avoient acquis, cinq ans auparavant (413), une consistance légale. Honorius leur avoit cédé volontairement une partie de leurs conquêtes, c'est-à-dire du territoire des Eduens et des Séquanois. Nous allons voir les Francs se fixer aussi dans la Gaule, qui se trouva ainsi comme cernée par les Barbares.

418. L'Arianisme rampoit dans l'obscurité. Le schisme ridicule et meurtrier des Donatistes s'éteignoit, lorsqu'un moine de la Grande-Bretagne, nommé Pélage, s'avisa de dogmatiser dans les trois parties du monde, en Italie, en Sicile, en Afrique et en Asie. Sa doctrine se réduisoit à ces trois points principaux : « Que la grâce est » donnée en conséquence des mérites ; que » l'homme peut vivre exempt de péché ; que

» celui du premier homme ne s'est point com-
» muniqué à ses descendans. » Un concile de Carthage, et le pape Zosime condamnèrent ces dogmes. Honorius appuya leurs décisions de son autorité. Il prononça contre les Pélagiens la peine du bannissement à perpétuité. Dix-huit évêques, qui refusèrent de souscrire à la condamnation de Pélage, furent déposés. La loi d'Honorius fut adoptée par l'Orient.

420.

FRANCS.

La plupart des auteurs rapportent à l'époque où nous sommes l'établissement, d'abord passager, des Francs dans la Gaule, sous leur roi Pharamond. Depuis près de deux siècles, ils cherchoient à franchir la barrière du Rhin, hérissée de forteresses et de garnisons. Suivant l'opinion la plus vraisemblable, les Francs étoient une ligue de plusieurs nations, Sicambres, Bructères, Chamaves, Catles, Saliens, et autres peuples Germains, renfermés entre le Rhin, le Mein et le Wéser. Ils s'étoient réunis très-anciennement sous le nom commun de Sicambres, pour balancer la puissance des Suèves, qui prédominoit en Germanie. Ayant été vaincus sous Auguste, chacun reprit son nom propre, ce qui dura jusque vers le milieu du 3e. siècle. Alors ils se liguèrent de nouveau pour maintenir leur indépendance contre les Romains, et prirent le nom de *Francs* qui, dans leur langue, signifioit

libres. Ils firent dès ce temps des courses dans la Gaule, dont le beau climat et le terrein fertile excitoient leur convoitise. Dans leurs fréquentes guerres avec l'Empire, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils n'avoient encore pu s'y fixer. N'ayant pas réussi à empêcher le passage des trois nations confédérées dans la Gaule, ils les y suivirent et leur fournirent des secours, espérant la partager avec elles. Ces trois peuples étant allés s'établir en Espagne, ainsi que les Goths, et Constance se trouvant en force dans la Gaule, les Francs repassèrent le Rhin. Mais lorsque ce général fut revenu à Ravenne, ils profitèrent de son éloignement. La Gaule alors étoit partagée entre quatre nations différentes. Les Visigoths possédoient la 2e. et la 3e. Aquitaine; les Bourguignons tenoient une partie du duché et comté de Bourgogne, la Savoie et tout ce qui s'étend jusqu'aux sources du Rhin; les Allemands habitoient l'Alsace, de Bâle à Mayence. Le reste de la Gaule appartenoit aux Romains. Les Francs étoient gouvernés par plusieurs rois pris dans la plus noble famille de chaque peuple: on les reconnoissoit à leur longue et flottante chevelure, tandis que les autres Germains portoient leurs cheveux (blonds communément), fort courts, ou relevés et noués en panache sur le sommet de la tête; et alors ils retomboient sur le front. L'autorité de ces rois se

se bornoit presqu'au commandement des armées : elle étoit très-limitée par le conseil de la nation. Les Francs avoient une haute stature, les yeux bleus, se coupoient la barbe, portoient de larges baudriers, et des habits serrés qui ne descendoient que jusqu'au-dessus du genou. Leurs armes étoient de légers boucliers, des javelots fort courts, qu'ils lançoient avec force en courant à l'ennemi, et des haches qui furent appelées francisques. Ils étoient encore dans les ténèbres du paganisme. Pharamond, le plus puissant de leurs princes, passa le Rhin à leur tête et vint, dit-on, s'établir dans le pays situé entre Mastricht et le confluent de la Meuse et du Vahal. Les Francs, au bout de huit ans, furent contraints de retourner dans leurs anciennes demeures. Telle est l'opinion commune ; mais les plus habiles critiques révoquent en doute même l'existence de Pharamond. Ils conviennent cependant que la nation des Francs passa en Gaule dans l'année 420, et n'en fut chassée qu'en 428. Mais ils ne fixent la fondation de la monarchie françoise qu'à l'an 438 sous Clodion.

CONSTANCE. 421.

Constance, qui auroit pu seul empêcher cette nouvelle invasion des Gaules, s'occupoit alors d'acquérir le titre d'Auguste. Sa femme avoit pris sur lui l'empire le plus absolu. Elle ne laissoit de repos ni à son mari, ni à son frère, excitant l'un,

sollicitant l'autre. Honorius répugnoit à partager sa dignité, quoique son indolence en laissât tout le pouvoir à son beau-frère ; mais comme une longue résistance le fatiguoit, il céda, et l'ambitieuse Placidie reçut aussi, peu de jours après, le titre qu'elle avoit procuré à son époux. Théodose refusa de reconnoître, pour collègue, un homme né si loin du trône. Constance ne fit qu'y paroître un moment, et l'on prétend qu'il en étoit déjà dégoûté, lorsque la mort vint au bout de sept mois l'en faire descendre. Son alliance avec la famille impériale avoit altéré sa vertu. Il étoit généreux; Placidie le rendit avide et oppresseur. Ceux qu'il avoit dépouillés accoururent à Ravenne après sa mort pour réclamer. Placidie qui gouvernoit son frère, comme elle avoit dominé son mari, fit taire la justice.

Ce siècle étoit celui des femmes célèbres. L'élévation d'Athénaïs au trône de l'Orient, a tout l'air d'une aventure romanesque, quoique le fait et ses circonstances soient incontestables. Elle étoit fille de Léonce, sophiste d'Athènes. Son père lui trouvant les plus heureuses dispositions, cultiva son esprit, et l'instruisit dans les lettres et les sciences; il étoit riche, et partagea sa fortune à ses deux fils, ne laissant à sa fille qu'un legs très-modique ; « son mérite qui l'élevoit au-» dessus de son sexe, étant, dit-il, pour elle

» une assez grande ressource. » Athénaïs ayant en vain demandé à ses frères la justice que son père lui avoit refusée, vint la réclamer à Constantinople. Elle fut présentée à Pulchérie, qui, enchantée de ses grâces, de son esprit, bien informée de ses mœurs, la destina secrètement pour épouse à l'empereur. Cette princesse excita sans peine la curiosité d'un prince âgé de vingt ans, par ce qu'elle lui dit des charmes d'Athénaïs; Théodose caché derrière un voile, la vit, l'aima et l'épousa. Elle quitta la religion de son père, et prit au baptême le nom d'Eudoxie. Ses frères instruits de sa fortune se cachèrent. Elle les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'Empire. Eudoxie cultiva toujours les lettres; elle mit en vers une partie de l'Ancien Testament. Photius en parle avec éloge. L'Impératrice commença par faire un bon usage de son crédit, en contribuant à la disgrâce de l'eunuque Antiochus, qui étoit retourné et rentré auprès de son élève en une telle faveur, qu'il balançoit le crédit même de Pulchérie, et qu'on l'avoit revêtu de l'office de grand chambellan et du titre de patrice. On parvint à ouvrir les yeux de l'Empereur sur ses concussions. Antiochus fut dépouillé de sa charge, ses biens furent confisqués; et Théodose, honteux sans doute de l'illustration de son favori, exclut par une loi expresse les eunuques de la dignité de

patrice. Celui-ci, pour se mettre à l'abri des suites encore plus funestes que sa chute pouvoit avoir, s'engagea dans le clergé.

La pacifique administration de Pulchérie fut troublée par Varane, successeur d'Isdegerd au royaume de Perse. Ce prince commença son règne par une sanglante persécution contre le christianisme. Quelques-uns de ceux qui le professoient, se réfugièrent dans l'Empire. Varane réclama ses sujets. Théodose refusa de les rendre; deux campagnes terminèrent cette querelle. Les historiens ont débité sur les opérations qui s'y firent beaucoup de merveilles fabuleuses, telles que la terreur panique qui précipita et noya cent mille Sarrasins dans l'Euphrate. Plusieurs combats qui ne furent point décisifs, la levée du siége de Nisibe par les Romains, et d'une ville de Mésopotamie par les Perses, furent le résultat des hostilités; cependant les premiers eurent quelque avantage, ce qui n'empêcha pas Théodose, qui désiroit la fin de la persécution contre les chrétiens, de demander la paix. Elle fut convenue pour cent ans et en dura quatre-vingt. Le roi promit de laisser aux chrétiens liberté de religion, et tint mal sa promesse. Le noble procédé d'Acace, évêque d'Amide eût dû néanmoins lui inspirer d'autres dispositions. Ce prélat charitable vendit les ornemens et les vases sacrés de son

422.

église, pour racheter sept mille Perses captifs, leur fournit tout ce dont ils avoient besoin, et les renvoya dans leur patrie apprendre au monarque Persan quel étoit le véritable esprit de la religion qu'il ne cessa de persécuter pendant tout son règne. Le roi désira de voir le généreux prélat auquel il devoit la liberté d'un si grand nombre de ses sujets. Acace eut ordre de Théodose de satisfaire ce désir; il fut reçu à la cour de Perse comme le bienfaiteur de la nation, et à défaut de présens, qu'on ne put lui faire accepter, comblé d'honneurs. Le grand roi l'eût mieux récompensé en épargnant les chrétiens de ses Etats, et la sublime charité de l'évêque sembloit devoir lui en imposer l'obligation.

En Occident, l'Espagne étoit toujours tourmentée par les Barbares. Vallia les avoit vaincus, mais non pas tous détruits : il avoit exterminé les Silinges, peuplade de vandales, maîtres de la Bétique, et réduit les Alains à un si petit nombre que ne pouvant plus subsister par eux-mêmes, ils avoient abandonné la Lusitanie, dont ils s'étoient emparés, pour se retirer en Galice sous la protection de Gondéric, roi d'une portion des Vandales. Ce prince et ses successeurs prirent dès lors le titre de rois des Vandales et des Alains. Les Suèves partageoient la Galice avec les Vandales : ces deux peuples, délivrés des Visigoths, tournèrent

leurs armes les uns contre les autres. Les Romains demeurés en possession, comme nous l'avons dit, d'une partie de l'Espagne, se joignirent aux Suèves qui étoient les plus foibles, et les Vandales furent expulsés de la Galice. Ceux-ci s'embarquèrent, prirent Majorque et Minorque qu'ils mirent à feu et à sang, ruinèrent Carthagène, et s'emparèrent encore de la Bétique dont les Romains s'étoient ressaisis. Honorius envoya en Espagne, pour arrêter ce torrent, le général Castin, avec une armée, qui fut renforcée par un corps auxiliaire de Visigoths. Les Vandales cernés dans la Bétique et réduits aux dernières extrémités, offrirent de se rendre à des conditions raisonnables qui furent acceptées et jurées sur l'Evangile ; mais le perfide Castin ne vouloit que les surprendre pour les anéantir plus aisément. Il marcha contr'eux avec toutes ses forces. Les Vandales vinrent au-devant de lui, portant le livre des Evangiles à la tête de leur armée. Les Visigoths refusèrent de combattre, et les Romains complètement défaits, perdirent vingt mille hommes. Ces événemens se passèrent de 416 à 422, et cette défaite fut un des derniers du règne d'Honorius.

Depuis la mort de Constance, la tendresse de ce prince pour sa sœur Placidie, sembla s'être beaucoup accrue, et leurs familiarités un peu

fortes, donnèrent lieu à des soupçons peut-être téméraires. La nourrice et l'intendant de la princesse firent par de sourdes intrigues succéder une haine irréconciliable à cette tendresse excessive. On persuada à l'Empereur que Placidie entretenoit de secrètes intelligences avec les Barbares. Ces divisions intestines éclatèrent au-dehors. Les Goths qui se trouvoient en grand nombre parmi les troupes de Ravenne, étoient attachés à la veuve de leur roi. La ville se partagea en deux factions qui la troubloient chaque jour par de sanglantes querelles. Placidie eut ordre de quitter la cour. Elle alla se jeter avec ses deux enfans entre les bras de Théodose ; elle étoit à peine rendue à Constantinople qu'on y apprit la mort d'Honorius, qui n'avoit encore que trente-neuf ans.

423.

Nous avons à rendre compte de quelques lois promulguées par ce prince, ou en son nom. Un soulèvement de la ville d'Arles contre son évêque (412), donna lieu à une des plus fameuses de l'Empire, par laquelle il fut statué que les clercs sans exception ne pourroient être accusés que devant l'évêque, et que les accusateurs, s'ils manquoient de preuves, seroient notés d'infamie. Ces privilèges exorbitans ne pouvoient manquer d'entraîner des abus, ainsi que la confirmation du droit d'asile accordé aux églises, dont l'infraction [illegible]assimilée au crime de lèse-majesté.

Quelques années après ce droit fut étendu à cinquante pas de l'église, afin que les réfugiés pussent respirer un air plus pur. Les *curieux*, commis aux postes, et en même temps espions du gouvernement, furent supprimés en Afrique et en Dalmatie (414). Les habitans des bords de l'Euxin ayant attiré des sujets de l'Empire pour la construction de leurs vaisseaux, art qu'ils ignoroient ou ne connoissoient qu'imparfaitement, il fut défendu, sous peine de mort, de l'enseigner aux Barbares. La doctrine de Jovinien qui combattoit le vœu de virginité, quoique proscrite par l'Eglise et par l'Etat, trouvoit de l'appui dans les passions humaines. Des vierges quittoient leurs cloîtres pour le mariage ou la débauche; la confiscation et le bannissement furent prononcés contre leurs séducteurs (419). Quoique les deux cours ne fussent rien moins qu'amies, les lois se publioient ordinairement au nom des deux Empereurs; la plupart semblent attester la bonté naturelle des deux princes, à laquelle leurs auteurs étoient obligés de se conformer. A la tête d'une de celles d'Honorius, on lit que « sous le règne » des bons princes, l'humanité doit tempérer la » justice. » Dans les deux dernières années de sa vie, il fit des ordonnances pour réprimer la dureté des créanciers, pour défendre d'avoir égard aux mémoires secrets qu'on pourroit fournir contre

les accusés, de recevoir les dépositions des affranchis contre leurs patrons, et pour modérer les tributs; mais le défaut d'exécution annuloit les bienfaits que la législation sembloit promettre; et quelquefois aussi l'Empereur se laissoit arracher des dispositions nuisibles au bien public. Telle fut l'abrogation de la défense faite aux officiers employés dans les provinces, d'y acquérir des immeubles. La foiblesse et l'incapacité de ce prince furent les sources fécondes des malheurs irréparables de son règne.

Mourant sans postérité, il laissoit un droit légitime sur l'Occident à Théodose, qui n'avoit voulu reconnoître pour Augustes, ni Constance, ni Placidie. Comme on craignoit que cette princesse ne formât quelques prétentions personnelles au nom de ses enfans, on ne divulgua la mort d'Honorius, qu'après avoir fait filer des tronpes dans la Dalmatie. Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre. On le représente comme un homme doux, affable, et aussi vertueux que peut l'être un usurpateur. Il essaya de faire ratifier son usurpation par Théodose; mais ayant su que ses envoyés avoient été reçus avec mépris, il fit ses préparatifs pour la soutenir par la force, donna la liberté aux esclaves qu'il enrôla, et députa le célèbre Aëtius vers les Huns pour leur demander du secours. Ce géneral né dans la Mésie, de la

JEAN.

424.

plus noble famille de la province, avoit été successivement envoyé en otage dans le camp d'Alaric, où il fit une profonde étude de l'art de la guerre, et chez les Huns ; et se pliant avec facilité à tous les usages et à toutes les mœurs, s'étoit fait estimer par-tout. Il étoit instruit, adroit, libéral, brave, prudent, et d'une inflexible droiture en tout ce qui n'intéressoit pas directement son ambition. Théodose trop indolent pour entreprendre de soutenir le fardeau de deux Empires, satisfit la soif de régner dont Placidie étoit dévorée; il lui conféra le titre d'Auguste, qu'il lui avoit jusque-là refusé, et à son fils Valentinien III, âgé de cinq ans, celui de *nobilissime*, qui avoit remplacé la dénomination de César. En cédant l'Occident à son cousin, il en détacha l'Illyrie occidentale. La mère et le fils partirent pour l'Italie, avec une belle armée. On leur donnoit un Empire à conquérir; car Jean étoit reconnu par tout l'Occident. Il faut cependant en excepter l'Afrique. Le comte Boniface y commandoit : né dans la Thrace, il s'étoit fait connoître dès 413, en défendant Marseille contre Ataulfe. Lui seul, de tous les courtisans d'Honorius ou plutôt de Placidie, n'abandonna pas cette princesse dans sa disgrâce, et tout le temps qu'elle dura, il lui envoyoit d'Afrique les secours dont elle avoit besoin pour soutenir son

rang. Aimé de la province qu'il gouvernoit avec équité, il la maintint dans la soumission malgré les troupes qu'y fit passer l'usurpateur. Celui-ci ne montra ni la vigueur ni la prudence qu'auroit exigées son entreprise. La tempête jeta sur les côtes de Ravenne un général de Placidie ; il fut amené à Jean qui le traita bien, espérant par son entremise engager Théodose à un accommodement. Le général entretint sa crédulité, pratiqua ses soldats, et en donna connoissance à son fils, qui surprit Ravenne. Jean fut livré par ses troupes à Placidie, qui lui fit d'abord couper la main droite, et l'exposa dans le cirque d'Aquilée, sur un âne, à la risée de la populace, avant de lui faire trancher la tête. Les Huns arrivèrent au nombre de soixante mille, trois jours après sa mort. On leur livra une bataille qui fut meurtrière sans être décisive. Aëtius traita avec les Romains, reçut le titre de comte, et à force d'argent obtint des Huns qu'ils se retirassent. Valentinien fut peu après déclaré Empereur; il n'avoit que six ans; sa mère gouverna; et le monde chrétien se trouva régi par trois femmes; car Eudoxie avoit aussi une très-grande part aux affaires de l'Orient.

425.

THÉODOSE II *en Orient.*	VALENTINIEN III *en Occident.*

Placidie publia, au nom de son fils, plusieurs

lois contre le judaïsme, les hérésies et les schismes. On traita les devins et les astrologues comme les schismatiques; on exclut les juifs de la profession d'avocat et du service dans les armées. Les testamens par lesquels ils déshéritoient leurs enfans devenus chrétiens furent annulés. On priva les apostats du droit de tester et de recevoir des donations. La princesse s'occupoit en même temps de concilier à sa régence l'affection des peuples. Le sénat offroit en hommage au nouvel Empereur une somme considérable; elle remit aux sénateurs une partie de ce tribut accoutumé, et donna le reste à la ville de Rome. Elle imposa silence aux délateurs qui se préparoient à signaler leur zèle intéressé contre les partisans de l'usurpateur. Les anciens privilèges du sénat lui furent rendus. On peut dire que Placidie a bien mérité du genre humain en reconnoissant dans une de ses ordonnances (en 429), que la loi commande aux princes mêmes; maxime précieuse qui trace la ligne de démarcation entre la monarchie et le despotisme. « La majesté souveraine, dit-elle, » se fait honneur en reconnoissant qu'elle est » soumise aux lois; la puissance des lois est le » fondement de la nôtre: il y a plus de gran- » deur réelle à leur obéir qu'à commander seul » et sans elles. Nous sommes bien aises de mon- » trer à nos sujets, quelles sont les bornes que

» nous prétendons mettre à notre autorité. » Tous les bons princes ont adopté ce principe, qui n'est pas moins la sauvegarde de la puissance légitime, que celle de la liberté.

Avant de parler de quelques lois que fit dans le même temps Théodose, je dois faire mention de celle qu'il rendit quatre ans auparavant, sur une contestation entre les évêques de l'Illyrie orientale. Ce prince ordonna que les questions de discipline seroient décidées par le concile de la province, avec la participation de l'évêque de Constantinople, ville qui jouit, dit-il, des prérogatives de l'ancienne Rome. Par là le saint-siége se trouvoit privé de l'autorité qu'il avoit sur l'Illyrie orientale, et l'Empereur sembloit établir l'égalité entre les deux Eglises de Rome et de Constantinople. Cette loi est le premier signe de la jalousie qui les sépara dans la suite. Elle fut révoquée à la sollicitation du pape Boniface; mais le sentiment qui l'avoit fait demander à Théodose par l'évêque de la capitale de l'Orient, subsista.

L'abbé Millot blâme avec raison la loi qui, au temps où nous sommes, défend non-seulement de porter des étoffes de la même teinture que celle des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi, sous peine d'être réputé criminel de lèse-majesté. Il faut cependant observer que le des-

potisme dont il parle, ne se manifeste que dans la peine qui est excessive, et non dans la prohibition, puisque l'espèce de pourpre en question étoit réservée aux Empereurs; il est vrai qu'il y avoit de la foiblesse à laisser percer la crainte qu'annonce cette défense, et qu'elle ne remédioit à rien. Il faut louer Théodose, ou plutôt sa sœur, d'avoir affranchi les villes de province de l'obligation, que leur imposoit la coutume, de donner à leurs frais des spectacles à Constantinople. C'est un abus trop fréquent dans la plupart des Etats, de sacrifier à la splendeur de la capitale tout le reste de l'Empire; c'en est encore un bien funeste de fermer aux sujets les avenues du trône; il existoit dans l'Orient. Les députés provinciaux avant d'être admis à présenter leurs requêtes au souverain, étoient tenus de les communiquer aux préfets du prétoire, qui s'arrogeoient le droit d'y répondre eux-mêmes. Cette usurpation fut réprimée. On introduisit les députés à l'audience du prince sans aucun préalable; mais la loi la plus célèbre et la plus généralement utile de cette époque, est celle qui établit la prescription de trente ans en faveur des droits, dont on a joui sans réclamation pendant cet intervalle. Elle fut adoptée dans la suite par Valentinien. Théodose donna des encouragemens aux sciences et aux lettres, et fonda un grand nombre de chaires pour

leur propagation. Le sénat prononçoit, après un examen, sur l'admission des prétendans. Les plus honorables priviléges étoient attachés aux fonctions des professeurs après vingt ans d'exercice; ils étoient décorés du titre de comtes du premier ordre, et marchoient sur la même ligne que les lieutenans des préfets du prétoire. Le modeste Théodose ne put souffrir les adulations qu'on prodiguoit aux statues des maîtres de l'Empire; on les ornoit de fleurs, on les encensoit, on alloit jusqu'à se prosterner devant elles. Il supprima ces hommages idolâtres.

426.
427.

Les occupations législatives de la dominatrice de l'Occident, furent troublées par une irruption de Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine, qui vint assiéger Arles. Aëtius entré au service de Valentinien, délivra cette place; mais la jalousie qu'il conçut contre Boniface fut bien plus funeste à l'Etat que sa valeur ne lui avoit été utile. La conduite de ce dernier en Afrique étoit irréprochable, et digne de tous les éloges. Les Barbares du voisinage n'osoient se montrer devant lui, et il contenoit ses soldats par une inflexible justice, dont nous citerons un trait fort singulier. Un paysan se plaignit à lui d'un officier barbare de son armée, qui entretenoit avec sa femme un commerce criminel; on le remit à l'audience du lendemain. Dans l'après-midi,

Boniface court rapidement au domicile de l'officier, éloigné de trois lieues, surprend les coupables, coupe la tête au barbare, et le jour suivant la montre toute sanglante au mari offensé. Aëtius employa, pour perdre ce fidèle serviteur, une double perfidie. Comme il entretenoit avec lui les liaisons d'une feinte amitié, il lui mande qu'on doit le rappeler pour le faire mourir ensuite, et il persuade à Placidie de le rappeler en effet, parce qu'il a, dit-il, le projet de se rendre indépendant en Afrique; ce conseil est suivi. Boniface reçoit l'ordre; et, au lieu d'obéir, lève des troupes. Trois généraux qu'on envoie contre lui sont tués; un quatrième s'empare de Carthage et d'Hippone. Les Barbares profitant de la discorde des Romains, ravagent la province. Boniface dans son désespoir y appelle les Vandales.

428. Leur roi, Genséric, prince intrépide mais cruel, habile législateur, profond politique, ennemi du luxe et des plaisirs, accepte avec joie l'offre qu'on lui fait d'un établissement plus étendu que celui qu'il possède en Espagne; et pour qu'on ne croie pas qu'il cède à la terreur en quittant ce pays, il va chercher les Suèves qui ravageoient ses possessions espagnoles, et les taille en pièces avant de s'embarquer. Boniface lui céda la Mauritanie.

429. 430. Placidie ne concevant pas que ce général, qui lui avoit été si fidèle dans son infortune, eût attendu pour

pour se déclarer son ennemi, qu'elle eût été maîtresse de l'Empire, lui envoya un officier de confiance, afin d'éclaircir ce mystère et de le ramener, s'il se pouvoit, à la soumission. La perfidie d'Aëtius fut découverte; mais Placidie se vit obligée de dissimuler. Boniface pénétré de repentir, engagea les Vandales à se retirer. Genséric le regardant comme un perfide, n'eut aucun égard à ses prières, et fit de l'Afrique un théâtre d'horreur et de désolation. La cruauté naturelle des Barbares étoit encore irritée par le fanatisme. Fougueux Ariens, ils ne se contentoient pas de donner la mort, ils y joignoient les tourmens. Arrachant les enfans des bras maternels, ils les écrasoient sur la pierre, ou les déchiroient à force de bras, en écartant leurs membres. Lorsqu'ils éprouvoient trop de résistance de la part d'une forteresse, ils égorgeoient à l'entour une multitude de prisonniers, pour que l'infection de leurs corps portant la mort chez les assiégés, les obligeât de se rendre. On chargeoit de fardeaux accablans les femmes, les personnages les plus illustres, et l'on hâtoit leur marche à coups d'aiguillons; le clergé fut traité avec barbarie. Les donatistes espérèrent être épargnés en favorisant la persécution contre les orthodoxes; on massacra indistinctement et les uns et les autres. Les Vandales, au risque de périr eux-mêmes, détruisoient

les moissons et les arbres fruitiers pour faire mourir de faim ceux qui s'étoient réfugiés dans des cavernes ou sur des montagnes. Les auteurs chrétiens du temps attribuèrent les désastres de l'Afrique aux désordres de ses habitans. Cette manière d'envisager les événemens ne paroîtra guère admissible, tandis qu'on verra le crime prospérer et opprimer l'innocence ; et c'est ce qu'on a vu trop fréquemment dans tous les âges du monde. Sans chercher à pénétrer les secrets de la providence, la barbarie des vainqueurs ne suffit-elle pas pour rendre raison du malheur des vaincus ? Il est vrai que les mœurs dissolues et la stupide insensibilité des Africains méritoient, en quelque sorte, l'épouvantable catastrophe qu'ils éprouvèrent. Leur impudicité, fameuse dans l'histoire, étoit poussée alors jusqu'à la plus révoltante effronterie. On voyoit dans leurs grandes villes des jeunes gens paroître en public avec les vêtemens d'un autre sexe pour annoncer leur monstrueuse et infâme profession. Dans le moment même où les campagnes étoient inondées de sang et dévorées par les flammes, les spectacles du cirque et les excès de la débauche n'étoient pas interrompus dans les villes ; les Vandales fermèrent les repaires de la prostitution, et au milieu de leurs barbaries, donnèrent au moins l'exemple de la continence. Boniface hasarda une

bataille avec des forces inférieures, et fut vaincu. Il se renferma dans Hippone, où il soutint un siége de quatorze mois sans pouvoir être forcé. Le célèbre Saint-Augustin, évêque de cette ville, mourut pendant ce siége, que la famine contraignit les Vandales de lever. Théodose envoya un gros corps de troupes au secours de l'Afrique; elles se réunirent à Boniface qui fut encore entièrement défait. Alors les Barbares retournèrent à Hippone et y mirent le feu. Il ne resta plus à l'Empire que Cirthe et Carthage. Quelques années après, Genséric, dont la tête étoit trop forte pour être éblouie par des succès, crut devoir affermir ses conquêtes par un traité avec Valentinien. Il fut stipulé qu'il paieroit un tribut annuel, et à ce prix, on lui céda la Proconsulaire à l'exception de Carthage, la Byzacène, et ce qu'il avoit conquis de la Numidie. Le reste de l'Afrique demeura aux Romains.

Aëtius, plus heureux que son rival Boniface, se rendoit à-la-fois redoutable et nécessaire à Placidie. Après avoir fait massacrer à Ravenne, dans un soulèvement de la troupe qu'il avoit excité, un général qui tramoit une intrigue contre lui, il battit les Visigoths, près d'Arles, les Juthonges dans la Rhétie, les Noriques et les Vindéliciens révoltés, qu'il fit rentrer dans le devoir; enfin, les François dans la Gaule.

Quelques troubles domestiques et religieux agitoient l'Orient. Constantinople éprouvant alors la famine, l'Empereur sortit de son palais pour visiter les greniers publics; une troupe de désespérés l'assaillirent à coups de pierre, et il courut le plus grand danger. En même-temps, des esclaves barbares, maltraités par un maître impitoyable, alarmèrent toute la ville. S'étant réfugiés dans la cathédrale, ils s'emparèrent du sanctuaire; et comme ils étoient armés, et menaçoient de tuer le premier qui s'approcheroit, ils s'y maintinrent plusieurs jours. Deux ecclésiastiques osèrent braver leurs menaces; l'un fut tué, l'autre blessé. Enfin, ces esclaves malheureux et forcenés, après avoir tenté de mettre le feu à l'église, s'entr'égorgèrent au pied de l'autel. Cette tragédie donna lieu à une grande extension du droit d'asile, qui embrassa toute l'enceinte appartenante aux églises, laquelle étoit fort vaste en général. Les détails de cette loi nous apprennent que les Empereurs entroient dans l'église sans diadème, et laissoient leur garde à la porte. Ils supposent aussi l'usage de dégrader, en certain cas, les clercs, et de les remettre entre les mains des juges séculiers, pour être punis.

431. Mais un objet d'inquiétude plus grave occupoit Théodose. Une doctrine nouvelle était enseignée par Nestorius, évêque de Constantinople. Ce prélat s'étoit montré l'implacable adversaire de

l'hérésie. Il avait dit à Théodose, dans un sermon prononcé devant lui : « Donnez-moi la terre » purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le « ciel. Prêtez-moi votre bras pour exterminer » l'hérésie, et je vous aiderai à vaincre les Perses. »
Ce ton présomptueux, ce langage d'un persécuteur déplûrent aux catholiques sensés et modérés ; ses actions répondirent à ses discours ; il déclara une guerre à outrance à toutes les sectes ; il en résulta des séditions à Milet et à Sardes ; et il fallut que l'autorité impériale s'interposât pour contenir sa dangereuse activité. Ce fléau de l'hérésie avança bientôt lui-même des propositions qu'on trouva hérétiques. Il enseigna qu'il y avoit en Jésus-Christ deux personnes comme deux natures, et que Marie n'étoit pas la mère de Dieu, mais celle de l'homme. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le pape Célestin, et toute l'église d'Occident se déclarèrent contre ces nouveaux dogmes ; l'Orient et la cour se divisèrent. Pulchérie tint pour l'ancienne doctrine ; Théodose protégea l'auteur de la nouvelle, et assembla un concile à Ephèse ; Cyrille en fut l'âme et le président ; il s'y trouva environ deux cents évêques de l'Orient, de l'Egypte et de la Macédoine. Le pape Célestin y envoya trois légats. Nestorius, sommé de comparoître, refusa de reconnoitre l'autorité de ses juges. Dès la première session, il fut condamné,

excommunié et déposé. Jean, évêque d'Antioche, qui n'étoit arrivé qu'après cette condamnation, forma un conciliabule de quarante-trois prélats, qui à leur tour déposèrent Saint Cyrille et l'évêque d'Ephèse. L'Empereur, prévenu en faveur de Nestorius, manda au concile d'Ephèse qu'il était fort mécontent de sa décision, et n'y auroit aucun égard. Les eunuques favorisant les schismatiques, les lettres de ceux-ci étoient les seules qui parvinssent à Théodose. Le concile sachant que toutes les siennes étoient interceptées, dépêcha un homme de confiance, qui, déguisé, en porta de sa part au clergé de Constantinople. Elles mirent toute la ville en mouvement. Les moines sortirent de leurs couvens, et allèrent au palais en procession, suivis d'une foule immense. Pulchérie engagea l'Empereur à écouter les deux partis; chacun d'eux lui envoya huit députés, auxquels il ordonna de l'attendre à Chalcédoine, de crainte que leur présence à Constantinople n'entraînât des séditions. En même-temps, Nestorius eut ordre de se retirer d'Ephèse, et défense de revenir à son siége. Théodose donna cinq audiences aux députés, sans pouvoir réunir des esprits si divisés. Il adhéra au concile, et ne prononça rien néanmoins contre Jean d'Antioche et ses partisans. Ce concile est regardé comme le troisième œcuménique, parce que l'Occident y

concourut par les députés du pape, et que ses décisions furent reçues de toute l'église. Quelques Nestoriens se rendirent à son autorité, entr'autres Jean d'Antioche, qui anathématisa Nestorius, après l'avoir en quelque sorte canonisé. Les prélats opiniâtres furent déposés en 435. L'Empereur fit brûler publiquement tous les livres des Nestoriens, et défendit, sous peine de confiscation, de donner retraite à ces hérétiques pour tenir aucune assemblée. Quatorze ans après, il ajouta la peine de mort contre les réfractaires, ordonna que tous les ecclésiastiques attachés aux nouveautés de Nestorius, fussent chassés des églises, et les laïques excommuniés. Toute personne eut droit de les accuser. Ces rigueurs furent inutiles contre le Nestorianisme, comme elles l'avoient été contre l'Arianisme; Nestorius fut regardé par les siens comme un martyr; sa doctrine subsiste encore dans l'Egypte, l'Arabie, la Chaldée, la Perse, les Indes et la Tartarie.

432.

Qu'une métaphysique subtile ait trouvé des partisans, on n'en est pas extrêmement surpris; mais on le seroit davantage de voir adopter, aux dépens de la vie, les illusions les plus absurdes, si l'on ne savoit à quel point étoit poussée la crédulité dans les siècles dont nous traçons les annales. L'île de Crête étoit peuplée de Juifs. Un d'eux publia qu'il étoit Moyse, que Dieu

l'envoyoit de nouveau pour conduire son peuple à travers les flots dans la terre promise. On le crut. Le jour fixé pour le départ, une multitude de Juifs s'assemblent sur un promontoire. Le prétendu Moyse leur ordonne de se précipiter dans la mer, qui va s'ouvrir pour leur livrer passage; les plus empressés obéissent; les uns sont brisés contre les rochers, d'autres engloutis; quelques-uns furent sauvés par les spectateurs, qui chassèrent du rivage le reste de cette troupe crédule. Moyse trouva le moyen de disparoître, et ne pût être découvert. Les Juifs se persuadèrent que c'étoit un démon qui avoit revêtu la forme humaine.

Ce n'étoient pas des querelles religieuses, mais des dissentions politiques qui agitoient l'Occident. Boniface, revenu à Ravenne, et déjà justifié, fut bien reçu de Placidie; son rival étoit occupé dans la Gaule contre les François. La Régente n'avoit osé lui ôter le commandement des troupes. Après l'arrivée de Boniface, elle se crut assez forte pour abattre un sujet perfide et superbe. Afin de le blesser par l'endroit le plus sensible, elle combla Boniface d'honneurs, fit frapper des médailles, où son effigie étoit au revers de celle de Théodose, exemple peut-être unique, et lui donna la charge de Grand-Maître de la milice, c'est-à-dire de général des

armées de l'Empire. Aëtius, qui par-là se croyoit dépouillé, revint en Italie avec ses troupes; et telle étoit l'impuissance du gouvernement, que les deux généraux décidèrent leur querelle, dans une bataille, avec ses armées. Aëtius fut vaincu; mais il blessa de sa main Boniface, qui en mourut quelque temps après. Toutes les charges et tous les titres de ce dernier furent conférés à son gendre, le comte Sébastien, homme de tête et de courage. Aëtius alla en Pannonie, solliciter le secours des Huns, ses anciens amis, et revint à la tête de soixante mille de ces barbares. Placidie, cédant à la crainte ou à la nécessité, se remit avec son fils sous la tutelle d'un sujet arrogant. Sébastien fut sacrifié. Après diverses aventures, il se retira près de Genséric, en Afrique, et lui offrit ses services. Ce barbare, qui avoit éprouvé l'inconstance de Boniface, craignit celle de son gendre, et se servit du prétexte de la religion pour s'en défaire. Il lui proposa, pour être, dit-il, plus sûr de sa fidélité, d'embrasser l'Arianisme. Sébastien répondit, en lui montrant un pain : « Faites le tremper, paitrir de nouveau, » et remettre au four; s'il en sort meilleur, je » ferai ce que vous souhaitez; » voulant sans doute faire entendre que les Ariens, en remaniant la religion, au lieu de l'améliorer, l'avoient détériorée. Genséric, inférant de cette réponse

qu'il ne vouloit pas changer de culte, le fit mourir. On crut en conséquence devoir l'insérer dans un martyrologe. Un écrivain trouvant cette insertion un peu hasardée, dit à ce sujet, avec une plaisante ingénuité, qu'il ne faut pas se hâter de canoniser les grands.

435. Aëtius, le véritable souverain de l'Occident, avoit à soutenir un empire qui chanceloit de toutes parts. La Gaule désolée par les barbares, l'étoit encore plus par ses magistrats. Ses principaux habitans espérèrent trouver auprès de leurs cruels vainqueurs mêmes, un sort moins déplorable que dans leur patrie, et se retirèrent parmi eux. Les paysans s'armèrent sous le nom de Bagaudes : de la Loire au fond de la Belgique, les esclaves se joignirent à eux, et tous se portèrent aux excès qu'on peut attendre d'une multitude, que la misère et l'oppression avoient rendue féroce. Ce désordre effroyable dura deux ans, jusqu'à ce que les chefs eussent été pris ou tués. Il s'étendit dans l'Espagne et se renouvela dans la Gaule quelques années après. Les Armoriques se soulevèrent dans le même temps. Il y eut des combats sur les bords de la Seine, de la Loire, de l'Allier, et du Clain dans le Poitou. Les rebelles furent soumis ou réprimés. Les Bourguignons attaquèrent la Belgique. Aëtius courut à son secours avec une armée d'Hérules, de

Huns, de François, et de Sarmates; il entretenoit des liaisons avec ces barbares, pour être toujours en état de faire la loi à son souverain. Les Bourguignons, vaincus, demandèrent et obtinrent la paix. Pendant cette guerre, le Roi des Visigoths, Théodoric, attaquoit la Narbonnoise et assiégeoit Narbonne. La cavalerie auxiliaire des Huns qui avoit réduit les Armoriques, alla au secours de cette ville. Ces barbares ne distinguant pas leurs alliés de leurs ennemis, ravagèrent l'Auvergne en la traversant. Avitus, qui fut depuis Empereur, s'étoit retiré à Clermont, sa patrie, après la victoire d'Aëtius sur les Bourguignons, à laquelle il avoit eu grande part. Il apprend qu'un de ses esclaves vient d'être tué par un cavalier Barbare; il va aussitôt chercher le meurtrier qu'on lui avoit désigné. Dès qu'il l'aperçoit, il l'avertit de se mettre en défense, et du premier choc le jette mort à terre. Les Huns se firent jour à travers les assiégeans et entrèrent dans Narbonne; Avitus qui les avoit suivis, en sortit pour conférer avec Théodoric qui l'estimoit, et avoit voulu l'attirer à son service. Il lui persuada facilement d'abandonner un siége où il pouvoit compromettre sa réputation. Mais ce Prince continua la guerre contre les Romains, perdit une bataille et huit mille hommes en combattant contre Aëtius.

436.

438. Un ennemi plus formidable menaçoit le Nord de la Gaule. Clodion, Roi des Francs, résidoit près du Rhin dans le château de Dispargum, qu'on croit être Doësbourg, entre Bruxelles et Louvain. Il traversa la forêt Carbonnière (partie de celle des Ardennes), battit un corps de troupes qui s'opposoit à son passage, prit Tournai, Cambray, et Amiens. Mais tandis qu'il s'amusoit à célébrer le mariage d'un de ses capitaines dans les plaines de l'Artois, il fut surpris par Aëtius, défait et mis en fuite. Cependant il lui resta des forces suffisantes pour se maintenir dans ses conquêtes, et pour contraindre de lui en céder la souveraineté. Un de ses détachemens ravagea Trèves (qui en peu de temps fut saccagée quatre fois), et prit Cologne.

Pendant ces désastres, on réformoit la jurisprudence dans l'Orient. Jusqu'à Dioclétien, les lois des Empereurs n'avoient pas été recueillies en un corps. Sous ce Prince, deux savans jurisconsultes, Grégoire et Hermogène, les rassemblèrent à commencer du règne d'Adrien, qui avoit donné au Droit Romain une nouvelle forme, en publiant l'Edit perpétuel. Ils composèrent chacun un code qui portèrent leurs noms, et dont il existe des fragmens dans des ouvrages postérieurs. Ces deux codes, autorisés, à ce qu'il paroît, par quelque constitution impériale, étoient

sans doute imparfaits, puisqu'on se voyoit obligé de consulter en outre une infinité de volumes, et qu'un auteur, du temps de Gratien, dit que la Bibliothèque d'un jurisconsulte formoit alors la charge de plusieurs chameaux. Les décisions souvent contradictoires des divers Empereurs faisoient du Droit un labyrinthe inextricable. Un grand nombre de leurs lois nées au sein du paganisme ne s'accordoient plus avec une autre Religion. Il s'en trouvoit dans le nombre de peu sensées. Tout appeloit donc une réforme dans leur collection: il fut décidé qu'on n'y feroit entrer que la législation des Princes chrétiens. Ce projet fut communiqué à Valentinien. On rassembla en seize livres les édits, actes, rescrits, ordonnances, décrets du conseil, etc. des deux Empires. Théodose, en publiant ce recueil, déclara que les lois qu'il contenoit auroient seules autorité dans l'état. Ce code fut adopté dans l'Occident. Les ordonnances postérieures, jusqu'à Justinien, furent appelées *Novelles*. On reproche quelques imperfections au code Théodosien. En abrégeant les lois, on les a quelquefois obscurcies. Il y a des omissions, des répétitions, des lois placées sous un titre qui ne leur convient pas; quelques-unes séparées en différens titres, de manière que chaque partie en est tronquée: d'autres qui portent un caractère de superstition. Malgré

ces défauts on préfère ce code, pour ce qu'il renferme, à celui qu'y substitua Justinien, lorsqu'il l'abrogea. En Occident, il survécut à l'Empire. Les conquérans Bourguignons, Francs, Lombards, qui avoient apporté avec eux leurs propres constitutions, laissèrent aux peuples subjugués leur ancien code. Les Visigoths l'adoptèrent. Pendant le règne de l'ignorance, il demeura dans l'obscurité. On l'en retira au 16.e siècle, et Godefroi l'a enrichi d'un commentaire très-estimé.

A peine ce code eut-il été publié que Théodose y fit des additions et des réformes. Il abolit la loi par laquelle Constantin, pour agrandir sa capitale, avoit statué que ceux qui avoient des terres dans le Pont et l'Asie n'en pourroient disposer même par testament, s'ils n'avoient une maison à Constantinople. Cette contrainte n'étoit plus nécessaire, si toutefois elle l'avoit jamais été, pour peupler Constantinople. Le préambule de la loi est remarquable. On y trouve le mot fameux de Titus (*amici, diem perdidi*), en parlant d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par sa bienfaisance. « Nous sommes disposés, dit le Prince, à croire » que nous recevons un bienfait, lorsque nous » trouvons occasion de faire du bien à nos sujets. » Nous regardons comme perdu pour nous le » jour que nous n'avons pu ennoblir par quel- » ques trait de bienveillance. » L'Empereur

permit de se pourvoir devant lui contre les jugemens des Préfets qui avoient été jusque-là sans appel. Il redoubla la rigueur des lois contre les Juifs, les Hérétiques et les Idolâtres, et prononça peine de mort contre ceux qui sacrifieroient en quelque lieu que ce fût. On ne sauroit conjecturer par quel motif un Prince aussi pieux crut devoir relâcher le lien conjugal, en supprimant les entraves que Constantin et Honorius avoient mises au divorce (1). Quelques années auparavant (434) sa dévotion lui avoit dicté une loi favorable au Clergé. Lorsque les Ecclésiastiques séculiers, ou réguliers mouroient sans testament ou sans héritiers, leurs successions étoient dévolues au fisc. Théodose y renonça en faveur des Eglises et des Monastères. Cette disposition prouve qu'alors les Religieux ne perdoient, en s'engageant dans la vie monastique, ni la propriété, ni l'usage de leurs biens.

439.

L'Empire d'Occident, malgré la capacité d'Aëtius, éprouvoit tous les jours des échecs. Depuis quelques années, les Suèves en Espagne, s'étoient emparés de la Bétique et de tous les

(1) L'abbé Millot attribue cette loi à la jalousie que laissa peu après éclater Théodose ; mais un Empereur avoit d'autres moyens de se séparer d'une épouse qui lui déplaisoit ; et Théodose n'usa pas du divorce.

autres pays abandonnés par les Vandales, que les Romains leur avoient disputés sans succès ; et dans l'Afrique, Genséric se voyant avec peine privé de la ville de Carthage, capitale du pays qu'il possédoit, s'en saisit par surprise, sans égard au traité de paix. Depuis 585 ans, elle étoit au pouvoir de Rome ; Genséric ordonna qu'on lui remit tout l'or, l'argent, les bijoux et les meubles précieux de la ville. Ceux qu'on soupçonnoit de réserver la moindre chose, étoient livrés à la torture. Ennemi des plaisirs et du paganisme, il démolit les théâtres, le temple de mémoire, et toute la rue qui portoit le nom de la déesse céleste, où se trouvoient les plus superbes édifices. Il n'épargna pas davantage les églises ; celles qu'il laissa subsister, furent ou livrées aux Ariens, ou converties en casernes, après avoir été pillées. Il ne permit dans ses états que le culte Arien ; les évêques catholiques, les sénateurs, les personnes distinguées par leur naissance ou leurs titres furent ou retenus en servitude, ou bannis, après avoir été dépouillés de tous leurs biens. On les vit demander publiquement l'aumône dans l'Italie et dans l'Orient. Plusieurs de ceux qui étoient condamnés à l'exil, vinrent se jeter aux pieds du vainqueur sur le rivage, le suppliant de souffrir qu'ils demeurassent dans le pays pour essuyer les larmes de

leurs

leurs compatriotes. « J'ai résolu, leur dit-il, » avec un regard terrible, d'exterminer votre » nation, et vous êtes assez hardis pour me faire » une pareille demande ! » Ses officiers eurent bien de la peine à obtenir qu'il ne fît pas jeter ces malheureux dans la mer. Il retint, comme son domaine, une partie des terres, donna une autre à ses soldats, et laissa la plus mauvaise aux anciens possesseurs, et encore chargée de taxes qui en égaloient presque les produits. Il soumit la Gétulie, et prit le titre de roi de la terre et de la mer. Genséric, comme les Lacédémoniens, dont il ne connoissoit probablement pas l'histoire, ne voulut pas de villes murées. Ils les fit démanteler, de crainte que les Romains, venant à les prendre ne s'y retranchassent, et que les peuples n'en devinssent plus hardis à se soulever, et plus difficiles à réduire. Ce système de démolitions, qui a été l'objet de quelques controverses, paroît généralement condamné. Les Vandales en sentirent dans la suite l'inconvénient. De nos jours, un Empereur d'Allemagne a dû se repentir de l'avoir adopté. Lacédémone, elle-même, fit des retranchemens, lorsqu'elle fut assiégée, et finit par s'entourer de murailles.

Les Visigoths, vaincus par Aëtius, n'avoient plus en tête qu'un général d'une moindre capacité, Litorius, lequel cependant avoit réduit les

Armoriques, et fait entrer dans Narbonne le détachement qui avoit forcé Théodoric d'en lever le siége. Litorius tenoit actuellement ce prince investi dans Toulouse, sa capitale, et refusa toutes les propositions de paix qu'il lui fit faire : il comptoit sur la valeur des Huns, auxiliaires, qu'il commandoit, et sur les prédictions des augures, auxquelles il avoit une aveugle confiance. Théodoric sortit de la ville en bataille. La fortune long-temps douteuse, paroissoit se déclarer pour Litorius, lorsqu'emporté par une fougue imprudente, il s'alla jeter au milieu des ennemis qui le blessèrent et le firent prisonnier. Cet accident mit le désordre parmi ses troupes ; les Huns s'enfuirent. Le malheureux Litorius, le second des généraux de l'Empire, traversa les rues de Toulouse les mains liées derrière le dos, et reçut la mort comme une faveur après la plus dure captivité. Théodoric, aussi modéré que brave, écouta les propositions d'Avitus, alors préfet des Gaules, et conclut la paix aux mêmes conditions qu'il avoit proposées avant sa victoire. Aëtius, pendant ces mouvemens, observoit ceux des François dont la valeur entreprenante lui causoit plus d'inquiétude. Il donna aux Alains le pays de Valence à partager avec ses possesseurs, que les premiers chassèrent deux ans après. Mais ce petit royaume, enclavé dans le Viennois, ne sub-

440.

sista pas long-temps. Aëtius avoit encore établi, vers l'embouchure de la Loire, une autre colonie d'Alains, qui dans la suite s'unirent aux Bretons de l'Armorique, ce qui a rendu le nom d'*Alain* si commun en Bretagne.

Valentinien laissoit à ses généraux le soin de la guerre, et probablement à ses ministres celui de la législation. Les lois qui furent alors publiées sous son nom, étoient utiles et sages. Ce prince eut du moins le mérite d'aimer la justice. Il ordonna que les lettres de grâce accordées aux homicides fussent examinées par les tribunaux; que si le crime étoit volontaire, et la grâce obtenue sur un faux exposé, on n'y eût aucun égard. Ennemi des exemptions et des priviléges, qu'il regardoit comme une atteinte portée à l'intérêt public, il défendit d'avoir égard aux rescrits qu'on pourroit lui surprendre pour s'affranchir des lois générales. Les personnes qualifiées étoient dispensées de ce qu'on appeloit fonctions sordides. Sous cette dénominatiou, l'intérêt et l'avarice avoient renfermé les obligations et les charges les plus essentielles au salut de l'état. Théodose fit rentrer dans la classe commune tous ces privilégiés.

Ses pacifiques occupations furent troublées par l'appréhension d'une flotte formidable qu'armoit Genséric. Ce roi des Vandales n'avoit pas

un vaisseau de guerre, lorsqu'il passa dans l'Afrique. Ses sujets ignoroient absolument l'art de la navigation, et n'avoient jamais fait usage que de bateaux avec lesquels ils cotoyoient les rivages. Maître de Carthage, il sentit l'utilité qu'il pouvoit tirer d'un port si avantageux, et dans l'espace d'une seule année, il créa des vaisseaux et des marins. Son premier essai fit trembler l'Italie et toutes les côtes de l'Occident. On ne savoit où devoit tomber l'orage; il alla fondre sur la Sicile, qui fut saccagée. La vigoureuse résistance de Panorme, que Genséric assiégea sans succès, l'obligea de retourner en Afrique.

Théodose, débarrassé du fardeau des affaires, couloit des jours, sinon glorieux, du moins paisibles; tout-à-coup le poison de la jalousie vint troubler son repos. Dès son enfance il aimoit Paulin, un des principaux seigneurs de sa cour. L'estime et la reconnoissance attachoient l'Impératrice à ce favori, qui avoit contribué à son mariage. Elle le voyoit avec plaisir; elle trouvoit en lui le goût qu'elle avoit pour les lettres, et de plus, un confident sûr et un guide éclairé. Ce commerce innocent fut empoisonné sans doute dans l'esprit de Théodose. Après 19 ans de mariage, il conçut des soupçons cruels, et peut-être mal fondés. Il fit mourir Paulin. Eudoxie regarda cette mort comme un sanglant outrage à

son honneur, demanda et obtint sans peine la permission de se retirer à Jérusalem. L'année précédente, elle y avoit fait un pélérinage pour accomplir un vœu de son époux. En passant par Antioche, elle avoit, sur un trône d'or, enrichi de diamans, prononcé un discours d'apparat, à l'honneur de la ville, qui par reconnaissance lui dressa des statues. L'Impératrice paya cet hommage par d'éclatans bienfaits. Dans la Terre-Sainte, sa pieuse munificence surpassa celle de la mère de Constantin. Le contraste de ce second voyage dut ajouter à sa douleur. La jalousie de Théodose la poursuivit encore dans sa retraite. Elle avoit emmené un prêtre et un diacre, auxquels elle étoit fort affectionnée. L'Empereur envoya Saturnin, comte des domestiques (capitaine des gardes), pour leur ôter la vie, ce qu'il fit sans aucune forme de procès. Eudoxie, furieuse, fait assassiner Saturnin. Cet emportement lui nuisit peut-être plus dans l'opinion publique que sa disgrâce. On l'en punit en la réduisant à une condition privée. Elle vécut encore vingt ans, qu'elle consacra aux bonnes œuvres, et mourut en protestant de l'innocence de ses liaisons avec Paulin. Elle avoit 47 ans lorsqu'elle fut soupçonnée; ce n'est pas communément la saison des intrigues amoureuses. Cyrus, savant Egyptien, et bon poète, magistrat intègre

et vrai philosophe, protégé par l'Impératrice; fut bientôt enveloppé dans sa disgrâce. Il étoit

441. parvenu aux plus éminentes places de l'Empire, étant à-la-fois préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient. Théodose l'avoit chargé de ceindre la ville d'une muraille le long de la mer. Ce grand ouvrage fut si bien et si promptement exécuté, que dans les jeux du Cirque, le peuple apercevant le préfet, s'écria par acclamation : « Constantin a fondé la ville, Cyrus l'a renouvelée. » Théodose qui étoit présent, fut blessé de voir donner exclusivement à un sujet des louanges qu'il croyoit mériter au moins de partager. Cyrus fut dépouillé de ses charges et de tous ses biens. Ayant été ordonné prêtre, et peu après évêque en Phrygie, l'envie le poursuivit encore dans cette nouvelle dignité. Il la déposa pour s'y soustraire, et se renferma dans le silence de l'étude et de la vie privée. Il ne s'est conservé de lui que quatre épigrammes qui font regretter ses autres ouvrages. La perte de deux hommes de mérite, Paulin et Cyrus, étoit un malheur pour l'Etat. Il lui restoit une ressource dans les lumières et la prudence de Pulchérie. L'Empereur négligea cet appui si nécessaire à sa foiblesse. La cabale de ses eunuques parvint à lui inspirer de l'éloignement pour elle. Leur chef Chrysaphe s'empara de Théodose. Ce misérable, qui réu-

nissoit tous les vices, flétrit la considération que les conseils d'Anthémius et de Pulchérie avoient acquise au gouvernement, et rendit la fin de ce règne aussi triste que les commencemens en avoient été heureux. L'éloignement de Pulchérie du timon de l'état, ayant suivi de si près la chute d'Eudoxie, il y a lieu de douter que cette chute ait été, comme quelques-uns le prétendent, l'effet de la rivalité des deux princesses pour le gouvernement de l'Empire, et l'ouvrage de la première.

Le nouveau ministre commença son administration par l'assassinat de Jean le Vandale (ainsi nommé à cause de son origine), brave général qui lui étoit suspect. Ensuite il équipa onze cents vaisseaux pour porter la guerre en Afrique, sous prétexte de secourir Valentinien. Cette flotte aborda en Sicile : Genséric, feignant d'être effrayé d'un armement si formidable, entama une négociation qu'il sut faire traîner en longueur : l'année se passa en ambassades mutuelles. Les ravages des Huns forcèrent Théodose de rappeler ses troupes fort affoiblies par les maladies et la disette ; la Sicile étoit ruinée. Genséric, profitant de l'occasion, acquit un nouveau droit sur l'Afrique, en obligeant Théodose de le reconnoître pour souverain du pays qu'il y possédoit.

Cette expédition eut d'autres suites plus fâ-

cheuses. Les Barbares, voyant les forces romaines employées au loin, fondirent sur les frontières. Les plus dangereux ennemis de l'Empire étoient les Perses et les Huns. Les premiers, depuis le meurtre de Para, avoient envahi une portion de l'Arménie ; mais ce royaume n'étoit pas anéanti. Deux frères en possédoient le reste ; l'un d'eux, Arsace, n'en ayant eu que le cinquième, en vertu du testament de son père, et mécontent de ce partage, appela les Romains à son secours ; l'autre, Tigrane, aimant mieux tout perdre que de rien céder, fit donation aux Perses de ses états. Arsace imita cet exemple, et céda sa portion aux Romains. Les deux nations, au moment d'en venir aux mains, s'arrangèrent, et chacune garda le lot qui lui avoit été donné. Celui des Perses, qui étoit le plus considérable, prit depuis ce temps le nom de Persarménie, et le royaume d'Arménie se trouva éteint.

La guerre des Huns ne fut pas si facile à terminer. Théodose ne s'étoit garanti de leurs attaques qu'en s'obligeant de leur payer un tribut de 350 livres d'or. Bléda et Attila, deux frères qui régnoient conjointement sur ce peuple, depuis 7 à 8 ans, réduisirent ce prince à une composition plus honteuse encore. Sur quelques démêlés survenus entre les deux nations, il y eut une conférence à cheval entre les députés des

Huns, qui ne traitoient pas autrement leurs affaires, et ceux de Théodose, qui, pour l'honneur de l'Empire, n'avoient pas cru devoir parlementer à pied avec des cavaliers. Les Romains s'obligèrent à rendre les transfuges, et même les prisonniers qui s'étoient échappés, ou à payer leur rançon, et à doubler le tribut. Les Huns crucifièrent leurs transfuges, sans excepter deux princes du sang royal qui se trouvoient dans le nombre. Après ce traité, les deux rois portèrent leurs armes, au Nord et à l'Orient, dans la Tartarie. La rigueur du climat endurcit encore leurs soldats, et leur rendit toute la vigueur et la férocité de leurs pères. Ces expéditions lointaines occupèrent ces princes les 6 ou 7 premières années de leur règne. De retour en Europe, plus audacieux et plus fiers, ils rompirent le traité fait avec Théodose, sous prétexte qu'il y avoit manqué le premier, et traversèrent le Danube. L'hiver se passa en négociations infructueuses. Les deux rois écrivirent avec arrogance à l'Empereur, que s'il différoit de leur donner les satisfactions qu'ils indiquoient, ils ne seroient pas les maîtres de retenir leurs soldats, qui brûloient de combattre. Le printemps venu, ils mirent à feu et à sang toute la haute Mésie, traversèrent la Save, prirent Sirmium : puis revenant, détruisirent Naissus, brûlèrent Sardique, et entrèrent dans la Thrace,

laissant par-tout des vestiges sanglans de leur passage. Théodose obtint ou plutôt acheta la paix, qui ne dura que cinq ans. Les Huns les employèrent à se préparer à de nouvelles conquêtes, et gardèrent celles qu'ils venoient de faire.

442.

443.
447.

Pendant cet intervalle, Théodose rendit quelques lois, dont nous citerons les principales. Il permit aux pères qui n'avoient point d'enfans légitimes de laisser tous leurs biens à un fils naturel, le quart toutefois réservé aux ascendans, s'il en existoit. Les frontières se trouvoient dégarnies de troupes par l'effet de la cupidité des officiersqui, non contens de s'arroger une partie de la paye des soldats, profitoient de celle des absens. Telle étoit la corruption du temps, et la mollesse ou l'impuissance du gouvernement, que l'Empereur, en réformant ces abus funestes, crut devoir permettre aux officiers de retenir le douzième de la ration des soldats romains; mais ils ne purent, sous peine de mort, rien retrancher aux étrangers; préférence peu encourageante pour les troupes nationales. On donnoit aux soldats des frontières des terres à cultiver, dont ils avoient la jouissance, sans payer aucune imposition; les commandans en avoient usurpé et vendu la plupart; l'Empereur annula ces ventes, en réservant le recours vers le vendeur. De tels remèdes prouvent la grandeur du mal. Et quel bien pou-

voient-ils d'ailleurs opérer, quand l'Empereur n'avoit plus la puissance ou le courage de se faire obéir ?

On vit dans Alexandrie un exemple bien déplorable du mépris qu'on faisoit impunément de son autorité. Un habitant de cette ville vint se plaindre à Théodose du rapt de sa femme par un sénateur. Le prince dépêcha un officier chargé d'un ordre au ravisseur de se présenter en justice. L'évêque Dioscore prit le parti du coupable, et envoya un diacre à la tête d'une troupe séditieuse, pour tuer l'envoyé du souverain et le mari. L'un et l'autre se sauvèrent, et les biens du dernier furent pillés. Ce fut l'unique résultat de sa plainte.

Dans la résidence impériale même, et probablement sous les yeux du prince, il s'éleva une sanglante sédition occasionnée par les jeux publics. Dès le temps des premiers Empereurs, les cochers du cirque étoient distingués par quatre couleurs : le blanc, le rouge, le bleu et le vert. Chaque livrée avoit son écurie à part. Quatre cochers, un de chacune, couroient ensemble et se disputoient le prix. Chaque spectateur se passionnoit pour une couleur, et on donnoit le nom de *faction* aux divers partis. Des Empereurs se mêlèrent dans ces cabales jusqu'à l'indécence, et souvent jusqu'à la frénésie. Caligula prenoit

souvent ses repas dans l'écurie verte : Vitellius fit mourir des citoyens qui avoient mal parlé de la faction bleue. L'émeute, dont il s'agit (445), coûta la vie à une foule de spectateurs.

L'Occident offre dans ces temps peu d'événemens mémorables. On remarque, dans une loi de Valentinien, que le sou d'or est évalué à 40 boisseaux de froment, ou à 270 livres de viande, ou 200 septiers de vin; ce qui fait connoître la valeur intrinsèque du sou d'or à cette époque, ainsi que la proportion établie entre les trois principales denrées. On a encore obervé qu'à l'occasion d'un démêlé entre S. Hilaire, évêque d'Arles et le pape S. Léon, Valentinien ordonna qu'il ne seroit permis à aucun évêque de rien innover sans l'autorisation du souverain pontife; que tous les évêques recevroient, comme des lois, les ordonnances émanées du siége de Rome, et qu'un prélat, cité en jugement par le pape, s'il refusoit de comparoître, y seroit forcé par le gouverneur de la province. On voit par-là combien les Empereurs ont quelquefois contribué à établir l'autorité du Saint-Siége. Les chrétiens, par un égarement de zèle, s'acharnoient à briser et à enfouir les statues du paganisme, sans aucun égard à la beauté des ouvrages. Les tombeaux n'étoient pas épargnés, et la cupidité, plutôt que le fanatisme, enlevoit ce qu'ils pouvoient

contenir de précieux. Valentinien prononça contre ce dernier excès, des peines peut-être trop sévères, le bannissement contre les ecclésiastiques, la confiscation de la moitié des biens et l'infamie contre les personnes qualifiées, la mort contre les autres. Cette gradation, qui établit des punitions plus rigoureuses contre les hommes que l'éducation a le moins garantis de la tentation du crime, est, à notre avis, en raison inverse de l'équité.

Attila n'avoit accordé aux Romains qu'un repos précaire, tandis qu'il faisoit ailleurs des conquêtes : il assassina son frère pour régner seul. Son ambition ne méditoit rien moins que l'envahissement de l'Asie et de l'Europe, et si l'on compare ses forces à celles des deux Empereurs, surtout son énergie à leur pusillanimité, ce projet ne paroîtra rien moins que chimérique. La nation entière des Huns étoit réunie sous ses ordres, et sa domination s'étendoit sur d'immenses contrées, de la mer Baltique à l'Océan oriental. Il est le seul des conquérans qui ait réuni sous sa puissance la Scythie et la Germanie; car une grande partie des Germains, les Sarmates, les Scythes, les Gépides, les Hérules, les Ruges, et cette multitude de peuples qui couvroient le territoire situé entre le Danube, l'Euxin et la mer Caspienne, obéissoient à ses

lois. Son génie égaloit son ambition. Politique habile, guerrier intrépide, hardi avec prudence, pratiquant la vertu ou s'abandonnant au vice suivant son intérêt, né pour ébranler les Empires et pour effrayer la terre, tel étoit Attila, que les peuples effrayés nommèrent *le fléau de Dieu*. N'ayant point de religion, il n'en avoit que plus d'aptitude à mettre à profit les superstitions du vulgaire.

Les Scythes avoient adoré leur Divinité protectrice sous le symbole d'une épée perdue depuis long-temps. Un pâtre ayant découvert par hasard une épée dont la pointe sortoit de terre, vint la présenter au Roi des Huns, qui fit courir le bruit que c'étoit celle du Dieu des combats, dont le nom, chez les Scythes, ne nous est pas connu. Il prétendit que ce Dieu, lui mettant son glaive en main, lui donnoit l'investiture de tous les royaumes. Théodose, pour le flatter, lui conféra le titre de Général des Romains par un brevet en forme. Le Roi des Huns l'accepta, sans doute à cause des appointemens qui y étoient attachés; mais il dit en le recevant, qu'il ne l'empêcheroit pas de combattre les Romains, s'ils ne lui donnoient satisfaction ; qu'il avoit pour esclaves des Rois supérieurs aux Généraux de l'Empire, et même à ses Souverains. Avant de commencer la guerre contre les Romains, il porta l'insolence

au point d'envoyer aux deux Empereurs un messager, qu'il chargea de leur dire : « Attila, mon » maître et le vôtre, vous ordonne de lui pré- » parer un palais. » Craignant une irruption des Tartares Orientaux tandis qu'il attaqueroit l'Empire, il renouvela, pour les tenir en respect, une ligue qu'il avoit précédemment formée avec les Chinois ; et afin de ne rien laisser derrière lui, il acheva de dompter une nation barbare, située entre le Tanaïs et le Volga. Un seul de ses Princes qui avoit averti Attila de la liaison de ses collègues avec les Romains, échappa aux armes ou à la domination du conquérant. Attila lui fit dire de le venir trouver pour qu'ils partageassent ensemble le fruit de ses victoires. Mais le barbare se défiant de la bonne foi des Huns, après s'être retiré dans des retraites inaccessibles, lui fit répondre que, ne pouvant envisager le soleil, il ne se hasarderoit pas à regarder en face le plus grand des Dieux. Tout étant ainsi disposé, Attila se jeta sur l'Empire avec une armée formidable. L'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Mésie, éprouvèrent toutes les horreurs de la guerre la plus barbare. Soixante-dix villes furent prises ; la Macédoine, la Thessalie, ravagées ; et le torrent ne s'arrêta qu'aux Thermopyles. Deux armées de l'Empereur furent battues dans la Basse-Mésie et la Chersonèse. Il n'eut d'autre

ressource que d'acheter la paix. Elle lui coûta
448. 6,000 livres d'or et un tribut annuel du tiers de cette somme. L'Etat se trouva si épuisé, que pour lever sur-le-champ une somme assez modique (6 millions), on fut forcé de recourir aux plus grandes rigueurs. Les commis n'épargnant aucune sorte d'exaction, partagèrent avec les Huns les dépouilles de leurs concitoyens. Plusieurs se laissèrent mourir de faim, ou se pendirent de désespoir. Quand il fallut livrer les transfuges que les Huns n'avoient pas omis de réclamer, on fut contraint d'en massacrer un grand nombre qui refusoient d'aller subir, chez leurs compatriotes, les supplices qui les y attendoient.

Dans cette désolation et cet opprobre, une petite ville, nommée Asémonte, sur les frontières de la Thrace et de l'Illyrie, se couvrit de gloire, et fit voir que les Huns n'étoient pas invincibles. Comme elle refusoit de rendre les transfuges, et les prisonniers Romains échappés de leur captivité, Attila vint y mettre le siége. Ses habitans ne se laissèrent pas intimider, et par de fréquentes sorties maltraitèrent si bien les Huns, que ceux-ci crurent devoir s'éloigner et se borner à un blocus. Peu instruits dans l'art de réduire les places. Les Huns n'eurent pas la précaution de fermer tous les passages. Les transfuges accouroient de tout côté. Les assiégés ne cessoient de harceler les Huns,

et

et une poignée de désespérés désoloient une armée nombreuse. Attila, irrité de se voir arrêté devant une bicoque, déclara qu'il alloit recommencer la guerre, si les Asémontins ne rendoient pas les prisonniers qu'ils avoient faits, les transfuges, et les Romains qui, en brisant leurs chaînes, s'étoient réfugiés chez eux. Ils répondirent qu'ils avoient sur-le-champ renvoyé les transfuges, et les Romains qui leur étoient venus demander asile, et que pour les Huns tombés en leur pouvoir, ils les avoient égorgés, à l'exception de deux, qu'ils offroient de donner en échange de deux de leurs pâtres surpris au pied des remparts. Attila fit inutilement chercher les deux bergers, et avant d'obtenir les deux barbares, fut obligé de jurer qu'il ne retenoit aucun prisonnier d'Asémonte. Les Asémontins jurèrent de leur côté officieusement qu'ils n'avoient chez eux ni transfuges, ni fugitifs. Ainsi, une ville, jusqu'alors obscure, traita sur le pied de l'égalité avec le Prince le plus puissant qui existât sur la terre, après avoir repoussé l'effort de ses armes.

Pendant l'invasion d'Attila, Théodose qui manquoit de capitaines, fit venir à Constantinople un général Isaure, nommé Zénon, avec ses troupes, et lui confia la garde de la ville qui craignoit un siége. Zénon gagna la confiance de l'Empereur, et fut nommé général des armées

d'Orient. Ce Barbare, trop fier pour plier devant l'eunuque Chrysaphe qui dominoit tout jusqu'à son prince, osa se déclarer son ennemi, et demander sa tête à l'Empereur. Il ne respectoit guère plus Théodose lui-même que son ministre, comme on va le voir. Le roi des Huns avoit député à Constantinople Constance, son secrétaire, né dans la Gaule. Celui-ci promit d'entretenir son maître dans des dispositions pacifiques, à condition que l'Empereur lui procureroit un mariage avantageux. Théodose qui appréhendoit sur toutes choses une rupture avec Attila, promit à son secrétaire la fille de Saturnin, assassiné par l'ordre d'Eudoxie; mais Zénon l'enleva, et la fit épouser à un de ses amis. Constance s'en plaignit à son roi, qui fit dire à Théodose qu'il s'en prenoit à lui de l'affront fait à son secrétaire; que l'Empereur se rendoit lui-même complice de la violence en ne la punissant point; que s'il n'avoit pas assez de forces pour se faire obéir, il lui offroit les siennes. Théodose craignoit presque également Zénon et le roi des Huns; il fit confisquer les biens de Saturnin pour diminuer les regrets du secrétaire d'Attila. L'audace de Zénon demeura impunie, et la peine retomba sur la victime du délit, sur la fille de Saturnin, qui par cette confiscation se trouvoit ruinée d'avance. Une telle lâcheté redoubloit le mépris d'Attila et ses prétentions. Il

449.

en formoit de nouvelles tous les jours, depuis qu'il avoit fait acheter la paix. Théodose combloit de présens ses ambassadeurs. Lorsqu'Attila vouloit enrichir un de ses sujets, il le députoit sous quelque prétexte à Constantinople. L'Empereur n'osant tenter de briser ce joug avec courage, écouta les conseils de Chrysaphe, qui conseilla de s'en délivrer par un assassinat. Cette voie infâme avoit été employée plus d'une fois dans les règnes précédens. Un capitaine des gardes d'Attila, nommé Edécon, étoit à Constantinople en qualité d'ambassadeur; on lui promit des sommes immenses, s'il vouloit exécuter le complot. Il s'y engagea, et partit avec un ambassadeur appelé Maximin, qu'on envoyoit au roi des Huns. L'historien Priscus, qui étoit de cette ambassade, en a laissé des détails curieux. Arrivés au camp d'Attila, les Romains dressoient leur tente sur une petite éminence. On les en fit descendre, parce que le roi campoit dans la plaine, et qu'il ne convenoit pas qu'ils fussent placés plus haut que lui. Attila les reçut sur un siége de bois. Edécon l'avoit prévenu de tout; l'ambassadeur n'étoit pas dans la confidence du projet; mais Vigile son interprète en étoit instruit. Lorsque Maximin dit au roi des Huns que les Empereurs faisoient des vœux pour sa conservation, il répondit : « Et » moi je souhaite aux Romains tout ce qu'ils me

» souhaitent à moi-même. » Il ajouta, qu'avant de lui envoyer des ambassadeurs, les Romains auroient dû commencer par lui rendre tous ses transfuges. Vigile ayant assuré qu'il n'en restoit pas dans l'Empire : « Si je ne respectois pas le » droit des gens, répliqua Attila, je te ferois at- » tacher en croix et dévorer par les vautours, » pour te punir de ton imposture. » Il donna ordre à un de ses officiers de partir avec Vigile, pour réclamer ces transfuges, dont il fit lire la liste. « Je ne souffrirai pas, dit-il aux Romains, que » mes esclaves combattent contre moi, quoique » je ne craigne pas les services qu'ils peuvent » rendre à leurs protecteurs. Est-il dans votre » Empire une ville, une forteresse qui puisse » subsister, quand Attila aura résolu de la dé- » truire ? » Après plusieurs jours de marche, on arrive au palais du roi. C'étoit un vaste édifice, élevé, bâti en bois, flanqué de tours de même construction, et environné d'une enceinte de planches. Il n'y avoit point de pierres dans cette région de la Scythie. Un grand nombre de jeunes filles, chantant des vers à la louange du prince, vinrent à sa rencontre. Les principaux de la nation soutenoient devant lui une table d'argent massif. Attila toujours à cheval, prit une coupe pleine de vin et en but quelques gouttes avant d'entrer au palais. Après vingt-quatre heures de repos, il fit

placer son siége à sa porte, et employa une partie du jour à rendre la justice. Il donna un festin à sa cour; tous les convives y furent servis en vaisselle d'or et d'argent. Attila n'usa que de vaisselle de bois, et ne mangea que d'une seule viande. Il observoit la même simplicité dans ses habits, ses armes et ses équipages. Deux poètes vinrent chanter ses victoires; leurs chants embrasoient la jeunesse d'une ardeur martiale, et les vieillards pleuroient de ne pouvoir plus signaler leur courage. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitoient, Attila constamment grave, ne donnoit d'autre signe de gaieté que les caresses qu'il faisoit au plus jeune de ses fils, objet de sa prédilection. Vigile revint en Scythie pour porter, comme il en étoit convenu, à Edécon, le prix du forfait que celui-ci s'étoit chargé d'exécuter. Attila qui le savoit, et qui par son adresse avoit amené Vigile au point de fournir ainsi lui-même les preuves de son crime, le fit arrêter au moment où il arrivoit. Il fut conduit avec son fils au roi qui l'interrogea. Comme il tergiversoit sur la destination des sommes dont on le trouva saisi, Attila ordonna d'égorger le fils, si le père n'avouoit à l'instant la vérité. A ces mots Vigile confesse tout, en suppliant d'épargner un enfant qui n'est pas coupable. Attila lui fit grâce à lui-même pour cent livres d'or: c'étoit

un sang vil qu'il ne daignoit pas répandre. Il envoya deux ambassadeurs à Théodose : l'un avoit ordre de se présenter à lui, ayant à son cou la bourse dans laquelle Vigile avoit apporté l'or destiné à Edécon, et de demander à Chrysaphe s'il la reconnoissoit; et l'autre devoit dire à l'Empereur : « qu'Attila et Théodose étoient tous » deux de noble race; mais que Théodose étoit » dégradé en devenant esclave d'Attila, auquel » il payoit un tribut; qu'il n'étoit qu'un lâche » et perfide esclave, puisqu'il employoit la trahi» son pour se défaire de son maître; qu'Attila » ne lui pardonneroit, qu'après que Chrysaphe » lui auroit été livré pour subir la punition qu'il » méritoit. » Il exigeoit de plus satisfaction sur le mariage promis à son secrétaire Constance. On parvint à fléchir l'impérieux Attila par des soumissions et des présens, et en donnant à son secrétaire une des plus opulentes, des plus nobles et des plus belles femmes de l'Empire.

Au milieu des périls dont l'Etat étoit menacé, la fureur de la controverse ne se ralentissoit pas. Nestorius, en combattant l'Arianisme, avoit établi que deux natures en Jésus-Christ supposoient deux personnes. Eutychès, abbé d'un monastère près de Constantinople, en poursuivant le Nestorianisme, soutint que l'unité de personne prouvoit l'unité de nature, et prétendoit que la divi-

nité avoit participé aux souffrances de l'homme. Un concile national de trente prélats, tenu à Constantinople, et présidé par Flavien qui en étoit archevêque, proscrivit la doctrine d'Eutychès, malgré la faveur de Chrysaphe. Cet hérésiarque condamné encore par le pape Saint-Léon, eut recours à l'évêque d'Alexandrie, Dioscore, qui obtint de l'Empereur la convocation d'un concile général. Cent trente évêques assemblés à Ephèse prononcèrent anathème contre le dogme des deux natures en une seule personne. Flavien fut déposé. Ayant mis entre les mains des légats du pape, un acte d'appel au Saint-Siége, il fut accablé de coups par Dioscore et les moines de Constantinople, puis exilé en Lydie où il mourut trois jours après son arrivée. Ce concile tenu sous l'empire de la force, au milieu des menaces violentes des moines, ainsi que des parabolans, et en présence des soldats qui montroient des chaînes, a été désigné par la postérité sous le nom de *brigandage d'Ephèse*. Le tumulte y fut tel que les magistrats déclarèrent que l'Empereur feroit examiner la foi par ses commissaires, et après quelques oppositions, on y consentit. Il n'en faudroit pas davantage pour apprécier ce prétendu concile. Les dépositions, les emprisonnemens, les exils en furent la suite. L'Orient effrayé se tut, quoiqu'en général attaché à la doctrine des deux

natures. Les partisans d'Eutychès prirent dans le siècle suivant le nom de jacobites, de Jacques Baradée, évêque d'Edesse, qui travailla beaucoup à l'accroissement de la secte. Il en existe encore un grand nombre dans les contrées orientales.

450. L'Empereur survécut peu à ce conciliabule d'Ephèse. Au retour de la chasse, dans les environs de Constantinople, il fut désarçonné par son cheval et jeté dans la petite rivière de Lycus. Il se blessa mortellement et expira peu après. Son règne avoit été de quarante-deux ans; il n'obtint et ne mérita pas de surnom plus glorieux que celui de *calligraphe*, parce qu'il excelloit à peindre les caractères de l'écriture. Sa sœur avoit voulu le former à-la-fois aux pratiques de la religion et aux soins du gouvernement; elle ne réussit que dans la première de ses entreprises.

On place sous ce règne (en 448) le commencement de celui de Mérovée, roi des François, fils de Clodion, qui étendit son domaine du Rhin à la rivière de Somme. La première race des rois de France fut désignée dans la suite par le nom de *Mérovingiens*.

MARCIEN *en Orient.* — VALENTINIEN IIIe. *en Occident.*

L'Empire étoit dans une situation déplorable.

Les provinces, accablées d'impôts et livrées aux créatures de Chrysaphe, ne connoissoient pas d'ennemis plus redoutables que leurs commandans et leurs magistrats. Sous un gouvernement si méprisable, il n'y avoit ni émulation dans les troupes, ni amour de la patrie, ni respect pour le prince, ni général qui eût de la réputation. Théodose ne laissoit qu'une fille, mariée à Valentinien : ce prince, accablé déjà du fardeau de l'Empire d'Occident, étoit de toute manière incapable de faire valoir, sur celui de l'Orient, ses droits, qui d'ailleurs étoient au moins douteux. Pulchérie s'empara des affaires, et fit faire le procès à Chrysaphe. Il fut convaincu de tous les crimes que peut commettre un scélérat puissant, et justement condamné, mais très-illégalement livré à la vengeance d'un homme dont il avoit assassiné le père, au fils de Jean le Vandale. Comme il étoit sans exemple qu'une femme eût été seule revêtue de la puissance impériale, Pulcherie offrit sa main à Marcien, à condition qu'il respecteroit sa virginité. Il étoit âgé de cinquante-huit ans, et elle en avoit cinquante-deux ; il promit ce qu'elle désiroit, et l'épousa. C'étoit un soldat de fortune, né dans la Thrace, et qui, malgré son âge, n'avoit encore que le grade de tribun. Pulchérie l'avoit démêlé dans la foule des officiers, et préféré à tout ce que l'Empire avoit

de plus grand. Marcien ressentoit les infirmités d'une vieillesse prématurée; mais son âme avoit conservé tout son ressort. Courageux, actif, vigilant, frugal, juste, et plein de déférence pour l'impératrice, il s'occupa de la réforme des abus et du soulagement des peuples. Il ne publia qu'un petit nombre de lois; mais il tint la main à leur exécution; ce qui le dispensa de les multiplier. On achetoit la protection des hommes puissans, pour se procurer des emplois de judicature; il mit ce commerce honteux au nombre des crimes d'état, déclarant qu'il ne confieroit les charges qu'à ceux qui, loin de les briguer, auroient besoin d'être forcés de les accepter. « L'état, » dit-il, ne sera jamais mieux servi que par ceux » qui redoutent les emplois publics, parce qu'ils » en connoissent tout le poids. » Constantin avoit interdit aux sénateurs les alliances des personnes viles et abjectes. Marcien ne voulut pas que ces qualifications pussent s'appliquer aux pauvres. « A Dieu ne plaise, dit-il, que nous regardions » la pauvreté comme un déshonneur; elle a plus » d'une fois été une source de gloire; elle est » souvent une preuve de vertu et d'intégrité. » Un zèle de religion mal-entendu lui fit anéantir les prohibitions portées contre les donations faites par des femmes en faveur des clercs et des moines, et prononcer la peine de mort contre toute pra-

tique extérieure du paganisme. Mais, en favorisant les Orthodoxes, il eut la sagesse de ne pas persécuter les Hérétiques. Les maux produits par le faux concile d'Ephèse furent réparés. Ce prince se conduisoit par les conseils du pape Saint-Léon et de Pulchérie.

L'Orient goûtoit les fruits d'une sage administration; mais l'Empire d'Occident s'écrouloit: il perdit alors la foible ressource des conseils de Placidie, qui mourut cette année à Rome. Elle termina sa régence par un bienfait envers le peuple; car c'est à elle qu'on doit attribuer les actes auxquels l'Empereur donnoit son nom. Il avoit promis de soulager les provinces; dans la loi dont il s'agit, il exprime son repentir, et se déclare en quelque sorte coupable d'avoir trop tardé: « Aux yeux » de la probité, dit-il, c'est déjà manquer de » parole que de différer l'accomplissement d'une » promesse. » Il déplore ensuite la misère des provinces vexées par ceux-mêmes qu'on y envoyoit pour empêcher les vexations, et qui achevoient de les épuiser. « Tout ce que perd le laboureur, ajouta-t-il, est perdu pour le prince; » la prospérité du prince dépend de celle du » laboureur. » On remit ce qui étoit dû au fisc. Cette action, et les maximes qu'on met dans la bouche de Valentinien, sont louables sans doute; mais qu'est-ce qu'une bonne action et de belles

maximes pour compenser l'ignominie de tout un règne, comme celui de Valentinien? Quoique sa mère eût quelquefois manqué de fermeté, l'administration de son fils dut faire regretter la sienne. La conduite de cet Empereur autorise à soupçonner que Placidie l'avoit livré au plaisir et à la dissolution, pour l'énerver et se rendre maîtresse des affaires. Elle sentit en mourant les secousses qui annonçoient la prochaine destruction de l'Empire.

La Grande-Bretagne avoit plusieurs fois imploré vainement le secours des Romains contre les Pictes et les Ecossois. Ses habitans avoient écrit, en 346, au général Aëtius, une lettre trempée de leurs larmes, et propre à en arracher, portant pour titre : *Gémissemens des Bretons.* « Les Barbares, disoient-ils, nous poussent vers » la mer, qui nous repousse vers eux. Près » d'être égorgés ou submergés, nous n'avons de » secours à espérer que de Dieu, et des Ro- » mains, si les Romains veulent bien être, en » notre faveur, les ministres de la miséricorde » divine. » De si touchantes supplications avoient été sans effet. Aëtius n'auroit pu quitter la Gaule, où il étoit alors, sans l'exposer toute entière, et sans risquer même de n'y pouvoir plus repasser. Les Bretons désespérés s'adressèrent aux Saxons, qui habitoient l'embouchure de l'Elbe, (dans le

Holstein) et qui avoient plusieurs fois ravagé les côtes de la Grande-Bretagne. Ils n'envoyèrent d'abord que trois vaisseaux: le foible détachement qu'ils portoient suffit pour ranimer le courage des Bretons, qui repoussèrent leurs ennemis. Alors dix-huit vaisseaux vinrent se joindre aux premiers. Les Saxons entraînèrent avec eux les Angles ou Anglois leurs voisins, et les Jutes de la Chersonèse Cimbrique. On leur donna des terres, des subsistances, et une solde pour défendre le pays. Bientôt, sur de frivoles prétextes, ils tournèrent leurs armes contre les Bretons, et couvrirent toute la contrée de carnage et d'incendies. Ils ruinoient les églises, égorgeoient les prêtres et les moines. Ces guerres furent longues et sanglantes. Le roi Arthur, dont la valeur héroïque a donné lieu à tant de fictions romanesques, perdit la vie dans un combat vers le milieu du sixième siècle, et sa mort éteignit la monarchie des Bretons, qui avoit duré environ cent ans, depuis l'abandon des Romains. Les trois peuples descendus dans l'île, devenus ses maîtres jusqu'aux frontières d'Ecosse, formèrent sept petits royaumes; c'est ce qu'on appelle l'Heptarchie. Ils étoient idolâtres. Sur la fin du sixième siècle, ils embrassèrent le christianisme. Enfin, les sept royaumes furent réunis en un seul par Egbert, contemporain de Charlemagne. Les Anglois,

possédant la plus grande partie de la contrée ; donnèrent leur nom à toute l'île jusqu'à l'Ecosse. Les naturels Bretons se maintinrent dans le pays de Galles, où s'étoient réfugiés ceux qui avoient pu échapper au fer ennemi. Plusieurs passèrent dans la partie de l'Armorique, depuis nommée Bretagne. L'ancienne langue des Bretons, qui subsiste encore dans ces deux contrées, prouve leur commune origine ; il n'en résulte pas que la Grande-Bretagne ait peuplé l'Armorique; il est au contraire naturel de penser, qu'en général c'est le Continent qui a peuplé les îles.

La perte de la Grande-Bretagne étoit depuis long-temps regardée comme inévitable. On pouvoit s'en consoler; mais Attila méditoit la ruine des deux Empires. Pour attaquer celui de l'Occident, il se servit d'un prétexte que lui avoit fourni une inconcevable démarche d'Honoria, fille de Placidie. Cette princesse, que sa mère avoit voulu contraindre malgré elle à une perpétuelle virginité, avoit envoyé un eunuque affidé au roi des Huns, pour lui déclarer qu'elle le choisissoit pour époux, et qu'elle lui transmettoit tous les droits qu'elle tenoit de sa naissance au trône d'Occident : elle lui faisoit passer un anneau pour gage de sa foi. Comme Attila tardoit trop à son gré, elle se jeta dans les bras d'un intendant de sa propre maison. Des signes honteux trahirent

leur commerce. Placidie chassa de sa cour cette princesse, qui alla porter son ignominie à celle d'Orient. Elle revint à Ravenne, et s'y maria. Le roi des Huns se prévalut des avances que lui avoit faites Honoria : il y avoit seize ans, la réclama comme son épouse, et avec elle la moitié de l'Empire dont il prétendoit qu'elle étoit héritière. Valentinien répondit qu'Honoria ne pouvoit être l'épouse d'Attila, puisqu'elle avoit un mari, qu'elle n'avoit aucun droit à l'Empire, qui, chez les Romains, appartenoit exclusivement aux hommes. Attila avoit en même temps envoyé des ambassadeurs à Marcien, pour demander le payement du tribut accordé par Théodose le jeune. L'Empereur dit qu'il ne reconnoissoit point cette convention ; que si Attila ne troubloit point la paix, on lui feroit, comme à un allié, les dons qui seroient jugés convenables ; que s'il préféroit la guerre, les soldats de Marcien étoient prêts. Ce prince, qui désiroit cependant de l'éviter, députa vers le roi des Huns, et lui fit des présens. C'étoit peut-être, sous un nom plus honorable, la valeur du tribut qu'il lui payoit. Attila balança d'abord s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident ; il se décida pour l'attaque de ce dernier Empire, déjà fort entamé par d'autres Barbares, et plus facile par conséquent à renverser : il y fut encore déterminé par les sollicitations et l'argent de Genséric, qui, étant ennemi de Théodoric, roi des Visigoths,

et voulant lui susciter des affaires, pressoit Attila de pénétrer dans la Gaule. Valentinien députa vers Attila pour tâcher de détourner l'orage. Le roi des Huns renouvela le traité de paix avec lui, et en même temps rassembloit toutes ses forces, dans le dessein d'écraser à-la-fois Romains et Visigoths. Pour empêcher que les uns ni les autres ne prissent l'alarme, il assuroit à Théodoric qu'il n'en vouloit qu'à Valentinien; et à Valentinien, que ses préparatifs n'étoient dirigés que contre

451. Théodoric. Quand ils furent achevés, il se vit à la tête de cinq cent mille hommes, tirés tant de son pays que de treize peuples barbares, dont les rois étoient ses vassaux, ou plutôt ses esclaves. Il les conduisit, à ce qu'on croit, le long du Danube, et leur fit passer le Rhin près du lac de Constance. Les Bourguignons, qui essayèrent de l'arrêter, furent taillés en pièces. Mayence et Metz tombèrent en sa puissance: la première de ces villes fut saccagée, l'autre brûlée. Les pays situés entre le Rhin, la Seine, la Marne et la Moselle, éprouvèrent toutes les horreurs qu'on pouvoit craindre de ces peuples féroces. Comme Attila s'annonçoit pour l'ami des Romains, et publioit qu'il alloit chercher les Visigoths au-delà de la Loire, plusieurs villes romaines lui ouvrirent leurs portes. Les violences qu'elles eurent à souffrir, décidèrent les autres à se défendre; mais nul rempart ne pouvoit

pouvoit tenir contre ce déluge de Barbares. Tongres, Reims, Arras, Saint-Quentin furent emportés, Trèves ravagée pour la cinquième fois. Attila s'avançant vers la Loire porta l'alarme dans Paris. Il alla mettre le siége devant Orléans.

Aëtius s'étoit rendu à Arles avec une petite armée: il envoya Avitus à Théodoric, pour le désabuser sur les trompeuses protestations d'Attila. Accoutumé à traiter avec le Roi des Visigoths, dont il avoit l'estime, Avitus lui fait comprendre qu'Attila ne cherchoit à diviser les deux nations que pour les accabler. Théodoric vient joindre Aëtius. Le Roi des Francs, Mérovée, les Bourguignons, les Armoriques, et d'autres peuples, toute la Gaule enfin ayant pris les armes, se rangea sous les drapeaux du général Romain. Un Roi des Alains, nommé Sangiban, dont les intentions étoient suspectes, commandoit à Orléans. Saint Agnan, qui en étoit evêque, après avoir relevé les murs, et pris toutes les précautions nécessaires pour une longue défense, alla presser l'arrivée d'Aëtius, et revint encourager les habitans. Après un siége opiniâtre, les Huns occupoient déjà les faubourgs, et leurs machines avoient ébranlé les murs de la ville, lorsqu'Aëtius et Théodoric parurent. Attila, intrépide dans les batailles, faisoit si mal la guerre, qu'Aëtius étoit venu d'Arles à Orléans sans que les Huns en

eussent eu aucune connoissance. Ils furent contraints de lever le siége avec perte. Le saint évêque, courant de tout côté dans les fauxbourgs pour arrêter le massacre de ces barbares, en sauva plusieurs. Ils reprirent la route de la Belgique. Attila voulant venger l'affront qu'il venoit de recevoir à Orléans, campa dans les plaines de Châlons (en Champagne) favorables au déploiement de sa nombreuse cavalerie : les ennemis le joignirent. La nuit qui précéda la bataille, deux détachemens, l'un de François, l'autre de Gépides, s'étant rencontrés, se battirent avec tant de fureur, que 15,000 hommes restèrent sur la place. Un petit tertre s'élevoit entre les deux camps. On se le disputa. Les Romains et les Visigoths en restèrent les maîtres. Attila voyant les siens étonnés de ce premier échec, les harangua. Il prétendit que c'étoit la terreur qui avoit donné des ailes aux ennemis pour s'emparer de cette éminence ; qu'ils cherchoient des lieux élevés pour éviter le fer des Huns, et voudroient se cacher dans les nues ; qu'il n'y avoit dans leur armée de véritables soldats que les Alains, les François et les Visigoths. Employant avec adresse la doctrine de la prédestination, il leur dit que leur sort ne dépendoit pas de l'ennemi ; que nul trait ne pouvoit atteindre le soldat que le ciel protégeoit, et que celui à qui le destin réservoit la mort la

trouveroit hors du péril. « J'irai le premier à la » charge, ajouta-t-il; meure quiconque refu- » sera de me suivre. » La victoire fut long-temps disputée. Les Huns, placés au centre et commandés par Attila en personne, enfoncèrent le corps de bataille des ennemis. Théodoric fut tué : mais son fils Torismond rétablit le combat, et Attila, repoussé à son tour, et ayant couru personnellement le plus grand danger, fit sonner la retraite. Aëtius et Torismond pensèrent aussi périr dans cette action la plus sanglante, dit-on, qui ait jamais eu lieu. Ceux qui sont les plus modérés, quoiqu'ils ne le soient pas encore assez suivant toute apparence, font monter à 162 mille hommes le nombre des morts. Les chariots de l'armée d'Attila formoient autour de son camp une palissade impénétrable. Il les remplit de troupes, et faisoit retentir ses retranchemens du son des trompettes, comme s'il eût été prêt à en sortir à chaque minute, écartant par une grêle de traits lancés sans interruption, ceux qui tentoient de s'en approcher. On se proposa de le réduire par la famine. Il avoit fait dresser, au milieu de son camp, un bûcher composé de selles et des plus riches harnois, pour se brûler lui-même, s'il se voyoit sans espérance.

Théodoric fut pleuré des Visigoths qu'il avoit

gouvernés 32 ans avec gloire. Au milieu de sa pompe funèbre, on proclama pour son successeur, Torismond l'aîné de ses fils. Ce prince vouloit, en sortant de la cérémonie, attaquer le camp d'Attila; mais Aëtius ne songeoit plus qu'à écarter de dangereux auxiliaires. Il craignit la réunion des Francs et des Visigoths, qui eût pu achever dans la Gaule la destruction de la puissance romaine, et sut persuader à Mérovée et à Torismond, que la prudence les rappeloit dans leurs Etats, où ils avoient, disoit-il, des concurrens à redouter. Après le départ de ces princes, Aëtius étoit encore assez en force pour contenir Attila. Car ce monarque barbare, qui estimoit plus le temps que la vie des hommes, prodiguoit le sang de ses soldats; et la disette, les maladies, les combats avoient réduit à une médiocre armée la foule innombrable qui l'avoit suivi. Quand il se fut assuré du départ des alliés de l'Empire, il se mit en campagne, regagna le Rhin et retourna dans ses Etats par la Pannonie.

Marcien avoit offert à l'Empereur d'Occident toutes les troupes dont il pouvoit disposer, et son offre, comme on le verra, étoit sincère. Profitant de la paix dont jouissoit l'Orient, pour faire cesser les troubles de l'Eglise, il assembla un concile à Chalcédoine, dont l'objet devoit être l'examen de la doctrine des Eutychiens.

Elle y fut condamnée et conserva néanmoins son crédit en Égypte et en Palestine. L'Empereur proposa un réglement de police ecclésiastique qui fut adopté. Le premier article soumettoit les moines à la jurisdiction épiscopale. Le second interdisoit aux clercs, comme aux religieux, toute espèce d'affaires d'intérêt. Le troisième défendoit aux clercs d'une église de passer dans une autre, sous peine d'excommunication. A l'occasion des différens survenus entre les Evêques de Nicée et de Nicomédie, il fut décidé que les changemens opérés par les Princes, dans le Gouvernement civil, ne devoient point altérer l'ordre établi par l'Église relativement aux Evêchés. Un Canon de ce 4.e Concile général, confirmant le décret du second Concile, donnoit à l'Eglise de Constantinople le premier rang après celle de Rome. Les Légats du Saint-Siége réclamèrent ; le Pape Saint-Léon refusa de reconnoître ce Canon, et soutint la prééminence des siéges d'Alexandrie et d'Antioche sur celui de Constantinople. L'Eglise romaine vouloit par-là éloigner l'Evêque de Constantinople de l'égalité avec le Saint-Siége, à laquelle il paroissoit aspirer. Le titre de Patriarche est, depuis ce Concile, devenu commun aux Eglises de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople, de Jérusalem.

452. Marcien, après avoir pacifié l'Eglise, et repoussé par ses généraux les Sarrasins et d'autres barbares qui s'étoient jetés sur la Palestine et l'Egypte, détacha une partie de ses troupes pour secourir Valentinien, qu'Attila étoit venu chercher dans l'Italie. Les Huns avoient pris en passant la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Ausbourg), et franchi les Alpes Juliennes. Valentinien alla se renfermer dans Rome, abandonnant tout le pays au-delà du Pô, dans l'espérance que ces riches provinces suffiroient pour assouvir la cupidité des Barbares. Ils vinrent mettre le siége devant Aquilée (dans le Frioul), une des plus fortes places maritimes alors, et des plus grandes qui fussent sur les côtes de la mer Adriatique. Elle résista long-temps; les Huns étoient rebutés, et le Roi avoit donné l'ordre du départ pour le lendemain, lorsqu'il aperçut une cigogne qui, suivie de ses petits volant à peine, abandonnoit le nid qu'elle avoit dans une des tours. Saisissant avec habileté cette occasion, « Voilà un habitant d'Aquilée, dit-il à ses sol- » dats, qui mieux instruit que nous de l'état des » murs, nous avertit qu'ils sont près de tom- » ber ». Cet indice, ou ce présage inspira de la confiance au soldat. On continua le siége. La ville fut prise d'assaut et brûlée; les habitans et la garnison furent passés au fil de l'épée, ou faits

prisonniers. Les vainqueurs parcoururent la Vénétie dont ils renversèrent presque toutes les cités, et se jetèrent ensuite sur la Ligurie. Attila trouva dans Milan un tableau où l'Empereur étoit peint sur un trône d'or, entouré d'une multitude de Huns tués, comme après une défaite. Il fit effacer ce tableau, et s'y fit peindre lui-même assis sur le trône, et devant lui l'Empereur chargé d'or qu'il répandoit aux pieds d'Attila. Pendant ces ravages, les habitans de l'Emilie et de la Vénétie se sauvèrent dans les îles du Golfe Adriatique, et y bâtirent des cabanes qui furent les premiers édifices de la superbe Venise.

Plus de trente ans avant l'arrivée d'Attila, les Padouans, maîtres des Lagunes, avoient ouvert un asile dans Rialte, une des 72 îles dont Venise est composée; mais toutes ces îles ne se peuplèrent qu'au temps de l'invasion des Huns. Attila s'arrêta près de Mantoue, délibérant s'il marcheroit à Rome, la disette et les maladies ayant diminué sa nombreuse armée. Les Francs et les Goths avoient refusé leurs secours à l'Empire; mais Aëtius, avec ceux de Marcien, à la tête d'un camp volant, tailloit en pièces les détachemens des Huns qui se répandoient pour piller au-delà du Pô. C'étoit tout ce que pouvoit faire ce grand général avec le peu de moyens qu'il avoit à sa disposition. Ces légers avantages ne

suffisoient pas pour rassurer Valentinien ; il envoya le pape S. Léon et deux autres députés demander la paix. Attila n'accorda qu'une trêve, à la condition d'un tribut annuel, et se retira en menaçant de revenir en Italie, si l'Empereur ne lui envoyoit Honoria et la part due à cette princesse dans les trésors de son père. Il avoit cependant un assez grand nombre de femmes, au nombre desquelles étoit même une de ses filles, les lois du pays ne s'opposant point à ces unions incestueuses. Il voulut avoir une épouse de plus, et trouva la mort dans le lit nuptial, la nuit même de son nouveau mariage. Une de ses artères se rompit, et il mourut noyé dans son sang. Comme le jour étoit fort avancé sans qu'on le vît paroître, ses domestiques étonnés, après avoir poussé d'inutiles cris pour le réveiller, forcent les portes de sa tente; ils trouvent à ses pieds sa jeune épouse enveloppée de son voile et baignée de larmes. Ils coupent une partie de leurs cheveux et se déchirent le visage, suivant leur coutume. Le corps d'Attila fut placé sous une tente de soie. Les premiers officiers de la nation chantèrent sur un ton lugubre des vers qui contenoient cet éloge: « Attila, le plus grand roi des Huns, a étendu » sa puissance plus loin qu'aucun autre prince » avant lui, a fait trembler les deux Empires » romains, les a rendus ses tributaires, et eût

» achevé de les détruire, s'il ne s'étoit laissé fléchir » par leurs supplications. » L'armée poussoit des cris lamentables : à ces marques de douleur succéda, selon l'usage, un festin où l'intempérance des Barbares se signala. On enferma le corps dans trois cercueils ; le 1er. de fer, le 2e. d'argent ; le 3e. qui contenoit les deux autres, étoit d'or. Avec le roi furent enterrées des armes prises sur les ennemis, des harnois ornés de pierres précieuses, et beaucoup d'autres richesses. Pour en dérober la connoissance à ceux qui seroient tentés de les ravir, l'inhumation fut faite secrètement de nuit, et les captifs qui avoient creusé la fosse furent égorgés.

Attila laissoit de différentes femmes plusieurs fils qui déchirèrent l'héritage de leur père par des guerres civiles. Le roi des Gépides, vassal de celui des Huns, profita de l'occasion pour briser le joug : d'autres rois suivirent son exemple. Dans une bataille décisive entre les Gépides et les Huns, ceux-ci laissèrent 30 mille hommes sur la place. Ces deux peuples, et d'autres Barbares, affoiblis par leurs sanglantes querelles, s'établirent dans la Dacie, l'Illyrie, la Mésie, sur la frontière du Norique, dans la petite Scythie (aux embouchures du Danube), et prirent le nom de confédérés de l'Empire, en se soumettant à ses lois. On leur y assigna des campagnes ; on

leur abandonna quelques villages et quelques villes désertes : les autres places demeurèrent en la puissance des Romains. Dans les montagnes de la Transylvanie, sur la frontière de la Moldavie, se trouve encore aujourd'hui une nation, qui ne se confond avec aucune autre ; elle porte le nom de Sek-hel (les Sicules). Autrefois elle écrivoit de haut en bas, comme les Chinois et les Tartares voisins de la Chine, au nord de laquelle habitoient les Huns. L'égalité des conditions, anciennement établie chez les Huns, subsiste aussi chez elle. Ces traits de ressemblance la font regarder comme un reste des Huns d'Attila, qui, par leur position dans des lieux impraticables, ont conservé leurs mœurs et leurs coutumes. Mais la puissance la plus considérable, qui se soit formée des débris de celle de ce potentat, fut le royaume des Ostrogoths : depuis l'irruption des Huns en Europe, ils étoient devenus leurs vassaux. Ils suivirent Attila dans toutes ses guerres. Après sa mort, ils obtinrent de Marcien, pour habitation, la Pannonie entière, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, et depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Leurs princes étoient sous la vassalité de l'Empire, et recevoient une rétribution annuelle pour la défense de ses frontières.

Valentinien n'avoit pu être arraché à son indolence par les secousses qui avoient ébranlé sa

domination. Pendant que la moitié de l'Italie succomboit sous la férocité des Barbares, renfermé dans Rome, il y promulguoit quelques lois. La jurisdiction épiscopale envahissoit tout; il déclara qu'en matière civile, elle ne pouvoit s'exercer même sur les clercs, qu'en vertu d'un compromis, et que les constitutions impériales bornoient l'autorité des prélats et des prêtres aux causes religieuses. Il crut devoir à la dignité des évêques, la dispense de se défendre en personne dans les affaires criminelles, privilège abusif sans doute, mais dont l'exercice devoit être rare. Il ne permit d'admettre ni à la cléricature, ni dans les monastères, ceux qui n'étoient pas maîtres de disposer de leur personne. Le commerce fut interdit aux clercs, et on leur défendit de se faire adjuger des lieux publics sous prétexte de les convertir à des usages religieux. La loi du jeune Théodose, favorable au divorce, fut révoquée. La plupart de ces réglemens étoient judicieux; mais on a justement comparé Valentinien à un propriétaire qui embelliroit sa maison, tandis qu'on en saperoit les fondemens; on pourroit même dire tandis qu'il les saperoit lui-même : car il va se priver du seul soutien de son pouvoir chancelant.

Aëtius étoit la dernière colonne de l'Empire. Voyant Valentinien sans enfant mâle, il aspiroit

454.

pour son fils à la succession au trône que lui seul avoit maintenu. Sa prétention révolta d'abord l'Empereur, et il en témoigna son indignation ; mais la réflexion, la crainte que lui inspiroit un si grand général, un sujet si puissant, le ramenèrent en apparence à d'autres sentimens, et sa fille fut promise au fils d'Aëtius. Cette réconciliation forcée laissa dans le cœur du prince un profond ressentiment, que sa foiblesse naturelle et le temps auroient atténué ou même dissipé, sans un événement auquel donna lieu son penchant effréné pour le plaisir et la débauche. Il conçut une violente passion pour la femme de Maxime, petit-fils par sa mère du tyran de ce nom, et l'un des premiers personnages de sa cour. Un jour qu'il jouoit avec l'époux, à qui il gagna sur parole une somme considérable, il lui demanda indécemment son anneau pour gage, et le retint sous quelque prétexte au palais. Aussi-tôt il envoya un messager muni de cet anneau à la femme de Maxime, pour lui dire de la part de son mari de se rendre près de l'Impératrice. Elle y vint sans défiance, et fut conduite dans un appartement écarté, où Valentinien viola les lois de l'honneur et de l'hospitalité. A son retour, elle accabla de reproches son mari, qu'elle croyoit complice de sa honte. Maxime ulcéré résolut de satisfaire à-la-fois sa vengeance et son ambition.

Pour y parvenir, il falloit d'abord écarter Aëtius. Maxime, dissimulant l'outrage qu'il avoit reçu, gagna la confiance de l'eunuque Héraclius, ministre secret des plaisirs du prince et son confident. Celui-ci fit croire à l'Empereur qu'il falloit périr, ou perdre Aëtius. Ce général est mandé au palais. Valentinien lui plonge lui-même son épée dans le sein ; les eunuques et les courtisans du prince achèvent de lui arracher la vie. Avant que la nouvelle pût s'en répandre, les principaux amis du général sont appelés aussi, et massacrés. L'Empereur sollicitant en quelque sorte d'un de ses officiers, l'approbation de l'assassinat d'Aëtius, en reçut cette réponse : « Il ne m'appartient pas » de juger de vos actions; mais je pense que » vous vous êtes coupé la main droite avec la » main gauche. » Il ne se trompa pas : Valentinien conspirant, pour ainsi dire, avec ses ennemis pour sa propre perte, mit, au nombre de ses gardes, des Barbares, anciens officiers d'Aëtius. Maxime en gagna facilement deux qui se jetèrent sur lui au champ de Mars, où il assistoit à quelque exercice militaire, et le percèrent de coups, sans que personne se mît en devoir de le défendre. Son eunuque favori, Heraclius, fut égorgé à côté de lui. Ce prince, jaloux du mérite, dédaignant la noblesse, abandonné au luxe, toujours renfermé dans son palais, n'avoit jamais vu un camp.

455.

Maxime Empereur.

Maxime fut proclamé Empereur. Il avoit désiré le trône ardemment ; et la capacité qu'il avoit montrée dans d'autres dignités, faisoit penser qu'il sauroit le remplir. Il y est à peine monté qu'il s'en dégoûte, et que les Romains sont désabusés. Dès le premier jour, il se trouve déplacé. Accoutumé à une vie paisible, le soin des affaires l'accable. « Heureux Damoclès, » s'écrie-t-il, de n'avoir eu à supporter que » pendant la durée d'un repas, le triste fardeau » de la royauté ! » Sa première femme avoit peu survécu à l'indignité qu'elle avoit éprouvée. Maxime contraignit la veuve de Valentinien à l'épouser; elle le soupçonnoit du meurtre de son époux. Il s'imagina gagner le cœur de l'Impératrice, en lui protestant qu'il avoit tout entrepris pour la posséder. La Princesse, révoltée de cette confidence, engagea secrètement le Roi des Vandales à venir la délivrer en dépouillant l'usurpateur, et promit de l'introduire dans Rome dès qu'il se présenteroit. Genséric céda sans peine à cette invitation, et vint débarquer sur les bords du Tibre, sans que Maxime eût fait aucun préparatif de défense. Ce lâche et ridicule Empereur permit à tout le monde de s'enfuir, et en donnoit l'exemple. Mais le peuple et les officiers de l'Impératrice l'assassinèrent dans la rue. Il avoit paru trois mois sur le trône, où il fut ac-

cablé de remords et d'ennui. Genséric entra dans Rome qui n'osa l'irriter par une résistance inutile. Le Pape Saint-Léon obtint du Vandale qu'il laissât subsister et les habitans, et les édifices. Mais la ville fut pillée pendant 14 jours et 14 nuits. La moitié de la couverture de bronze (doré à une grande épaisseur) du temple de Jupiter Capitolin, fut enlevée; on n'épargna pas les vases sacrés, jadis respectés par Alaric. Les dépouilles du temple de Jérusalem qui avoient orné le triomphe de Vespasien et de Titus, furent transportées en Afrique. Un vaisseau, chargé de statues de tous métaux, fut englouti par la tempête. Parmi un nombre considérable de captifs, se trouvèrent beaucoup d'illustres personnages, entr'autres l'Impératrice elle-même et ses deux filles, dont l'une épousa le fils aîné de Genséric. Marcien redemanda vainement ces Princesses. Le dominateur de l'Afrique ne redoutoit guère plus l'Empire d'Orient, que celui d'Occident. Depuis la prise de Rome, ce roi des Vandales s'étant emparé du reste de l'Afrique, c'est-à-dire, de la Numidie entière et des deux Mauritanies, ne cessa d'infester annuellement la Sicile, l'Italie, les côtes de Sardaigne, du Péloponèse, de l'Epire, de la Dalmatie. Ses flottes pénétroient jusqu'au fond du Golfe adriatique; il brûloit les villes et traînoit les habitans en

esclavage. On prétend qu'un jour qu'il sortit du port de Carthage, son pilote lui ayant demandé de quel côté il devoit cingler, le Prince lui répondit : « Vers les peuples que Dieu veut punir. »

Avitus, Empereur d'Occident.

Il sembloit que ce fût aussi sur les hommes que le ciel vouloit punir, qu'il laissoit tomber la couronne dans l'Occident. Deux Rois assassinés en quatre mois n'empêchèrent pas Avitus de la désirer. C'étoit un auvergnat d'une famille distinguée ; il se trouvoit à la cour de Théodoric second à Toulouse, lorsqu'on y apprit la mort de Maxime. Ce Roi des Visigoths (1) le pressa de prendre la pourpre, et lui offrit son appui. Il paroît qu'Avitus se rendit facilement à ses instances. Il fut proclamé à Arles par l'assemblée des provinces romaines, et vint à Rome, où l'on se soumit avec répugnance à un Gaulois. Marcien qui aimoit la paix, ne refusa pas de le reconnoître pour son collègue. Le règne du nouvel Empereur fut signalé par une victoire navale que le comte Ricimer remporta sur Genséric, près de l'île de Corse. De là le général romain passa en Sicile, où il défit encore un parti de Vandales qui ravageoient le pays. Ricimer, fils d'un Prince suève, étoit un ambitieux adroit et

(1) Il l'étoit devenu par le meurtre de son frère Torismond.

intrépide

intrépide. Il méprisoit Avitus qui, après s'être acquis de la considération, lorsqu'il n'étoit que particulier, la perdit par ses dérèglemens, dès qu'il fut devenu souverain. De retour en Italie, Ricimer se souleva. L'Empereur fut vaincu et fait prisonnier près de Plaisance. Le vainqueur le craignit assez peu pour lui laisser la vie, et le fit sacrer évêque. C'étoit une manière de rendre les Princes détrônés incapables d'aucune entreprise pour recouvrer leur puissance. Dans la suite, les barbares en firent des moines. Avitus, instruit que le sénat vouloit le faire périr, se réfugioit dans sa patrie, lorsque la mort le surprit en chemin. Son règne fut de quatorze mois. Il avoit pour gendre Sidonius Apollinaris, célèbre en son temps par des vers qu'on ne sauroit plus lire, qui fut depuis Evêque de Clermont en Auvergne, et qui a été mis par l'Eglise au rang des Saints. Ricimer qui avoit détrôné Avitus, ne crut pas devoir prendre sa place. Elle demeura vacante plusieurs mois.

457.

L'Orient fit une grande perte dans Marcien qui termina sa vie la septième année de son règne. Parvenu à la couronne sans la désirer, il justifia le choix de Pulchérie qui étoit morte quatre ans auparavant. L'Eglise grecque célèbre leur fête.

LÉON *en Orient.* MAJORIEN *en Occident.*

A la mort de Marcien, le plus puissant personnage de l'Empire d'Orient étoit Aspar; depuis trois générations, son père, lui, son fils en commandoient les armées. Sa nombreuse garde de barbares en imposoit au palais et à la capitale. Mais il étoit Alain de naissance, Arien de religion, très-peu disposé à en changer, et craignoit par cette raison de ne pas réunir les suffrages. Il donna en conséquence le trône à une de ses créatures, à Léon de Thrace, simple tribun qui avoit été intendant de ses domaines, et sous le nom duquel il comptoit bien régner. Le sénat parut l'avoir choisi, l'armée l'adopta, et le Patriarche de Constantinople le couronna. C'est le premier Souverain couronné par un Evêque. Léon avoit promis à son bienfaiteur de nommer César, un de ses fils, et différoit d'exécuter sa promesse. Aspar lui reprocha de ne pas tenir ses engagemens, et secouant la robe impériale, lui dit: » Convient-il à celui qui porte cette » pourpre, de manquer à sa parole? Il lui » convient encore moins, repartit Léon, de » recevoir la loi comme un esclave. »

Dès les premiers jours de son règne, il eut à s'occuper de l'hérésie des Euthychiens. Dios-

core, Evêque d'Alexandrie, un de ses plus fanatiques partisans, avoit été déposé par le Concile de Chalcédoine, exilé et remplacé par Protérius ; mais cette élection nouvelle fut le signal d'un soulèvement. Les soldats qui accourent pour le dissiper, sont contraints de se retirer, et se réfugient dans une Eglise. On y met le feu, et ils périssent dans les flammes. Marcien vivoit encore. Deux mille hommes qu'il envoya pour réprimer cette révolte, l'augmentèrent par les violences qu'ils se permirent contre le sexe, comme dans une ville prise d'assaut. On réduisit à la fin les rebelles en les affamant; mais la mort de Marcien ranima leur audace. Un moine, de leur secte, Timothée, rodant de nuit autour des cellules de ses confrères, les appeloit par leur nom, au travers d'une canne creuse, se disant un Ange envoyé du Ciel pour leur ordonner de rejèter le Concile de Chalcédoine, et de placer Timothée sur le siége d'Alexandrie. Les Eutychiens le nommèrent effectivement à la place de Protérius. Il n'étoit pas dans la ville ; le Préfet d'Egypte l'empêcha d'y rentrer. Les sectaires furieux se précipitent dans l'Eglise où Protérius célébroit l'Office, et le massacrent inhumainement avec six de ses Prêtres. La fureur de ces Cannibales alla jusqu'à dévorer une partie de ses entrailles. Les orthodoxes et les hérétiques

députèrent chacun de leur côté à Léon , qui écrivit à tous les Prélats des grands siéges, pour avoir leur avis sur le Concile de Chalcédoine et l'ordination de Timothée. Leurs décisions confirmèrent l'Empereur dans son orthodoxie. L'Evêque usurpateur fut banni, et ceux qui avoient eu part à l'assassinat de Protérius, eurent la langue coupée.

Après la mort d'Avitus, Marcien et Léon, Empereurs de Constantinople, eurent le titre de souverains d'Occident, et Ricimer en eut l'autorité. Né Suève, il pouvoit donner la dignité Impériale, mais non la posséder. Il jeta les yeux sur Majorien, son ami, qu'il comptoit bien gouverner, et fut, comme Aspar, trompé dans ses espérances. Majorien, avec l'agrément de Léon, et du consentement de tous les ordres de l'Etat, fut proclamé Auguste. Il avoit suivi les drapeaux d'Aëtius, et s'y étoit distingué au point d'exciter la jalousie de la femme de ce général, lequel l'obligea de quitter le service. Après la mort d'Aëtius, Ricimer l'avoit rappelé.

L'Etat étoit dans le plus extrême désordre. Les grands tyrannisoient les peuples, les impôts étoient accablans, et les provinces se dépeuploient. Les défenseurs furent rétablis en faveur des opprimés. On rendit aux municipalités leur ancienne splendeur, et l'on accorda une remise de tout

ce qui étoit dû au fisc. Touché de voir une foule de victimes de l'ambition jetées dès l'enfance dans des cloîtres, qu'elles déshonoroient souvent par leur conduite, Majorien défendit de donner le voile aux religieuses avant l'âge de quarante ans. Le pape Saint-Léon fit de ce réglement un point de discipline ecclésiastique. L'Etat ayant besoin de citoyens, on ordonna que les veuves au-dessous de quarante ans, qui n'auroient point d'enfans, seroient tenues de se remarier dans l'espace de cinq années après la mort de leurs maris, ou de céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels, et si elles n'en avoient pas, au fisc. Ces deux lois furent abrogées sous le règne suivant. La dernière peut paroître trop contraire à la liberté. Majorien ôta aux mères le droit qu'elles avoient d'avantager un de leurs enfans. Il prononça le bannissement contre l'adultère, et permit à quiconque reconnoîtroit un coupable qui enfreindroit son ban, de le tuer, « pour » montrer, dit-il, que l'honneur du mariage » est sous la garde publique. » Le motif est louable; mais l'exécution d'une loi pénale ne doit pas être confiée à tout un peuple. La lettre que l'Empereur écrivoit au sénat en prenant les faisceaux consulaires, est un monument qui l'honore et qui est digne de l'histoire. « Je n'ai point sollicité le trône; je me suis soumis à y monter,

458.

» et je me serois rendu indigne du nom Romain,
» si j'avois eu la lâcheté de refuser une tâche pé-
» nible qu'on m'a jugé capable de remplir. Aidez
» de vos conseils celui que vous avez fait Empe-
» reur; soyez assurés que je ferai régner la jus-
» tice. Qu'on ne craigne point les délateurs: ci-
» toyen, je les avois en horreur, souverain, je les
» punirai. La calomnie ne pourra nuire qu'à son
» auteur. Vous trouverez en moi l'autorité d'un
» Empereur, et la déférence d'un collègue. »

Majorien ne ressembloit pas à la plupart de ses prédécesseurs qui étaloient de belles maximes démenties par leur conduite. Il avoit disposé contre les incursions des Barbares le long des côtes d'Italie, des troupes qui pouvoient aisément se réunir pour défendre l'endroit qui seroit attaqué. Il recueillit le fruit de sa prévoyance. Une flotte nombreuse de Vandales et de Maures, vint aborder la Campanie. Ces Barbares étant descendus, furent défaits près de Sinuesse, et le beau-frère de Genséric resta sur le champ de bataille. Mais l'unique moyen de se délivrer des attaques continuelles du roi des Vandales, étoit de détruire, ou du moins d'affoiblir sa puissance en Afrique. Majorien occupé de ce projet, ne pouvoit l'exécuter qu'après avoir pacifié la Gaule, où Théodoric, roi des Visigoths, avoit soulevé contre lui plusieurs peuples. Egidius, général des

Romains, que les François avoient nommé leur roi après l'expulsion du fils de Mérovée, Childéric (qu'ils rétablirent ensuite), Egidius battit Théodoric, le chassa de Lyon dont il s'étoit emparé, et lui fit lever le siége d'Arles. Majorien rassembla un grand nombre de Barbares, les uns confédérés, les autres sujets de l'Empire. Sa réputation attira même sous ses étendards, des habitans des bords du Tanaïs et du Caucase. Il franchit les Alpes au milieu des frimas de l'hiver. Les Huns auxiliaires, s'étant mutinés dès le premier jour, et ayant refusé d'avancer, furent taillés en pièces par les autres Barbares, qui n'attendirent pas même l'ordre de l'Empereur. Ce prince marchoit le premier à pied, sondant les glaces et les neiges avec sa pique. Il se rendit à Arles, où étoit le rendez-vous de toutes les troupes qu'il devoit conduire en Afrique. Après avoir défait Théodoric, il s'unit avec ce prince, qui s'engagea de le secourir contre les Vandales, et il passa les Pyrénées. Sa flotte rassemblée à Carthagène étoit de trois cents voiles. En s'approchant de cette ville, il apprit que la trahison avoit livré la plupart de ses vaisseaux à Genséric. Majorien qui avoit rejeté de premières propositions faites par le roi des Vandales, accepta celles qu'il lui fit alors, l'expédition ne pouvant plus avoir lieu. Il revenoit à Ravenne, lorsque Ricimer mécontent d'un Em-

459-460.

pereur qui ne vouloit pas se contenter du titre de sa puissance et lui en laisser le solide, le fit assassiner à trois lieües de Tortone. Les liens de fidélité qui doivent attacher les sujets au prince, étoient si foibles alors qu'il ne paroit pas qu'on ait fait le moindre effort, pour défendre la vie d'un des Empereurs les plus accomplis qui aient régné sur les Romains.

461.

SÉVÈRE, Empereur d'Occident.

Ricimer, afin d'éviter de se donner une seconde fois un maître, fit choix d'un homme si obscur, que tout ce qu'on sait de lui avant son règne, c'est qu'il fut complice de l'assassinat de Majorien. C'étoit un Lucanien nommé Sévère. On l'élut à Ravenne, et le sénat Romain se vit obligé de confirmer cette élection.

Léon ne fut pas consulté. Il étoit alors en guerre avec les Ostrogoths, auxquels il différoit de payer la somme annuelle que Marcien leur avoit promise pour récompense de la garde des frontières. Ces peuples ravagèrent l'Illyrie, en battirent et chassèrent le commandant. Anthémius, gendre de Marcien, les repoussa dans la Pannonie, et n'osa les y poursuivre. On ne put se délivrer de l'inquiétude que causoient leurs excursions, qu'en remplissant les obligations de Marcien. On s'engagea de leur donner tous les ans 300 livres d'or. Un événement plus agréable pour l'Empereur de Constantinople, fut la délivrance des princesses d'Occi-

dent que le roi des Vandales retenoit depuis plusieurs années. Il rendit aux instances de Léon la veuve de Valentinien, et la seconde de ses filles. L'aînée qui avoit épousé le fils de Genséric resta seize ans avec lui, et mit au monde un fils qui régna sur l'Afrique après son père; mais se lassant de la société d'un Barbare, elle s'échappa, et alla terminer ses jours à Jérusalem, dans les exercices de la piété. Genséric ne se montra pas aussi complaisant pour une autre prière que lui fit l'Empereur d'Orient. Ce Barbare, malgré la paix faite avec Majorien, continuoit d'infester les côtes d'Italie, et prit même la Sardaigne. Ricimer réclama la foi des conventions; Genséric prétendit que la mort de Majorien les avoit anéanties. Alors on demanda du secours à Léon, qui s'excusa sur les traités subsistans entre l'Orient et le souverain de l'Afrique. Il employa seulement ses bons offices près de Genséric, pour l'engager à cesser toute hostilité; il ne put rien gagner sur ce prince avide et inflexible.

462.

Ricimer, malgré sa capacité, ne pouvoit soutenir un Empire qui s'écrouloit de toute part. La Sicile avoit été long-temps défendue par la valeur de Marcellin, contre les attaques des Vandales. Ricimer craignant le mérite de ce général, lui débauchoit secrètement ses soldats. Marcellin s'en étant aperçu, quitta la Sicile, et avec ceux dont

il connoissoit la fidélité, se retira en Dalmatie, où il se créa un établissement indépendant des deux Empires. Il paroît que ce pays, faisant partie de l'Illyrie, étoit rentré sous la domination de l'Occident par quelqu'accord entre les deux souverains. Marcellin s'y rendit bientôt assez puissant pour inquiéter Ricimer. Celui-ci occupé de soins encore plus urgens, recourut à Léon qui députa vers Marcellin, sans pouvoir l'engager à se soumettre.

Egidius étoit pour Ricimer un adversaire encore plus redoutable. Ce roi des François avoit publié contre lui et Sévère des manifestes, dans lesquels il faisoit des protestations de sa fidélité au service de l'Empire, et se disoit général des troupes de la Gaule au nom du sénat et du peuple Romain; il se disposoit à passer en Italie pour combattre l'assassin et le tyran des Empereurs. Ricimer détourna cet orage, en suscitant contre lui Théodoric, dont il acheta le secours par la cession de Narbonne, et le roi des Bourguignons, auquel il donna aussi quelques villes dans la Savoie et vers le Rhône. Egidius, de son côté, s'unit aux Alains, aux Bretons de l'Armorique et à Genséric. Il battit près d'Orléans une armée de Visigoths, commandée par le frère de Théodoric, qui fut tué dans le combat. Genséric s'étoit engagé à inquiéter les Romains par la Méditer-

ranée. Ses troupes attaquèrent la Sicile et furent repoussées. Les Alains entrés en Italie, défaits par Ricimer dans une grande bataille, près de Bergame, périrent presque tous avec leur roi. Une révolution arrivée chez les François délivra Ricimer de l'ennemi formidable qu'il avoit en tête. Childéric chassé du trône par les haines que lui avoient attirées ses débauches, impudentes autant qu'effrénées, avoit dans Viomade un ami secret qui le servoit près de son successeur Egidius. Ce courtisan s'étant insinué dans l'esprit du nouveau roi, ne lui donnoit que des conseils perfides. Egidius, en les suivant, accabla les François d'impositions; et sur de fausses alarmes qu'on lui suggéra, se défit de plusieurs des principaux de la nation qui avoient détrôné leur roi. Ces cruautés firent oublier les emportemens de Childéric. Il fut rappelé (1). Les François prirent les armes. Viomade, à leur tête, va au-devant de Childéric qui s'étoit retiré en Thuringe. Ils battent Egidius, s'emparent de Cologne, où ils massacrent un grand nombre de Romains, et brûlent Trèves. Egidius se retire à Soissons, où peu de temps après il meurt par le poison ou l'assassinat.

---

(1) Le père Daniel a fait quelques objections contre cette histoire. Dubos et d'autres les ont victorieusement réfutées.

La Belgique presqu'entière se soumit aux François. Odoacre, qui, à la tête d'une troupe de pirates Saxons, s'étoit joint à Egidius, avoit remonté la Loire jusqu'à Angers, et défendu cette ville contre les Visigoths; il s'y maintint au nom de l'Empire. Théodoric s'appropria le Poitou. Les Romains ne conservèrent de la première Aquitaine, que l'Auvergne et le Berri. Les Bretons chassés de leur île, s'étant rendus indépendans, occupoient presque tout le pays qui a pris leur nom. Ce qui restoit d'Alains se confondirent avec eux. Dans la Gaule septentrionale, il ne demeura aux Romains que Soissons, Reims, Châlons, Sens, Troyes et leurs territoires.

465. Le fantôme d'Empereur créé par Ricimer disparut, sans qu'on sache si c'est par une mort naturelle, ou par le poison. Il demeura sans successeur pendant 18 mois. Ricimer gouverna les affaires avec une autorité que personne n'étoit en état de lui disputer. Cependant on trouvoit sa tyrannie odieuse, et on rougissoit de voir un Suève se jouer de l'Empire et de ses possesseurs. Le Sénat et le peuple romain demandèrent à Léon, pour leur Empereur, Anthémius, illustre personnage de sa cour, petit-fils de celui qui avoit gouverné sous Théodose le jeune; il venoit de se distinguer par une victoire remportée sur les Huns près du Danube.

Tout détesté qu'étoit Ricimer en Italie, il avoit trop bien affermi sa puissance, pour qu'il fût possible d'y établir un Empereur contre son gré. Anthémius fut donc obligé de traiter avec lui, et, pour gage de sa sincérité, lui donna sa fille en mariage. Il vint à Rome avec un cortège si nombreux, qu'il ressembloit à une armée; et débuta par quelques lois, dont l'une punissoit de l'exil et de la confiscation, les femmes qui épouseroient leurs affranchis, réputoit illégitimes et donnoit comme esclaves au fisc, les enfans nés de ces mariages. Les biens confisqués étoient souvent accordés en don à ceux que la libéralité des Empereurs vouloit favoriser; quelquefois il s'y trouvoit confondu des fonds qui n'appartenoient pas aux condamnés, et qui étoient réclamés par les propriétaires. Constantin avoit décidé qu'en ce cas la donation n'en subsisteroit pas moins, et que le prince dédommageroit les intéressés. Léon consulté par Anthémius sur cette disposition, répondit: « Que la justice » étant le premeir devoir de la majesté sou- » veraine, les princes ne devoient se croire permis » que ce qui l'est aux particuliers. » En consé-

quence, on revint au droit naturel, qui permet à chacun de réclamer son bien où il le trouve. On conseilloit au nouvel Empereur d'introduire dans Rome la tolérance des diverses sectes du christianisme. Le pape Hilaire, instruit de ce conseil, fit au prince des remontrances publiques à ce sujet dans l'église de Saint-Pierre, et lui fit jurer de ne jamais permettre cette innovation. De son côté, l'Empereur d'Orient promulgua aussi des lois en faveur des bonnes mœurs, et contre l'hérésie et le paganisme. Il défendit de contraindre à monter sur le théâtre aucune femme libre ou esclave, interdit la profession d'avocat à tout autre qu'aux catholiques, et ôta aux payens l'enseignement, et la participation aux distributions publiques. Jusque-là, les Empereurs chrétiens n'avoient contraint personne à professer leur religion; Léon commanda le baptême sous peine d'exil, et prononça la mort contre celui qui après l'avoir reçu, pratiqueroit l'idolâtrie. La religion qu'il vouloit propager, condamne elle-même cet excès de sévérité.

L'Empire d'Occident, déjà si entamé dans toutes ses parties, acheva de perdre l'Espagne. La communication entr'elle et l'Italie se trouvoit coupée par l'abandon fait aux Visigoths de Narbonne et de ses dépendances. Les Romains conservoient encore plusieurs villes dans la pro-

vince de Carthagène, et dans la Tarragonoise. Mais dépourvus de tout secours, ils étoient réduits à demeurer spectateurs des combats que les Suèves et les Visigoths se livroient pour la possession de ces contrées. Leur puissance ne s'y éteignit tout-à-fait qu'en 477 par la ruine de Tarragone, que détruisit Euric, roi des Visigoths. Ce prince se vit maître de toute l'Espagne, excepté la Galice où les Suèves se maintinrent encore un siècle; après quoi l'Espagne entière se trouva sous la domination des Visigoths.

Genséric, le plus formidable ennemi des deux Empires, ayant épuisé l'Italie et la Sicile, ravagea les côtes de l'Orient sous un prétexte qu'on lui fournit, ou qu'il imagina. Léon fit un effort prodigieux pour contenir enfin l'audace de ce Barbare. Il arma onze cents navires, montés par cent mille soldats, sans compter le secours qui lui fut envoyé par Anthémius. Outre une somme considérable que lui fournit son collègue, cet armement lui coûta 130 mille livres pesant d'or. Basilisque, frère de l'Impératrice, fut chargé du commandement de l'expédition. Le rendez-vous de la flotte étoit en Sicile. Un détachement prit la Sardaigne : il étoit commandé par Marcellin, avec lequel les Empereurs, qui avoient besoin de ses talens, s'étoient accomodés. Un autre, après avoir battu les Vandales dans la Tripoli-

taine, s'empara de cette province. Basilisque, ayant été rejoint par ces deux détachemens, alla mouiller au Cap-Bonne, à 14 lieues de Carthage, et se seroit rendu maître de la capitale d'Afrique, s'il y avoit marché sur-le-champ. Les Vandales effrayés ne songeoient qu'à la fuite. Genséric se rassura en voyant l'inaction des Romains : elle n'étoit pas l'effet de l'incapacité du général; il y entroit de la trahison. Aspar et son fils, ennemis de l'Empereur qui n'avoit pas voulu subir leur joug, craignirent que la conquête de l'Afrique ne le rendît assez puissant pour les punir sans danger. D'ailleurs, fougueux Ariens, ils s'intéressoient à Genséric qu'ils regardoient comme le protecteur de leur secte. Ils avoient promis à l'ambitieux Basilisque leur crédit pour monter au trône, s'il faisoit échouer l'entreprise qui lui étoit confiée. Genséric ignoroit ces circonstances; et de son côté, il employa utilement la séduction de l'or, pour obtenir de Basilisque une trève de cinq jours (dont il avoit besoin), sous prétexte de stipuler les clauses de la paix qu'il proposoit. Le général de l'Orient demeura en rade, sans observer même les mouvemens de l'ennemi. Genséric profita d'un vent qu'il attendoit et de la nuit, pour conduire, au milieu de la flotte romaine, des brûlots qui l'incendièrent. Plusieurs des vaisseaux qui purent échapper aux flammes, devinrent la proie

proie des Barbares. Au milieu de ce désastre, on cite la mort courageuse de Jean Daminec, d'Antioche, l'un des principaux officiers de la marine impériale. Après s'être défendu en désespéré sur son vaisseau, que les flammes dévoroient; il refusa la vie que lui offroit un fils de Genséric touché de sa bravoure, et sauta tout armé dans la mer, en disant: « Non, Jean ne se » verra pas l'esclave de ces chiens. » Basilisque, s'étant trouvé à quelque distance du danger, avoit pris la fuite dès le commencement du combat; il se retira en Sicile couvert d'ignominie. Marcellin, qui l'avoit rejoint en Afrique, fut assassiné dans cette île, à l'instigation de Ricimer et par un de ses officiers. En arrivant à Constantinople, Basilisque se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie, jusqu'à ce que sa sœur eût obtenu sa grâce, et bientôt il rentra en faveur. Sa défaite mit le sceau à la gloire de Genséric, qui fut réputé invincible, et qu'on n'osa plus attaquer.

Léon, craignant que le terrible échec qu'il venoit de recevoir, n'accrût l'audace d'Aspar et de son fils, chercha de l'appui chez les Isaures, troupe de montagnards connus seulement par leurs brigandages. Il attira près de lui un d'eux, distingué par sa naissance, mais dénué de tout mérite, de celui même du courage si commun parmi ces brigands. Il lui donna en mariage l'aînée

de ses filles. L'Isaurien quitta son nom barbare, et adopta celui de Zénon. On l'orna de dignités, et il fut fait général des armées d'Orient. Aspar, jaloux de la fortune de ce nouveau favori, veut le faire assassiner dans la Thrace, où Zénon étoit allé commander quelques troupes. Celui-ci prévenu au moment de l'exécution du complot, se retire à Sardique, et va de-là commander au loin dans l'Orient, probablement pour être moins accessible aux coups des assassins. On sent combien cette audace impunie d'un sujet s'attaquant au gendre de son maître, avilissoit l'autorité souveraine.

469.

Elle n'étoit pas moins flétrie en Occident par Ricimer qui, ne pouvant ni régner, ni obéir, ne tarda pas à se brouiller avec son beau-père. Chacun d'eux avoit sa cour. Dès qu'on s'aperçut de leur mésintelligence, les flatteurs de l'une et de l'autre soufflèrent le feu de la discorde. Ricimer, laissant Anthémius à Rome, alla tenir la sienne à Milan. On craignit une guerre civile; cependant Epiphane, évêque de Pavie, parvint à réconcilier, en apparence du moins, le beau-père et le gendre.

470.

L'Empire qu'ils se disputoient, déchiré par lambeaux, passoit peu-à-peu entre les mains des Barbares. Euric, roi des Visigoths, parvenu au trône par le meurtre de son frère Théodoric,

fratricide dont celui-ci lui avoit donné l'exemple, Euric attaqua le Berri. Anthémius rassembla ses troupes, et sollicita le secours du roi des Bretons de l'Armorique; ce prince se rendit à sa prière, et pour n'avoir point à partager la gloire qu'il espéroit, alla chercher l'ennemi sans attendre les Romains. Il le joignit près du bourg de Déols sur les bords de l'Indre : les Bretons furent vaincus. Ce succès valut aux Visigoths une grande partie du Berri. Dans le même temps, Childéric, roi des François, achevoit d'enlever aux Romains ce qu'ils possédoient au-delà de la Loire. Il défit Odoacre et ses Saxons près d'Orléans, et prit la ville d'Angers. Odoacre qui l'avoit évacuée, se détacha des Romains, et fut aussi vaincu par eux. Alors il traita avec Childéric : ils se réunirent pour attaquer les peuples Armoricains, et les battirent. Les Saxons s'établirent dans le pays de Nantes, et en Normandie vers Bayeux. Les Bourguignons défendirent les Romains, non par attachement pour eux, mais par la crainte qu'ils avoient du voisinage des Visigoths. Ils empêchèrent Euric d'envahir l'Auvergne.

471.

La querelle des deux Empereurs avec les deux insolens sujets qui prétendoient les dominer, va enfin se décider. Léon, soit qu'il manquât de preuves ou de forces, n'osa d'abord punir Aspar de la trahison que la voix publique lui imputoit,

à l'occasion de l'expédition d'Afrique. Celui-ci, loin de rien rabattre de son arrogance, irrité de ce que l'Empereur différoit toujours l'exécution de la promesse qu'il lui avoit faite, censuroit son gouvernement, et alla jusqu'à lui manquer publiquement de respect. Cependant Léon essaya de gagner cet esprit superbe, en remplissant la parole qu'il avoit donnée de conférer à un de ses fils le titre de César. L'aîné, Ardabure, Arien obstiné, ne pouvoit prétendre à l'Empire. Léon choisit son frère Patrice qui, plus flexible, paroissoit disposé à préférer la couronne à l'Arianisme. Ce choix souleva Constantinople qui ne vouloit pas d'un prince Arien. L'Empereur appaisa la sédition, en déclarant que Patrice donneroit des preuves authentiques de son retour à l'orthodoxie. Dès le commencement de cette émeute, Aspar et ses deux fils s'étoient réfugiés dans une église de Chalcédoine, et refusoient d'en sortir à moins que l'Empereur ne vînt les ramener en sûreté à Constantinople. Léon voulut bien déférer à leurs désirs, et la concorde sembla rétablie. Mais peu après, sous prétexte de quelque intrigue réelle ou supposée d'Aspar, l'Empereur l'attira au palais avec ses fils, et les livra aux coups des eunuques. Le père et l'aîné de ses enfans furent massacrés. Patrice se sauva couvert de blessures. Quoiqu'Aspar eût provoqué son désastre, le sur-

nom de meurtrier donné à l'Empereur prouve que le public n'excuse pas un prince qui, par le défaut d'énergie, se laisse réduire à la nécessité de substituer l'assassinat aux formes de la justice.

472.

Ricimer, plus ouvertement coupable qu'Aspar, craignant de subir le même sort, résolut de prévenir Anthémius, se révolta et vint camper aux portes de Rome. La ville étoit partagée en deux partis, dont l'un vouloit se défendre, et l'autre, gagné par Ricimer, prétendoit lui faire ouvrir les portes. Léon envoya Olybrius, qui avoit épousé une des filles de l'Empereur Valentinien, pour tâcher de rétablir la paix. Au lieu d'y travailler, Olybrius accepta la couronne que lui offrit la faction de Ricimer. Anthémius trahi, se réfugia dans l'église de Saint-Pierre. Une armée de Visigoths vint à son secours : elle fut battue par Ricimer qui s'empara de la ville, et la livra au pillage, à l'exception de deux quartiers, où ses partisans se retirèrent. Anthémius, arraché de sa retraite, fut massacré. Olybrius gouverna sous le glaive de Ricimer; bientôt il fut affranchi de ce tyran qui avoit si souvent donné et arraché la couronne, et qui mourut dans son lit; mais lui-même le suivit de très-près au tombeau, n'ayant joui que trois mois du succès de sa perfidie. L'Empire d'Occident qui ne consistoit plus que dans l'Italie, la Dalmatie et une petite portion de

Olybrius, empereur d'occident.

la Gaule, demeura quatre mois et demi sans maître : on étoit tout accoutumé à l'anarchie ; sous les trois derniers règnes, on ne s'étoit guère aperçu qu'on eût un souverain. Glycérius, officier de la garde impériale, fut proclamé successeur d'Olybrius ; à peine son nom est-il connu. Au bout de quatorze mois il fut détrôné par Népos, officier et allié de l'Empereur d'Orient ; on coupa les cheveux de Glycérius, et on en fit sur-le-champ un évêque de Salone en Dalmatie.

473.
GLYCÉRIUS, empereur d'occident.
NÉPOS, empereur d'occident.

Dans l'Orient, Léon, surnommé le Grand ; quoiqu'il n'eût rien fait pour mériter ce titre, terminoit son règne par des accommodemens peu honorables avec les Goths, qu'il introduisoit sur la frontière de la Thrace, et dans la Thrace même, et auxquels il s'obligeoit de payer un tribut. Il s'avilissoit de plus en plus en traitant avec les plus grandes distinctions un Sarrasin, qui n'étoit autre chose qn'un véritable chef de brigands ; et pour combler l'ignominie de l'Empire, il vouloit le laisser à Zénon, l'objet de l'aversion et du mépris public. Le peuple manifesta ces sentimens par le massacre d'un grand nombre d'Isaures, au milieu des jeux du cirque. Léon, désespérant de faire accepter son gendre pour son successeur, donna la dignité d'Auguste à son petit-fils, du même nom que lui, enfant de Zénon, âgé de quatre ans, et mourut peu après.

LÉON IIe. empereur d'ORIENT.

474.

ZÉNON, *en Orient.*

La veuve de Léon, et sa fille, épouse de Zénon, travaillèrent à vaincre la répugnance des Romains pour cet Isaurien, et séduisirent le sénat et l'armée. Elles se flattoient de gouverner sous le nom de ce Barbare tout occupé de ses plaisirs, et voulurent l'associer à la souveraineté. On conduisit le jeune Empereur à l'Hippodrome, après lui avoir fait sa leçon. Zénon s'étant approché de son trône, le prince lui mit le diadème sur la tête, et le nomma Auguste. L'enfant ne survécut pas un an à cette nomination, et son père étoit si décrié, qu'il ne fut pas à l'abri du soupçon de l'avoir empoisonné. Jamais des vices plus infâmes n'avoient souillé le trône de Constantinople : Zénon les réunissoit tous jusqu'à l'hypocrisie. Lâche, débauché, ignorant, ingrat, ravisseur, cupide et prodigue, il répandoit des aumônes et consultoit les saints personnages de l'Orient, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'accordât encore plus de confiance aux magiciens. Il décupla les tributs de l'Egypte, et ne rougissoit pas de partager, avec un préfet du prétoire, le bénéfice du trafic des emplois. Ce méchant prince avoit deux frères qui lui ressembloient, et qui abusoient de leur crédit pour ruiner les provinces, envahissant les riches pos-

sessions, et vendant l'impunité des plus grands crimes.

Malgré un si détestable gouvernement, cet Empire se soutenoit en quelque sorte par son propre poids. Celui d'Occident touchoit à sa dissolution. Euric, plein de mépris pour les empereurs éphémères qui s'y succédoient si rapidement, jugea bien que Népos ne s'y maintiendroit pas plus que ses prédécesseurs, et vit que c'étoit le moment d'achever la conquête de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Il ne lui restoit plus à envahir que l'Auvergne. Il vint en assiéger la capitale, aujourd'hui Clermont. Les assiégés souffrirent avec patience tous les maux d'un long siége, auxquels se joignit la peste amenée par la famine. Ecdice, gendre de l'Empereur Avitus, se trouvoit hors de la place lorsqu'on en commença le siége. Avec dix-huit cavaliers seulement, il se fit jour à travers un des quartiers ennemis, et entra dans la ville. Malgré l'horreur de la situation des assiégés, il leur inspira tant de courage et fit des sorties si heureuses, qu'Euric leva le siége. Aussi généreux que brave, Ecdice nourrit ensuite à ses dépens plus de quatre mille personnes jusqu'à la fin de la disette. Tant de vertu ne put soustraire ni Clermont, ni l'Auvergne, au joug des Visigoths. Népos fut obligé de céder cette province pour sauver ce qui restoit à l'Em-

pire entre le Rhône et les Alpes. Euric mît la paix à ce prix, et l'Empereur étoit hors d'état de soutenir la guerre. Malgré le traité fait avec le roi des Visigoths, Népos craignit pour le reste de la Gaule, et ordonna au patrice Oreste, ancien secrétaire d'Attila, d'y conduire des troupes. Celui-ci ayant rassemblé une petite armée, l'emploie contre son maître, et marche à Ravenne. Népos s'enfuit à Salone, où étoit Glycérius, qu'il avoit forcé de changer son sceptre contre la crosse épiscopale de cette ville. Oreste, maître de Ravenne, fait proclamer son fils Romulus, surnommé Auguste, qu'on appela communément Augustule, ou à cause de sa jeunesse, ou par mépris, et gouverna sous son nom.

475.

AUGUSTULE, *empereur d'Occident.*

En Orient, Zénon, plongé dans ses débauches, laissoit insulter les frontières par les Huns, par les Sarrasins, et par Genséric. Il envoya cependant à ce prince, pour le rappeler à l'exécution des traités, un sénateur nommé Sévère, homme au-dessus de son siècle, et dont le mérite eût ajouté au lustre des plus belles époques de la république romaine. Tout barbare qu'il étoit, Genséric connoissoit le prix de la vertu : il avoit le jugement droit, et de l'élévation dans l'âme.

Il ne tarda pas à concevoir une haute estime pour Sévère : il lui offrit des présens considérables que l'ambassadeur refusa, en lui disant que le seul qui pût lui être agréable seroit la liberté des Romains captifs en Afrique. « Eh bien ! » repartit Genséric, je vous donne gratuitement » tous ceux qui m'appartiennent ainsi qu'à mes » fils : pour les autres qui sont tombés en par» tage à mes soldats, je n'en suis pas le maître; » mais je vous permets de les racheter. » Sévère employa tout son argent, vendit sa vaisselle et ses équipages pour délivrer des prisonniers. Genséric frappé de cette noble générosité, lui accorda tout ce qu'il demandoit, conclut une paix solide avec l'Empereur, et malgré son aversion pour la doctrine catholique, rendit la liberté du culte à Carthage.

Pendant cette négociation, Vérine, belle-mère de l'Empereur d'Orient, indignée de ce qu'il eût osé se refuser à quelqu'une de ses volontés, se disposoit à le chasser du trône, et à lui donner Basilisque pour successeur. Elle le connoissoit trop pour en craindre quelque résistance. Quand toutes ses mesures furent prises, elle alla ellemême lui dire qu'il étoit menacé d'un grand danger, et feignant d'en être alarmée, l'intimide de telle sorte qu'il se retire à Chalcédoine. Presque en y arrivant, il apprend que Vérine et

Basilisque sont à la tête des révoltés. Effrayé de cette nouvelle, il se dérobe de nuit et se sauve dans sa patrie. Le peuple fait un horrible massacre des Isaures qui se trouvent en grand nombre à Constantinople, et le lâche Basilisque est proclamé sans obstacle.

BASILISQUE, *en Orient.*

476. Destruction de l'empire d'occident.

L'Empire d'Occident n'attendoit pour s'éclipser qu'un conquérant qui voulût se présenter. Oreste trouva l'Italie épuisée, et l'accabla de nouveaux impôts. Le peuple ne pouvoit s'attacher à des souverains qui le traitoient ainsi, et qui d'ailleurs disparoissoient si promptement du trône, qu'il n'avoit pour ainsi dire pas le temps de les y apercevoir. Il ne pouvoit y avoir d'esprit national dans une multitude mélangée de barbares de tous les pays. Odoacre vint achever de renverser un trône dont tous les appuis étoient ruinés. M. Gibbon croit que cet Odoacre est le Saxon que nous avons vu maître de la ville d'Angers. En ce cas, il auroit de nouveau pris du service chez les Romains. Les Barbares, (entr'autres les Hérules sortis en dernier lieu de la Prusse,) qui se voyoient plus nombreux dans les armées que les Romains, prétendirent se faire donner le tiers des terres d'Italie. Le refus de cette insolente demande les révolta. Odoacre

promit de les mettre en possession de ce qu'ils désiroient, s'ils vouloient le suivre. D'autres racontent d'une manière différente l'histoire de ce chef des Barbares; ils prétendent que ce fut un autre Odoacre que le Saxon dont nous venons de parler, et qu'il étoit venu des extrémités de la Pannonie, à la tête d'une multitude de Barbares. Quoi qu'il en soit, il assiégea Pavie où Oreste s'étoit renfermé, la prit d'assaut, y fit un grand carnage, incendia la ville, et fit trancher la tête au père de l'Empereur. Ensuite il se rendit maître de Ravenne. Augustule, abandonné de tous, déposa de lui-même le vêtement impérial; le vainqueur lui laissa la vie, et l'envoya dans la maison de Lucullus, en Campanie, avec une pension de 6,000 pièces d'or.

Odoacre se contenta du titre de roi que lui donnèrent ses compagnons, et ne prit ni la pourpre, ni le diadème. Il sembla même, dans la suite, reconnoître la suprématie des Souverains de l'Orient. Ceux-ci prétendirent, depuis cette époque, que la qualité d'Empereur leur appartenoit exclusivement. L'Italie entière fut subjuguée; le nouveau roi distribua le tiers du terrain à ses soldats, suivant sa promesse, et fixa sa résidence à Ravenne. Genséric lui céda la Sicile à l'exception de Lilybée, mais comme à un vassal, avec la condition d'un tribut annuel.

Telle fut la fin de l'Empire d'Occident, 1229 ans après la fondation de Rome. Montesquieu dit qu'il fut détruit, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois. Il me semble que la corruption, la lâcheté des Romains, leur mauvais gouvernement furent pour eux des causes encore plus immédiates de destruction (1). Odoacre régit avec plus de douceur, qu'on ne devoit en attendre d'un Barbare. Il ne changea rien à la forme du gouvernement. Se fiant à son courage, il ne craignit pas les soulèvemens, et sa conquête ne fut pas ensanglantée. Quoiqu'Arien, il laissa toute liberté aux catholiques. Enfin, on fut plus heureux sous son règne qu'on ne l'avoit été sous un très-grand nombre de souverains occidentaux. La chute de cette partie du monde romain, depuis long-temps attendue, fut à peine sentie du reste de l'univers. Comme nous nous renfermons dans l'histoire de l'Empire, nous ne parlerons désormais de l'Occident qu'à l'occasion de ses rapports avec Constantinople. Les Empereurs de

(1) Ce n'est qu'avec une sorte d'appréhension qu'on ose être d'un autre avis qu'un si profond écrivain. Cependant en y regardant de près, on a découvert plus d'une erreur, même dans les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, celui de ses ouvrages où la critique a trouvé le moins de prise. L'ambition de dire des choses neuves et l'esprit de système l'ont quelquefois égaré.

l'Orient et leurs sujets conservèrent le nom de Romains, et nous continuerons de les appeler ainsi, jusqu'à l'établissement d'un nouvel Empire en Occident, qui prit seul le nom de Romain; alors les Etats de Constantinople seront désignés sous celui d'Empire grec.

Fin du premier Volume.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

Mort

lissime

Fin de la table du premier volume.

ERRATA.

Page 59, *ligne* 8, l'exemption, etc.; *lisez :* c'étoit l'exemption de tout impôt personnel, et.

Page 80, *ligne* 14, vingt-un; *lisez :* vingt et un.

Page 115, *ligne* 24, Précats; *lisez :* Prélats.

Page 206, dans un petit nombre d'exemplaires, on a mis en titre Valens à la place de Valentinien, *et vice versâ.*

Page 360, *ligne* 13, Gilbon; *lisez :* Gildon.

Ier. Vol.